

**La construcción de una memoria nacional en la narrativa histórica
colombiana (1844-1905)**

Pour
Oscar Yesid Zabala Sandoval

Études hispaniques
Département de littératures et de langues du monde
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Ph.D. en Littérature,
option Études hispaniques

Novembre 2023

Université de Montréal

Département de littératures et langues du monde
Faculté des arts et des sciences

Cette thèse intitulée

La construcción de una memoria nacional en la narrativa histórica colombiana (1844-1905)

Présentée par

Óscar Yesid Zabala Sandoval

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Javier Rubiera

Président-Rapporteur

Ana Belén Martín Sevillano

Directrice de recherche

Olga Nedvyga

Codirectrice

Juan Carlos Godenzzi

Membre du Jury

Carolina Alzate Cadavid

Examinatrice externe

Résumé

L'étude examine comment la narration historique colombienne du XIXe siècle s'insère dans les différents débats qui ont eu lieu dans le processus complexe de construction du pays en tant qu'État moderne. Elle part de l'idée que la production d'identités nationales comporte des éléments sociaux, politiques et culturels, raison pour laquelle il est fondamental de considérer la place de cette production dans les débats concernant : 1) les rapports entre l'Église catholique, l'État et la tradition chrétienne; 2) la place de l'héritage hispanique dans la culture nationale et du sujet autochtone dans la société; et 3) l'histoire récente de la République émergente. Nous partons de l'idée que divers projets de nation ont été proposés par les intellectuels en fonction de leurs intérêts idéologiques pluriels, voire même de leurs préoccupations existentielles. La rencontre entre les différentes perspectives sur la construction d'une nation moderne a créé des conflits politiques, sociaux et culturels qui se sont soldés par des confrontations fratricides. Or, le caractère conflictuel du contexte de construction de la nation a été reproduit par les intellectuels dans les récits historiques. Dans ce travail, nous adoptons une perspective sociocritique et explorons la façon dont les contradictions historiques d'un processus colonial ont produit des sujets problématiques; sujets qui ont essayé de résoudre, dans la production discursive historique, ces mêmes contradictions dont ils étaient issus.

L'exploration de ces hypothèses est faite en quatre temps. D'abord, nous partons des rapports entre les discours historique et littéraire de l'époque pour comprendre la nature hybride de la production étudiée. Cette réflexion nous permet d'observer les fonctions didactique, identitaire et critique que les intellectuels ont attribué au récit historique. En somme, nous analysons en premier lieu comment la littérature de type historique répond à des dynamiques et normes esthétiques produites par le croisement des sphères littéraire et sociopolitique. Les trois dernières parties de cette thèse consistent en une revue des débats de société susmentionnés depuis la production de récits historiques. La deuxième partie examine comment la narration historique est insérée dans les débats sur la religion catholique dans le pays. À travers la narration historique et en affirmant le christianisme comme symbole de civilisation, les intellectuels ont débattu de la place de l'Église catholique dans la structure sociale. Le troisième chapitre analyse les positions sur le passé hispanique et le passé indigène. Malgré la découverte de positions marquées en faveur et contre la tradition hispanique, les œuvres reproduisent les contradictions historiques dans les deux. Tandis que les premiers devaient considérer le bain de sang et le pillage de la Conquête, les seconds devaient affronter

le poids de la tradition hispanique dans le processus de civilisation. En ce qui concerne le passé indigène, l'instrumentalisation discursive du passé pour favoriser les intérêts présents de chaque groupe est considérée. Le quatrième chapitre se concentre sur les œuvres qui analysent le présent républicain, y compris la transition connue sous le nom d'Indépendance. Bien que cela soit reconnu comme un geste héroïque, l'accent est mis sur le chaos du présent du pays. Les intellectuels avaient tendance à se positionner de manière critique face à un présent instable, soulignant l'impossibilité de développer une véritable république, selon les idéaux du mouvement d'indépendance.

Il faut préciser toutefois que notre intention n'est pas de reconstituer les débats à travers les ouvrages, mais bien de comprendre les enjeux soulevés par les intellectuels à partir du discours historique et esthétique. Les œuvres étudiées expriment autant les contradictions historiques elles-mêmes que la position des intellectuels par rapport à celles-ci. Nous proposons un axe de recherche centré sur l'analyse des récits historiques. En effet, ces derniers demeurent en grande partie inconnus, ce qui pose un frein à la compréhension complète des processus sociaux, historiques et littéraires de la Colombie.

Mots clé : Narration historique du XIXe siècle; Littérature et identité nationale; Histoire et littérature; Littérature colombienne du XIXe siècle; Littérature, mémoire et histoire.

Abstract

The study investigates how 19th-century Colombian historical narrative is embedded in the various debates that took place in the complex process of constructing the country as a modern state. It starts from the idea that the production of national identities involves social, political, and cultural elements, which is why it is essential to consider the place of this production in debates concerning: 1) the relationship between the Catholic Church, the State, and Christian tradition; 2) the Hispanic legacy's place in national culture and the Indigenous subject's position in society; and 3) the recent history of the emerging Republic. This thesis starts with the idea that there were different nation-building projects proposed by intellectuals based on their various ideological interests or even existential concerns. The convergence of these different perspectives on the construction of a modern nation led to political, social, and cultural conflicts that resulted in fratricidal confrontations. The polemical nature of the historical context was reproduced by intellectuals in historical narrative. From a sociocritical perspective, this study examines how the historical contradictions of the colonial process produced problematic subjects who tried to resolve these contradictions within historical discursive production.

The exploration of these hypotheses is conducted in four parts. We first analyze the relationship between the historical and literary discourses of the time to understand the hybrid nature of the examined works. This reflection allows us to observe the didactic, identity-building, and critical functions that intellectuals attributed to historical narrative. In summary, we investigate how historical narrative responds to dynamics and aesthetic norms that arise from the intersection of the literary and sociopolitical spheres. The last three parts of this thesis review the aforementioned debates based on the production of historical narrative. The second part reviews the way historical narrative is inserted into debates about the Catholic religion in the country. Through historical narrative and affirming Christianity as a symbol of civilization, intellectuals debated the place of the Catholic Church in the social structure. The third chapter analyzes the positions on the Hispanic past and the indigenous past. Despite finding marked positions in favor and against the Hispanic tradition, the works reproduce historical contradictions in both. While the former had to consider the bloodshed and looting of the Conquest, the latter had to face the weight of the Hispanic tradition in the civilizing process. Regarding the indigenous past, the discursive instrumentalization of the past to favor the interests in the present of each group is considered. The fourth chapter focuses on works that analyze the republican present, including the transition known as Independence. Although this

is recognized as a heroic act, emphasis is placed on the chaos of the country's present. Intellectuals tended to position themselves critically in front of an unstable present, pointing out the impossibility of developing a true republic, according to the ideals of the independence movement.

Our intention is not to reconstruct the discussion based on the works, but rather to understand the issues put forward by intellectuals through historical and aesthetic discourse. The studied works express both historical contradictions themselves, and the intellectuals' stance in relation to them. We propose a line of study focused on the analysis of historical narrative, as most of it remains unknown, which hinders a comprehensive understanding of Colombian social, historical, and literary processes.

Key words: 19th Century Historical Narrative; Literature and National Identity; History and Literature; 19th Century Colombian Literature; Literature, Memory, and History.

Resumen

El estudio indaga en cómo la narrativa histórica colombiana del siglo XIX se inserta en los diferentes debates que tuvieron lugar en el complejo proceso de construcción del país como un estado moderno. Se parte de la idea de que la producción de identidades nacionales comporta elementos sociales, políticos y culturales, por lo cual es fundamental considerar el lugar de esta producción en los debates tocantes a 1) la relación entre la Iglesia Católica, el Estado y la tradición cristiana, 2) el lugar del legado hispánico en la cultura nacional y el del sujeto indígena en la sociedad, 3) la historia reciente de la emergente República. Se parte de la idea de que existían distintos proyectos de nación; estos habían sido propuestos por los intelectuales en función de sus diversos intereses ideológicos o incluso de sus preocupaciones existenciales. El encuentro de estas diferentes perspectivas sobre la construcción de una nación moderna creó conflictos políticos, sociales y culturales que resultaron en confrontaciones fratricidas. El carácter conflictivo del contexto histórico fue reproducido por los intelectuales en la narrativa histórica. Desde una perspectiva sociocrítica, se estudia cómo las contradicciones históricas del proceso colonial produjeron sujetos problemáticos que intentaron resolver estas contradicciones en la producción discursiva histórica.

La exploración de estas hipótesis se realiza en cuatro capítulos. En el primero, se parte de las relaciones entre el discurso histórico y el literario de la época para comprender la naturaleza híbrida de esta producción. Esta reflexión permite observar las funciones sobre la búsqueda de los orígenes, las didácticas y las críticas que los intelectuales atribuyeron a la narrativa histórica. En síntesis, se analiza cómo la serie literaria de corte histórico responde a dinámicas y normas estéticas que surgen del cruce de la esfera literaria con la esfera sociopolítica. La segunda parte revisa la inserción de la narrativa histórica en los debates sobre la religión católica en el país. Por medio de la narrativa histórica y afirmando el cristianismo como símbolo de civilización, los intelectuales debatieron sobre el lugar de la Iglesia Católica en la estructura social. El tercer capítulo analiza las posturas sobre el pasado hispánico y el pasado indígena. A pesar de encontrar posiciones a favor y en contra de la tradición hispánica, las obras reproducen las contradicciones históricas de ambas tendencias y mientras la primera debe evaluar el derramamiento de sangre y el saqueo de la Conquista, la segunda no puede obviar el peso de la tradición hispánica en el proceso civilizatorio. En cuanto al pasado indígena, se considera la instrumentalización discursiva del pasado para favorecer los intereses en el presente de cada grupo. El cuarto capítulo se concentra en las obras que analizan el presente republicano, incluyendo la transición conocida como la Independencia. Aunque se

reconoce esta como una gesta heroica, se hace hincapié en el caos del presente del país. Los intelectuales tendieron a posicionarse críticamente frente a un presente inestable, señalando la imposibilidad del desarrollo de una verdadera república, según los ideales independentistas.

Las preguntas que han guiado el análisis no han considerado la reconstrucción de la discusión a partir de las obras, sino la comprensión de los problemas propuestos por los intelectuales a partir de los discursos histórico y literario. Las obras históricas expresan tanto las contradicciones históricas como la situación de los intelectuales frente a estas. El trabajo propone una línea de estudio que se concentre en el análisis de la narrativa histórica, puesto que la mayor parte de ella permanece desconocida, lo cual obstaculiza la cabal comprensión de los procesos sociales, históricos y literarios colombianos.

Palabras clave: Narrativa histórica siglo XIX; Literatura e identidad nacional; Historia y literatura; Literatura colombiana del siglo XIX; Literatura, memoria e historia.

Índice

| | |
|--|------------|
| Résumé | 1 |
| Abstract | 3 |
| Resumen | 5 |
| Agradecimientos | 9 |
| Introducción | 10 |
| 1. Transformaciones de la narrativa histórica en el siglo XIX colombiano | 38 |
| 1.1. La narrativa histórica y la transformación del discurso histórico en el siglo XIX colombiano | 43 |
| 1.2. Las funciones sociales de la narrativa histórica colombiana decimonónica | 58 |
| 1.2.1. <i>La narrativa histórica en la construcción de la identidad nacional</i> | 59 |
| 1.2.2. <i>La narrativa histórica y su fin didáctico</i> | 62 |
| 1.2.3. <i>La función crítica de la narrativa histórica</i> | 66 |
| 2. La narrativa histórica y la cuestión religiosa | 70 |
| 2.1. La tendencia cristiana en los productores de narrativa histórica decimonónica | 77 |
| 2.2. La perspectiva religiosa en las obras: mecanismos narrativos en defensa del catolicismo | 86 |
| 2.2.1. <i>La construcción axiológica de los personajes en la narrativa histórica</i> | 88 |
| 2.2.2. <i>Los comentarios de los narradores en la afirmación de los valores cristianos</i> | 100 |
| 2.3. Las posiciones sobre la Iglesia católica y el Estado en la narrativa histórica. | 104 |
| 2.3.1. <i>La tendencia anticlerical durante las reformas liberales de medio siglo XIX</i> | 107 |
| 2.3.2. <i>La tendencia clerical en el proceso regeneracionista</i> | 111 |
| 2.3.3. <i>La tendencia moderada</i> | 114 |
| 3. Entre el cuestionamiento y la exaltación. El legado español y el lugar del indígena en la narrativa histórica decimonónica | 120 |
| 3.1. El cuestionamiento del pasado hispánico en la narrativa histórica | 131 |
| 3.1.1. <i>El conquistador: entre los valores caballerescos y la barbarie</i> | 133 |
| 3.1.2. <i>Crimen y orden en la sociedad colonial</i> | 143 |
| 3.1.3. <i>El pasado indígena: entre la civilización y la barbarie</i> | 155 |
| 3.2. La defensa del legado español en la narrativa histórica colombiana | 166 |
| 3.2.1. <i>El conquistador hidalgo, caballero y católico, explicado por su época</i> | 173 |
| 3.2.2. <i>La acción civilizadora colonial</i> | 181 |
| 3.2.3. <i>El indígena: entre la sumisión o la destrucción</i> | 188 |
| 4. La narrativa histórica frente al proyecto republicano: desilusión y guerras fratricidas | 197 |
| 4.1. Las memorias sobre la independencia y la república: entre el fracaso y el olvido | 203 |
| 4.1.1. <i>Las memorias y la reivindicación del pasado</i> | 205 |
| 4.1.2. <i>Las memorias y el olvido: desilusión del proyecto republicano</i> | 211 |

| | |
|---|------------|
| 4.2. Representaciones de la violencia en la novela histórica decimonónica | 218 |
| 4.2.1. <i>Procedimientos novelescos en la representación del enfrentamiento violento</i> | 221 |
| 4.2.2. <i>Los novelistas frente a la confrontación fratricida</i> | 227 |
| 5. Conclusiones | 236 |
| 6. Bibliografía | 246 |
| Anexo 1 – Listado de obras de narrativa histórica decimonónicas halladas en el marco de esta investigación | 262 |
| Anexo 2 – Síntesis biográfica de autores y síntesis bibliográfica de las obras citadas | 266 |
| Acosta de Samper, Soledad | 266 |
| Avella, Temístocles | 280 |
| Caicedo Rojas, José | 284 |
| Capella Toledo, Luis | 287 |
| Díaz, Eugenio | 289 |
| Espinosa, José María | 291 |
| González, Florentino | 292 |
| Herrera de Núñez, Priscila | 294 |
| López, José Hilario | 295 |
| Nieto, Juan José | 297 |
| Palacios, Eustaquio | 301 |
| Pérez, Felipe | 303 |
| Samper, José María | 311 |
| Silvestre Rozo, Jesús | 313 |
| Torres Torrente, Bernardino | 315 |

Agradecimientos

La siguiente investigación ha sido desarrollada entre 2018 y 2023, que corresponden a mis cinco años de estudios doctorales durante la Universidad de Montreal. Un producto de tan larga duración nunca es fruto del esfuerzo individual. Aunque breve, esta página está dedicada a aquellas personas que me han acompañado durante este tiempo, sin las cuales terminar esta tesis hubiera sido imposible.

En primer lugar, a mi familia. Mi compañera de vida, Carolina, que tuvo la paciencia y la disciplina para animarme a continuar. Ella decidió apoyarme durante los días y las noches interminables de escritura, lectura y corrección. Mi familia, padres y hermanos, a quienes les debo mi formación inicial. A pesar de la separación, continuaron creyendo en el proyecto de realizar un doctorado. Sin duda, la culminación de este trabajo es también un logro del inconmesurable sacrificio por brindarme una educación de calidad a pesar de las dificultades implícitas de un contexto social adverso.

Un lugar especial tienen también mis profesores que me han acompañado durante mi formación académica. Ana Belén Martín Sevillano, Olga Nedvyga, mis asesoras durante el doctorado, y Juan Carlos Godenzzi se comprometieron desde un principio y creyeron en el proyecto que persécuté hace cinco años. Iván Padilla, mi asesor y amigo desde el inicio de mi carrera en la Universidad Nacional de Colombia, fue vital para que decidiera continuar. A pesar de su carga como profesor en esta universidad, acompañó, leyó y comentó esta tesis a medida que se iba produciendo.

Finalmente, a mis colegas y amigos que también creyeron posible que pudiera finalizar este trabajo, especialmente Christian Hidalgo, Fabián Becerra, Claudia Cháves, Marcel Roa y María Silva. Javier Ricardo Ardila, doctorante en historia en la Universidad de Pennsylvania, discutió conmigo numerosas veces sobre mis hipótesis y me ayudó a encontrar nuevos caminos inesperados. Luis Fernando Rubio, compañero doctorante en Montreal, me brindó un apoyo para sobrevivir innumerables veces al proceso doctoral.

Mi mayor sentimiento de gratitud a todos y a todas. Creo firmemente que estas páginas es el fruto de su apoyo y amor.

Introducción

Las siguientes páginas son producto de una investigación que explora la narrativa histórica del siglo XIX colombiano. El interés por esta producción ha sido el resultado de la identificación de ciertos vacíos en la historiografía literaria colombiana, particularmente en el estudio de autores y obras poco o nada estudiados. A pesar de los esfuerzos realizados en las últimas décadas sobre esta materia, la mayoría de las investigaciones continúan concentrándose en un reducido número de autores, principalmente Juan José Nieto (1805-1866), Santiago Pérez (1830-1900) y Soledad Acosta de Samper (1833-1913), ignorando otros que también participaron en las discusiones del período como Temístocles Avella (1841-1914) o José Caicedo Rojas (1816-1898). Por este mismo motivo, resulta difícil avanzar hacia explicaciones que den cuenta de la complejidad de los procesos a partir de los cuales las élites propusieron diferentes tipos de proyectos de nación luego de la independencia. Este carácter complejo ha resultado disminuido en muchas ocasiones por interpretaciones que ligan las propuestas de los autores exclusivamente a perspectivas ideológicas, las más de las veces limitadas a una visión dualista de la realidad política y social de la época – liberal o conservador –. El trabajo que se presenta a continuación parte del supuesto de la existencia de diversas formas de concebir la nación colombiana que se expresaron en la narrativa histórica de la época. Demostraré que esta producción fue clave en el desarrollo de los debates sobre los modelos nacionales que los intelectuales buscaron implementar en el país.

Una revisión somera de la narrativa histórica colombiana del siglo XIX revela al observador un nutrido campo de estudio. Al lado de la Historia oficial¹, es posible encontrar una constelación de géneros en los cuales la preocupación por la revisión del pasado se erige como su eje principal. Novelas históricas, memorias, cuadros de costumbres, relatos cortos, entre otros subgéneros (cuyas fronteras por lo demás son difusas) surgieron en la época como consecuencia de una nueva forma de concebir y percibir la experiencia temporal que comenzaban a surgir en el siglo XIX, que Gadamer ha llamado *conciencia histórica* (1993) y Hartog (2012), *régimen de historicidad moderno*.

Tal como la define Gadamer (1993), *la conciencia histórica* consiste en el “privilegio” del ser humano de “tener plena conciencia de la historicidad de todo presente y de la relatividad

¹ Tomamos de Koselleck (2010) la distinción entre historia e Historia. Se trata de una separación que permite comprender que a partir de la modernidad se operó una diferencia entre la simple conexión de acontecimientos (narración) y “la indagación histórica, ciencia o relato de la historia” (27). Se profundizará sobre ella en el primer capítulo.

de todas las opiniones” (41). Este tipo de *conciencia histórica* fue fundamental para la aparición de la novela histórica y, valga la pena decirlo, para la concepción del historicismo moderno. Por su parte, Hartog (2012) propone que durante este periodo los individuos percibieron una aceleración de los acontecimientos que dislocó la manera en que se relacionaron el pasado, “*champ d’expérience*”, y el futuro, “*horizon d’expectatives*” con el presente². La rapidez con que sucedían los acontecimientos terminó por abismar estos tres elementos, de manera que “*le présent est insaisissable, le futur imprévisible et le passé, lui-même, incompréhensible*” (115). Los fuertes cambios sociales y culturales operados a lo largo de los siglos XVI al XVIII, en eventos tales como la Revolución francesa, permitieron a los europeos comprender el carácter histórico de tales cambios (Lukács 2000). Para un crítico como Lukács, la novela histórica clásica y el nacimiento de la Filosofía de la Historia de Hegel se encuentran relacionados a esta toma de conciencia, producto de los tiempos de crisis y de la aceleración de los eventos.

En el caso latinoamericano, el surgimiento de la historicidad moderna también se encuentra marcado por cambios y crisis a nivel político y cultural. Las revoluciones independentistas, el cuestionamiento del poder colonial y las ideas novedosas que circulaban transcontinentalmente, constituyen catalizadores del despertar de esa “conciencia histórica moderna” que trastocó la experiencia temporal en Latinoamérica. En medio de estos cambios, los intelectuales neogranadinos fungieron “al mismo tiempo, [como] *actores* de la historia —rebeldes, próceres, estadistas, científicos, ecónomos, abogados, militares, naturalistas— y [como] sujetos modernos llamados a *interpretar* el acontecer histórico” (Castillo 2018, 67). Interesados en la construcción de una nación moderna, un grupo diverso y fragmentado de criollos se dieron a la tarea de escribir pasados que se ajustaran a intereses, ambiciones y expectativas particulares. Letrados como Juan José Nieto produjeron obras teñidas con la intención de definir una identidad regional de la costa caribe continental. Otros, como Santiago Pérez, propusieron interpretaciones de la historia en las que se cuestionó el proceso de conquista y la ocupación hispánica con el ánimo de construir una república federal y liberal radical; Soledad Acosta de Samper codificó el pasado colonial a partir de valores católicos e hispanos, desde los cuales es posible defender el proyecto de nación de la Regeneración constituido en la década de 1880.

² Hartog (2012) recupera estas dos nociones de Koselleck. En su libro, *Régimes d’historicité*, las define como categorías para explicar la manera como unos individuos y unas comunidades dadas relacionan en su presente las ideas de pasado y de futuro (106). Esto le sirve de base para proponer que los cambios en esta relación dan lugar a diferentes experiencias temporales que definen la conciencia temporal de una comunidad, a lo cual llama régimen de historicidad. (106).

El campo de las letras fue lugar de reflexión y discusión de proyectos políticos, económicos, culturales y sociales. En los acervos hemerográficos nacionales, se conservan aún abundantes ejemplos de narrativa histórica que parecen haber sido olvidadas en los repositorios hemerográficos nacionales. Esta investigación pone en relación textos como *Yngermina o la hija de calamar* (1844) de Juan José Nieto, *Anacaona* (1865) de Temístocles Avella, *El último rei de los Muisca* (1864) de Jesús Silvestre de Roza, *Leyendas históricas* (1879) de Luis Capella o *Juana, la bruja* (1890) de José Caicedo Rojas. Algunos de estos siguen siendo poco valorados y han sido escasamente tratados por los estudios literarios. Su análisis amplía el panorama de la historiografía de la literatura colombiana y contribuye a una mejor comprensión del desarrollo de las ideas, la cultura y la historia latinoamericanas.

A pesar de los esfuerzos por sistematizar y ampliar el número de obras de narrativa histórica escritas a lo largo del siglo XIX colombiano, hasta el momento, no es posible tener una cifra exacta. Según la investigación de Donald McGrady (1965), que a la fecha es la más completa, pueden encontrarse 38 obras de 20 autores diferentes entre novelas históricas y lo que llama “novela no histórica” (177-183). En esta categoría, incluye “narraciones históricas” de menos de 20 mil palabras que se resiste a incorporar en su listado depurado de obras publicadas entre 1844 y 1907. El crítico explica que, por criterios como la extensión de los textos, la cercanía con el evento histórico narrado, la falta de resonancia nacional o la omisión del nombre de los personajes históricos, esas obras no pueden ser consideradas como novelas históricas. Aunque sin duda estos criterios son más que cuestionables, el trabajo de McGrady ha sido un insumo importante en la localización de estos textos. A estas resulta necesario incorporar las memorias, como *Historia de una alma y de historia contemporánea* (1881) de José María Samper, los cuadros de costumbres de intencionalidad histórica, como *Nuestro siglo XIX* (1868) de Manuel María Madieto; además de otro tipo de narraciones cortas ocultas en las páginas de los periódicos que reposan en los acervos bibliográficos, como el “Cuento histórico-burlesco. Cartas a tía Casimira o las tres edades de la mujer” de Nepomuceno Navarro publicada en el número 7 del año III del 27 de febrero de 1864 de *El Mosaico*, “Los abejones. Cuento histórico”, publicado por M el 4 de enero de 1865 en el número 69 de *El Bogotano*, o “El nacimiento de Cristóbal Colón. Cuadro histórico-fantástico” de Soledad Acosta de Samper publicado el 2 de octubre de 1898 en el número 1 de *El Domingo*.

El conocimiento parcial de este conjunto de textos ha impactado la manera como la crítica y la historiografía literaria los han abordado. Los estudios que han seguido al de McGrady (1965) se han enfocado en el corpus delimitado en su trabajo, restringiendo las novedades a la

inclusión de obras de la lista excluida por el crítico norteamericano. En este sentido, se ha tratado sobre todo de revaloraciones y actualizaciones de los criterios ya utilizados; sin contar el hecho de que tienen en cuenta solo la novela histórica³. Sin desconocer los aportes que estas aproximaciones han hecho sobre esta materia, resulta necesario dar una mirada comprensiva que permita valorar de manera actualizada la producción de narrativa histórica entre 1844, año de publicación de la primera novela ya mencionada de Nieto, y 1907, en que aparece *Un hidalgo conquistador* de Acosta de Samper en la Imprenta de La luz. Aunque la fecha de publicación de esta obra se ubica en el siglo XX, se incluye dentro de este estudio porque en ella se discuten todavía los problemas del siglo XIX, específicamente la cuestión del legado hispánico en la constitución identitaria de la nación.

La lista de la que parte esta investigación consta de 49 obras de 17 autores diferentes, como consta en el Anexo 1. Se trata de una actualización de la lista inicial basada en el estudio de McGrady (1965). Es necesario señalar que la naturaleza del análisis propuesto por el crítico estadounidense y el de estas páginas es diferente. Mientras en aquel se apuesta por una revisión pormenorizada de las obras, incluyendo una sinopsis de cada una, aquí se espera poner a dialogar la narrativa histórica con los problemas del ámbito letrado de la época. Con la idea de evitar que este trabajo resulte en un catálogo, se ha limitado el número de obras citadas al interior a 34 obras de 15 autores. Además, se ofrece dos anexos. El primero consiste en una enumeración de las obras encontradas en el marco de esta investigación. El segundo sintetiza las obras de las que parte la reflexión de este trabajo. El interés es brindar un marco de interpretación general capaz de dar cuenta de la inserción de un tipo de producción en el campo social y literario del siglo XIX colombiano. Así, se recurrirá constantemente al contenido y a los paratextos de las obras de la lista que se consideren pertinentes para construir las hipótesis desarrolladas en el trabajo.

Por otro lado, la actualización del corpus con respecto al trabajo de McGrady (1965) obedece principalmente a dos factores: primero, la delimitación del objeto de estudio; segundo,

³ A parte de la obra de McGrady (1965), hay pocos trabajos críticos que traten sobre estas obras en su conjunto. Destacan el de Carmen Elisa Acosta (2002), *El imaginario de la conquista: Felipe Pérez y la novela histórica*, dedicada a la tetralogía inca de este autor y la tesis doctoral de Marta Jimena Cabrera (2004), *Writing civilisation: the historical novel in the Colombian national project*, en la que se analizan cuatro obras: *Yngermína o la hija de Calamar* de Juan José Nieto, *El último rei de los Muisca* de Jesús Silvestre Roza, *Los gigantes* de Felipe Pérez y *Los piratas en Cartagena* de Soledad Acosta de Samper. Por lo demás, existen trabajos cortos de carácter metodológico como de Álvaro Pineda Botero (2004) titulado “La novela histórica en Colombia: tradición y novedad” y otro de José Rueda Enciso (2015), “Balance historiográfico de la novela histórica en Colombia. Una aproximación al ámbito regional”; u otros sueltos sobre las obras particulares, pero que por no presentar una visión de conjunto no señalo en este breve recuento, aunque serán tenidos en cuenta en las reflexiones de las páginas posteriores.

un mayor acceso a fuentes hemerográficas. Se ha optado por considerar la narrativa histórica en un sentido amplio, incluyendo aquello que no es clasificado como “novela”. Incluso, con respecto a esta, se actualizan los criterios basados en la forma, como la extensión, que limitaban la inclusión de ciertos textos como el de *Un asilo en la Goajira* (1879-1880) de Priscila Herrera de Núñez. Es preciso aclarar que, en estas páginas, este término deja de lado la producción que la historiografía estudia como Historia, como el *Compendio histórico del descubrimiento y colonización de la Nueva Granada en el siglo decimosexto* (1848) de Joaquín Acosta o la *Historia eclesiástica y civil de Nueva Granada, escrita sobre documentos auténticos* de José Manuel Groot (1865). Se ha optado solamente por aquellas obras en las que la intención estética es más evidente y que se resisten a ser leídas como Historia. Otro conjunto de textos dejado de lado en este estudio ha sido la producción de cuadros y artículos de costumbres, principalmente por considerar que su amplitud e importancia desbordan las herramientas utilizadas. Sin embargo, su relevancia en el ejercicio de la escritura de la época es un elemento por considerar en las páginas siguientes.

En cuanto al segundo factor, la búsqueda bibliográfica ha tenido como fuente principal los repositorios físicos y digitales de diversas instituciones: la Biblioteca Nacional de Colombia y sus sedes afiliadas a lo largo del país, la red de bibliotecas del Banco de la República, principalmente de la Biblioteca Luis Ángel Arango en Bogotá, y la Biblioteca Digital de Bogotá. A modo anecdótico, quisiera referir que, a comienzos de esta investigación en 2018, se hizo una consulta de archivo en la que se digitalizaron y recogieron muchas de las obras analizadas. Para el presente 2023, los repositorios digitales se han nutrido considerablemente, al punto que muchas de las obras recogidas se encuentran ahora digitalizadas y accesibles gratuitamente al público. En el Anexo 1, se refieren los principales repositorios en los cuales se pueden encontrar estas obras. Sin duda, los esfuerzos en la conservación, digitalización y difusión permitidos por las nuevas tecnologías ofrecen mayores posibilidades de consulta. Estas herramientas han facilitado la pesquisa y ampliación del corpus de narrativa histórica colombiana. Vale la pena señalar que, a pesar de esto, el trabajo de McGrady presenta una bibliografía completa y muy detallada, que ha sido la base para comenzar el trabajo hemerográfico realizado aquí.

Estas páginas parten de la necesidad de revalorar estéticamente la narrativa histórica decimonónica desde una perspectiva sociocrítica e histórica. De acuerdo con Jan Mukařovský (2000), una valoración estética de la obra de arte implica comprenderla como “como un verdadero conjunto de valores extraestéticos, y como nada más que justamente dicho conjunto”

(197). Todos los elementos de la obra de arte comportan un ejercicio valorativo que apunta al conjunto de fenómenos sociales en el que se produce o se recibe. A diferencia de otras formas de comunicación, el arte el referente artístico no es otro que las realidades relevantes para el individuo, las cuales se vuelven objeto de valoración:

La valoración, como acabamos de señalar, es parte del carácter específico del signo artístico. La referencia de la obra de arte atañe, por su multiplicidad, no a cosas singulares sino a la realidad en su conjunto, influyendo así sobre la actitud general del receptor hacia la realidad; y esta actitud es la fuente y la fuerza reguladora de la valoración. (Mukařovský 2000, 193)

Valorar estéticamente implica comprender la actitud axiológica de la obra de arte frente a la realidad, puesto que aquel “se ha disuelto en los diferentes valores extraestéticos y [...] no es realmente nada más que una denominación global para la unidad dinámica de las relaciones recíprocas de aquéllos” (197). El valor estético no se agota con la consideración de los elementos formales o de contenido en tanto la práctica artística en un momento determinado, sino que aspira a comprender su articulación con los problemas de la estructura social por fuera del arte en sí mismo.

En este orden de ideas, se trata de analizar el entramado de relaciones entre estos procesos literarios y los procesos sociales e históricos a los que responden: los debates sobre la construcción de la nación durante la segunda mitad del siglo XIX. ¿De qué manera se inserta este tipo de producción en el marco de esta problemática? ¿Cómo pueden leerse las relaciones establecidas entre los diferentes intelectuales a partir de estas obras? ¿Las obras expresan una unidad de conjunto respecto a la necesidad de construir una identidad para la nación? Desde mi perspectiva, la narrativa histórica producida a lo largo del siglo XIX se convierte en un medio expresivo en el que los diferentes autores dan forma a los diversos proyectos de nación que son discutidos en el ámbito intelectual. Por tal motivo, resulta necesario hacer una lectura de conjunto que comprenda la evolución de la serie literaria dentro del entramado social. Los autores atribuyeron funciones específicas a la narrativa histórica, que fueron definiéndose a lo largo de estos años. Las obras aquí estudiadas establecen diálogos no solo con la realidad social en la que se insertan, sino entre ellas. Aunque esta afirmación parezca ser evidente, no resulta tanto así si se considera la ausencia de trabajos que hayan considerado las discusiones entabladas por los autores sobre los mecanismos de representación de estas obras, como, por ejemplo, la pertinencia de discursos moralizantes en ellas.

En este orden de ideas, las hipótesis iniciales de esta investigación parten del supuesto de que hubo una producción continua y heterogénea de la narrativa histórica, luego de la

publicación de *Yngermina* hasta la última novela producida por Acosta y que dicha producción se encuentra enmarcada en procesos sociales y culturales del siglo XIX colombiano, específicamente la definición de proyectos de nación. Esto no quiere decir que tales discusiones hayan concluido con el siglo XX. Sin duda, la problemática definición de una identidad nacional colombiana es motivo también de reflexión para los intelectuales de este siglo. Se trata aquí de tomar un límite temporal que termina con la última novela de Acosta, escritora que participó activamente de los debates del siglo XIX y colaboró en la delineación de la Regeneración, proyecto de nación católico e hispanizante que logró ser hegemónico para 1886 (Cruz 2010, 72).⁴

La relación entre la práctica de la historia y los procesos de construcción de identidad nacional no es novedosa en sí misma. En *La escritura de la historia* ([1975] 2006), Michel De Certeau llamó la atención sobre la relación entre la práctica de la historia y el poder político que posibilita la nación: “el ‘hacer historia’ se apoya en un poder político que crea un lugar propio (ciudad, nación, etcétera) donde un *querer* puede y debe escribir (construir) un sistema (una razón que organiza prácticas)” (20). Las nuevas prácticas en la escritura de la historia en el siglo XIX, que la dotaron de un carácter científico y autónomo⁵, jugaron un papel fundamental en la consolidación de las “comunidades imaginadas”, como las llamó Anderson (1991, 15).⁶

En la relación observada por De Certeau, me gustaría enfatizar el *poder simbólico*. Comprender la Historia como práctica de escritura implica concebirla dentro de los sistemas simbólicos, junto con el arte y la lengua; es decir, como instrumentos de comunicación y de conocimiento que, como ha señalado Pierre Bourdieu (1977), “rendent possible le *consensus*

⁴ La participación intelectual de Acosta en la consolidación del proyecto regenerador ha sido una constante en los estudios sobre su obra. Esto puede corroborarse en los minuciosos estudios realizados por la profesora Carolina Alzate: *Soledad Acosta de Samper y el Discurso Letrado de Género, 1853-1881* (2015), “Exilio y afectos de fin de siglo. Soledad Acosta en París y su República femenina de las letras, 1890-1896” (2023), “Un archivo femenino para la secularización. Conventos, monjas desterradas y comunidad nacional” (2023) y *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX* (2005), realizado este último en colaboración con Monserrat Ordoñez. También puede verse el artículo de James Rodríguez Calle “*Los piratas de Cartagena de Soledad Acosta: narración de la Colonia para los príncipes de la Regeneración*” (2021).

⁵ Patricia Cardona (2013), en *Y la historia se hizo libro*, y Alexander Betancourt, en *Historia y nación. Tentativas de la escritura de la historia en Colombia* (2007), señalan que la historia moderna incorporó métodos con los cuales buscaron dotar la práctica de una racionalidad científica, tales como la consulta de archivos y de otros documentos o la progresiva desaparición de juicios morales que evidenciaran la subjetividad del historiador.

⁶ Según explica Koselleck (2010), la autonomía que ganó la Historia como disciplina científica entre el siglo XVIII y XIX la convirtió en un elemento fundador de prestigio para el siglo XIX: “Las naciones, las clases, los partidos, las sectas u otros grupos de interés podían, tenían incluso que invocar la historia en tanto que una deducción genética de su respectiva posición les otorgaba títulos legales en la estructura de acción política o social” (109).

sur le sens du monde social qui contribue fondamentalement à la reproduction de l'ordre social” (408). Las facciones dominantes utilizan la capacidad de estos sistemas para crear símbolos que legitimen sus ideologías ante los dominados, lo que les permite hacer de ellas estructuras estructurantes desde las que imponen una forma “de faire voir et de faire croire, de confirmer ou de transformer la vision du monde” (410). La élite letrada colombiana de la época utilizó las nuevas formas de escritura de la historia como un medio para construir símbolos sobre el pasado, y modelos de ciudadanos que respondieran a sus intereses e intentar legitimarlos por medio de sus obras.

Precisamente, Lukács (2000) refiere el nacimiento de la novela histórica de Scott como un fenómeno producto de la nueva manera de percibir el tiempo en Europa, luego de la Revolución francesa (20). De igual forma que los textos de Historia, esta forma literaria ha jugado un papel fundamental en la construcción de los estados nación. Como señalan las reflexiones de Saree Makdisi (1995) y Katie Trumpener (1993), las novelas históricas de Scott aparecen ligadas a los procesos de constitución de una identidad colectiva. Según Makdisi, “Scott’s *Waverly* contributed not only to the invention of a new Highland reality, but also to the construction and colonization of a Highland past to go with it” (156).

De manera similar, la novela histórica en Latinoamérica participa en la resignificación del pasado colonial e indígena y, por ende, en la concepción de una nación de características modernas. En su clásico trabajo *Imagined Communities* (1983), Benedict Anderson describió las naciones como un constructo social y cultural bajo el cual se buscó la integración de comunidades limitadas y soberanas (15-16). Más tarde, Fernando Unzueta (2000) señaló que tal concepción sobrepasaba la idea de pensar el sentimiento nacionalista de manera material o esencialista, sino que se trataba de “an artifact [...] produced through a wide range of symbols, narratives, and discursive formations, including newspaper writing, history, and literature” (117). Estas perspectivas tienden a observar la identidad nacional desde su dimensión discursiva; esto es, como un constructo sin bases en la realidad empírica y social. Por este motivo, la comprensión de este fenómeno se complementa con la propuesta de Subercaseaux (1999). El filósofo chileno señala la construcción de nacionalismos como una actividad discursiva con un correlato en la realidad empírica y social: “la nación, por lo tanto, sería, al mismo tiempo, una realidad constatable que existe y ha existido independientemente de la subjetividad, y una comunidad imaginada o relatada, vale decir, un constructo intelectual y simbólico” (153). Esta perspectiva permite articular el hecho de que los diferentes intelectuales insertaran en sus proyectos de nación elementos culturales existentes en el entramado social

como, por ejemplo, los valores y costumbres hispánicas, así como la conceptualización sobre un espacio geográfico delimitado por el pasado colonial.

Por todo esto, la novela histórica, no solo en el caso colombiano, sino también en el latinoamericano, adquirió funciones relacionadas a la constitución de las identidades luego de los procesos de independencia. En palabras de Jitrik (1995):

En América Latina, [...] y quizá a causa del vacío político y cultural que se abre bruscamente, las preguntas también se formulan en relación con la identidad pero se especifican en el aspecto nacional. Dicho de otro modo, la novela histórica latinoamericana no se pregunta por el ser ni por el destino de los individuos ni por su procedencia mítica sino por lo que es una comunidad frente a la identidad bien establecida y operante de otras comunidades. (Jitrik 1995, 40-41)

Aunque en virtud de lo ya mencionado sobre Scott, la hipótesis de Jitrik (1995) sobre la diferencia entre las funciones de esta novela en Europa y Latinoamérica es más que rebatible, su idea fundamental, que la novela histórica fue una respuesta a la crisis identitaria de las élites latinoamericanas luego de la independencia, ha constituido el centro de las reflexiones en las últimas décadas. En el ámbito latinoamericano, se pueden encontrar los trabajos de Pons, *Memorias del olvido: Del Paso, García Márquez, Saer y la nueva novela histórica en América Latina* (1996)⁷, como el de Mercedes Giuffré, *En búsqueda de una identidad. La novela histórica en Argentina* (2004), como el de Lee Skinner *History lessons: refiguring the nineteenth-century historical novel in Spanish America* (2006) o como el de Rosa María Grillo, *Escribir la historia: descubrimiento y conquista en la novela histórica de los siglos XIX y XX* (2010).

De estos tres trabajos resalto especialmente el de Skinner, pues es pionero en considerar el papel de la novela histórica en la construcción de identidades nacionales. Su trabajo explora este género desde el paradigma consolidado por Doris Sommer en *Foundational fictions* (2002). Su interés es el de reevaluar el concepto mismo de *national romance* y *foundational fictions*, puesto que considera que las novelas históricas fueron también textos en los que se discutieron problemas relacionados a la identidad nacional.

The historical novel may well rival the national romance as an instrument for generating foundational fictions. Reading nineteenth-century historical novels force us to broaden our conception of the type of narrative that generated what Sommer identified as foundational fictions. (Skinner 2006, 24-25)

⁷ Aunque este trabajo versa sobre la catalogada nueva novela histórica, el primer capítulo de la tesis de Pons es una reflexión general sobre el género desde su aparición el siglo XIX, por lo que toma postura frente al trabajo de Jitrik.

Más allá de esto, el aporte realizado por Skinner resulta fundamental para comprender la identidad nacional como un espacio de confrontación: “much like the nations itself, national identity is a site of contestatory discourses and competing definitions” (24). La novela histórica, así como las otras narrativas históricas, participaron de estos debates en la búsqueda de consolidar la nación. En su estructura, pueden percibirse los conflictos y las contradicciones históricas propias de este periodo.

En el caso de la historiografía literaria colombiana, los estudios sistemáticos son más reducidos. A parte del trabajo de McGrady, cuyo trabajo aún no se preocupaba por los problemas de construcción de identidad nacional, se encuentra el trabajo de Marta Jimena Cabrera (2004) y un artículo de José Rueda Enciso (2016) que realiza un panorama de la novela histórica a lo largo de los últimos dos siglos. Existen trabajos centrados en autores u obras en particular, como el realizado por Carmen Elisa Acosta, *El imaginario de la conquista: Felipe Pérez y la novela histórica* (2002) o el capítulo que Skinner (2006) dedica a la novelística de Soledad Acosta de Samper, “(En)Gendering the historical novel: the didactic discourse of Soledad Acosta de Samper”. Abundan artículos sobre la obra de Juan José Nieto o la de Soledad Acosta; de ellos podemos destacar los siguientes: Paolo Solano: “La novela *Yngermína* de Juan José Nieto y el mundo racial del Bolívar Grande en el siglo XIX” de Sergio Paolo Solano (2008), “Leyenda de los orígenes y transculturación: *Ingermina* o la hija de Calamar (1844) de Juan José Nieto” de Iván Padilla (2021), “Ficciones del origen y orígenes de la ficción en la obra de Juan José Nieto” de Felipe Martínez Pinzón (2021) y “Los piratas de Cartagena de Soledad Acosta: narración de la Colonia para los príncipes de la Regeneración” de James Rodríguez (2022).

Los distintos trabajos han ahondado en discernir los modos en que la novela histórica del siglo XIX se enfrentó al problema de moldear el pasado para la construcción de identidades nacionales. La bibliografía permite observar que el interés de las revisiones particulares ha recaído en obras en las que se reflexionan sobre los “orígenes” de la nación, ya sea en el pasado indígena o en el colonial. El sistemático trabajo de Marta Jimena Cabrera (2004) recoge el imaginario de lo “criollo” realizado por los *letrados*, en el sentido que le da al término Ángel Rama (1998), que aparece en la novela histórica. Para Cabrera la novela histórica es un artefacto textual de inclusión y de exclusión, es decir, de producción de identidades, y es utilizada por los intelectuales para la consolidación de nacionalismos. La autora entiende la novela histórica como un instrumento a través del cual los autores pretenden consolidar el poder hegemónico y, dentro de él, su propia posición ideológica y social:

Through writing, *letrados* produced a particular version of the past in which the meaning assigned to the defining features of the social body is buttressed. Through documentation and the use of narrative techniques, *letrados* linked the historical and the imaginative, creating documents that illustrate the power of literature to design an authorized version of the past and project a particular kind of nation. (Cabrera 2004, 12).

Cabrera clarifica el lugar de la novela histórica en la producción de identidades nacionales en el ámbito colombiano. Sin embargo, la pregunta sobre la pluralidad de los proyectos de nación no es uno de los objetivos del estudio y no se problematiza que en obras como *Yngermina o la hija de Calamar* (1844) o *Los piratas en Cartagena* (1886) no constituyen una línea única en la consolidación de una única identidad nacional. Por tal motivo, resulta necesario profundizar en las diferencias en que los *letrados* se aproximaron a este problema.

Así pues, nuestro trabajo parte de los existentes hasta ahora para ahondar en tres aspectos fundamentales. Primero, la ampliación del corpus más allá de la novela histórica. Segundo, la comprensión de las funciones de la narrativa histórica más allá de una búsqueda de los orígenes⁸. Tercero, el análisis de los diferentes proyectos de nación y su puesta en relación en el ámbito intelectual del momento. Resulta necesario advertir que estos tres aspectos han sido explorados en el caso de historiografía literaria colombiana de la época en general; esto es, aquella que se ha encargado de revisar otro tipo de producciones que incluyen o no narrativa histórica. Entre estos, se destacan trabajos como el de Acosta, *Lectura y nación: novela por entregas en Colombia, 1840-1880*, revisa la función de la novela por entregas, incluyendo aquella de origen extranjero pero publicada en ese formato en la prensa colombiana de la época, en la elaboración de una idea de nación por medio de la práctica de la lectura. También se encuentra el trabajo de Carolina Alzate sobre el proyecto de escritura de Soledad Acosta de Samper, *Soledad Acosta de Samper y el Discurso Letrado de Género, 1853-1881* (2015), que reflexiona sobre el papel de la escritora y de la mujer como lectora y productora en el ámbito predominantemente masculino de la escritura. Finalmente, vale la pena resaltar los trabajos de Padilla, *El debate de la hispanidad en Colombia en el siglo XIX. Lectura de la Historia de la literatura en Nueva Granada de José María Vergara y Vergara*, y el de Martínez (2021), *Patricios en contienda: Cuadros de costumbres, reformas liberales y representación del pueblo en Hispanoamérica (1830-1880)*, que analiza los cuadros de costumbres y los álbumes

⁸ Novelas como *Los moriscos* (1845), *Un asilo en la goajira* (1879-1880) o aquellas de Felipe Pérez de tema extranjero (según las clasificó McGrady [1965]) no entran dentro de la categoría de ser “leyendas” fundacionales. Como se analizará en el primer capítulo, la narrativa histórica objeto de esta investigación poseía otras funciones, como la educativa, que hacen parte de los proyectos de nación durante el siglo XIX colombiano.

de notabilidades. Estos trabajos llaman la atención sobre los disensos de los intelectuales en lo tocante a los discursos sobre la nación. Los aportes a la historiografía literaria hechos hasta el momento sobre esta materia constituyen una base importante para las reflexiones presentadas a continuación.

A partir de estas reflexiones adelantadas desde la historiografía literaria, es posible afirmar que la élite criolla colombiana estuvo dividida y en constante desacuerdo sobre la forma que debía asumir el estado y los elementos que constituirían la identidad nacional a lo largo del siglo XIX. Desde esta perspectiva, resulta inevitable precisar que el concepto de nación como una “comunidad imaginada” no implica un tácito acuerdo al interior de dicha comunidad. Como ha señalado Cruz (2010), “la nación es una construcción artificial producto de las relaciones de poder entre distintos actores que buscan darle un significado” (71). Más allá de una visión unitaria, “en una sociedad no existe una sola forma de imaginar la comunidad nacional, siempre existen distintos imaginarios nacionales, distintas formas de imaginar la nación, distintos significados potenciales y distintos proyectos de lo que *debe* ser la nación” (71). Los proyectos de nación tienen un carácter polémico, puesto que los diferentes actores y grupos ideológicos se disputan la legitimidad de su perspectiva, de manera que “el significado de la nación está determinado por las relaciones de poder entre estos actores y sólo estará fijado cuando uno de estos proyectos se constituya en *proyecto hegemónico de nación*” (71). Tradicionalmente, se han señalado al menos dos proyectos de nación durante el siglo XIX, el Radical (1863-1885), de inspiración liberal y laico, y el Regenerador (1886-1991), con un impulso hispanista y católico, que coinciden con los periodos en que estos estuvieron en el poder (Cruz 2010, 72).

De manera general, puede afirmarse que las facciones y sus proyectos de nación coincidían en su “will to civilization” (Rojas 2001)⁹; sin embargo, divergían con respecto a tres situaciones fundamentales: la posición de la institución eclesiástica dentro de la organización estatal, el lugar de la herencia española (tradiciones y lengua) en la cultura republicana y la organización social, política y económica del estado (Rojas 2001; Padilla 2010, 123-188). La forma como los intelectuales percibían estos problemas se tradujo en distintas *tomas de*

⁹ En su libro *Civilisation and violence: Regimes of representation in Nineteenth-Century Colombia* (2001), Cristina Rojas utiliza este concepto para referirse al deseo de organizar la población colombiana de acuerdo con ciertas prácticas económicas, políticas y culturales europeas (XXVI-XXVIII). Como apunta bien la autora, con estos proyectos civilizatorios, la élite letrada buscó imponer una perspectiva acomodada a sus intereses, bajo la cual las otredades (afrodescendientes e indígenas, sobre todo) que conformaban el entramado social se vieron subrepresentadas, negadas y excluidas. Por este motivo, Rojas explica esta “will of civilisation” a partir de su carácter violento en contra de estas comunidades.

posición (Bourdieu 1992, 342-347) en el ámbito letrado de la época. Aunque tradicionalmente este problema se ha interpretado como un reflejo de la situación política, lo que ha llevado a la simple trasposición de las disputas partidistas al campo cultural, las posiciones asumidas por los diferentes escritores están lejos de poderse simplificar bajo la clasificación de liberales y conservadores¹⁰. No se trata de negar la característica cercanía que tenía la producción cultural de la época con el campo político (Rama 1988; Jiménez 1992), presupuesto del que partimos en estas páginas, sino de cuestionar una lectura como documentos de estas obras literarias¹¹, puesto que tienden a simplificar su estructura polisémica o, en palabras de Zima (2010), la riqueza de su “carácter doble” (25). A pesar de la fuerte carga ideológica de la mayoría de estas obras, el objetivo de estas páginas es comprender el lugar de las corrientes de pensamiento en la estructura del texto literario.

Por lo anterior, el análisis propuesto en estas páginas articula las discusiones que se dieron en el plano de lo público con las propuestas estéticas de los diversos autores. Para esto, resulta fundamental comprender que la situación social, económica y cultural cambiaba constantemente, de modo que los problemas a los que respondió Nieto durante la década de 1840 son diferentes a aquellos que Acosta enfrentaba a finales de siglo. Así como la situación política, económica y social era cambiante, así mismo lo fue los procesos de identidad y los proyectos de nación, por lo cual resulta necesario observar continuidades y rupturas. Como consecuencia, la narrativa histórica ofrece diferentes puntos de vista desde los cuales se abordó el pasado.

Por todo esto, en estas páginas parto de que esta diversidad de perspectivas generó una multiplicidad de propuestas sobre la identidad nacional. Lejos de revelar un camino unívoco, las obras aquí analizadas son análogas al permanente estado de conflicto observado también en

¹⁰ Resulta usual leer en la historiografía literaria colombiana cómo se señalan a los autores de conservadores o liberales según la afinidad de sus obras con los intereses políticos semejantes. De esta forma, es posible encontrar análisis que señalan la convergencia de una obra como *Manuela* con el radicalismo liberal, lo que deriva en la conclusión de que el autor militaba en este partido, como sucede en el análisis de Loaiza Cano en *Poder letrado. Ensayos sobre historia intelectual colombiana, siglos XIX y XX* [2014]). De manera similar sucede con el caso de Isaacs y *María* (1867), novela con la cual el autor ha sido mayoritariamente interpretado como conservador (ver Loaiza Cano [2014]), a pesar de su posterior militancia en el partido liberal (sobre este tema recomiendo ver el balance que hace Padilla en *Jorge Isaacs y ‘María’ ante el proceso de secularización en Colombia (1850-1886)* [2016]).

¹¹ Las advertencias hechas por Zima en *Por una sociología del texto literario* (2010) resultan totalmente relevantes para la lectura de las obras en Colombia. Según el crítico Checo, aspirar a una lectura sociológica comprensiva del texto literario implica restituir su carácter polisémico, por lo que es necesario separarse de aquellas metodologías que igualan la obra a una ideología o un sistema conceptual, como pretendieron Lukács o Goldmann, o de aquellos que buscan reducirlo solamente a su técnica (Zima 2010, 53-67). En este sentido, no se debe reducir las obras del siglo XIX colombiano a una postura política afin a la expresada en el plano público por el escritor.

las estructuras sociales: la constancia de las guerras civiles, calificadas como fratricidas por los mismos intelectuales,¹² fueron un síntoma de la incapacidad de crear un estado legítimo y estable luego de la independencia de la metrópoli. La novela histórica, las memorias, los cuadros de costumbres, la narrativa corta, etc.... no solo están ancladas en estos debates, sino que, en tanto estos géneros están motivados por la conciencia histórica de los intelectuales partícipes de estas discusiones, son lugares privilegiados para la comprensión de los mismos. En este sentido, no solo son el resultado de contextos sociales y culturales polémicos, sino que en su interior se reproducen las tensiones del medio en que se producen.

Los distintos intelectuales se vieron en la necesidad de tratar de conciliar perspectivas disímiles sobre el pasado. No solo a nivel colombiano, sino latinoamericano, diversos intelectuales han llamado la atención sobre el carácter “híbrido” de la cultura.¹³ Fernando Cruz Kronfly (1998) lo sintetiza de la siguiente manera:

el sujeto latinoamericano parecería estar capacitado para incorporar e interiorizar, sin contradicción ‘interior’, elementos (representaciones, valores, sensibilidades, objetos, etc.) culturales provenientes de diferentes temporalidades y espacialidades, sin tener que eliminar por ello aquellos elementos que desde un punto de vista lógico pudieran estimarse diferentes, contrarios, contradictorios o incluso antagónicos. (Cruz Kronfly 1998, 16)

Más allá de tratarse de proyectos de nación unitarios y coherentes internamente, las obras presentan grietas que expresan las contradicciones inherentes a los procesos históricos. Los intelectuales tuvieron que hacer frente a preguntas específicas a la hora de evaluar su experiencia temporal: ¿cómo afirmar un proyecto “moderno” conservando vestigios del pensamiento colonial hispánico? ¿Era posible postular una visión laica del estado, cuando se consideraban a sí mismos cristianos? ¿Dónde fundar una identidad nacional, sin el suelo de las tradiciones coloniales instaladas más de tres siglos en el territorio? ¿Cómo justificar los excesos del régimen colonial para consolidar la idea de una herencia hispánica? ¿Cómo interpretar el proceso de independencia, si el presente republicano se encuentra asediado por constantes guerras fratricidas? La narrativa histórica se plantea como un intento por responder este tipo

¹² El adjetivo de fratricida aparece en obras como *Los moriscos* (1845) de Juan José Nieto, *Un asilo en la Goajira* (1879-1880) de Priscila Herrera de Núñez, así como en la introducción al tomo tercero de la *Revista de Colombia* (1879) de Adriano Páez. Sin mencionarlo directamente, pero comprendiendo este sentido, puede mencionarse el poema “A mi patria” (1864) de Jorge Isaacs.

¹³ Esta discusión puede rastrearse en obras como la de Néstor García Canclini, *Culturas híbridas. Estrategias para entrar y salir de la modernidad* (1990). A nivel colombiano, autores como Rubén Jaramillo Vélez en *Colombia. La modernidad postergada* (1994) o Fernando Cruz Kronfly, *La tierra que atardece. Ensayos sobre la modernidad y la contemporaneidad* (1998). Por supuesto, la idea de que la experiencia de la modernidad implica la pervivencia constante y fluida de diversos *ethos* que conviven simultáneamente es materia de discusión también por fuera de la experiencia latinoamericana, como puede leerse en las reflexiones de Matei Calinescu, *Cinco caras de la modernidad* (1977).

de preguntas, las cuales se encontraban también en el medio social. Sin duda, esto afectó la experiencia de vida de los sujetos neogranadinos, de manera que los intelectuales devinieron individuos problemáticos que buscaron en la expresión histórica formas de resolver las contradicciones en las que se formaron.

Los planteamientos anteriores conducen a preguntar, en primer lugar, sobre cuáles son esos debates y, en segundo lugar, cómo responden las obras con respecto a estos. Si se atiende, por ejemplo, al análisis de Cruz (2010) sobre los dos proyectos de nación hegemónicos en la segunda mitad del siglo XIX, es posible advertir que ambos, el Radical y el de la Regeneración, tuvieron ejes transversales sobre los cuales es posible plantear sus diferencias: el federalismo vs. el centralismo, la educación y el tipo ideal de ciudadano, la cuestión de la religión y de la Iglesia en la estructura social y estatal y el lugar de los “actores subalternos” (campesinos, indígenas, afrodescendientes, etc.). El problema de la identidad nacional estuvo volcado a pensar qué elementos de la cultura eran importantes en la construcción simbólica de una nación. La religión católica, la herencia hispánica, el lugar de los indígenas y de los afrodescendientes y las disputas fratricidas por las desavenencias políticas y económicas se constituyeron en los ejes del debate en los que participó la narrativa histórica.

La complejidad de estas discusiones se resiste a ser analizada en términos taxonómicos. A pesar de la afinidad de muchos de los intelectuales aquí estudiados con posturas ideológicas claras, el objetivo no consiste en afiliar su producción a ellas. Por tal motivo, categorías mencionadas como el proyecto Radical o el de la Regeneración se conciben más como conceptos historiográficos que como clasificatorios. Estas denominaciones resultan útiles para comprender la existencia de proyectos de nación hegemónicos que se sucedieron en el tiempo y que, en virtud de esto, afectaron la vida social, cultural y económica. De esta forma, el radicalismo liberal toma relevancia desde inicios de 1850 con las reformas liberales, en las que la idea de una nación “articulaba federalismo, una clara distinción entre la Iglesia y el Estado, educación laica, obligatoria y gratuita, amplios derechos y libertades individuales y libre cambio como principio económico, entre otros” (Cruz 2010, 73).¹⁴ Sin embargo, el gobierno liberal tuvo un desgaste importante durante sus dos décadas en el poder, por lo que al final de la década de 1870 comenzaron a notarse sus grietas, lo que permitió a Rafael Núñez (1825-

¹⁴ La instauración de estas reformas ha sido discutida ampliamente por diversos autores, tales como Rubén Jaramillo Vélez, *Colombia: la modernidad postergada* (1994); Álvaro Tirado Mejía, *Aspectos de las Guerras Civiles en Colombia* (1976); Rubén Sierra Mejía (ed.), *El radicalismo colombiano del siglo XIX* (2006) y Germán Colmenares, *Partidos políticos y clases sociales* (1968).

1894) aglutinar los sectores inconformes con las crisis económicas y la reforma educativa del gobierno (83-85). *Grosso modo*, se logró implementar el proyecto Regenerador sobre tres puntos clave: “la necesidad de centralizar el poder político, un papel importante para la Iglesia y la intervención del Estado en la economía” (Cruz 2010, 88). Más allá del plano político, estos proyectos estuvieron acompañados cada uno de perspectivas sobre el pasado que sustentaron sus intereses nacionalistas. Ahora bien, el hecho de que tales proyectos logran erigirse como hegemónicos no quiere decir que no circularan otras maneras de percibir el pasado. Los polos ideológicos funcionan como referentes que permiten situar las propuestas de los diferentes autores, quienes tendieron hacia uno u otro o que se distanciaron críticamente de ellos.

Tales reflexiones abren la puerta a la posibilidad de plantear las obras de la narrativa histórica como tomas de posición en el ámbito intelectual del momento. Bourdieu define cualquier campo como una red objetiva de relaciones, “[...] un espacio estructurado de posiciones (o de puestos) cuyas propiedades dependen de su posición en dichos espacios y pueden analizarse de forma independiente de las características de sus ocupantes” (Bourdieu 1999, 89). Cada campo posee instancias de legitimación, normas y luchas históricas de particulares que son tenidas en cuenta por los agentes que deciden participar de él. Para poder posicionarse en él, cada agente debe reconocer implícita o explícitamente su estructura o el estado de “la distribución del capital específico que ha sido acumulado durante luchas anteriores y que orienta las estrategias posteriores” (1999, 90). En este sentido, una toma de posición se comprende como una acción en la que se proyectan los intereses de cada agente dentro de cada campo determinado. En el caso de los campos de producción cultural, estas consisten en “obras literarias o artísticas [...] actos y discursos políticos, manifiestos o polémicas” (Bourdieu 1995, 343).

Los campos de producción cultural se encuentran particularmente determinados por principios heterónomos, provenientes de campos externos como el de poder o económico, además de los principios autónomos (Bourdieu 1995, 321-322). Esto quiere decir que cuando un artista trata de tomar posición se proyectan en su obra intereses tanto estéticos como sociales que dependen del estado estructural del campo. Sin embargo, es necesario remarcar que las tomas de posición no dependen exclusivamente del talento creador del artista, sino que son también producto de la estructura del campo, de su posición y del capital acumulado en las luchas anteriores. De lo anterior, pueden extraerse tres consecuencias. La primera, que cada toma de posición “se define [...] respecto al universo de las tomas de posición y respecto a la problemática como espacio de los posibles que están indicados o sugeridos” (345). La segunda,

que una toma de posición particular resulta posible en virtud de la estructura misma del campo, en tanto las posibilidades están inscritas en el campo con anterioridad a los autores. Se trata de una “herencia” que determina un “espacio de posibles”, un “conjunto de imposiciones probables que son la condición y contrapartida de un conjunto circunscrito de usos posibles” (348). La tercera, que las tomas de posición son un principio de transformación de la estructura misma del cambio. Las obras pueden considerarse como estrategias cuyo interés se encuentra “en función de la posición que ocupan en el reparto del capital específico (institucionalizado o no), en transformar o conservar las estructuras de ese reparto, por lo tanto, en perpetuar o subvertir las convenciones vigentes” (347).

Entendida como toma de posición, la producción de narrativa histórica en el siglo XIX establece un diálogo con las discusiones sociales en las que se enmarca el campo literario de la época, pero también con el estado mismo de la producción intelectual, literaria e historiográfica. Esto implica considerar la forma como los autores utilizaron estas obras como medios de legitimación y de capitalización de una posición específica. Como se argumentará a lo largo de estas páginas, este marco de comprensión de las novelas históricas, así como los otros géneros de este tipo, fueron estrategias útiles para que los diferentes escritores intentaran validar su perspectiva. El hecho de que se estudie la obra de diversos autores y de que estos hayan publicado en diferentes momentos del periodo histórico estudiado implica considerar sus obras como tomas de posición en diferentes momentos de su *trayectoria social*. Se trata de ir más allá del simple análisis biográfico. Bourdieu (1995) explica con claridad que este resulta insuficiente cuando se trata de vincular una serie literaria a individuos “cuya constancia no puede ser más que la de un nombre propio socialmente reconocido” (384). Por el contrario, lo importante es “restituir [...] la *serie de las posibilidades* sucesivamente ocupadas por un mismo agente o un mismo grupo de agentes”, puesto que son “los estados correspondientes de la estructura del campo” los que “determinan en cada momento el *sentido* y el valor social de los acontecimientos biográficos” (384). En este sentido, el recorrido hecho por un escritor depende en cada momento de las posibilidades ofrecidas por la estructura del campo y “según el capital simbólico que se le reconoce en función de su posición” (386).

Esta perspectiva permite articular los cambios ocurridos en las disputas sociales y el contexto político, económico y cultural con el tipo de narrativa histórica producida por intelectuales en diferentes momentos. Las obras producidas por autores como Pérez y Acosta poseen diferencias sensibles en cuanto a su temática y a su modo de evaluar el pasado. Si bien los ejemplos que siguen serán ampliados más adelante, es posible adelantar que, por un lado,

una novela como *Los gigantes* (1875) ofrece una postura más radical en contra del legado hispánico que la presentada en obras como *Los pizarros* (1857). Por otro lado, el ejemplo más claro lo ofrece las transformaciones operadas en la reescritura de *José Antonio Galán* (1870) en *La insurrección de los comuneros* (1887) de Acosta. La tendencia de la autora a valorar positivamente el pasado hispanista, lo que la acerca a los principios regeneracionistas, parece explicar algunos cambios sustanciales en esta novela, en la que se omiten o modifican pasajes enteros con una carga crítica hacia personajes que representan un sistema de valores colonial.

Como resulta evidente, el ejercicio de escritura en la época no fue independiente de las esferas políticas. Esto ha sido demostrado en las reflexiones de Ángel Rama en *La ciudad letrada* (1988) y de David Jiménez Panesso en *Historia de la crítica literaria en Colombia* (1992). Muchos de los intelectuales que participaban de la política lo hacían también a través de la escritura de obras literarias e incluso científicas. Por este motivo, no es posible desligar el ejercicio de la escritura, en este caso la de obras históricas no oficiales, de la consolidación de proyectos de nación en la tribuna pública. Como explica Loaiza Cano (2014): “una élite política y cultural acudió a los dispositivos de la escritura, la ciencia y la ley (también a las guerras civiles) para imponer ese orden [que] era imponer un ideal de nación” (101). Sin embargo, como ya he advertido, reconocer esta relación no implica caer en una lectura ideológica de estas obras; por el contrario, implica la necesidad de tener en cuenta las condiciones particulares en las que se produjeron. Resulta vital considerar los modos a través de los cuales los autores participaron de la vida pública y política en el siglo XIX colombiano. Se trata de cuestionar la pertinencia de interpretar las obras como un reflejo directo de las ideologías políticas o si, en su condición de obras de arte, estas entran como un elemento más de la estructura estética creada por el artista. En este segundo caso, sería necesario cuestionar cómo los elementos ideológicos resultan incorporados en la obra como a partir de la evaluación estética del autor; esto es, como la “posición valorativa” asumida por el artista frente a la realidad “valorada y organizada previamente por la acción ética (práctica social o política)” ((Bajtín 1989, 30-31).

En este trabajo se entienden las obras como textos con un valor estético. Más que documentos históricos, se trata de hechos literarios con una *dimensión signica* (Mukařovský 2000). Mukařovský afirmaba que la obra artística tiene una naturaleza comunicativa, en tanto sus elementos compositivos adquieren un significado, resultado de la actividad valorativa del autor (2000). Según Pierre Zima (2010), la literatura actúa no solo dentro de la esfera artística, sino dentro de la estructura social en la que se inserta, lo cual le da *carácter doble*:

en cuanto estructura intertextual [...], cualquier texto ficcional puede comprenderse como una toma de posición ideológica crítica o acrítica respecto de otros textos ficcionales o no, orales o escritos. Igualmente, aparece como un entramado de juicios de valor que afirman la validez de ciertos intereses sociales para cuestionar la de otros. (Zima 2010, 25).

De acuerdo con estos postulados, el análisis que se plantea en las siguientes páginas busca restituir el valor estético de la producción literaria de corte histórico a lo largo del siglo XIX colombiano. No debe perderse de vista que el valor de la obra de arte está determinado por el “campo de producción como universo de creencia que produce el valor de la obra de arte” (Bourdieu 1995, 339). Esta tarea implica reconocer las obras desde su dimensión discursiva: como estructuras textuales motivadas y, a su vez, puestas en diálogo con los contextos sociales e históricos en los que intervienen.

Ahora bien, puesto que las obras consideradas en esta investigación tienen un carácter literario, resultaría reduccionista evaluarlas solo como tomas de posición en la serie social. Por tal motivo, resulta necesario pensar los diálogos que establecen con los discursos literarios e historiográficos en los que se inscriben. La revaloración de la narrativa histórica implica también reivindicar esta producción como parte de la constitución de una serie literaria colombiana, o incluso latinoamericana, superando así la simple constatación de las influencias extranjeras. Resulta necesario advertir que la idea no es negar la lectura realizada por los intelectuales colombianos de escritores como Walter Scott o de Alexandre Dumas, lo cual puede constarse en un simple rastreo de influencias o en la existencia de estas obras en sus bibliotecas personales o en los catálogos de la época de la Biblioteca Nacional¹⁵. Se trata de reconocer que también las producciones a nivel local y regional fueron importantes en la formación de la norma estética; esto es, en el conjunto de reglas y valores estéticos y extraestéticos tenidos en cuenta de manera consciente e inconsciente por los productores al momento de concebir sus obras (Mukařovský 2000, 131). En tanto tomas de posición, los intelectuales que eligieron estas formas literarias solo podían insertarse en el ámbito intelectual teniendo en cuenta el estado de las relaciones entre los agentes, sus tomas de posición y el capital simbólico acumulado, con respecto a otras producciones semejantes (Bourdieu 1976, 90). De la misma manera, resulta relevante preguntarse, por ejemplo, cómo dialogan obras

¹⁵ Sobre la presencia de estos volúmenes en bibliotecas personales, así como en el catálogo de la Biblioteca Nacional de Colombia, puede consultarse el trabajo de maestría de Juan David Figueroa Cancino, *El compendio de Joaquín Acosta y la construcción de memoria histórica en Nueva Granada (1830-1848)* (2007); así como el artículo de Arango et al. “La ‘donación patriótica’ de Manuel Ancizar a la Biblioteca Nacional (1849-1853)” (2021).

como *Los piratas en Cartagena* (1868) de Soledad Acosta de Samper con otras obras también fundamentales, como *Yngermína o la hija de Calamar* (1844) de Juan José Nieto.

Por estos motivos, las obras estudiadas comienzan a consolidar un canon literario que responde también a dinámicas locales. Esta consideración implica insistir en que la narrativa histórica se inscribe tanto en los discursos literarios como historiográficos. Su hibridez le permitió convertirse en vehículo de inquietudes políticas, sociales y culturales relacionadas con la identidad nacional tras el vacío dejado por la Colonia española, luego de la independencia. La conciencia histórica producto de esta crisis se expresa no solo en la forma novelesca, sino también en los cuadros de costumbres, las memorias, la narrativa corta o episódica, etc. Como han expresado Cortés y Pinzón (2021), la exposición de “visiones sobre la historia de los nacientes países latinoamericano” tenía lugar no solo en la Historia, sino también en expresiones de carácter literario. (19)

Estas consideraciones conllevan la necesidad de reflexionar sobre la especificidad del discurso historiográfico y del literario. Hayden White (1974) ha demostrado que la forma que asume la Historia tiene “more in common with their counterparts in literature than they have with those in the sciences”, por lo cual considera este tipo de discurso como artefactos literarios o “verbal fictions” (278). Sin embargo, tales consideraciones pusieron en evidencia la necesidad de pensar en qué consiste la especificidad del discurso histórico. Apoyado en De Certeau, Chartier (1998) define la historiografía como una práctica “científica”, “productrice de connaissances mais une pratique dont les modalités dépendent des variations de ses procédures techniques, des contraintes que lui imposent le lieu social et l’institution de savoir où elle est exercée, ou encore des règles qui nécessairement commandent son écriture” (104). Desde esta perspectiva, cobra gran importancia aquello que los productores y receptores de los discursos comprenden como Historia. Los discursos se impregnan de esta manera de lo que Ricoeur (1985) llama una *intencionalidad histórica*; esto es, aquello que le permite preservarse como tal sin que se disuelva en otros saberes unidos al ejercicio historiográfico (318). Más allá de una llana percepción de parte del historiador, la categoría del filósofo francés busca explicar que aquello que se llama conocimiento histórico determina constitutivamente “l’operation de configuration narrative” (319). El conocimiento histórico implica no solo la construcción narrativa, sino también el reconocimiento de que esta se produce bajo marcos particulares e históricamente determinados.

A falta de un nombre mejor, el objeto de estudio de estas páginas es la narrativa histórica que comparte una intencionalidad histórica con la historiografía, sin ser considerada parte de

ella. Este concepto comprende también algo más que las “ficciones históricas”, en tanto las “memorias”, por ejemplo, no remiten necesariamente a una invención. Como señala Cortés (2022) a propósito de estas:

Estos relatos no cuadraban en lo que se definía como producción histórica. Lo que observamos es que quienes construyeron un relato con características históricas también se dieron a la tarea de escribir literatura, sobre todo de tipos y costumbres. Y con esta estrategia también mostraron interpretaciones históricas. Leyeron el pasado con los ojos puestos en el futuro, para interpretar las condiciones en las que vivían. (21)

Sin embargo, como plantea este mismo historiador, los límites entre ambos discursos eran difusos para el siglo XIX (17). Incluso, al interior de las “ficciones históricas”, los límites no son claros, como es el caso de la novela histórica y de otras expresiones narrativas, como los “episodios” o “cuadros histórico-novelescos”. A medida que avanza el siglo XIX puede advertirse que los autores parecen evitar conscientemente el subtítulo de “novela histórica” en narraciones de contenido ficcional. Si al principio autores como Nieto no dudan en reconocer los elementos de ficción presentes en sus obras¹⁶, poco a poco este calificativo es desplazado y convertido en el adjetivo “novelesco” para calificar obras nominadas como “Episodios” o “Cuadros”, para justificar el estilo narrativo.

La revisión de la narrativa histórica según lo planteado hasta el momento se realiza en cuatro capítulos. El primero se concentra en aspectos específicos de la evolución y consolidación de la narrativa histórica como un género legítimo para pensar los problemas relacionados con la constitución de un estado nacional en Colombia. Los tres capítulos restantes analizan el lugar de la narrativa histórica en los debates sobre los elementos de la identidad nacional y la organización estatal durante el siglo XIX. El segundo capítulo explora los relacionados con la cuestión religiosa y el tercero, sobre la hispanidad y la presencia del pasado indígena. El cuarto capítulo gira en torno a las narrativas históricas sobre el pasado reciente de la independencia y su relación con la organización estatal, percibida en esta narrativa en estado permanente de crisis o como el fracaso de un proyecto republicano. Esta revisión permite observar cómo las obras se erigen como tomas de posición frente a las discusiones del ambiente intelectual del momento.

Con este orden en mente, el primer capítulo se pregunta por la especificidad de los géneros de tipo histórico, particularmente por las funciones sociales y literarias que adquieren

¹⁶ Sus tres novelas se caracterizan porque el autor decide marcar para el lector aquellos eventos que son considerados “históricos” por medio de notas a pie de página. Aunque esto se ha interpretado como un defecto de la obra (Ver el prólogo de la edición de 2001 a cargo de German Espinosa), este hecho muestra una clara consciencia de su labor como escritor.

en el transcurso del período histórico estudiado. En este punto aparecen varias preguntas que buscan ser despejadas. La primera se centra en la relación entre el discurso ficcional y el discurso de la Historia¹⁷. La distinción de Koselleck (2010) entre historia/Historia permite comprender cómo este segundo término reunió en la modernidad tanto la idea de una narración del pasado (historia), como la de su indagación o la de su análisis científico (31); esto es, delimitada como una disciplina con métodos particulares y reconocida institucionalmente (Cardona 2013, 9). En términos metodológicos, lo que llamo narrativa histórica en estas páginas se distingue de aquella producida en el marco disciplinar, el cual, además, apenas se formaba en el siglo XIX colombiano, bien sea por el reconocimiento explícito de los autores, por la manera como fueron leídos o por su no adecuación a los procedimientos y normas avalados por los historiadores de la época. No debe perderse de vista que, de manera similar que, en el campo literario, la valoración de una obra como Historia se produce desde su campo de producción bajo lógicas institucionalizadas particulares (Cardona 2014, 9-16).

Por su parte, el discurso literario tendió hacia la consolidación de discursos volcados sobre la veracidad de lo narrado, como ya se ha postulado unas páginas atrás. Esto llevó a que los escritores de narrativa histórica se vieran en una situación paradójica respecto a las prácticas dominantes de escritura: ¿cómo construir ficciones del pasado sin descuidar la “verdad histórica”? Las obras propuestas por los intelectuales fueron investidas del carácter de verdad, sin que por ello los autores ocultaran las estrategias del discurso ficcional. Vale la pena señalar que esta tensión no parece resolverse a lo largo del siglo XIX; en los paratextos y los comentarios críticos que acompañan estas obras, se plantea constantemente este problema. La adopción de técnicas historiográficas y el apego a lo veraz permitió a los intelectuales legitimar su posición sobre el pasado en el ambiente intelectual del momento.

Más allá de su función legitimadora, la combinación de las estrategias discursivas de ambos ámbitos permitió a esta narrativa desempeñar ciertas funciones sociales. Específicamente, la crítica ha identificado tres: una en la búsqueda de los orígenes, a partir de la cual se revisa el pasado en búsqueda de elementos que permitan construir una “comunidad imaginada” (Anderson 1991); una didáctica, puesto que las obras se percibieron como medios para exponer sistemas de valores y de conocimiento sobre la historia y facilitar un determinado proyecto de nación; una crítica, en tanto la revisión histórica de las obras implicó una toma de

¹⁷ Durante este capítulo, se discutirán la manera como la historiografía ha reconocido el carácter discursivo de la Historia (White 1973; 1974; Chartier 2001) y las implicaciones de este reconocimiento en las obras que, como la novela histórica, se encuentran en la frontera entre ficción e historia.

posición frente al desarrollo histórico de la república y una evaluación del proceso realizado hasta el momento en el país. Las obras comprendidas como narrativa histórica en el siglo XIX colombiano compartirán estas funciones en diferentes grados; en algunas obras podrá distinguirse con mayor nitidez alguna de estas funciones sobre otras.

La combinación de estos elementos convierte a la narrativa histórica en un fenómeno complejo que amerita ser estudiado desde perspectivas que comprendan su incidencia en los debates del momento, más allá de las intenciones identitarias con las que normalmente se relacionan. Para ir más lejos, las diferentes propuestas de narrativa histórica poseen particularidades debido a la forma en que se abordan estas funciones, lo que da lugar a las múltiples visiones sobre el pasado. La existencia de tantos proyectos de nación es una muestra de la conflictividad en que se sumía el país en este periodo. Por tal razón, la narrativa histórica constituye un lugar privilegiado para observar estas tensiones y la manera en que son resueltas o no por los diferentes intelectuales.

Establecidas estas funciones, los tres capítulos siguientes se enfocan en esclarecer los diálogos que establecen la narrativa histórica con las problemáticas antes mencionadas. El segundo capítulo, “La narrativa histórica y la cuestión religiosa”, aspira a mostrar los modos en que la discusión del pasado mostró diferentes espectros sobre el problema cultural de la religión católica y de la Iglesia en la estructura social y política. El capítulo parte de la idea de que los escritores de narrativa histórica se entienden a sí mismos como cristianos, aunque no todos estaban de acuerdo con la tradición católica heredada de la colonia ni con la presencia de la Iglesia en la organización estatal. Sin embargo, esta posición política fue motivo de disputa, al punto que los intelectuales tuvieron que afirmar sus creencias religiosas en sus obras. Particularmente, esto es evidente en el caso de las memorias, como las de Florentino González (1853) o José María Samper (1881)¹⁸. El hecho de que ellos hayan sentido la necesidad de narrar ampliamente el proceso espiritual y educativo por el cual afirman su credo religioso puede ser interpretado como un imperativo de las condiciones del ambiente intelectual del momento. Esto permite pensar que la posición tendiente al anticlericalismo no está exenta de un momento de crisis individual. Separarse de la Iglesia era traumático, si se considera su preponderancia social y su influencia en la formación educativa de estos intelectuales. Sin embargo, tales tensiones parecen transponerse sin mayores inconvenientes en las ficciones históricas.

¹⁸ Para las citas en este trabajo, se ha utilizado para este trabajo la edición de Bedout de 1971 sobre las *Memorias* de Florentino González.

Por estas razones, la ética cristiana aparece en las obras como parte de la estructura axiológica que sostiene la obras. Para observar este sistema de valores, la segunda parte del capítulo se lanza al análisis de las estrategias narrativas utilizadas por los autores en la defensa de un sistema de valores cristiano. La construcción de los diferentes personajes y de la manera como interviene el narrador transparenta la estructura valorativa cristiana que sostiene las obras. La última parte del capítulo se concentra en las relaciones de la narrativa histórica con el problema de la presencia de la Iglesia en la organización estatal. Sobre este problema se identifican tres tendencias en las que se organizan las propuestas de los autores: una anticlerical que mira a las propuestas del radicalismo, una a favor de la institución y tendiente a las propuestas regeneracionistas y una tercera moderada. La posición de los autores que se desprende de las obras a propósito de este problema se analiza por medio del lugar que adquieren los sacerdotes en ellas. Estos personajes se vuelven símbolos que representan la institución eclesiástica en las obras, de manera que pueden establecerse diálogos de la narrativa histórica con las discusiones sobre la cuestión religiosa.

El capítulo titulado “Entre el cuestionamiento y la exaltación. Los intelectuales neogranadinos frente al legado español y el lugar del indígena en la narrativa histórica decimonónica” constituye la parte central de la argumentación. La supervivencia de estructuras coloniales en el periodo republicano puso en el primer plano el debate sobre la continuidad de elementos de la cultura hispánica en la conformación de la identidad nacional. Para algunos, esta continuidad amenazaba el proyecto republicano; para otros, su supresión amenazaba existencialmente a un sector social que se identificaba con la herencia española. La llamada “cuestión española” pone de manifiesto una crisis de orden existencial, en tanto los que participaron en ellas debieron cuestionar y revalorar su propia identidad, sus modos de vida y su lugar en la estructura social.

Los diferentes intelectuales presentaron tendencias a la defensa del legado español o en contra de este, según sus propias interpretaciones sobre el pasado prehispánico, de la conquista y el colonial. Estas categorías se utilizan con un fin analítico y se derivan de las discusiones que tienen lugar en el ámbito de lo público. Para esto, el capítulo establece un diálogo constante con ensayos como *La cuestión española* de Vergara y Vergara o *Ideas fundamentales de los partidos políticos de la Nueva Granada* de Manuel María Madieto (1858). Por esto, más allá de consolidar bandos diferenciados, la distribución se realiza debido a la inclinación valorativa percibida en las obras. En general, ninguna de las obras constituye posturas totalmente radicales,

en ellas es posible encontrar una evaluación de los elementos negativos y positivos, si bien muy pocas veces se hace de manera equilibrada.

Por lo anterior, el capítulo especifica la manera como la narrativa histórica desempeñó su función sobre la búsqueda de los orígenes. El carácter polémico presente las define como espacios de contienda sobre los elementos que debían constituir el pasado nacional. Una revisión cuidadosa permite observar que las obras reproducen las contradicciones históricas sobre el proceso de conquista y de colonización. Los diferentes intelectuales buscaron en ellas resolver su problemática relación con el peso del legado hispánico, del cual se sabían herederos. Mientras algunos buscaron rechazarlo, otros intentaron abogar por él. Así, la tendencia antihispánica presentó en sus obras imágenes de conquistadores en los que se resalta su valor como guerreros, pero se les reprocha sus excesos. De la misma manera, los prohispanistas debieron asumir y explicar los aspectos negativos de la conquista y de la colonia, a la vez que afirmar la labor civilizadora de los conquistadores. El capítulo tiene por objetivo explicar tales polémicas y conflictos, más allá de buscarles una unidad.

Por otra parte, este tercer capítulo también enfatiza el carácter excluyente que poseía esta narrativa histórica en su calidad de proyectos civilizatorios de inspiración occidental. Rojas (2001) ha puesto de manifiesto que las élites letradas concibieron una nación en la que ciertos sectores sociales que quedaron subalternizados, tales como los indígenas o los afrodescendientes. La narrativa histórica pone en evidencia estos procesos de exclusión, en tanto los primeros resultan desdibujados e instrumentalizados según los intereses ideológicos de los proyectos hegemónicos. En cuanto a los segundos, estos quedan relegados y algunas veces completamente invisibilizados en las novelas históricas¹⁹.

Finalmente, el último capítulo se centra en la interpretación del pasado reciente con respecto a los autores de narrativa histórica decimonónica. La representación de la independencia y del presente republicano se convirtió en un tema fundamental para la historia patria. En este sentido, se parte del supuesto de que la historicidad de los eventos no radica en su distancia temporal, sino en el tipo de valoración que reciben. Como explica Pons (1996),

lo que hace históricos a ciertos eventos o figuras históricas no es una determinada distancia temporal con el presente sino su determinada trascendencia en cuanto al desarrollo posterior de los acontecimientos de un grupo social. Ahora bien, es importante aclarar que el carácter histórico de una figura o un evento histórico no solo radica en que su existencia o acontecer afecte las relaciones y posterior desarrollo de los acontecimientos sociales, políticos, económicos o

¹⁹ Fuera de las novelas cercanas a la independencia, como *El alférez real* (1886), la comunidad afrodescendiente es apenas tenida en cuenta en los discursos sobre el origen de la nación. Este tema lo discute con mayor pertinencia Sergio Paolo Solano (2008) en su artículo sobre *Yngermína*.

culturales de un grupo social, sino en el hecho de que, también, tales acontecimientos (y las figuras históricas vinculadas a ellos) son discursivizados, documentados e incorporados a la historiografía y pasan a formar parte del conocimiento colectivo [...] La trascendencia histórica de un evento o figura puede ser el resultado de la misma actividad historiográfica que los historiza y les confiere tal o cual trascendencia. (Pons 53)

El objetivo del capítulo consiste en mostrar que la narrativa histórica estudiada revisa el pasado reciente para postular una actitud crítica frente al presente. De manera generalizada, las obras sobre estos periodos presentan una perspectiva escéptica y, en algunos casos, pesimistas sobre el proyecto republicano. La experiencia del constante caos en el que se sumía el país a causa de las guerras civiles dio lugar a la expresión de una desilusión frente a los procesos políticos, sociales y culturales durante los primeros años de la República. Vale la pena insistir en que resulta difícil pensar la narrativa histórica estudiada en este capítulo en su función sobre la búsqueda de los orígenes. Por el contrario, las obras tratan de mostrar en primer plano los quiebres de los proyectos de nación que se disputaban la hegemonía.

Antes de finalizar esta introducción, considero necesario realizar algunas aclaraciones. En primer lugar, algunos comentarios sobre la lista de obras que conforman el corpus de análisis de estas páginas. Se han dejado por fuera deliberadamente los esbozos de novelas históricas de Jorge Isaacs, así como las perspectivas históricas de la también prolífica producción dramática durante el siglo XIX. Aunque se trata de producciones con un claro valor para las reflexiones aquí expuestas, el teatro sobrepasa los límites metodológicos planteados en la narrativa histórica, puesto que se trata de obras que ameritan un estudio que comprenda las particularidades formales, así como los problemas de este tipo de composiciones en el estado del ámbito letrado de la época. En cuanto a las obras de Isaacs, su carácter inacabado me ha prevenido de incluirlas en el trabajo. Por esto, recomiendo la consulta de la edición crítica de la obra de Isaacs realizada por la profesora María Teresa Cristina y publicada en ocho tomos por la Universidad del Externado entre 2005 y 2017.

En segundo lugar, estas páginas consideran relevante tener en cuenta la materialidad de los textos como un factor de la producción textual. McKenzie (1985) y Darnton (2008a; 2008b) llaman la atención sobre cómo la producción material condiciona el ejercicio mismo de escritura: desde las dificultades en la compra del papel, hasta las redes de distribución y almacenamiento afectan la significación total de un impreso. Tener en cuenta las dificultades de impresión y edición en la Colombia del siglo XIX²⁰ implica cuestionarse por los alcances

²⁰ A este respecto, recomiendo el libro de Alfonso Rubio y Juan David Murillo, *Historia de la edición en Colombia (1738-1851)* (2017).

de la cultura letrada, por la circulación de las ideas y, asimismo, por las dificultades del conocimiento de las obras de los pares intelectuales. Precisamente, Adriano Páez (1877) llamaba la atención sobre el hecho de que era más rápido y fácil obtener materiales provenientes de Europa que locales.

Ligado al fenómeno anterior, el análisis de la materialidad de las obras le da fuerza a la hipótesis de Vargas-Tisnés (2016) sobre la centralidad de Bogotá como epicentro cultural. Esta autora explica cómo esta ciudad concentró el poder simbólico (Bourdieu 1999 78), puesto que era en ella donde se encontraban las principales sociedades literarias, como la del Mosaico, así como las imprentas. Precisamente, de las obras consultadas para este trabajo, solamente las dos novelas de Nieto, *Yngermina* (1844) y *Los moriscos* (1845), y *El alférez real* (1886) de Eustaquio Palacios no fueron publicadas en esta ciudad. ¿Qué dificultades trajo en su momento esta centralidad para la recepción de estas obras? ¿Qué estrategias encontraron estos autores para posicionarse en el ámbito letrado dada esta dificultad? ¿Cómo esta situación de centralidad cultural cuestiona la lectura regional de la producción literaria en Colombia? Aunque debido a los límites de este trabajo las consecuencias de esta dificultad en la circulación del material impreso no serán exploradas a fondo, serán tenidas en cuenta a la hora de evaluar el alcance e impacto de las obras en la conformación de la tradición local.

Para finalizar, considero necesario advertir al lector que las páginas siguientes no tienen la intención de agotar la materia. La extensa cantidad de obras consideradas en esta investigación exceden las capacidades de realizar un análisis exhaustivo y particular de cada una de ellas. A riesgo de hacer pesada la lectura, se ha preferido referenciar aquellos textos en los que pueden leerse los problemas descritos y se han privilegiado ciertas obras que, a mi juicio, resultan más representativas para exponerlos. Esto no quiere decir que otras no posean esta calidad, sino que las limitaciones de espacio y de tiempo para llevar a cabo esta investigación hacen inviable la revisión detallada y pormenorizada de muchas obras de gran pertinencia. A pesar de esto, se ha tratado de ofrecer un ejercicio de interpretación capaz de trazar algunas líneas para establecer un marco común en el que se pueda leer la producción de narrativa histórica decimonónica como un conjunto coherente, sin negar el carácter diacrónico de la serie literaria. En síntesis, el presente trabajo consiste en un intento por reunir y actualizar no solo las obras, como las lecturas sobre ellas.

La necesidad de este marco de interpretación es apremiante. Esta se hizo evidente en dos situaciones. La primera, en la realización de mi tesis de maestría sobre la obra de Juan José Nieto bajo la dirección de Iván Padilla en la Universidad Nacional de Colombia. Durante este

trabajo, la falta de investigaciones que consideraran la obra del cartagenero con la de otros intelectuales fue un obstáculo a la hora de valorar su producción. Asimismo, la lectura de los trabajos posteriores a los de McGrady (1965), dedicados a figuras particulares – Felipe Pérez y Soledad Acosta de Samper, sobre todo –, reveló la necesidad de poner a dialogar estos textos. El proyecto que toma forma en estas páginas es un resultado de estas preocupaciones iniciales, las cuales fueron tomando fuerza mientras adelantaba la primera etapa de la investigación gracias a las discusiones durante mis estudios doctorales con los profesores y colegas de la Universidad de Montreal, en especial mis directoras de tesis Ana Belén Martín Sevillano y Olga Nedvyga, y compañeros de investigación de Colombia, en particular el grupo de historiadores con los que adelantamos la investigación de la donación de Manuel Ancizar a la Biblioteca Nacional de Colombia (1849-1853).

1. Transformaciones de la narrativa histórica en el siglo XIX colombiano

En diciembre de 1853, Manuel Ancízar escribió una carta a Andrés Bello. La misiva comentaba la intención detrás de la serie de artículos que había estado publicando en *El Neogranadino* desde 1851, en los que documentaba su labor en la Comisión Corográfica (1851-1858), dirigida por Agustín Codazzi. Según él, “en ellos juzgo con sobrada severidad a mi país, porque destinándolos a ser publicados, como lo fueron, en un periódico, deseé promover la reforma de algunos males, pintados con recargos de sombras, y en efecto logré mi propósito” (1). El intelectual colombiano era consciente de los efectos que podría generar su descripción de las regiones que había visitado. Estos artículos fueron producto de su compromiso con el estado de la República de la Nueva Granada. Como miembro de la Comisión Corográfica participó de un proyecto que se centraba en “promover el crecimiento económico y fortalecer el estado” (Appelbaum 2017, XX). Además de esto, se le había encomendado la preparación de dos obras: un diccionario geográfico-estadístico y

...una obra acompañada de diseños, describiendo la expedición geográfica en sus marchas i aventuras, las costumbres, las razas en que se divide la población, los monumentos antiguos i curiosidades naturales, i todas las circunstancias dignas de mencionarse. (Contrata 1850, 3)

Junto con estas especificaciones, el gobierno le solicitó expresamente a Ancízar que la obra debía ser “dramática i descriptiva” y que, combinada con el diccionario, debía dar a “conocer al país en todas sus fazes, i especialmente en las que sean adecuadas para promover la inmigración de extranjeras industrias” (Contrata 1850, 3). El proyecto de la Comisión Corográfica evidencia “cómo las élites [...] concibieron una nación y sus partes componentes” (Appelbaum 2017, XXI). El interés inicial fue la elaboración de documentos de tipo científico y de tipo estético desde los cuales se pudiera promover la imagen del territorio de la recién formada república.

Ancízar consignó sus trabajos en varios documentos que, según Arias (2014), “dan cuenta de la intención estética-artística de Ancízar al momento de componer la versión definitiva de la obra” (2014, 8).²¹ El letrado neogranadino elaboró sus artículos a partir de las notas que tomó durante sus viajes. Estos documentos contienen datos estadísticos, descripciones de costumbres y bosquejos de monumentos. Posteriormente, Ancízar compiló sus escritos en *Peregrinación de Alpha* (1853). Siguiendo las pautas exigidas en su contrato, el

²¹ Los documentos relacionados con la participación de Ancízar en la Comisión Corográfica pueden consultarse en el repositorio de la Universidad Nacional de Colombia, en el siguiente enlace <http://repositorioarchivo.bogota.unal.edu.co/?id=165>.

resultado final consiste en un híbrido entre informe científico y cuadros de costumbres, alineados con las normas de la retórica y de la escritura de costumbres, en boga en ese momento. Lina del Castillo (2019) señala cómo el costumbrismo practicado en la época poseía una fuerte carga etnográfica, lo que convierte estos cuadros en algo más que “simples descripciones pintorescas y folclóricas del comportamiento de grupos sociales” (132).

Sin olvidar los objetivos personales de los artículos y el objetivo estatal de promoción nacional, todo lo anterior le otorga a la obra un carácter sígnico; esto es, la capacidad de representar “el contexto total de los fenómenos llamados sociales, como la filosofía, la política, la religión, la economía, etc.” (Mukařovský 2000, 90). *Peregrinación* resulta representativa de una época en que la escritura aparecía como una herramienta útil para una élite letrada que esperaba consolidar sus intereses estéticos, éticos, políticos, sociales y económicos. Del mismo modo que los españoles conquistadores vieron este territorio como “descubrimiento” de una página en blanco en la cual inscribieron su “querer occidental” –su acción colonizadora (De Certeau 2006, 11)–, la élite letrada, heredera del poder colonial, como Ancízar, recurrió a la letra conscientemente para reclamar el territorio y organizarlo desde su posición particular. Sin duda, *Peregrinación de Alpha* (1853) participa de los esfuerzos de otros intelectuales latinoamericanos que, como Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888) en *Facundo o Civilización y Barbarie* (1845), veían en la escritura literaria, y en las letras en general, un medio de organizar racionalmente la nación. Su propósito era “distinguir la ‘civilización’ de la ‘barbarie’, la ‘modernidad’ de la ‘tradición’, para así marcar los límites de la deseada *res pública* en oposición a la ‘anarquía’ y el ‘caos’ americano” (Ramos 2003, 90).

Plenamente conscientes de su labor y de los alcances de lo escrito, la élite letrada colombiana, y sin duda la latinoamericana, se lanzó también a la escritura de una historia que correspondiera con sus proyectos civilizatorios. Esta consciencia aparece de forma temprana en el primer novelista histórico del país. Casi diez años antes de la publicación de *Yngermína* (1844), en 1835, Nieto entabló una discusión con Ortiz acerca del papel de la literatura en la naciente república. Según él, los escritores debían servir a la patria, nombrándola y dándole prestigio por medio de sus obras:

Todos los poetas se han hecho un deber en dedicar siempre una parte de sus composiciones en honrar y dar nombre a su tierra natal publicando acciones de valor y de heroísmo. ¡Cuanta parte no han tenido las composiciones p[oj]éticas para exitar el patriotismo y el entusiasmo, y aun para conducir el valor y el guerrero a la victoria! (Contestación, 12)

Según la perspectiva de Nieto, el escritor tenía la tarea de rescatar de la realidad lo que debía representar al país, así como elaborar el sistema de símbolos nacionales. Como Ancízar

y el cartagenero, la mayor parte de los intelectuales de la época se sintieron llamados a construir la idea de nación. De acuerdo con Bourdieu (1977), estas dinámicas del poder simbólico tienen lugar cuando aparece un “corps de *spécialistes* et, plus précisément, par un champ de production et de circulation relativement autonome” (409). El servicio a la patria por medio de la escritura implicaba el punto de vista axiológico de los grupos dominantes. Por este motivo, puede afirmarse que los intelectuales que practicaron la escritura, incluyendo la histórica,

[...] hacían parte de élites en proceso de definición nacional, miembros de grupos hegemónicos, posición que les autorizaba a definir lo que debería ser historiado y perpetuado en la escritura: acontecimientos políticos y personal fundamentales en la existencia del orden entonces dominante. (Cardona 2013, 131)

Historiadores como Betancourt (2007) y Cardona (2013; 2015) han confirmado el carácter ideológico en la escritura de obras oficializadas, como el *Compendio histórico del Descubrimiento y Colonización de la Nueva Granada en el siglo decimosexto* (1848) de Joaquín Acosta o en manuales didácticos de historia.

La narrativa histórica que queda por fuera de la historiografía participa también de este carácter ideológico de la escritura como práctica.²² Precisamente, el discurso literario sufrió también cambios a lo largo del siglo XIX que lo acercaron a la expresión de intencionalidades históricas. Esto le permitió adquirir nuevas funciones tales como la de construir un pasado colectivo y una identidad nacional. Como explica Iván Padilla,

el modo metafórico, simbólico y ameno de la literatura facilita crear los lineamientos de las identidades, inculcar el sentido patrio, revisando momentos importantes del pasado nacional, y, al mismo tiempo, promover los idearios modernos sobre los cuales se pretendía construir las sociedades. (Padilla “Leyenda de los orígenes...”, 56)

Esta observación tiene al menos dos aristas. En primer lugar, la narrativa histórica no solo cumplió con funciones relacionadas con la identidad nacional, sino que también se le atribuyeron funciones educativas y críticas. Las primeras implicaron una continuación de la idea horaciana de instruir y divertir, premisa a partir de la cual se justificaba la inserción de elementos mitológicos y legendarios, así como otros provenientes de fuentes orales como la entrevista o el testimonio. Si bien no puede afirmarse que la escritura de la historia fuera homogénea y estática durante el siglo XIX, estos elementos pueden rastrearse en obras a lo

²² Esta afirmación puede sostenerse sobre todo para la narrativa del siglo XIX, particularmente la literaria. Precisamente, la escritura de la historia, sobre todo la de la novela histórica, ha tendido en los últimos años a ser crítica con respecto a la Historia oficial y a los valores patrióticos que promueven. Sobre esto, puede verse el trabajo de Menton (1993) y de Pons (1996).

largo de todo este periodo, desde *Yngermina* (1844) de Nieto, hasta *Episodios novelescos de la Historia Patria. Un chistoso de aldea* (1905) de Soledad Acosta de Samper; pasando por obras como *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* (1864), las *Leyendas históricas* (1878) de Capella o de las obras de Caicedo Rojas, en especial de *Juana la bruja* (1891). En esta última, el autor refiere la relación entre la bruja de su historia y una “gran cabra negra de barba respetable, ojos de fuego y retorcidos cuernos” (97). Se trata de una intercalación en la que utiliza expresiones como “el vulgo llama”, “el dicho o la creencia del vulgo”, “no falta quien dijera”, entre otras,²³ que ponen de manifiesto el recurso a la *l’histoire vivante*. Halbwachs (2001) entiende este último concepto como la memoria que subsiste de manera paralela a la escrita de manera que forma parte íntegra del pasado colectivo y se convierte en “le sceptre de mœurs et qui façonnent l’opinion suivant de nouveaux modèles” (35).

En su momento se insistió en trasladar a estos textos la función ejemplar que poseía el discurso historiográfico. En el mundo hispanoamericano, la escritura de la historia no solo era concebida como *magistra vitae*, sino que incorporaba las funciones moralizadoras de las Crónicas de Indias, en las cuales “[the] historical truth served the faith and protected morals” (Adorno 2007, 205). De esta manera, la preservación de la intención moralizante en la narrativa histórica decimonónica facilitó, entre otras cosas, la exaltación de modelos éticos. La adquisición de estas funciones didácticas por el discurso histórico amerita ser examinada en el marco de la asimilación de la historia en la historiografía, según la terminología despejada por Koselleck (2010). Vale la pena señalar que estas funciones aparecen incluso en las obras que, al igual que las memorias, no son usualmente leídas como literatura debido a su fuerte carácter referencial a la realidad factual.

Por otro lado, las funciones críticas aparecen como el resultado de los cambios de la experiencia histórica, que dieron lugar a nuevas formas de conciencia histórica en el siglo XIX.²⁴ La revisión del pasado implicaba tomar posición sobre elementos presentes en los debates de la época, tales como el lugar de la religión católica en el estado, la herencia hispánica en la identidad cultural de la nación o la misma organización estatal. Esta función crítica se percibe en *Los moriscos* (1845) o *Un asilo en la Goajira* (1879-1880), obras en que se debilita la intención identitaria. Cuando los autores concentran su mirada sobre el pasado republicano

²³ El problema de las fuentes de esta obra será analizado con mayor detenimiento en el capítulo segundo de este trabajo.

²⁴ Sobre la aparición de esta conciencia histórica en Colombia, recomiendo la tesis de maestría de Guillermo Castillo, *Ensayo, conciencia histórica e identidad en Colombia (1790-1820)* (2018).

reciente aparece con más fuerza una perspectiva en la que se reflexiona sobre el rumbo al que debía dirigirse el país. El grado en que aparecen juntas las funciones identitarias, educativas y críticas, combinado con las posiciones ideológicas y las valoraciones estéticas vehiculadas en las obras, evidencian la complejidad formada por la narrativa histórica de la época. La actitud crítica de todos estos escritores revela que el proyecto de nación carecía de unidad y que dependía de las ideologías en pugna: su afinidad con idearios centralistas, federalistas, liberales, conservadores, progresistas, hispanistas, transformaba el proyecto particular.

Con el objetivo de comprender mejor la dinámica general de estos debates, este capítulo se divide en dos partes. La primera explora la relación entre la transformación del discurso de la Historia en el siglo XIX colombiano y sus implicaciones en la producción de la narrativa histórica de la época. El interés es mostrar cómo los cambios fueron incorporados en el campo intelectual del momento. Para esto se recurre no solo a las obras del Anexo 1, sino también a numerosos artículos de prensa, como “Las novelas” (1836), el discurso pronunciado por Valenzuela y publicado en *La patria* (1879), el artículo titulado “Episodios” (1887) de la *Revista de España* sobre la obra de Acosta, *Un hidalgo conquistador* (1907)²⁵, y el artículo de Adriano Páez (1879) sobre las *Leyendas históricas* (1879) de Tomás de Capella. El diálogo entre las obras y la crítica del momento resulta pertinente, en tanto permite observar qué elementos fueron valorados de las obras y el modo como estas se insertaron en las discusiones estéticas y políticas del momento.

La segunda parte explora la aparición y consolidación de las tres funciones principales que los intelectuales le atribuyeron a la literatura del siglo XIX en Colombia: educativa, crítica e identitaria. Este proceso formativo se dio en simultáneo a la aparición del discurso histórico moderno en Colombia. Desde mi punto de vista, la especialización del discurso histórico oficial, concentrado sobre todo en la producción de conocimiento sobre el pasado, posibilitó que otros discursos apropiaran la reflexión sobre el pasado, desde una perspectiva estética. Esta sección utiliza las obras reunidas por esta investigación, con atención particular sobre *Historia de una alma* (1881) de José María Samper, obra que evidencia con mayor claridad las funciones analizadas. Así mismo, permite observar la manera en que estas permearon obras de narrativa histórica con contenido no ficcional, tal como las memorias.

²⁵ Citamos la versión publicada por la misma Acosta en la edición de *Un hidalgo conquistador* publicada en 1907.

1.1. La narrativa histórica y la transformación del discurso histórico en el siglo XIX colombiano

El cambio en las funciones desempeñadas por la narrativa histórica examinada en esta investigación puede ser comprendido a partir de las transformaciones del discurso histórico. Entender cómo se delineó durante el siglo XIX el ejercicio de la Historia como disciplina, permite, asimismo, establecer fronteras y límites más precisos frente a los discursos históricos. A partir de esto es posible observar qué funciones se le atribuyeron a la narrativa histórica en función de sus relaciones con el discurso de la Historia y el de la literatura.

Sin lugar a duda, uno de los aportes principales de Koselleck (2010) para el pensamiento del siglo XX consistió en mostrar la historiografía como una práctica determinada históricamente. Junto a obras como *L'écriture de l'histoire* (1975) de Michel de Certeau, *historia/Historia* de Koselleck abrió el panorama a nuevos modos de comprensión de la disciplina y de su papel en los procesos sociales y culturales durante la era moderna. Aunque su trabajo se centra en revisar cómo el concepto de Historia tomó forma en el seno de las transformaciones europeas del siglo XVIII y XIX, resulta también útil para pensar el siglo XIX colombiano. Atendiendo a las relaciones entre el discurso literario y el historiográfico que trabajamos aquí, las reflexiones sobre cómo se delimitaron ambos resultan pertinentes, puesto que pueden encontrarse paralelismos en los procesos europeos y latinoamericanos; además que, como bien señala Cardona (2013), los intelectuales colombianos de la época estuvieron influenciados por la filosofía de la historia a la hora de reflexionar sobre la práctica de la escritura²⁶.

Koselleck no pretende explicar la génesis de los términos *Geschichte e Historie*²⁷; sino precisar la forma y las consecuencias generadas por la asimilación semántica del segundo por el primero. Más que apuntar a la distinción de ambos términos, lo que interesa al historiador es revelar cómo el primero adquirió los sentidos particulares del segundo durante los siglos XVIII y XIX. A lo largo de este periodo, Historia pasó de referir solamente una narración o conexión de sucesos pasados, a incluir también la indagación o reflexión sobre estos sucesos.

²⁶ Patricia Cardona (2013) analiza cómo los intelectuales del siglo XIX utilizaron estrategias discursivas europeas en la escritura de la historia con el objetivo de insertarse dentro de los cánones de la civilización occidental. Aunque se trata de una reflexión sobre la historiografía, puede evaluarse esta misma hipótesis en el caso de toda escritura. De entrada, puede advertirse que no se trata de señalar una imitación, sino de preguntarse por las razones que llevaron a escoger estas formas sobre otras.

²⁷ La distinción hecha por Koselleck se fundamenta sobre todo en la distinción entre los términos alemanes *Geschichte e Historie*. Las traducciones en español han optado por utilizar los vocablos historia e Historia para distinguir el uso narrativo del de la disciplina creadora de conocimiento. Aunque evidentemente los términos alemanes son más precisos, aquí utilizaremos la dicotomía historia/Historia.

El concepto de Historia en la modernidad se transformó a partir de dos procesos:

El primero de los procesos consiste en la formación del colectivo singular que aglutina en un concepto común la suma de las historias individuales. El segundo, en la fusión de “historia” como conexión de acontecimientos y de “Historia” en el sentido de indagación histórica, ciencia o relato de la historia. (Koselleck 2010, 27)

Estos procesos se dieron como consecuencia de la modificación de la experiencia del tiempo. Los cambios sociales y culturales, como la secularización de la experiencia temporal y el desarrollo de la idea racional de progreso, vinieron a reemplazar ideas del tiempo premodernas, como las basadas en la religión católica que postulaba una temporalidad providencial. La asimilación de la historia en la Historia aparece como un proceso ligado a la experiencia del mundo moderno. Se trata de un cambio conceptual que afectó la manera como los individuos se relacionaron con el tiempo y, por tanto, con su experiencia en el mundo. Los cambios experimentados a finales del siglo XVIII propiciaron un nuevo tipo de conciencia histórica sensible a la velocidad en que estos se produjeron (Lukács 1965; Gadamer 1963). Hartog (2012) señala que esta experiencia de aceleración implicó una “distension brutale, voire une rupture entre le champ d’expérience et l’horizon d’attente” (107)²⁸. En otras palabras, los grandes cambios suscitados impidieron que la experiencia del pasado se proyectara como faro para entender el presente y, asimismo, creó una mayor incertidumbre sobre el futuro. Para el historiador francés, la Historia desarrollada bajo el régimen de historicidad moderno concibió el carácter único de los eventos, en lugar del carácter repetitivo implicado en la idea de ejemplaridad, en la cual el pasado servía como reflejo del presente (107).

En el caso de la experiencia latinoamericana, resulta importante insistir en la creencia cultural de que el pasado era un ejemplo sobre el que actuar. Esto queda así consignado en las Crónicas de Indias, antecedente ineludible de la escritura de la historia tras la Independencia. Las crónicas fueron apropiadas y reconstruidas por los narradores históricos decimonónicos, sirviendo como punto de referencia del quiebre de la forma de concebir el tiempo. Puesto que la tarea de los conquistadores fue en términos legales la evangelización, estos textos partieron de ideas providenciales que concebían el proceso de colonización como un designio divino. En este sentido, la escritura se convirtió en un instrumento, de acuerdo con Adorno (2007), para

²⁸ Hartog (2012) recupera estas dos nociones de Koselleck. En su libro, *Régimes d’historicité*, las define como categorías para explicar la manera como unos individuos y unas comunidades dadas relacionan en su presente las ideas de pasado y de futuro (106). Esto le sirve de base para proponer que los cambios en esta relación dan lugar a diferentes experiencias temporales que definen la conciencia temporal de una comunidad, a lo cual llama régimen de historicidad. (106).

conocer “the Amerindian peoples in order to convert them to Christianity” (195), así como “as a weapon by which to promote his interests and those of his remaining peers and their heirs” (188). Aunque el objetivo de algunos, como el del padre Bartolomé de las Casas, haya sido la defensa de los pueblos indígenas, la descripción de los sucesos ligados a la conquista no tenía intención de explicar el devenir temporal – “what *had* been done” –, sino el de preguntarse por lo que debería hacerse – “what *should* be done (93). En este sentido, estos textos presentan modelos éticos de conducta, ejemplar o reprobable, de los conquistadores, de los clérigos y misioneros, y de los pueblos indígenas, así como ejemplos de la manera en que aquellos hicieron inteligibles a estos últimos por medio de la escritura. Las transformaciones en el discurso de la Historia y en el literario implican la transferencia de las funciones didácticas y epistémicas a la narrativa histórica estudiada en estas páginas.

Ahora bien, los procesos mencionados por Koselleck (2010) implicaron una transformación adicional en la conceptualización de la Historia. Ante la adquisición de una forma narrativa, se trató de otorgar objetividad al discurso sobre la historia a partir de recursos como la búsqueda documental (Cardona 2013, 172). Más allá de tratarse de una simple técnica, reconocer en la documentación la posibilidad de indagar sobre el pasado significó la apertura de este como un “espacio de vivencias”, sobre el cual la Historia podía emitir sus “propios juicios” (Koselleck 2010, 37). De esta forma, el pasado dejó de ser competencia solamente de aquellos que vieron o tomaron parte de los sucesos acontecidos, sus historias individuales, marcadas en el documento escrito, formarían parte del movimiento general de la Historia. Este cambio conceptual desplazó paulatinamente la idea de una Historia concebida como “un depósito de virtudes sustentada en las argumentaciones retóricas” (Cardona 2013), hacia otra concepción que buscaba un conocimiento objetivo sobre el pasado. Investida de una pretensión de verdad, la reflexión histórica dejó de lado su función de *magistra vitae* para convertirse en un campo de conocimiento de características científicas.

Aunque estas transformaciones crecieron primero en el pensamiento alemán, sería erróneo afirmar que tuvieron que asentarse completamente en Europa para reconocer su influencia en Latinoamérica. Las difíciles condiciones de viaje y de transporte no impidieron que el conocimiento letrado circulara entre ambos continentes, de forma que los intelectuales tuvieron acceso a impresos recientes. Sin duda, este fenómeno no fue solo un aliciente para el nacimiento de la conciencia histórica en los ensayistas al final del período colonial (Castillo 2018), sino que influyó en cómo se hizo historia poco después del proceso de independencia. Mucho antes de la creación de una academia de Historia oficial a finales del siglo XIX y

principios del XX, historiadores como Joaquín Acosta pudieron “elaborar obras más sofisticadas, apoyadas en el uso de archivos, y en una escritura extensa y depurada” (Cardona 2014, 131). Si bien no se trata de ejercicios de escritura plenamente modernos, estos permiten confirmar que la escritura de la Historia en Colombia desde inicios del siglo XIX participó del proceso descrito por Koselleck.

Por otra parte, estos procesos afectaron también la práctica de escritura del discurso literario, institución que también se encontraba en proceso de cambio. Historia y literatura tuvieron relaciones estrechas en el desarrollo de la sociedad occidental, por lo cual no resulta extraño que las transformaciones de la primera impactaran también a la segunda. Según Koselleck, ambos discursos terminaron por adquirir estrategias discursivas del otro:

[...] los dos campos llevaron a cabo una fusión en la que la Historia se benefició de la verdad más general de la poesía, de su plausibilidad interna; y a la inversa, la poesía se sometió cada vez más a las pretensiones de la efectiva realidad histórica. (Koselleck 2004, 49)

Basándose en la clásica distinción aristotélica que vinculaba la literatura con la filosofía y a la historia con el registro de *res factae*, el historiador observa que el desarrollo de ambos discursos durante el siglo XVIII y XIX estuvo marcado por un claro intercambio de funciones. ¿Puede la historia establecer principios generales y abstractos sobre el devenir humano? ¿Puede la literatura observar y describir lo real?

Aunque no se trata aquí de responder a tales interrogantes, la consideración de estas preguntas permite observar cómo estas discusiones tuvieron lugar en el campo letrado colombiano de la época. Esto no solo revela el carácter transitivo del desarrollo de la práctica de la escritura de la Historia en el siglo XIX, sino que permite delinear y comprender las funciones que adquirió la narrativa histórica considerada como Historia, en particular, y la literatura en general. Para comprobar lo anterior, quisiera centrar la atención sobre el prólogo de *Los cuadros y relaciones novelescas de la historia de América* publicado por Soledad Acosta de Samper en *La mujer* en 1878 y sobre un discurso que Teodoro Valenzuela pronunció para abrir el curso de Historia en la Universidad Nacional ese mismo año y publicado un año más tarde en la revista *La patria*.

La comparación de los textos mencionados resulta de gran interés, puesto que demuestra las transferencias de funciones descritas por Koselleck (2010). El hecho de que fueran publicados el mismo año demuestra los cambios que se estaban produciendo en el ámbito letrado del momento. Las reflexiones de Valenzuela sobre la misión del conocimiento histórico revelan el grado en que este había penetrado en las preocupaciones intelectuales de la época

hasta el punto de que comenzaba a ser objeto de la formación de los estudiantes universitarios. En este ámbito de transformación, aparece el texto de Acosta, en el cual es posible leer cómo estas nuevas formas de producir la historia condicionan la concepción de sus cuadros. Consciente del estado del campo del momento, la autora situará la obra en la frontera entre ambos tipos discursivos. El prólogo de *Los cuadros y relaciones novelescas de la historia de América* resulta una toma de posición en el ambiente de la especialización de la Historia, así como de la evolución de la narrativa histórica en el país y de las funciones que esta adquirió en la segunda mitad del siglo XIX. En la siguiente comparación, debe recordarse que los textos están motivados por situaciones diferentes: un curso de historia para el primero; el prólogo de una obra literaria para la segunda.

El discurso de Valenzuela (1879) llama la atención por el indiscutible carácter laico de su instrucción. Según el intelectual, la labor de la filosofía de la Historia aparece como una realización eminentemente racional; de hecho, postula el fracaso del pensamiento religioso y metafísico en la comprensión de la evolución humana:

Desanimada por la ineficacia de los principios de la metafísica absoluta, y no pudiendo aceptar los orígenes fabulosos atribuidos al hombre por las religiones positivas, la conciencia emancipada busca con absoluta libertad moral, en el estudio de los hechos históricos, la explicación lógica de todas las evoluciones del espíritu humano. (Valenzuela 1879, 66)

Resulta innegable la cercanía del pensamiento de Valenzuela con el de la filosofía de la Historia alemana, particularmente con Kant. Esta situación crece en importancia al considerar la afirmación de la independencia del principio racional como guía de la reflexión histórica. Valenzuela llama la atención sobre la importancia de que sus discípulos sepan separarse de sus pasiones y del sentimiento religioso si se quiere sacar provecho del conocimiento histórico. Por supuesto, esta afirmación amerita comprenderse en un contexto social marcado por las discusiones frente al lugar de la enseñanza religiosa en la formación escolar. Los desacuerdos sobre este tema llevaron a las facciones políticas a una confrontación abierta conocida como la “Guerra de las escuelas” (1876-1877). La defensa hecha por Valenzuela del conocimiento científico de la historia choca con las perspectivas de sectores conservadores que temían que el país “perdería su identidad espiritual de nación caritativa y unida por la confraternidad católica” si seguía el “sendero liberal” (Oviedo 2014). Así, para Valenzuela, estudiar la historia bajo lo que llama las “pasiones” conduce a la “mediocridad” política y a fomentar la “ignorancia” en el pueblo, puesto que de esta manera se colarían los dogmas religiosos, los

cuales, como ya ha dicho, fracasaron como medio explicativo del progreso humano. En síntesis, Valenzuela afirma la independencia de la disciplina o “ciencia” de la Historia:

No nos consideraremos adeptos de ninguna religión positiva, ni partidarios de ningún sistema político de gobierno ú organización social; ménos aun idólatras ó enemigos de algunas personalidades deslumbradoras ú odiosas que desde el fondo de la Historia ejercen á veces, cierta fascinación que perturba el juicio de la posteridad. (Valenzuela 1879, 66)

Ahora bien, la práctica reivindicada por Valenzuela en el discurso no está exenta de cierta pretensión moral; sin embargo, esta no se encuentra ligada a la transmisión de unos valores religiosos o civiles. Como afirma el intelectual, el fin último del desarrollo de la disciplina no es otro que el de dar cuenta de la “verdadera” evolución humana. Guiado nuevamente por los principios de la filosofía de la historia alemana, plantea este problema a partir de una idea teleológica: la civilización humana se dirige al perfeccionamiento social y la historia debe ayudar en esta tarea. En palabras del autor:

Pero entre todos los frutos de estos estudios ninguno alcanza para mí una tan capital importancia como la demostración de esta verdad, que puede considerarse la síntesis fecunda de la filosofía histórica: -la sociedad, la colectividad humana, no es obra fatal del acaso, de la fuerza material ni de las necesidades físicas; tiene un sér y una significación moral.- Esta es la base sobre la que debe reposar toda investigación. Este es el punto de partida verdadero para poder resolver con acierto todos los problemas del progreso social.

Las doctrinas de filosofía moral ó religiosa que presentan la felicidad individual como el objeto supremo de la vida, ó como recompensa del bien, ya sea en esta ó en una existencia ulterior, dislocan los destinos humanos. Debe considerarse á la especie antes que al individuo, y proclamar que su destino y su premio es la perfección intelectual y moral. (Valenzuela 1879, 68)

Concebir la Historia como un fin moral en sí mismo es una idea que impacta también el propio ejercicio de escribirla. Precisamente, Koselleck (2004) advierte que Kant defendía la legitimidad de la construcción narrativa de la disciplina al darle un fin moral. El filósofo alemán “se ponía en guardia contra la metáfora de que se pudiera construir la historia teleológicamente, como una novela. La fundación de una unidad teleológica es menos una tarea estética que una tarea moral” (57). El espíritu racionalista subyacente en esta perspectiva marca la diferencia con la narrativa literaria. Hilar la Historia implicaba comprender un plan objetivo al que se dirigía la civilización humana; mientras que la creación literaria permanecía como un momento subjetivo del creador.

Por supuesto, esta concepción de la historia no implica una ausencia ideológica de parte de Valenzuela; por el contrario, el carácter radicalmente laico del conocimiento histórico implica tomar posición en relación con la cuestión religiosa en el ámbito colombiano.

Precisamente, la pregunta por la necesidad de la Iglesia Católica en la organización estatal de la recién formada nación fue uno de los principales debates que se entablaron entre las décadas de 1840 a 1880. Por este motivo, debe tenerse en cuenta que la manifestación de Valenzuela consiste en un discurso pronunciado en el marco de unas prácticas educativas de la Universidad Nacional, institución que había sido concebida como parte del proyecto de educación pública y laica propuesta por los radicales liberales del medio siglo XIX.

Por otro lado, la propuesta de Acosta (1878) posee un punto central en común con lo postulado por Valenzuela (1879): la idea de la Historia como un movimiento progresivo a través del que se realiza la “civilización”. Sin embargo, es posible encontrar algunas diferencias fundamentales con el discurso de este. La más evidente radica en el carácter religioso que posee el texto de la escritora; mientras aquel reclama que la sucesión histórica está guiada por un principio racional, para ella esta se encuentra “regid[a] por la Providencia” (1878, 5).

De la misma forma que el carácter laico en la perspectiva del escritor revela una posición ideológica afín a una postura del liberalismo radical del XIX, el sustrato religioso en este prólogo implica también el reconocimiento de una postura en el ámbito intelectual. En el caso de la autora, es posible establecer un puente entre la visión providencial de la Historia y la exaltación del pasado hispánico, lo que, en últimas, tiende a mostrar una afinidad entre sus escritos y el proceso histórico conocido como La Regeneración (1886-1903). Aunque este punto en particular será profundizado en el siguiente capítulo, este proceso histórico consistió en un movimiento ideológico bajo el cual tanto liberales como conservadores se unieron “con la institución eclesiástica de la religión católica para quitar del poder al radicalismo liberal” (Cortés 2011, 41). El reconocimiento del principio religioso en el ámbito social y político fue indisoluble a las propuestas de los proyectos de nación surgidos de los “regeneradores”, entre los que se contaba Acosta, como puede leerse en la dedicatoria de *Los piratas en Cartagena* (1886).²⁹

La segunda diferencia con respecto al discurso de Valenzuela (1879) se encuentra relacionada con el objetivo discursivo de cada texto. Por tratarse de un discurso sobre la filosofía de la historia en general, se desaconseja al historiador concentrarse en pueblos o situaciones particulares en tanto el objetivo consiste en entender las leyes que rigen el progreso humano. Por el contrario, Acosta (1878) manifiesta un interés por narrar los acontecimientos

²⁹ Sobre la Regeneración, puede leerse el artículo citado de Cortés, “La regeneración revisitada” (2011). En cuanto a la participación de Acosta en este con *Los piratas en Cartagena* (1885), puede verse Rodríguez, “Los piratas de Cartagena de Soledad Acosta: narración de la Colonia para los príncipes de la Regeneración” (2021).

particulares en Colombia, desde la llegada de los españoles hasta la independencia. La revisión pormenorizada de hechos mencionada por la escritora le implica interpretarlos bajo cánones literarios:

Mas en medio de los hechos que nos sirvieron para formar la tela de aquellas novelas extensas, hallamos muchos dramas cortos, hechos curiosos unos y novelescos otros, que no podian caber en la trama que nos habíamos propuesto adoptar, pero que aislados pueden interesar. (Acosta 1878, 5)

Aunque en un primer plano puede parecer que el objetivo de la autora es la contribución al conocimiento histórico en sí mismo, es posible notar un interés estético, la elección de un pacto narrativo particular que guíe la lectura de su público:

No hay mayor mérito á los ojos del lector que tener la seguridad de que aquello que le refieren sucedió; que los personajes que le presentan existieron real y positivamente; que vivieron como nosotros, pensando, sintiendo y sufriendo análogamente; que no son títeres más ó menos bien inventados; cuyas cuerdas están en manos del autor, sino seres humanos, regidos por la Providencia, que su suerte solo es misteriosa aparentemente, puesto que hace parte, sin su consentimiento, del gran *todo* en que cada uno de nosotros tiene su papel, y somos incógnitas moléculas en la inmensa máquina de la civilización; la que, como el sol en la esfera celeste, se dirige á un punto desconocido en el espacio, punto que sabemos debe existir, pero cuya posición y fin ignoramos, y que cada cuál explica a su modo. (Acosta 1878, 5)

Como es posible notar, la autora se compromete a narrar eventos verificables históricamente y a evitar la narración de “sucesos imaginarios” (5), puesto que de esta forma la obra ganaría valor para el lector. No solo se trató de eliminar de la obra aquello considerado como inexacto, sino también elementos que pudieran parecer maravillosos o fantásticos. Los escritores intentaron, como bien diría Jesús Silvestre Roza en *El último rei de los muiscas* (1864), “relegar [...] al país de las quimeras todo aquello que sea fabuloso, ficticio o exajerado” (6). Esta tendencia de la narrativa histórica colombiana corresponde a la forma como Koselleck (2010) explica la evolución de las relaciones entre Historia y literatura. A medida que se especializaba la Historia, el discurso literario insistió en la creación de obras veraces a la que correspondían “expectativas realistas” de parte de los lectores (47-59).

De forma equivalente, es posible observar una evolución en cómo se presenta la narrativa histórica ficcional desde sus inicios a través del estudio de las novelas de Juan José Nieto. El cartagenero resaltó tanto en *Yngermina* (1844) como en *Los moriscos* (1845) el carácter ficcional de sus novelas históricas, como lo hace en esta última al señalarla como una “invención”:

Pero los que sacaron mas ventaja de esta clásica calamidad, fueron los Romanceros, a quienes se proporcionó un campo fecundo de argumentos para sus invenciones: i tanto, que hasta aca en este

otro mundo de la América del Sur, ha venido a suministrar al último de los Granadinos, ideas, para decir también lo suyo. (Nieto 1845, 2).

Los escritores posteriores, incluyendo a Acosta, irán poco a poco afirmando la veracidad del contenido histórico por encima del ficcional, comprendiendo en esta última acepción los eventos que los autores consideraban como “no verificables” o “fabulosos” y que terminan sirviendo para conectar los intersticios dejados por la Historia. Particularmente, el prólogo de Acosta que analizamos aquí (1878) insistirá en que los hechos verificables se cuentan desde un “punto de vista legendario y novelesco, sin faltar por eso a la verdad de los hechos en todo aquello que se relacione con la historia” (5). Esta constatación permite comprender el modo en que la narrativa histórica dialogaba con la norma estética³⁰ costumbrista de la época, la cual condicionó las posibilidades de los autores a la hora de tomar posición con estas obras en el campo intelectual de la época.

Ahora bien, esta búsqueda de la veracidad en las obras significa algo más que una simple convención dentro de la narrativa histórica de la época. La reivindicación del contenido verídico sobre el ficcional puede verse como una estrategia para legitimar su obra en el ámbito intelectual. Padilla (“Manuel y el socialismo...”) ha logrado determinar cómo de manera temprana en la vida republicana los intelectuales determinaron que “los cimientos modernos de la literatura nacional debían levantarse con presupuestos de la estética costumbrista” (53). Como rechazo al romanticismo europeo, el gusto se dirigió a “los géneros de costumbres, menos volcados sobre la interioridad y el individuo, y más anclados a la realidad social” (53). Los letrados neogranadinos manifestaron una preferencia de los artículos de Mariano José De Larra o de Mesonero Ramos a las obras de los autores del romanticismo francés. Se trató de una actitud preceptista de parte de estas élites con la que pretendían no solo educar al país, sino dotarlo de modelos que sirvieran de base para la constitución de una literatura nacional.

La narrativa histórica participa de estas tendencias de construcción de una literatura nacional basada en preceptos de la estética costumbrista. Para los escritores fue usual comparar las funciones del costumbrismo con las de la escritura de la Historia. En palabras de Caicedo Rojas (1883),

Los artículos de costumbres y los de crónica antigua [...] se dan de tal modo la mano que pueden comprenderse unos y otros bajo la primera de estas denominaciones, con la única diferencia de que aquellos tienen el doble objeto de pintar y corregir los usos y manera de vivir de la sociedad moderna y contemporánea, y estos describir lo que se refiere a épocas remotas [...] Los artículos

³⁰ Por “norma estética”, entendemos el conjunto de valoraciones dominante a partir de las cuales se valoran las obras de arte en una época determinada. Una reflexión más amplia de este tema puede encontrarse en las obras de Mukařovský, recogidas en *Signo, función y Valor* (2000).

de costumbres, como complemento indispensable de la Historia, son de grande importancia para dar á conocer en todos sus pormenores, un pueblo en su modo íntimo de ser. (VII)

Este carácter complementario al discurso histórico ejemplifica con claridad que lo escritores de la época comprendían en el gesto costumbrista una intención histórica. Por otra parte, deja ver una concepción didáctica de la literatura.

Estas ideas pueden rastrearse desde muy temprano en el siglo XIX. En el artículo “Las novelas”, publicado inicialmente en 1836 en la *Estrella nacional* y vuelto a publicar en 1849 en *El museo*,³¹ los editores manifiestan su rechazo a formas literarias históricas que se desvíen de esta norma costumbrista, tolerando apenas aquellas de contenido histórico que resultasen instructivas. Según el texto, la lectura de las novelas resulta peligrosa por el impacto negativo sobre las pasiones:

¿Conviene leer novelas?... No hai duda que las novelas distraen, pulen el gusto i las costumbres; pero siempre diremos nosotros que en jeneral su lectura disipa el ánimo, estraga la sensibilidad, escita las pasiones, i ejerce malas influencias sobre las personas mui impresionables, en especial sobre las mujeres. (1849, 8)

Con una actitud preceptista, el artículo condena la lectura de novelas sentimentales y románticas como las de Cottin, de Radcliffe, de Rousseau, entre otros: “Estos son los grandes modelos que tratan de imitar nuestros jóvenes; i hemos visto más de dos imitaciones que harían llorar de risa a cualquiera que tuviese los cascos bien sentados” (1848, 7). La preocupación se centró también en la posible perturbación de la imaginación de las mujeres con tales escritos. Como profundizaremos en la siguiente sección, la observación sobre la mujer se encuentra relacionada con la función instructiva de la literatura, pero esta vez ligada a la moral.

Lejos de menguar la actitud preceptista de la cita anterior, esta se mantuvo en los años posteriores. Para la década de 1880, la lectura de cierto tipo de novelas seguía sin ser bien vista y parecía ser un hábito que debía ser vigilado con atención. Al menos de esta manera puede interpretarse el reglamento redactado por el entonces director de la Biblioteca Nacional de Colombia (BNC), Miguel Antonio Caro, el 5 de mayo de 1882 y aprobado el 25 de septiembre de ese año. Particularmente, resulta llamativo el artículo 11 y el 12 relacionado con la sala de lectura:

Art. 11° - *No se atenderá a peticiones que tengan por objeto entretener la ociosidad en vez de fomentar el estudio.*

³¹ La primera publicación se hizo en el periódico dirigido por los hermanos Juan Francisco y José Joaquín Ortiz; la segunda, por Santiago Pérez. A pesar de venir de ideologías opuestas, llama la atención que ambos periódicos hayan estado de acuerdo en la publicación de un mismo artículo. Parece ser que en ciertas cuestiones estéticas hubo la posibilidad de acuerdos, como aquellas relacionadas a las funciones educativas y al lugar de la novela. En lo que sigue, citaremos la versión de 1849.

Art. 12° - *No se podrán leer novelas sin permiso del Director.* (Cit. en Hernández de Alba y Carrasquilla 1977, 157)

Si, según los autores de *Historia la Biblioteca Nacional de Colombia* (1977), Hernández de Alba y Carrasquilla, el reglamento “muestra las preocupaciones del director y *aun las costumbres de los lectores*” (155), resulta plausible extender esta actitud vigilante contra la lectura de novelas más allá de la BNC, teniendo en cuenta que muchas de ellas se publicaba en la prensa.³²

Comprendido el exceso de fantasía de las novelas sentimentales y románticas como un entretenimiento ocioso y sin provecho, parece natural que los escritores de narrativa histórica se orientaran a una estética realista, más acorde con los modelos costumbristas privilegiados en la norma estética del momento. Sin embargo, los escritores de la época no lograron eliminar ni ocultar el contenido “ficcional” en sus obras, sino que recurrieron a la afirmación de la “veracidad” como parte de su pacto narrativo. Los diversos autores se movieron en una situación paradójica en relación con los modos dominantes de escribir la historia en el momento: controlar el exceso de “ficción” a la vez que se apelaba a lo veraz como una forma de legitimar sus posiciones. Si se entiende la literatura de la época como un instrumento en la construcción de la identidad nación y la narrativa histórica como un producto de esta imperiosa necesidad, los intelectuales del momento se enfrentaron a cómo construir obras de ficción volcadas sobre la verdad histórica. Bien sea adaptando el modelo de novela histórica de Scott de ambientar personajes ficcionales en eventos o épocas históricas, o de recurrir a personajes históricos en tramas ficticias, los autores escribieron obras fundamentadas en lo que consideraban la verdad histórica, más no relatos históricos en sí mismos.

Lo anterior parece claro en el caso de Jesús Silvestre Roza con su novela *El último rei de los muisca*s (1864), su primera obra, con la cual desea “presentarse al mundo como un hombre que tiene pensamiento” (4). Para este fin, escogió escribir una novela histórica en la que se percibe la tensión entre su contenido “verificable” y el contenido ficcional. Según escribe en la “Introducción”:

Si nosotros nos propusiéramos escribir la biografía de Jafitereva, tal cual la referían sus contemporáneos, no haríamos mas que retratar uno de los personajes de las *Mil i una noches*, i

³² La situación de la lectura de novelas no parece ser un asunto colombiano. Wayne Wiegand (2020) remarca el hecho de que, para la mitad del siglo XIX, comenzaron a aparecer “tax-supported libraries” en el mundo occidental, cuyo objetivo era el de volver accesible el conocimiento al público. Sin embargo, “bit while library official worked hard to identify and make accessible ‘useful knowledge’, they constantly met resistance from their publics, who instead mostly wanted novels” (832). Este comentario pone en evidencia la percepción negativa implicada en la lectura de novelas. Frente a esta situación, y como lo hizo Caro a su vez, “many public libraries instituted limits: users could check out up to two books per visit, but only one could be a novel” (833).

habríamos conseguido nuestro deseo; pero enemigos, como somos de malgastar el tiempo en escribir estériles patrañas, nos ceñiremos a narrar los hechos que tenemos por verídicos, a pintar un cuadro que represente la vida de este hombre memorable, adornado con algunas pinceladas que realzen su hermosura, i relegaremos al país de las quimeras todo aquello que sea fabuloso, ficticio o exagerado. (Silvestre 1864, 6)

Resulta evidente que la actitud tomada por el autor no dista mucho de la de Acosta (1878), a pesar de que los separan catorce años; incluso, puede notarse en este caso una oposición más firme en contra de esos elementos “fabulosos”. Por supuesto, el contenido historiográfico queda en entredicho luego de una revisión somera de la obra. Sin ir más lejos, vale la pena resaltar que el personaje central, Jafitereva, a quien el autor atribuye una existencia histórica, resulta inventado por el autor. Según François Cabrera (2004), en la época las fuentes de documentación sobre la cultura muisca se reducían al *Compendio histórico del descubrimiento y colonización de la Nueva Granada* (1848) de Joaquín Acosta. Sin embargo, en esta obra, no hay referencia al personaje de Silvestre ni aparece en la lista de los últimos zipas que gobernaron antes de la llegada de los conquistadores. Considero necesario aclarar que esto no busca desacreditar la obra del autor, sino simplemente evidenciar el carácter convencional de esta estrategia en la narrativa histórica de la época.

Como Silvestre, los narradores históricos recurrieron frecuentemente a este tipo de estrategias en las que se evidencia la paradójica situación de recurrir al contenido ficcional, afirmando su “veracidad”. Sin embargo, resulta válido preguntarse también cómo fue percibida esta situación por los lectores de la época. Para esto, resulta pertinente aquí comentar un artículo de Adriano Páez, publicado en *La patria* (1879), sobre la recepción de las *Leyendas históricas* (1884)³³ de Luis Capella y una nota de la *Revista de España* reproducida en el tomo de un *Hidalgo conquistador* (1907) de Soledad Acosta de Samper. Como veremos, ambos permiten observar diferentes formas de interpretar los recursos “verificables” de ambos textos históricos.

En la tercera edición de sus *Leyendas históricas* (1884), Luis Capella se presenta a sí mismo como un historiador, lo que, por lo demás, revela el grado de consciencia del autor sobre el estado del campo letrado del momento. Para esto, recurre a hacer explícito los mecanismos de investigación utilizados en la recolección y contraste de fuentes, como la consulta de

³³ Las *Leyendas históricas* fueron publicadas originalmente en 1879 y lograron ser ampliamente popular en la época, lo que le valió la posibilidad al autor de realizar tres ediciones en un período de cinco años. Aquí, hemos decidido citar la versión de 1884, por ser la última revisada por el autor en vida; versión que contiene, además, un prólogo de Capella de tono autobiográfico.

bibliotecas y archivos y la entrevista a testigos. Como puede percibirse en el “prólogo”, esta tarea aparece como ardua y patriótica:

Fué siendo ya hombre cuando me dediqué al estudio de la Historia Patria; pero con tal interés, que pronto me familiaricé con los autores nacionales, y hube de ocurrir a los extranjeros deseoso de adelantar mis conocimientos.

Lleno de dudas por las contradicciones en que incurren los unos y los otros, apelé a las Bibliotecas públicas y privadas, y no contento con ésto, me allegué á muchos de los próceres de nuestra Independencia que me sobrevivían. (Capella 1884, XV)

A partir de estas declaraciones, las “leyendas” compuestas por el autor se comprenden como relatos ficcionales que tuvieron como base la pesquisas en documentos y fuentes avaladas historiográficamente. Por este motivo, al final del “prólogo” se lee la tensión con los elementos ficcionales, a los que el autor les resta importancia y afirma que su obra puede leerse “sin desconfianza, pues que, aunque algunas veces tengo que redondear las ideas para darles interés y colorido, jamás me aparto de la verdad histórica” (XVI).

La recepción de las *Leyendas* fue notablemente positiva, como puede comprobarse con la revisión de los veintitrés “Juicios de prensa” recopilados en la tercera edición, provenientes de diversos periódicos nacionales, notablemente el *Diario de Cundinamarca*, *El observador de Buga*, *El canal de Panamá*, *El estado de Medellín*, etc. En ellos es posible encontrar elogios al estilo del autor y, lo que llama la atención, una respuesta mixta frente al contenido histórico. Mientras algunos reiteran los aportes a la Historia Patria (6) y a su vulgarización (13); otros parecen dudar si clasificarlo como “Historia” o “Literatura” (11). A pesar de las afirmaciones del autor en su “Prólogo” sobre su labor de historiador, la situación paradójica subsiste entre los intelectuales del momento.

No obstante, la crítica logró atribuirles un valor dentro del discurso literario. Adriano Páez en “Literatura colombiana” (1879) exalta el estilo de Capella, a quien compara con el peruano Ricardo Palma, específicamente en relación con sus *Tradiciones*, y con el venezolano Celestino Martínez y su novela *El hijo del Generalísimo*, refutando el carácter histórico de la obra de Capella. El crítico colombiano observa la situación paradójica en *Leyendas históricas* y logra resaltar el valor que tales ficciones tienen en el discurso histórico:

Esto no quiere decir que recomendamos las Leyendas del señor Capella como obras de historia ni que creamos en las causas que da el autor á la muerte de Piar y en la platónica conducta de Bolívar con la heroína que figura en la segunda narracion del libro. Es claro que el señor Capella no se ha propuesto escribir la historia de Colombia, y que su objeto es presentar á los héroes de la independencia bajo un punto de vista simpático al lector. (Páez 1879, 228)

Los comentarios de Páez interesan en tanto no se limitan a situar la obra en el marco de la producción local, sino que la contrastan con aquellas del ámbito internacional. Desde la

perspectiva del comentarista, ni Capella, ni Scott, ni Dumas, entre otros, escriben Historia, sino que

[c]ada uno de estos insignes novelistas ha procurado pintar una época y ha escogido personajes históricos, haciéndolos figurar en la narracion con el carácter que tenían, aun cuando poco cuidadosos de la verdad se muestran Dumas y de Vigny respecto de varios hombres célebres cuyo carácter desfiguran lastimosamente, como sucede, por ejemplo, con el cardenal Richelieu. (Páez 1879, 228)

Como puede leerse, Páez no niega categóricamente la dimensión histórica de estas obras, sino que pone en entredicho la intención historiográfica. Estas objeciones ponen en evidencia esta intención como una estrategia discursiva, la cual le sirvió a Capella como un modo de legitimación de su discurso, de captación de capital simbólico. Precisamente, otro comentarista, de aquellos recopilados en la tercera edición, señala que estas obras

Han granjeado al autor una consideración de nuestra parte, que hasta ahora no habíamos tenido por él [...] pues ha ascendido de la categoría poco apreciable de agente eleccionario y de revueltas de parroquia, á la de aventajado cultivador de las letras y de hombre capaz de mantenerse en las alturas en que la opinión sabe colocar el verdadero mérito. (7)

La escritura de una obra histórica, como sus *Leyendas* (1879), le permitió a Capella responder a las necesidades de la norma estética de la época, con el objetivo de legitimar su perspectiva sobre el pasado en la construcción del imaginario nacional.

Por su parte, Acosta se mantiene en la situación paradójica descrita y explora las mismas estrategias narrativas. En *Un hidalgo conquistador* (1907) la autora decide repetir la misma “Introducción” que aparece en *Cuadros y relaciones novelescas de la historia de la historia de América* (1878). En ella, la autora deja clara su intención de construir un relato ficcional basado en documentos históricos “verificables”. A diferencia de Capella (1878) o de Silvestre (1864), esta no se trata de la primera obra de Acosta. Sin embargo, resulta llamativo que el autor de la nota bibliográfica en la *Revista de España*, donde se comenta su obra, deba resaltar el carácter excepcional de la escritora, puesto que:

Es siempre un fenómeno raro y sorprendente la facultad de escribir en la mujer. Llamada por la naturaleza á otras funciones [...] apenas concebimos que un individuo del sexo débil pueda elevarse a las altas regiones del arte o de la ciencia [...] Se comprende que la mujer deslumbre con ráfagas y destellos de ingenio, como los que se desprenden de sus joyas ó de su mirada; pero es más difícil concebir que alcance á crear obras perfectas y complicadas, fruto laborioso de la aplicación y el estudio. (1887, 153)

La escritura de obras históricas resulta para Acosta tanto un medio para insertarse en el ámbito intelectual, como una forma de legitimar su pensamiento ante una comunidad predominantemente masculina. No debe olvidarse que la publicación de sus *Cuadros histórico-novelescos* tiene lugar en la *Revista la mujer*, que marca el inicio de una nueva etapa en su

escritura, como ha sido señalado por Alzate (2015). Por su parte, Flor María Rodríguez Arenas (2005) sugiere que su labor como periodista y editora desde 1878, que coincide con la publicación de su narrativa histórica, pareció ser una respuesta a la difícil situación económica sufrida por ella luego de la “Guerra de las escuelas”. El gobierno no solo le había expropiado su imprenta y su casa, sino también perseguía políticamente a su esposo (205). Ante tal situación, el viraje hacia obras que pudieran tener mayor peso para su proyecto creador implicó la necesidad de “negociar” su lugar “en los márgenes de la sociedad literaria y el discurso nacional”, mientras producía “textos que trataban las relaciones entre el género, la identidad, el nacionalismo y la historia” (Skinner 2005, 472).

En este orden de ideas, el comentarista de la *Revista de España* (1907) deja claro que lo impresionante del ingenio de la mujer sobrepasa la “fantasía y sensibilidad exquisita” y reside en la “austera penetración, de severo juicio, de grave y reposado análisis” (153). Así, son estas facultades la que le permite al autor expresar que “la Sra. D.^a Soledad Acosta de Samper es una historiadora en toda la extensión de la palabra” (153). Vale la pena señalar que la posición de la escritora entre los letrados de la época se debe no solo al mérito estético y al talento que deja ver en sus novelas, sino también a la manera como capitalizó la posición de otros agentes del ámbito letrado de los que fue cercana, como su padre y su esposo.

El reconocimiento del estatus de historiadora de Acosta, que toma más de la mitad del comentario, parece un paso necesario para expresar una interpretación de la obra en línea con la intención histórica manifestada por la autora. A pesar de que el comentarista reconoce la hibridez del texto, no duda en resaltarlo como Historia: “la historia que, sin dejar de serlo, reviste todos los caracteres de novela, alcanza el ideal del género narrativo y merece, como todos los grandes monumentos de su género, pasar á la posteridad” (1887, 154). De esta forma, el comentarista legitima la obra de Acosta como una contribución a la historia patria. Por supuesto, esta exaltación se encuentra enmarcada en una posición ideológica particular: un sentimiento nacionalista y reunificador de España con las antiguas colonias:

Hemos cumplido nuestro propósito, que era el de dar á conocer entre nuestros compatriotas una escritora que habla de un modo ejemplar nuestro propio idioma y ha escrito sobre asuntos que afectan, tanto como á la suya, nuestra honra nacional. Cuando se hayan desvanecido los últimos restos de las nubes que se interpusieron entre los hijos de una misma patria y formemos todos los hijos de España un mismo pueblo, el nombre de D.^a Soledad Acosta de Samper brillará como una de las más hermosas estrellas en el cielo de las letras españolas. (156)

Según hemos visto hasta el momento, las transformaciones en el discurso de la Historia en el siglo XIX produjeron cambios también en la producción literaria. Sin duda, el más notable

es la aparición de una narrativa histórica híbrida entre los dos tipos de discurso. En el ámbito intelectual de la época, esta logró consolidarse como un modo de expresión legítimo, de forma que el ejercicio de escribir novelas históricas, memorias, leyendas históricas, etc. aparece como un modo en que los autores legitimaron su posición, así como su punto de vista sobre el pasado.

1.2. Las funciones sociales de la narrativa histórica colombiana decimonónica

Las transformaciones sufridas por el discurso historiográfico durante el siglo XIX en Colombia implicaron cambios en la forma de escribir narrativa histórica, pero también en las funciones sociales atribuidas por los intelectuales. Por lo general, la historiografía literaria ha reconocido su carácter instrumental en la consolidación de los estados nación, sin embargo, se ha hecho énfasis sobre todo en un género que busca los orígenes de la nación. Considerar solamente esta función reduce el papel que se le atribuyó a esta narrativa en los debates del ámbito intelectual. Debido a su condición híbrida, la narrativa histórica pudo adquirir funciones relacionadas con la educación, moral e intelectual, y con la revisión crítica del acontecer político. En este sentido, el tipo de conciencia histórica desplegado por los autores no se redujo solo a la revisión del pasado en búsqueda de elementos con los cuales construir comunidad, sino también se orientó a cuestionar y comprender el presente.

Para analizar este carácter híbrido y el amplio alcance de la narrativa histórica me centraré ahora en *Historia de una alma* (1881) de José María Samper. Es relevante discutir cómo los cambios producidos y la adquisición de funciones en el discurso historiográfico y literario pueden encontrarse en narrativas históricas que no han sido tradicionalmente tenidas en cuenta dentro de estos discursos. La obra de Samper es una autobiografía, un género discursivo en el cual, como la novela histórica, se tensiona la intención “verídica” de la Historia con la exaltación subjetiva y estética de la literatura.

La autobiografía es un género muy particular: a medio camino entre la literatura y la “legítima” fuente histórica, ni literatos ni historiadores han parecido encontrarle un lugar certero. Son textos incómodos y ambiguos: recrean la fantasía de una vida con sentido prístino, se quieren dar a la tarea de dotar de sentido historias quizá inconexas, fragmentadas, quizá sin sentido. (Hensel 2016 16)³⁴

³⁴ La construcción autobiográfica no puede entrar dentro de la Historia en tanto se pone de manifiesto la posición subjetiva desde la que se revisa el pasado. Por otro lado, no se trata tampoco de un género que trabaje con la ficción. Si bien, como en cualquier discurso historiográfico, puede cuestionarse el carácter “objetivo” de los acontecimientos, lo importante es la aceptación del pacto autobiográfico (Lejeune 1994), como explica Diaconu (2017): “lo que el contrato autobiográfico requiere del lector es fe en la intención del texto de decir la verdad y no en la improbable verdad de los hechos. Requiere que el lector reconozca la importancia de la apuesta por decir la verdad, y que, por ejemplo, no la considere un aspecto irrelevante” (40).

Si bien *Historia de una alma* (1881) ha sido comparada con *Las confesiones* de San Agustín o las de Rousseau y no con obras propiamente históricas³⁵, es posible encontrar en ella una intención histórica acorde a la época. Samper despliega en su obra una conciencia histórica que aspira a elaborar el pasado en relación con los problemas de la construcción de nación. Igual que sus pares de otras naciones, como Domingo Sarmiento, Clorinda Matto de Turner o José Zapiola, el colombiano produjo una obra cuyo interés por su vida privada era el de situarla a nivel colectivo: “Buena parte de las autobiografías decimonónicas son íntimamente construidas, públicamente recibidas y políticamente interesadas” (Hensel 2016: 10).

En este orden de ideas, las memorias escritas en el siglo XIX colombiano forman parte de la narrativa histórica de la época. La relación que despliegan en relación con el discurso historiográfico y el literario permite observar no solo las transformaciones estudiadas en el apartado anterior, sino también la adquisición de las nuevas funciones adquiridas por estos textos. Particularmente, *Historia de una alma* (1881) las presenta explícitamente desde su prólogo.

1.2.1. La narrativa histórica en la construcción de la identidad nacional

El subtítulo con el que Samper acompaña su *Historia de una alma* (1881), “memorias íntimas y de historia contemporánea”, puede leerse como una declaración inicial sobre sus intenciones, que van más allá de una revisión autobiográfica. No era extraño que las memorias en la época fueran concebidas para actuar dentro de la esfera pública (Hensel 2016: 10). Aunque esta afirmación revela las intenciones implícitas del texto de Samper en el ámbito de lo político³⁶, resulta igualmente interesante preguntarse si, a través de estas memorias, el autor reflexiona sobre la identidad colombiana.

No se debe perder de vista que la producción de narrativa histórica durante el siglo XIX estuvo enmarcada en los problemas de la elaboración de identidades nacionales. Por lo general, la revisión del pasado se basó en elementos que pudieran fundamentar comunidades

³⁵ Estas comparaciones pueden leerse en “José María Samper: escritura autobiográfica y conocimiento histórico” (2009), en la “Presentación” de Hensel para la edición de la Biblioteca básica de cultura colombiana (2016), y en *Subjetividad individual y la construcción de la nación (1834-1881): Historia de una alma de José María Samper* de Castaño (2017).

³⁶ *Historia de una alma* (1881) puede ser leído como una toma de posición sobre el devenir político de la entonces Colombia. Samper cuenta la historia de su transformación “del liberalismo radical de mediados de siglo al moderado conservatismo de finales de siglo” (Hensel 2016, 12). Puesto en el contexto de la Regeneración, estas memorias muestran un desencantamiento del ideario radical y una acogida del proyecto de nación que sería instaurado en 1886.

imaginadas (Anderson 1991). Por medio de ellos, se trató de elaborar un pasado común, de significar eventos de la memoria colectiva y de crear símbolos patrios a partir, sobre todo, de figuras históricas. Por supuesto, tales comunidades fueron concebidas por las élites criollas para sí mismas, puesto que “with rare exception, patriot leaders were members of the native-born White minority who sought, not to remake colonial society, but assume control of it themselves” (Charles 2000, XV). El resultado fueron proyectos de nación excluyentes y altamente problemáticos para consolidar una unidad frente a la mayoría racializada y marginada.

La producción de narrativa histórica en Colombia respondió a esta necesidad considerando aspectos del pasado lejano y del inmediato. Por un lado, se encuentran obras como *Yngermína* (1844) de Nieto, *El último rei de los muisca* (1865) de Silvestre o, incluso, *Los piratas en Cartagena* (1886) y *Un hidalgo conquistador* (1907) de Acosta, las cuales evocan la imagen de un pasado particular con el objetivo de situarlo como el origen de la comunidad imaginada. Estas poseen un carácter “performativo”, puesto que son capaces “de actuar productivamente en el desarrollo del sentido y la conciencia históricos” (Padilla “Leyenda de los orígenes...”, 59). Por supuesto, cada uno de estos textos, o más bien autores, apunta a la significación de un pasado distinto según sus intereses ideológicos: las dos primeras se centran en las comunidades que habitaban sus respectivas regiones en la búsqueda del pasado común, la costa caribe y el centro andino; en las segundas, la autora interroga el pasado hispánico, el cual configura como antecedente de la cultura colombiana.

Otras narrativas históricas como *Sombras i misterios* (1858) de Torres o *Nuestro siglo XIX* (1868) de Madiedo centran su mirada en un pasado más cercano, el republicano. El objetivo parece ser el de encuadrar en la memoria colectiva (Halbawchs 2001) eventos valorados como significativos del pasado reciente, pero no tanto hacerlo en los orígenes culturales e históricos del país. Puede afirmarse que los autores de estas obras esperan que los eventos narrados devengan significativos, esto es, históricos. No debe olvidarse que, como señala Pons (1995), un evento es histórico no solo por la forma en que afecta el desarrollo social y cultural, sino también por la manera en que son “discursivizados”, documentados e incorporados a la historiografía y pasan a formar parte del conocimiento colectivo” (52). Vale la pena aclarar que la labor realizada en estas obras no implica que los eventos evocados devengan históricos para la memoria colombiana, por esto su análisis apunta sobre todo a descubrir los valores que se vehiculan a través de su puesta en el texto.

Este parece ser también el caso de *Historia de una alma* (1881). En palabras del autor:

Esta alma de hijo, de hermano, de amigo, de ciudadano, de pensador, de trabajador incansable, de esposo y de padre, nunca ha vivido sola, sino agitándose bajo la mirada de Dios y en medio del torbellino social: ha vivido la atmósfera humana, en estrecha relación con muchas otras almas, grandes o pequeñas, buenas o malas. Así, la historia íntima de esta alma es también la de muchos hombres y acontecimientos; es, en no pequeña parte, la historia de la Patria: historia anecdótica, escrita puramente de memoria, familiar en sus formas y su tono, lealmente recordada y narrada con ingenuidad. (Samper 1881, VII)

Como puede notarse, el pasaje permite observar la forma en que Samper trata de significar su vida, de modo que esta se convierta en una representativa de la época histórica en que vivió. El autor no presenta su vida como ejemplar, sino que da cuenta de acontecimientos vividos compartidos por otras “almas” en lo que llama la “historia de la Patria”. De esta forma, la exposición de su vida íntima implica un viaje por eventos sociales que, desde su perspectiva, formaron su carácter y el del país.

Así, el recorrido por su “alma” le permite al lector recordar o conocer no solo eventos históricos, sino también las figuras que participan en ellos. De este modo, Samper significa los sucesos que cree relevantes y, a la vez, valora a los individuos que considera dignos de ser recordados. Esto sucede con los sucesos relacionados con el funeral de Francisco de Paula Santander en 1840. Resulta notable que el autor construya un hito de su vida y lo exalte al punto de convertirlo en un símbolo patrio:

Parecióme ver la imagen de un grande hombre de los tiempos antiguos y su fisonomía, grave y tranquila en el reposo de la muerte, me causaba una emoción casi religiosa que no acertaré a definir, acrecentada después por el espectáculo de los grandes honores fúnebres que se le tributaron, no obstante la situación desventajosa en que se hallaba el partido liberal por causa de la guerra civil. Comprendí que la gloria era una cosa imponente y sublime, que el patriotismo tenía una aureola superior a la muerte y que en los grandes hombres se personifica mucha parte de la grandeza de la patria. (Samper 1881, 62)

El pasaje posee un tono sublime acorde a esa “emoción casi religiosa” que acompaña su visión del cadáver de Santander. Samper contribuye sin duda al proceso de simbolización de esta figura histórica, quien, tras Bolívar, es la mayor figura heroica de la Independencia del país hoy en día.

Ahora bien, la evocación del funeral de Santander tiene otras implicaciones. El general simboliza el valor del patriotismo, lo cual podría guiar transformaciones necesarias para la estabilización del país. Su muerte tuvo lugar en medio de la “Guerra de los supremos” (1839-1841), la cual terminó por enfrentar una facción de tendencia conservadora, conocida como “ministeriales”, con otra que exigía una mayor autonomía de las regiones apoyada, como dice

el autor, por los liberales³⁷. Lo que le llama la atención al narrador es el homenaje que le rinden a Santander, incluso la facción “conservadora”, a pesar de la guerra civil, “guerra que los ministeriales imputaban á sugerencias ó influencias del ilustre difunto” (62). Según aparece en el texto, esto se debe a que la mayoría de los militantes de ese partido habían sido copartidarios y antiguos simpatizantes de sus ideas que habían cambiado de bando político. Al igual que ellos, Santander habría cambiado también de ideas si hubiera vivido más tiempo: “creo firmemente que si hubiera vivido diez años a quince años mas, habría acabado por ser el jefe del verdadero conservatismo neogranadino” (Samper 1881, 62).

De esta forma, la valoración de la figura de Santander le sirve a Samper (1881) para simbolizar en él un fenómeno que observa en su itinerario intelectual: “nada es más curioso que el estudio de las transformaciones morales y de doctrina que han experimentado nuestros hombres públicos y partidos políticos, durante el medio siglo transcurrido de 1830 a 1880” (62). A partir de este tipo de afirmaciones, el autor justifica su propio cambio ideológico, que lo llevó del radicalismo al conservadurismo mesurado en esos mismos años y, a la vez, aspira a convertirlo en un valor patrio a través de la figura de Santander.

De la misma forma que hace Samper, los otros autores de la narrativa histórica usarán técnicas similares a partir de las cuales significarán eventos y personajes históricos para intentar emplazarlos en la memoria colectiva. Por esta razón, pienso que las funciones identitarias de las memorias, las novelas históricas, los cuadros de costumbres, etc., extienden la búsqueda de los orígenes comunes al pasado presente republicano.

1.2.2. *La narrativa histórica y su fin didáctico*

La primera página de *Historia de una alma* (1881) manifiesta un interés especial en el carácter instructivo que pueda tener la obra. Al dirigirse a sus hijas y a sus compatriotas, Samper hace explícito el deseo de que sus memorias les sean útiles: “es muy posible que este libro, sin pretensión alguna de mi parte, sea para algunos de sus lectores enseñanza” (v). Este breve pasaje abre un interrogante de suma importancia para la reflexión de estas páginas: ¿qué puede comprenderse específicamente por “enseñanza”?

Aunque la respuesta pueda ser evidente, no se debe olvidar que las memorias eran un género discursivo que se mueve entre la Historia y la literatura. Sin embargo, tal como hemos

³⁷ No debe olvidarse que los partidos conservador y liberal no existían formalmente para la época de la guerra. Esta anacronía muestra el tipo de interpretación política de la historia republicana que ofrece Samper en sus páginas.

visto hasta el momento, su carácter híbrido le permitió asumir también las funciones relacionadas con la enseñanza, las cuales compartió con los otros géneros de la narrativa histórica que analizamos en este trabajo. Desde mi perspectiva, esta intención tiene dos vertientes: por un lado, una mirada preceptista que recupera las funciones moralizadoras de la Historia como *magistra vitae* y de la literatura horaciana que instruye y entretiene; por el otro, se ajustaría a la tendencia epistemológica abierta por la historiografía moderna, la cual permitiría al autor no solo generar conocimiento sobre el pasado, sino transmitirlo por medio de su obra. Vale la pena advertir que estas dos vertientes se funden a nivel textual; al encontrar en las obras referencias como “enseñar”, “instruir”, “sacar provecho” u otras similares, puede asumirse que se trata tanto de moralizar como de dejar cierto tipo de conocimiento histórico.

Resulta importante señalar que la persistencia de estos elementos premodernos del discurso histórico y literario formaba parte de la norma estética de la narrativa histórica hasta finales del siglo XIX. Esto puede demostrarse al comparar los comentarios en la prensa, como el mencionado en el apartado anterior sobre la advertencia de las lecturas sentimentales y románticas en el artículo “Las novelas”. Asimismo, Manuel de la Revilla, en “La tendencia docente en la literatura contemporánea”, publicado en *La patria* en 1878, considera la finalidad del arte,³⁸ señalando que: “si directa y metódicamente no enseña como la ciencia, al menos difunde las grandes ideas, enardece y exalta los nobles sentimientos y las elevadas pasiones de los hombres, y no pocas veces los impulsa á heroicas empresas y generosos intentos” (235). Como puede notarse, el discurso literario del siglo XIX en Colombia no se modernizó al mismo tiempo que el de la Historia: mientras este último perdía sus funciones moralizadoras, el primero aún discutía su pertinencia en las obras.

No resulta sorprendente que, en *Historia de una alma* (1881), la intención moralizadora aparezca explícita en los primeros párrafos. Sobre esta es pertinente resaltar dos elementos: el sentido patriótico con el que se reviste esta función y la atención especial sobre la recepción femenina, en este caso a través de sus hijas. Como hemos señalado, la función identitaria se expresa también en los valores promovidos en las obras, razón por la cual la transmisión de

³⁸ El artículo de De la Revilla llama la atención por presentar un punto intermedio en el proceso de modernización de la estética literaria colombiana. Sin aceptar completamente la idea de *l'art pour l'art*, reconoce que las finalidades extraestéticas de la literatura son secundarias y que, sin estas, la obra puede seguir cumpliendo el objetivo de producir la contemplación de lo bello. En el ámbito Latinoamericano, estas ideas comienzan a tomar forma con el modernismo durante el decenio de 1880; sin embargo, en el ámbito colombiano, habría que esperar las obras de José Asunción Silva y las discusiones alrededor de la Revista Gris y Carrasquilla. Sobre este tema, recomiendo ver los textos de Rafael Gutiérrez Girardot, *El modernismo: supuestos históricos y culturales* (1983), y Jiménez, *Fin de siglo decadencia y modernidad: ensayos sobre el modernismo en Colombia* (1994).

estos suponía un servicio a la patria. En este sentido, Samper describe su libro como el mayor sacrificio que pueda hacer a la patria, con el que espera que “otros hombres, ó tentados á pecar, ó pecadores” (V) encuentren alguna utilidad.

Según puede leerse en los fragmentos, el sistema de valores que se desprende de la obra de Samper responde a una idea de patriotismo combinado con elementos del cristianismo. Lejos de resultar extraño, resultaba normal para la época la invocación a la religión católica como faro moral de las naciones recién formadas. Según Padilla (2014), integrantes de diversas corrientes ideológicas de la época acudieron a la versión de Chateaubriand del catolicismo, bajo la cual esta religión aparece como un motor civilizador alineado a la tendencia de pensamiento moderno. El seguimiento de estas ideas permitió a intelectuales como Samper, Nieto, Acosta, Pérez, Ancízar etc. conciliar una visión religiosa del mundo con las ideas modernas nacionalistas e ilustradas. Así, en *Historia de una alma* (1881), aparecen imbricadas en el relato de su vida: su conversión política se encuentra ligada a su conversión espiritual. En un pasaje, cuenta cómo estuvo expuesto a textos de autores como Bentham, Destut de Tracy, Voltaire o Rousseau, deja claro los peligros morales de tales lecturas, las cuales solo le dejaron el camino de la “incredulidad”:

No hallé otro camino para *salir* (así me lo imaginaba) de mi difícil situación psicológica sino este: la incredulidad, y, por lo mismo, el alejamiento moral y material de la *comuni3n* católica y de toda práctica religiosa. Aun no era ciudadano de la República en 1848, cuando ya repudiaba yo la autoridad de Jesucristo, refugiándome en un deísmo contradictorio y confuso que yo no acertaba á explicarme. (Samper 1881, 156)

Este momento de su vida aparece evaluado como un momento de juventud. El género de las memorias le permitió al autor ponerse en el medio de su reflexión, de forma que convierte su vida en modelo para sus hijas y sus compatriotas. Así, Samper, el que escribe las memorias, ubicado tres decenios más tarde, comentará las dificultades implicadas en una educación basada en estas lecturas “liberales”:

La juventud liberal, al contrario, – mejor dicho, radical, – no es frívola, sino intelectualmente inepta, no obstante su audacia y presuncion, y en lo moral muy poco escrupulosa, sin ideal alguno ni elevacion ni delicadeza de sentimientos. Educada con ejemplos patentes de desprecio por toda religion, de violencia en el gobierno y desden por el deber y el derecho, y con enseñanzas sensualistas y de un utilitarismo que envilece las almas y degrada los caracteres, se ha habituado desde temprano a despreciar todo lo grande y lo noble, á solicitar únicamente el goce, á no estimar otro ideal que la satisfaccion del deseo ambicioso, sin tener menor idea de la grandeza y la gloria del sacrificio. (Samper 1881, 158)

De esta manera, la revisión histórica de su recorrido vital permite a Samper establecer un sistema de valores centrado en la idea del sacrificio, comprendido este desde una perspectiva

cristiana y frente al modelo negativo liberal. Así, servir a la patria implica un sentido de abnegación y de mesura en el pensamiento y en las pasiones, mientras que su contrario estaría marcado por la vanidad, el utilitarismo, sensualismo, etc.

No se debe olvidar que este sistema de valores corresponde a la perspectiva particular de Samper. Sin embargo, las estrategias discursivas utilizadas por el autor – principalmente, la concepción de modelos éticos y la intervención directa de la voz narrativa como comentarista y guía moral – fueron compartidas por otros escritores en la narrativa histórica del momento. El caso de Juan José Nieto resulta bastante significativo. En sus tres novelas, el cartagenero tiende a utilizar el comentario de manera extensa, particularmente para interpelar a sus lectoras.³⁹ El preceptismo literario en la época estuvo dirigido especialmente a las mujeres, quienes se concebían como lectoras ideales de las novelas. Por este motivo, el autor de “las novelas” se preocupa especialmente por aquello que pudiera causarle a las mujeres su lectura (1848, 8). El hecho de que sean las hijas de Samper las primeras destinatarias de su *Historia...* (1881) lo inscribe en esta misma tradición. En palabras de Goldwaser (2015):

Ora como destinataria predilecta, ideal de un público que atiende las producciones discursivas de los hombres románticos e ilustrados; ora como “mujer objeto” que ejemplificaría un ideal, el de un receptor que escucha, lee pero no decide ni critica, es el ideal de un público que se está formando para la República o el componente primordial del orden social, útil para el acatamiento de la política doctrinaria de la época que es la que, al fin y al cabo, abre paso discursivamente a la legitimidad de un Estado. (9)

Por otro lado, la función didáctica de la narrativa histórica no se limita solo al aspecto moral. La cercanía con el discurso de la Historia le permite adquirir también una dimensión gnoseológica relacionada a la transmisión del conocimiento. Razón por la cual en “Las novelas”, se recomienda la lectura de este tipo de textos: “No hai duda que esta clase de novelas es instructiva. Una señora que haya leído el *Talisman* estará mas enterada de lo acaecido en la primera cruzada que la que solo haya leído *Matilde*” (1848, 7). La búsqueda de la “verdad” investida en la revisión del pasado de la narrativa histórica les sirvió para legitimar sus obras a los ojos del público lector, quienes encontrarían lecturas a través de las cuales se formarían en lo moral y en el conocimiento.

En el artículo “Episodios” de la Revista de España (1907), el comentarista de la obra de Acosta resalta su servicio al dar a conocer los períodos del descubrimiento, la conquista y la colonia por medio de sus obras. A pesar de la importancia de estos acontecimientos,

una parte considerable de aquellos heroicos hechos permanece escondida en las sombras del pasado, por falta de una mano paciente y hábil que los entresaque de las confusas monografías ó

³⁹ En mi tesis de maestría, muestro como aparece el comentario en la obra de Nieto (2018, 97-99).

crónicas donde fueron depositados, y revistiéndoles con los caracteres de la vida, reintegrando el conjunto de su sér sin quitarles nada de su verdad histórica ni de las condiciones de su tiempo, los presente á las miradas atónitas de nuestros contemporáneos como ejemplares de otra raza, prodigios de energía moral y material, verdaderos gigantes de una muerta civilización. (1907, 8)

El reconocimiento de la *Revista de España* responde a ciertos intereses ideológicos y al interés en la construcción de la narrativa histórica reside en el servicio que puede hacer el escritor en discursivar ciertos eventos de modo que puedan ser dados a conocer. Esto puede explicar la necesidad de que se hayan mantenido los preceptos horacianos de “instruir y divertir” en tanto harían las lecturas de estas obras más amenas y accesibles, sobre todo para el público femenino, que, según Skinner (2005), constituyó “el público deseado” de la autora, sobre todo para sus novelas históricas publicadas en los periódicos que dirigió (473).

Lo anterior es aplicable también a la narrativa histórica que, como *Historia de una alma* (1881), se enfocó en eventos del pasado reciente. De igual manera que Nieto, Silvestre o Acosta, escogieron discursivizar ciertos eventos anteriores a la república, Samper, Madieto, Torres Torrente o Capella, hicieron lo mismo con otros que sucedieron durante la independencia o después de esta. Al significar eventos cercanos como históricos, fomentaron la creación de una memoria colectiva nacional. Esta intención la hace explícita Torres Torrente en la “Introducción” de *Sombras i misterios...* (1859):

El móvil primordial que ha puesto la pluma en mi mano es el amor a la República. Creo que es un deber sagrado para todo escritor, el rendir homenaje, un tributo al pié de los altares de la patria; i esta convicción íntima y profunda me ha decidido a escribir esta obra. La mayor parte de los hechos que refiero, han tenido lugar en Bogotá capital de la antigua Colombia i posteriormente de la República de la Nueva Granada; hechos que mas tarde figurarán en la historia, aunque me hayan servido para la confección de esta novela: he preferido esta forma i estilo, con el fin de amenizar la narracion. (Torres 1859, 3. Énfasis mío)

En este sentido, resulta también razonable pensar que exaltar eventos tales como el funeral de Santander o el de Vicente Azuero, otro reconocido prócer de la independencia, responden a la intención que tiene Samper de darlos a conocer y situarlos en la memoria colectiva. Como puede notarse, en el proceso de selección de acontecimientos, de su desarrollo y de su difusión se encuentra implicada la función identitaria en tanto se espera formar una Historia nacional.

1.2.3. *La función crítica de la narrativa histórica*

Tal como plantea Gadamer (1993), la conciencia histórica nacida en la modernidad implica un comportamiento reflexivo frente al pasado. A diferencia de la premodernidad, esta

actitud activa: “no oye más bellamente la voz que le viene del pasado, sino que, reflexionando sobre ella, la reemplaza en el contexto donde ha enraizado, para ver en ella el significado y el valor relativo que le conviene” (43). Se trata de comprender que la mirada hacia el pasado se encuentra inscrita en los problemas del presente del observador, quien asume activamente un proceso de organización y de interpretación del pasado, para explicar el sentido filosófico de los hechos y, por ende, explicar mejor su recorrido vital hasta el momento de la enunciación.

Por este motivo, la composición de narrativa histórica es algo más que un ejercicio de enseñanza o de construcción de la identidad nacional; responde a una mirada crítica de los autores sobre su contemporaneidad. Por supuesto, esta perspectiva potencia las otras dos funciones analizadas en los apartados anteriores en tanto resulta posible asumir que la propuesta identitaria y los valores patrios, así como la revisión del pasado implican una toma de posición frente a las discusiones del ámbito intelectual en el que se producen.

En este orden de ideas, al observar las propuestas de Nieto durante el decenio de 1840 se puede encontrar una preocupación por incentivar la cultura y memoria de Cartagena, región de la que proviene en un momento en que esta lucha por una mayor autonomía. Aunque esto lo profundizaremos en los capítulos que siguen, conviene mostrar que, incluso cuando los autores se preocupan por épocas lejanas, lo hacen en respuesta a situaciones de su presente. La narrativa histórica decimonónica concentrada en el pasado reciente presenta con mayor nitidez su función crítica incluso en obras de tema extranjero, cuyo interés reside en presentar eventos históricos lejanos como metáforas de lo que sucede en el país. Tal es el caso de *Los moriscos* (1845) de Nieto, obra en la cual el autor utiliza la expulsión de los moriscos como espejo de su situación de exiliado político: “expulsado también de mi patria, por una de esas demasías de poder tan comunes en las conmosiones políticas, era natural que muchas veces me identificase con los Moriscos al dejar rodar mi pluma” (2)⁴⁰. Así, a lo largo del relato usará el comentario para establecer paralelos, a veces directos, entre ambos momentos históricos.

Por todo esto, es posible comprender las razones por las cuales la narrativa histórica de Acosta se encuentra arraigada a la exaltación del legado español y de un sistema de valores basado en él. La postura de la autora se encuentra alineada con las preocupaciones por establecer una cultura hispana y católica que le hiciera contrapeso a lo impulsado por el

⁴⁰ Nieto fue exiliado de la República de la Nueva Granada de la mano de Tomás Cipriano de Mosquera, cuya familia ocupaba los cargos más importantes de la época, su hermano era el obispo de Bogotá y su cuñado el presidente. Por este motivo, el cartagenero interpreta su expulsión como una decisión arbitraria, un abuso de autoridad permitido por el gobierno de turno. Sobre la biografía de Nieto, recomiendo ver el trabajo de Fals Borda, *Historia doble de la costa. El presidente Nieto* (1981).

radicalismo liberal durante la segunda mitad del siglo XIX. En palabras de Skinner (2005), “su copiosa producción de novelas históricas [...] fue una respuesta a la crisis política que sitiaba a Colombia a [sus] ojos” (478).

Por otro lado, obras como *Historia de una alma* (1881) presentan su actitud reflexiva de manera directa. A pesar de que no sea uno de los propósitos mencionados en la dedicatoria a sus hijas, se deduce que la interpelación a los otros “hombres” como una demostración de la conciencia de realizar un balance crítico del proceso histórico que lo ha llevado hasta su presente. Esto se puede notar en un pasaje en el que comenta las medidas de exilio político a propósito del caso de Camacho Roldán, intelectual colombiano quien estuvo “desterrado de la República, únicamente por sus opiniones políticas” (137):

Entonces, era el partido conservador [...] el que practicaba tan deplorable política, ó al menos la dejaba practicar por sus servidores oficiales. Después, *mutatis mutandis*, hizo lo propio el viejo partido liberal, cuando conquistó el poder; y, á su vez, cuando le tocó gobernar el radical, durante muchos años, estuvo persiguiendo y proscribiendo á obispos, clérigos y conservadores, en nombre de la *idea*, de la “doctrina pura” y de los principios del *progreso*... así ha vivido nuestra pobre *República democrática*, más o menos hasta principios de 1880, gobernada con injusticia ó violencia por las pasiones de partido. (Samper 1881, 138)

Se advierte que la selección de la figura histórica le sirve a Samper como pretexto para introducir una diatriba acerca del proceso histórico de la república. Desde su perspectiva, no existe una diferencia sustancial entre los tipos de gobiernos, mientras estos se guíen por lo que llama las “pasiones de partido”; esto es, acciones tomadas solo por obtener favor político o por rechazo al bando contrario.

Ahora bien, considero necesario llamar la atención sobre dos elementos del pasaje anterior. En primer lugar, apelar a las “pasiones de partido” resulta un lugar común en la producción no solo de la narrativa histórica de la época, sino discursiva en general. No solo Samper y Nieto la evocan, sino autores como Priscila Herrera de Núñez en *Un asilo en la Goajira* (1879-1880) lo resaltan como la causa principal de lo que sucede en el país. Particularmente, se resalta su injerencia en el desarrollo de la violencia fratricida, presentada principalmente en las guerras civiles que azotaron al país a lo largo del siglo XIX. Así la describe la autora en su novela:

Si nuestros gobiernos pensaran sériamente en la civilización del extenso y rico territorio goajiro, Colombia ganaría mucho en todo sentido [...] pero desgraciadamente, á nosotros los colombianos, nos falta tiempo para pensar en las fratricidas guerras civiles, que solo sirven para desacreditarnos con las naciones extranjeras, para empobrecer y barbarizar cada vez mas á nuestro propio país, y para engendrar odios y rencores inextinguibles. (62)

Al comparar ambas citas puede notarse que el problema de la violencia desatada en el territorio se interpreta como una consecuencia de las confrontaciones partidistas. En este tipo de obras los autores logran reflexionar sobre las consecuencias humanas de la guerra fratricida a través de temas como el exilio, las guerras civiles, los abusos de autoridad, etc. Sin embargo, es posible notar que se tratan de tomas de posición del ámbito intelectual en el que se compusieron, lo que las convierte en reacciones en contra del gobierno de turno.

Lo anterior explica el objetivo principal de Nieto en *Los moriscos*, el cual, como ya he señalado, consistió en criticar lo que él consideraba un abuso de poder de Mosquera, representante del gobierno a comienzos de 1840. Por su parte, Herrera de Núñez señala que la causa principal de los acontecimientos de su novela fueron las políticas opresivas que el gobierno federal permitió contra los habitantes de Riohacha:

Hemos dicho ya que hacia algunos años que el Gobierno de Santa Marta cometía grandes injusticias con el departamento de Padilla. Es bien sabido que las injusticias agotan la paciencia de los pueblos y los lanzan á las revoluciones. (25)⁴¹

Las consecuencias descritas por la autora implican una guerra fratricida, la devastación de la comunidad en la que viven los protagonistas y un doble exilio, el primero hacia la comunidad de los guajiros y el segundo hacia Venezuela.

El recorrido realizado hasta el momento permite notar que las funciones adquiridas por la narrativa histórica durante los procesos de constitución de nación en el siglo XIX colombiano son inseparables de sus contextos de enunciación. También permiten observar que esta producción comparte rasgos más allá de las tendencias ideológicas o de los puntos de vista desde los que los intelectuales evaluaron el pasado y su presente. En los capítulos que siguen, se reflexiona sobre los diálogos particulares que establecen las obras en el momento histórico en el que se inscriben. Esto implicará una profundización de los temas planteados en este primer capítulo a propósito de los análisis hechos sobre las obras.

⁴¹ Los eventos de *Un asilo en la Goajira* (1879-1880) tienen lugar en 1867. En ese momento, Los Estados Unidos de Colombia enfrentaba una nueva guerra civil suscitada principalmente por lo que se ha considerado una toma del poder por parte de Tomás Cipriano de Mosquera. Particularmente, el estado de Magdalena, del que hacía parte la Guajira en la época, afrontaba circunstancias que, Camargo, califica de “belicista[s]”. En breve, hubo una fuerte presencia militar proveniente de Bogotá y Cartagena sin justificación (56). Todo lo anterior, unido a la Ley 20 del 16 de abril de 1867, la cual sancionaba cualquier intento por subvertir el orden público establecido, fueron alicientes para el enfrentamiento entre Riohacha y el gobierno de Magdalena, eventos con los que se abre la novela. Un comentario ampliado sobre las implicaciones de todo esto puede encontrarse en el artículo de Ángela Patricia Camargo, “Las milicias en el estado soberano de Cartagena (1863-1886)”.

2. La narrativa histórica y la cuestión religiosa

El papel de la Iglesia católica, así como el de sus creencias y valores morales, ha implicado discusiones complejas en el seno de las sociedades occidentales, sobre todo en lo relacionado con la constitución de los estados modernos. El imperio español y sus colonias de ultramar mantuvieron estrechas relaciones con ella, incluso luego de la instauración de los estados independientes. Esto se puede comprobar con la continuación de la figura del “patronato” por parte de los gobiernos nacionales hasta bien avanzado el siglo XIX⁴². A pesar de los privilegios implicados en estos acuerdos, una parte de los intelectuales de las nacientes repúblicas cuestionaron la pertinencia y la necesidad de su presencia en la organización estatal, especialmente si se quería inscribir las naciones recién formadas en proyectos modernos occidentales.

Las relaciones entre el poder del Estado y la Iglesia católica han sido detalladas en investigaciones como las de González (1997), *Poderes enfrentados. Iglesia y Estado en Colombia* o, más recientemente, Cortés (2016), *La batalla de los siglos Estado, Iglesia y Religión en Colombia en el siglo XIX. De la Independencia a la Regeneración*. Estos trabajos ponen de manifiesto la complejidad implicada en el enfrentamiento de organizaciones poco homogéneas: “ni la Iglesia, ni el liberalismo ni el conservatismo han sido organizaciones monolíticamente indiferenciad[a]s ni siquiera en los momentos de mayor conflicto” (González 1997, 126-127). El análisis de esta compleja relación está fuera de los objetivos del análisis aquí presentado, aunque sí es necesario considerar cómo la narrativa histórica participó de las discusiones suscitadas a propósito de este problema durante el siglo XIX. La revisión del pasado fue un medio que permitió a los autores tomar posición sobre este. Sin embargo, considero importante hablar someramente del sinuoso itinerario de ambos poderes durante el siglo XIX, puesto que sin esto las posturas de los narradores históricos resultarían hasta cierto

⁴² El “patronato” fue una figura legal acordada entre el Papa y los reyes de la época del descubrimiento a través del cual se le otorgaba a estos últimos la potestad de crear nuevas fundaciones eclesiásticas, de administrar regalías, diezmos y otros dineros provenientes de esas fundaciones y de nombrar nuevos miembros del clero, siempre y cuando se mantuvieran la doctrina católica en las colonias. Las nuevas naciones formadas de la colonia intentaron mantener estos privilegios transformando el carácter “real” de esta figura en uno “nacional”, puesto que, como señala Cortés (2014), era una forma de controlar la institución eclesiástica, que era importante no sólo por su historia colonial, sino por el papel que cumplió al defender y legitimar la Independencia” (103). Para ampliar este punto, recomiendo ver el *dossier* “El patronato de la Iglesia americana: de la Monarquía a los Estados nacionales” de *Historia crítica* n° 52 (2014).

punto incomprensibles.⁴³ El siguiente recuento permite comprender cómo evolucionó la narrativa histórica y la afinidad de los intelectuales que la produjeron.

A medida que los liberales avanzaron en su proyecto de Estado laico y menguaron el poder de la Iglesia entre 1849 y 1870, se percibe una mayor publicación de reflexiones de tendencia anticlerical. Sin embargo, el cuestionamiento de este proyecto, que llega a su auge con la instauración de un “régimen de cristiandad”⁴⁴ en 1886, coincide con una mayoría de obras que resaltan el papel civilizador del catolicismo en el desarrollo histórico de la nación. En este momento, la Iglesia se ve enfrentada al modelo de estado moderno que se pretendía establecer; un estado que pudiera dominar a esta institución que tanto poder había detentado durante siglos.

A lo largo del siglo XIX, en los diferentes gobiernos, se buscó establecer medidas que mantuvieran a raya la influencia de la Iglesia, para que no interfiriera en los asuntos del estado. Muestra de esto es la aprobación del patronato republicano en 1824, que regiría hasta 1853, cuando se separa la potestad eclesiástica de la estatal tras la propuesta del presidente José Hilario López. Durante esos años, en los que comienza a producirse la narrativa histórica estudiada, tiene lugar la Guerra de los Supremos (1839-1841), surgida del conflicto creado por el cierre de los conventos menores en Pasto. Justo finalizada esta guerra, José Ignacio Márquez y de Pedro Alcántara Herrán decidieron implantar en sus gobiernos un proyecto educativo centrado en la educación religiosa y dirigido por la Compañía de Jesús, que regresa tras casi cinco decenios de ausencia.

Este impulso religioso no detuvo las reformas del primer gobierno de Tomás Cipriano de Mosquera, quien practicaba la vigilancia a la institución, pero le otorgaba su independencia. Durante su mandato, pretendió controlar el poder económico de la Iglesia aboliendo los diezmos y solicitando legislación en contra de la acumulación de bienes en sus manos. Sin embargo, fueron los gobiernos del recién formado partido liberal quienes desde 1850 comienzan a socavar el poder eclesiástico. No solamente expulsan a los jesuitas en 1851, sino que eliminan el fuero eclesiástico en 1852, declaran la separación entre el Estado y la Iglesia e instauran la libertad de cultos para 1855, lo que da espacio a la presencia de tendencias

⁴³ La siguiente reconstrucción historiográfica ha sido elaborada principalmente a partir del trabajo ya mencionado de González (1997) y del volumen dirigido por Ana María Bidegain, *Historia del cristianismo en Colombia. Corrientes y diversidad* (2004).

⁴⁴ Según Richards (1984), un régimen de cristiandad es una “[...] forma determinada de relación entre la Iglesia y la sociedad civil, relación cuya mediación fundamental es el Estado [...] en un régimen de cristiandad la Iglesia procura asegurar su presencia y expandir su poder en la sociedad utilizando antes de todo la mediación del Estado” (10. Cit. En Cortés 2011, 44).

protestantes en el territorio nacional y permite también el matrimonio civil. Estas propuestas anticlericales tuvieron gran impacto en la sociedad civil, que dependía de la institución religiosa para el mantenimiento del bienestar y la cohesión social, de forma que las medidas fueron criticadas por no adecuarse a la idiosincrasia de un pueblo formado en la tradición del catolicismo. Novelas como *Manuela* (1865) de Eugenio Díaz o la experiencia de Ancízar en su *Peregrinación de Alpha* muestran hasta qué punto la población alejada de los centros de control político mantenía estrechas relaciones con la Iglesia católica para la organización de la vida cotidiana, de las fiestas locales y de la educación.

Esto llevó a un breve intersticio en el que el gobierno de José Melo suspendió en 1855 la separación de potestades y a que, en 1858, el de Manuel María Mallarino pidiera el regreso de la Compañía de Jesús. Esta breve reconciliación con la Iglesia católica duraría hasta 1861, año en que Tomás Cipriano de Mosquera vuelve a la presidencia en tres periodos distintos⁴⁵ y se instaura una hegemonía liberal hasta finales de la década de 1870. En esos años, la posición de Mosquera se radicaliza, puesto que siente el poder del clero como una amenaza para el proyecto civilizador y la armonía social tras la alianza de un sector eclesiástico con el partido conservador y con los liberales de tendencia moderada. Así, en 1861 decreta la ley de tuición de cultos que permitía un control del estado sobre la creación y mantenimiento de comunidades religiosas, así como la desamortización de los bienes en manos de estas comunidades. A los obispos y otros funcionarios de la jerarquía de la Iglesia se les pidió jurar obediencia al poder civil antes que al Vaticano. Aunque esta situación no se mantuvo debido a la oposición de muchos miembros del clero, puso a la institución religiosa frente al poder civil, lo cual resultó en problemas de orden público durante estos dos decenios.

Con las guerras civiles causadas por motivos religiosos el gobierno atenúa poco a poco las medidas. Las leyes de tuición fueron derogadas en 1867 y un año después se detiene el proceso de desamortización de bienes, además se devuelven ciertos edificios para que se usen como recintos religiosos. Sin embargo, a comienzos de 1870, el gobierno impulsó una reforma educativa laica, gratuita y de espíritu protestante. Evidentemente, la Iglesia, que había tomado fuerza a nivel internacional por el proceso de centralización del poder en el Vaticano, conocido como Romanización, condenó la reforma educativa y los obispos colombianos sancionaron un concilio en 1873 en el que buscaron garantizar la educación católica en el país.

⁴⁵ Mosquera es presidente primero seis días entre el 4 al 10 de febrero de 1863; luego del 14 de mayo de 1863 al 8 de abril de 1864; finalmente, entre el 20 de mayo de 1866 al 12 de mayo de 1867.

La guerra civil de 1876, llamada también de “Las escuelas”, tuvo como origen los descontentos acumulados por el poder de la Iglesia y el fracaso de la reforma educativa, la cual no contaba con la infraestructura ni los recursos económicos para su éxito. Rafael Núñez y Miguel Antonio Caro proponen un proyecto regenerador para que el sentimiento católico e hispanista recuperara a la nación de las crisis espirituales, políticas, económicas, sociales y culturales que el pensamiento liberal de las últimas tres décadas había ocasionado. Por este motivo, en la Constitución de 1886, la cual rigió hasta 1991, se declaró el catolicismo como religión de Estado y a la Iglesia como encargada de la educación pública, además de que se la exoneraba de pagar impuestos. Las discusiones entre ambos poderes se allanan con la firma del Concordato, que oficializaba a ojos del poder papal la unión entre la Iglesia y el Estado.

La relación entre Estado e Iglesia católica resultó un tema ineludible en la conformación del Estado-Nación colombiano y del proceso de consolidación de una identidad nacional. Las polémicas intensas sobre el papel de la institución romana y la naciente república dominaron buena parte de la época estudiada aquí. En palabras de Padilla (2014):

El periodo 1840-1870 se caracteriza por los debates librados alrededor de las relaciones entre el Estado y la Iglesia. Al delimitarse ideológicamente los partidos liberal y conservador, se inicia un periodo de debates y de guerras civiles cuyos motivos principales fueron la separación del Estado y la Iglesia, la autonomía de ésta y las funciones que debía desempeñar en la educación y en el modelo republicano de gobierno. (Padilla 2014, 248)

Para 1881, en *Historia de una alma*, Samper se quejaba de cómo la cuestión de los jesuitas terminó por mezclar a los partidos políticos con la religión en detrimento de ambas causas:

[...] aquellos buenos sacerdotes, que enseñaban mucho y bien y se distinguían por sus intachables costumbres y su habilidad de predicadores, vinieron a servir como bandera política. La religión quedó así complicada con la política, y ésta con la religión, y nuestros partidos tomaron desde entonces un aspecto como de sectas enemigas. Era una gloria fructuosa el defender con calor a los Jesuita, y el atacarles un acto de valor y audacia; de suerte que la prensa tomó el más apasionado giro y áspero lenguaje, en pro y en contra de la Compañía de Jesus. Nada podía ser más pernicioso que esta situación de la política, así para la causa de la libertad republicana como para la del catolicismo. (Samper 1881, 149)

Este comentario de Samper permite observar la complejidad de este problema en el desarrollo político decimonónico; además de que perfila al autor en una tendencia tolerante sobre la Iglesia y sus representantes, lo cual llama la atención en su caso, puesto que en la década de 1840 había escrito en contra de ellos. Sin embargo, esta actitud es menos sorprendente si se tiene en cuenta que los intelectuales colombianos tendieron a mantener “los valores y principios religiosos infundidos por el catolicismo español” (Padilla 2014, 247) durante el siglo XIX; además, la publicación de Samper se hace eco en los principios de la

Regeneración que hacía nuevamente a la Iglesia un faro moral y espiritual del país. No se debe olvidar que las memorias de Samper se publican a comienzos de 1880, en el momento en que se abrían espacio tales ideas en el contexto social y político del país.

Por otro lado, el fragmento permite notar lo que Cortés (2003) llama una “polarización maniqueísta” (224) que circula en la *situación sociolingüística* de la época de la época. La prensa instrumentalizó el problema religioso al convertirlo en un tema alrededor del cual se consolidaron las posiciones ideológicas. Si se tiene en cuenta, como ha señalado Zima (2010), que “los problemas sociales y económicos toman, para el escritor, la forma de problemas lingüísticos” (273), es posible notar que la injerencia de las discusiones a nivel discursivo se encuentra relacionada con la puesta en forma de las obras aquí estudiadas. Para la época, como ha señalado Padilla (2016), “el cristianismo, el catolicismo, el jesuitismo, el matrimonio civil, los ritos católicos, la educación moral y religiosa, la participación de la Iglesia en los asuntos del Estado, entre otros aspectos relacionados con la religión católica [...] alimentaron los códigos semánticos de las ideologías en pugna” (129). Las guerras civiles decimonónicas fueron causadas, entre otras cosas, por decisiones administrativas y legislativas que socavaron el poder eclesiástico e, incluso, debilitaron su presencia en el país, como se demuestra en el caso de los jesuitas. Las medidas tomadas en el gobierno de Mosquera en 1863 llevaron incluso a pedir la expulsión del entonces Arzobispo de Bogotá, Antonio Herrán. Sin embargo, tal medida no logra consumarse debido a la oposición clerical y a la intervención de otros políticos no tan radicales, como Juan José Nieto y José María Samper.⁴⁶ Sin embargo, la pregunta por la religión católica se encuentra inserta en discusiones de orden cultural, moral y social. No se trató solo de cuestionar la injerencia del clero católico en las decisiones políticas, sino de preguntarse también por el peso que ejercía en las costumbres y en las creencias de la sociedad colombiana del siglo XIX.

Por tal motivo, no debe perderse de vista que consideramos las obras estudiadas desde su *dimensión signica* (Mukařovský 2000) y, por tanto, poseedoras de un *carácter doble* (Zima 2010). Se trata tanto de creaciones artísticas posicionadas según la forma en que el autor comprende y evalúa la tradición literaria, como juicios valorativos que apuntan a los intereses ideológicos a nivel social. Enmarcados en la producción de narrativa histórica, las discusiones sobre la religión tomarán mayor fuerza en la función moral explicada en el capítulo anterior. A

⁴⁶ Esto lo cuenta el mismo José María Samper en su *Historia de una alma* en el capítulo XVI de la tercera parte.

partir de ella y de los recursos técnicos narrativos, es posible leer la toma de posición de los autores sobre el problema religioso.

A pesar de la actitud anticlerical sostenida por los intelectuales radicales del liberalismo en la segunda mitad del siglo XIX, se mantuvo generalizada una aceptación de los principios espirituales y morales provenientes del catolicismo. El rechazo a la institución de la Iglesia católica como institución por parte de algunos letrados colombianos no se originó necesariamente en ateísmo: “el problema básico no era tanto la fe católica como el sitio de la Iglesia en la sociedad civil y en el mundo político” (González 1997, 153). La defensa del cristianismo trató de “ratificar la fe o la revelación cristiana, [...] la esencia católica de la nación” (Padilla 2016, 250). Aunque esta fue una bandera de las posiciones políticas conservadoras, los liberales, en especial los moderados, tuvieron que reconocer la presencia fundamental de esta religión en el proceso histórico de las repúblicas americanas. En palabras de Madiedo (1858): “una vez, los españoles [estuvieron] en América, con ellos vino a estas rejiones lo mejor que el mundo poseía, el Cristianismo” (4).

La búsqueda de una “esencia” cristiana-católica implicó un trabajo de revisión del pasado. Puesto que las reflexiones realizadas en la narrativa histórica estuvieron inmersas en las discusiones a nivel social, la narrativa histórica se adecúa a su situación sociolingüística (Zima 2010, 278), la cual permea la elección del material verbal, de sus códigos semánticos y sus posibilidades temáticas. Como se ha expuesto con anterioridad, se tendió a representar principalmente tres momentos del pasado: el prehispánico, el colonial y el republicano. Relacionado con el primero, la discusión sobre la religión intentó demostrar cómo la espiritualidad de las comunidades indígenas se acercaba a los principios cristianos para así evaluar su “grado de civilización”. Las culturas de estos pueblos se vieron desdibujadas y manipuladas debido a la representación hecha desde perspectivas históricas occidentales, en las que las comunidades indígenas fueron vistas como un estado previo en el progreso civilizatorio. Se trata de un caso de “heterogeneidad” en la representación discursiva, en el que “las instancias de producción, realización textual y consumo pertenecen a un universo socio-cultural y el referente a otro distinto” (Cornejo 1978, 17). En último término, constituye una de las formas de violencia con la que los letrados criollos trataron de implementar sus proyectos de civilización (Rojas 2001). Incluso desde un punto de vista americanista, se trató de mostrar que las culturas antes de la llegada de los europeos poseían valores semejantes o, a veces, más avanzados, que las culturas del conquistador.

No debe resultar entonces sorprendente que autores como Nieto en *Ynggermina* (1844), Pérez en su tetralogía sobre los incas (1856-1858), Silvestre en *El último rei de los muisca* (1864) o Avella en *Anacaona* (1856), exaltaran ciertos elementos de los cultos religiosos. Entre los que se pueden contar las honras fúnebres, el culto al sol como deidad protectora, la organización espiritual, entre otros. El objetivo consistió en resaltar el supuesto grado de civilización. Por ejemplo, Silvestre (1864) insiste en comparar la cultura muisca con las grecorromanas, como se puede ver en la descripción de un templo al sol muisca: “El templo del SOL era, en fin, una obra portentosa del arte, una pasmosa maravilla!... él fué al nuevo mundo lo que el templo de Diana al orbe civilizado. Una muestra espléndida de los adelantos, de los progresos, de la cultura de un pueblo” (82). Vale la pena mencionar que la comparación termina con una nota en la que el autor cuenta cómo este templo fue destruido al ser saqueado, evento que termina por mostrar la similitud de la cultura muisca con la griega: “El templo del sol, como el de Diana, fué destruido por el crimen de un soldado!” (112). Este tipo de gestos en las obras pueden leerse tanto como un intento por deslegitimar la conquista y, a la vez, por representar el pasado indígena a partir de patrones occidentales.

Las obras enmarcadas en el proceso colonial tendieron a revisar la agencia civilizadora de la Iglesia en el marco de la ocupación hispánica. El hecho de que la Iglesia católica fuera una institución presente desde la Conquista implicaba enlazar la reflexión sobre el problema se con la discusión del legado español en la constitución de la sociedad colombiana, como puede rastrearse en la discusión entablada entre Vergara y Vergara en su *Cuestión española* (1859) con Murillo Toro, lo cual se ampliará en el siguiente capítulo. Consecuentemente, es posible observar al menos dos tendencias en las obras de este período. Por un lado, algunos autores como Acosta sostendrán que el orden religioso fue fundamental en el desarrollo colonial y que fue vital para la constitución de la sociedad colombiana; esto se aprecia en *Los piratas en Cartagena* (1886) y en *Juana la bruja* de Caicedo. Por otro lado, otros escritores muestran una posición crítica frente a la institución eclesiástica por su participación en el proceso de conquista y evangelización, como se lee en *Atahualpa* (1856) o *Los pizarros* (1857) de Pérez. Como ya hemos advertido, esta situación no recaía en la negación espiritual; por el contrario, es posible advertir como los autores continuaron exaltando los principios cristianos como guías éticos para la axiología de los personajes.

Las obras dedicadas a la revisión del pasado republicano presentan tendencias similares a las del grupo anterior. Se advierte en ellas la presencia constante de la institución y su injerencia en los eventos de la república, como se puede ver en los cuadros escritos por

Madiedo en *Nuestro siglo XIX*. Obras como *Historia de una alma* de Samper o la *Sombras i misterios...* de Temístocles Avella sostienen la necesidad de una moral cristiana, pero cuestionan que la Iglesia se inmiscuyera en las cuestiones políticas de la época. Particularmente, la autora de *Un asilo en la Goajira* (1879-1880) insiste en la vigencia de la educación moral cristiana a fin de mantener el orden civilizado, a partir de su comparación con las costumbres de las culturas indígenas de la región del norte de Colombia. En esta novela, la falta de los preceptos religiosos fomenta el espíritu salvaje, representado en sentimientos de ira y venganza, contra el cual la protagonista, la señora Silva, lucha tratando de educar a los guajiros en los preceptos de la religión católica, como sucede en el capítulo VIII.

Con el ánimo de sintetizar lo expuesto en los párrafos anteriores, es posible identificar tendencias en las tomas de posición sobre la cuestión religiosa en la narrativa histórica del siglo XIX colombiano. Aunque pareció haber un consenso que postulaba la moral cristiana como una necesidad histórica y social, en las obras se filtraron las polémicas sobre el lugar de la institución en la organización estatal y civil. Dado este panorama inicial, en las siguientes páginas, profundizo en esta problemática en tres momentos. En primer lugar, analizo la presencia constante de una ética cristiana que se constituye en el sistema de valores, una forma arquitectónica, en el sentido de Bajtín (1989), que sostienen las obras estudiadas. En la segunda parte, se estudian algunas estrategias narrativas que evidencian la defensa de los valores cristianos, particularmente la construcción axiológica de personajes o el uso del comentario para de interpretar los eventos de acuerdo con la moral católica. En un tercer momento, se observa cómo las obras presentan las tomas de posición en la cuestión religiosa. Particularmente, el interés consiste analizar la postura frente a la Iglesia Católica presentada por medio de la narrativa histórica. Considero necesario aclarar que mi interés consiste en explicar las relaciones dialécticas entre la serie literaria y la serie social, más no una relación causal entre estas, así como señalar la importancia de la producción narrativa histórica en las discusiones del momento.

2.1. La tendencia cristiana en los productores de narrativa histórica decimonónica

Los intelectuales colombianos del siglo XIX se caracterizaron por mantener una perspectiva cristiana del mundo, sin importar la orilla ideológica en la que se posicionaron. No solo se trataba de una cuestión política, la religión católica permeaba la vida cotidiana de los entonces neogranadinos, tanto a nivel de las costumbres y actividades como de la educación

recibida por los letrados. En *Historia de una alma* (1881), Samper resalta la influencia religiosa adquirida de su madre, quien “no tenía más ideal que Dios, la familia y el cumplimiento del deber” (29); así como el ambiente moral y religioso de Honda, Tolima: “En la época de mi infancia y mi adolescencia, y todavía muchos años después, las gentes de mi ciudad natal se distinguían por tres buenas cualidades: un serio sentimiento de religiosidad, un espíritu general muy hospitalario, y una notable moralidad de las costumbres” (29).

La presencia generalizada de la doctrina cristiana en las perspectivas de los intelectuales hace pensar que se trató de un elemento fundamental de aquello que Bourdieu (2003) identifica como *habitus* de clase. En este sentido, los principios y valores cristianos del catolicismo hacen parte de un “sistema de las disposiciones socialmente constituidas que, en cuanto estructuras estructuradas y estructurantes, son el principio unificador del conjunto de las prácticas y de las características de un grupo de agentes” (79). El ambiente católico de la República de la Nueva Granada terminó por constituir “disposiciones inconscientes” que fueron “interiorizadas” (89) por los autores de la narrativa histórica colombiana. Como resultado, la axiología cristiana se convirtió en la base del sistema de axiomas que sostienen a estas obras. Todas sin excepción se sostienen en una sólida visión cristiana del mundo.

Dos elementos del contexto histórico propiciaron el afianzamiento de esta visión cristiana en las obras históricas de la época. Por un lado, la persistencia de la idea moralizante en el discurso literario decimonónico colombiano motivó a los autores a seguir utilizando los valores cristianos como faro moral en sus obras. Por otro lado, la discusión sobre la pertinencia de la institución eclesiástica en la organización estatal permeó la situación sociolingüística en la que se producían las obras. La defensa de los valores cristianos en la sociedad neogranadina tiene lugar en un extenso corpus de textos publicados en diversos periódicos que cubrían los diferentes espectros ideológicos de la época, en lo que Padilla (2014) llama como literatura apologética.⁴⁷ Por supuesto, esta tenía diferente significación para cada bando: mientras los conservadores argumentaron la necesidad de mantener juntos el Estado y la Iglesia; los liberales, radicales o no, la utilizaron para defenderse “de los ataques conservadores que [los] tildaban [...] de ateos o incrédulos” (Padilla 2016, 188). A pesar de su crítica sobre la participación política de la iglesia y la defensa de principios de libertad individual o económica, la posición liberal de la época no implicó necesariamente el abandono de los principios católicos. Vale la pena recordar en este punto que Samper (1881) se quejaba de que la expulsión

⁴⁷ Padilla (2014; 2016) ha trabajado más extensamente esta cuestión, rastreando en periódicos de tendencia conservadora, liberal y radical artículos en los que se defienden desde cada tribuna los valores del catolicismo.

de la Compañía de Jesús en 1849 hubiera tenido como consecuencia la politización de la religión, puesto que a partir de ese momento los partidos tomaron “un aspecto como de sectas enemigas” (149).

Para el pensamiento ilustrado (Rousseau, Voltaire, Diderot), el sentimiento religioso y la institución eclesiástica eran incompatibles con la idea del progreso humano, de ahí que la “apología” buscara la forma de integrarlos. Como argumenta Padilla (2016, 188), la respuesta fue encontrada principalmente en el pensamiento de Chateaubriand, sobre todo en *Le génie du christianisme* (1803), y en la experiencia de Tocqueville en Estados Unidos, descrita en *De la démocratie en Amérique* (1835). En ambos autores, los intelectuales hallaron una forma de defender el catolicismo y sus ventajas para el mantenimiento del orden civilizado, puesto que el sentimiento religioso fomentaba la unión y la igualdad sobre la dispersión individual.⁴⁸ Particularmente, Chateaubriand (1966) escribe que la perfección de la religión católica tiene ventajas sociales, además de atributos morales y estéticos:

De toutes les religions qui ont jamais existé la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres; que le monde moderne le doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites [...] Il n'y a rien de plus divin que sa morale; rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte [...] elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste. (Chateaubriand 1966, 57)

Manuel María Madiedo expondría en *Ideas fundamentales de los partidos políticos de la Nueva Granada* (1858) que tal doctrina se encuentra basada “en la conciencia” y “en la gran lei del progreso cristiano, derivacion de una proteccion de la fuerza de todos para la conservacion del derecho de cada uno” (13). Como puede notarse, la utilización de un lenguaje similar al de los escritores franceses mencionados antes demuestra el conocimiento que los intelectuales tenían de sus postulados, los cuales acogieron con el fin de defender su posición en los debates de la época.

Sin embargo, a pesar de que se trató de una cuestión pública, los productores de la narrativa histórica parecieron haber dado por sentada la superioridad moral de la religión

⁴⁸ Las ideas cristianas ejemplifican en el pensamiento de Tocqueville el deseo de unidad y de igualdad por medio del sentimiento religioso: “ce que j'ai dit précédemment que l'égalité porte les hommes à des idées très-égénères et très vastes, doit principalement s'entendre en matière de religion. Des hommes semblables et égaux conçoivent aisément la notion d'un Dieu unique, imposant à chacun d'eux les mêmes règles et leur accordant le bonheur futur au même prix. L'idée de l'unité du genre humain les ramène sans cesse à l'idée de l'unité du Créateur, tandis qu'au contraire des hommes très-séparés les uns des autres et for dissemblables en arrivent volontiers à faire autant de divinités qu'il y a de peuples, de castes, de classes et de familles, et à tracer mille chemins particuliers pour aller au ciel” (1848, 41)

cristiana. Las obras seleccionadas en esta investigación se caracterizan por la ausencia de una problematización de estas creencias en el periodo de tiempo estudiado. Para demostrar esto, traeré a colación ejemplos de diversos autores ubicados en diferentes posiciones ideológicas y temporales, lo cual permitirá, además, delinear algunas particularidades de su defensa de la religión. Vale la pena recalcar que la división entre partidos políticos realizada a continuación tiene un interés metodológico; es decir, más que encasillar a los autores y predisponer el contenido de sus obras, el objetivo es evidenciar la presencia del sistema de valores cristianos en la narrativa histórica de la época.

Antes de realizar esto, resulta necesario señalar que las memorias de la época no se ajustaban a lo planteado anteriormente. La presencia de un narrador en primera persona que se identifica como el autor de la obra permite la introducción de reflexiones de índole personal que la mirada objetiva del narrador omnisciente dificulta.⁴⁹ De esta forma, autores como Florentino González, en *Memorias. Controversias bolivarianas* (1853), o el mismo Samper en *Historia de una alma* (1881) dieron espacio a la representación de las cavilaciones que sufrieron tras la confrontación de las creencias en que fueron educados y las ideas de los ilustrados franceses y, si bien estas siempre terminaron en la afirmación de las primeras sobre las segundas, se constituyen en postulado crítico a partir del cual se entrevé el contenido de la discusión en la esfera pública. Es pertinente mencionar que se trata en ambos casos de figuras que militaron entre los liberales radicales, a pesar de que el segundo sufrió una “transformación” ideológica, como ya se ha explicado en el capítulo anterior.

En este orden de ideas, González escribe que durante su formación en el colegio de San Bartolomé a los 18 años estuvo abierto a la influencia de pensadores como Voltaire, Rousseau, Volney y Diderot, mientras, al mismo tiempo, escuchaba a los oradores eclesiásticos en las iglesias y otros defensores de la fe católica. La combinación de estas dos fuentes creó en él un

[...] conflicto de contrapuestas ideas [...] mi espíritu se hallaba en aquella situación penosa de la incertidumbre, en que cae el hombre cuya creencia ha sido desquiciada y no substituida por otra que tranquilice su conciencia. Ya no era yo creyente de los que antes se usaban; pero tampoco era creyente ilustrado, como se apellidaban los que, habiendo dado de mano a las añejas preocupaciones, se presentaban como cristianos puros del Evangelio. Yo no era nada: mi cabeza era un enjambre de dudas y nada más. No era posible permanecer en este estado. Me contraje, pues, a meditar sobre lo que había leído, y a estudiar con atención este negocio importante, y como procedía en ello por buena fe y sanas intenciones, la tranquilidad del ánimo fue volviendo poco a poco. Sin embargo, no era negocio de algunos meses, ni de un año, el fijar mis ideas completamente sobre este punto; y así es que unas veces caía en los extravíos de la impiedad, y

⁴⁹ En el siguiente apartado, se explorará con más detalle la forma como el narrador omnisciente fue utilizada para proponer juicios morales sobre los hechos narrados. La objetividad de este tipo de narración permitió la expresión de máximas y de comentarios con los cuales se interpretaron los sucesos históricos a partir de los valores cristianos.

otras hallaba sobrecogido por los terrores de la superstición. No fue sino tres o cuatro años más tarde que terminó esta versatilidad de la incertidumbre, *y que convencido de la verdad del cristianismo, puro, sin los accesorios con que el interés, la superstición y el fanatismo lo han desfigurado a punto de no conocerlo, me quedé cristiano.* (González 44. Énfasis mío)

La confirmación de sus creencias cristianas puede leerse aquí no solo como una muestra del grado en que el contexto cristiano-católico predisponía a los intelectuales de la época, sino también como una defensa ante las acusaciones de sus contradictores políticos. Precisamente, luego de tan larga explicación, González no duda en afirmar: “mis enemigos me han pregonado como impío y ateo; peor para ellos, que se han degradado con tal calumnia” (85). El tipo de espiritualidad que expondrán autores como González, Pérez o Torres se enmarca en la entrada de valores protestantes. Algunos intelectuales defenderán la libertad de cultos como un asunto de la conciencia individual, de ahí su acentuación del sentimiento anticlerical, más no ateo.

Por su parte, Samper (1881) profundizará más en sus debates internos a lo largo de toda su obra. Como menciona desde el inicio, su formación estuvo debatida entre su madre creyente y su padre deísta. Este debate cobraría forma de duda a partir de las lecturas mencionadas también por González, a las que agrega autores como Destut de Tracy, de Holbach, de Bentham y de D’Alembert, las cuales terminaron por alejarlo de la “*comuni3n cat3lica* y de toda práctica religiosa” (171). Sin embargo, estas declaraciones no traslucen un sentimiento antirreligioso. Por el contrario, el autor califica estas lecturas como “envenenadas” y se lamenta de haber sido expuesto a ellas. La revisi3n de su pasado le permite tomar distancia de las ideas de los autores mencionados y, sin aceptar a la Iglesia cat3lica, en su condici3n de instituci3n, reconoce su disposici3n hacia estos valores. Hacia el final del libro cuenta que, aproximadamente en 1862 haba3a logrado ya definir sus creencias religiosas y afirmar el potencial civilizador que reside en el catolicismo; el tono del pasaje recuerda las palabras de Tocqueville:

En cuanto al catolicismo, yo vea3a el espect3culo que con 3l ofrecían Francia e Italia, Espa3a 3 Irlanda y las Rep3blicas Hispano-Americanas, y estaba muy lejos de hallar satisfactoria su manera de ser, por mucho que me pareciese haber en ella un elemento de salvaci3n encarnado en el principio de unidad [...] Mientras m3s consideraba yo las m3s grandes obras de la civilizaci3n, mas me persuadia de que ellas habian su principal inspiracion en el catolicismo, 3 pesar de todos los errores profesados y todas las faltas cometidas al amparo 3 en nombre de esta religi3n. (Samper 1881, 495)

El recorrido propuesto por Samper permite observar con mayor nitidez el arraigo del sentimiento cristiano en su formaci3n, por lo que este se convierte en interlocutor de las ideas ilustradas que aprende m3s tarde. En concordancia con lo explicado en las p3ginas anteriores, la obra muestra c3mo los intelectuales tuvieron que buscar medios que les permitieran conciliar sus creencias cristianas con los postulados progresistas de la 3poca.

En este sentido, la defensa de Samper de su sentimiento religioso tiene tintes de un asunto personal más que de defensa contra sus enemigos, como sucede en la obra de González. Sin embargo, esto no quiere decir que la obra no tuviera un correlato en el ámbito político y cultural de la época. Como ya se mencionó en el capítulo anterior, *Historia de una alma* (1881) cuenta una historia de transformación política e ideológica que busca trascender la vida privada del autor, en tanto este presenta su vida como la de “muchos hombres y acontecimientos” y parte de la “historia de la Patria” (VII-VIII). Publicada en pleno auge de las ideas regeneracionistas, una obra de este tipo legitima la conversión política y la adopción de los principios cristianos en la conformación de la nación.⁵⁰

El carácter defensivo que toma el sentimiento cristiano en las memorias se difumina en obras de narrativa histórica, incluso tratándose de autores en los que es posible identificar ideas de tendencia liberal, como es el caso de Bernardino Torres Torrente en *Sombras i misterios...* (1859). La defensa del cristianismo en esta se conjuga con una exaltación de la ciencia, motores del progreso civilizatorio para el autor. Llama la atención que la obra posee dos ediciones espaciadas considerablemente la una de la otra: la primera del año 1859 y la segunda de 1874.⁵¹ Si bien debido a los objetivos de esta investigación no es procedente un trabajo comparativo entre ambos volúmenes,⁵² puede afirmarse que la mayor diferencia entre ambos consiste en la adición de un “Prólogo”, sin eliminar la “Introducción” de la primera edición.

Los dos paratextos son claves para comprender cómo se inserta la defensa del cristianismo en la obra del autor. En la “Introducción”, Torres (1874) trata de dejar claro que la función moral de su obra se encuentra guiada por los principios cristianos: “Es, pues, una obra esencialmente histórica i descriptiva a la vez que sus cuadros se hallan Iluminados por la

⁵⁰ El cambio de partidos políticos parecía ser un fenómeno común en la época. Entre los más destacados se encuentra el paso de Samper del liberalismo al conservadurismo y el de Isaacs al liberalismo. Según Padilla, este fenómeno estuvo impulsado principalmente por la posición frente a la cuestión religiosa de cada intelectual: “el paso de un partido a otro estuvo determinado (la oposición o la adhesión) por la idea de una nación cuyo orden público se organizará alrededor de los valores religiosos en una sociedad que había hecho suya la religión católica” (2016, 89).

⁵¹ Las ediciones consultadas en esta investigación provienen del acervo bibliográfico de la Biblioteca Nacional de Colombia. Sin embargo, las fechas de publicación de la segunda edición no son claras. En los metadatos de este volumen se señala que la publicación es de 1860, aunque esta anotación se encuentra marcada con un signo de interrogación “?”; mientras que una anotación *exlibris* hecha a mano en la primera página indica que la fecha es de 1874. Por tratarse de una anotación directamente en el impreso y por la duda manifestada por la institución, consideraremos esta segunda fecha como la de publicación.

⁵² Este tipo de objetivo se plantea a partir de la crítica textual. Fuera del trabajo de María Cristina González en la edición de *María* de Isaacs (2005), estas reconstrucciones son prácticamente inexistentes. Problemas como el ya mencionado sobre la fecha de publicación de la segunda edición de *Sombras i misterios...* son muestra de la urgente necesidad de plantear ediciones que despejen este tipo de dudas, lo cual no solo favorecería el trabajo académico, sino también la difusión de este material entre el público lector.

luz filosófica de la moral evangélica” (3-4). Sin embargo, parece que esta aclaración no fue lo suficientemente fuerte para una obra en cuyo contenido se lee una crítica al mismo fanatismo religioso al que aludía González. En el “Prólogo”, el autor reconoce que la primera edición tuvo éxito a pesar de que “la narración de algunos hechos ha debido herir la susceptibilidad de los sectarios de alguna escuela política o religiosa” (I). Consecuentemente, explica que la segunda edición nace con la necesidad de corregir algunas de esas narraciones para “moralizar i combatir las preocupaciones” (I) suscitadas por su obra, que no es otra cosa que vencer “la supersticion i el fanatismo [...] los dos escollos de la filosofía” (II).

Por supuesto, esto no implica un sentimiento antirreligioso, sino un intento por conciliar la doctrina cristiana con el progreso científico. Precisamente, más de la mitad del “Prólogo” consiste en un largo elogio sobre los adelantos científicos y técnicos del siglo XIX, tales como la invención de la fotografía, de la locomotora a vapor o del telégrafo. La secuencia de todos estos descubrimientos es interpretada por el autor desde una perspectiva histórica progresista. Esto lo lleva a aceptar sin dudar que el progreso científico generado en Europa y Norteamérica es un modelo para imitar, puesto que solo en su expansión pueden acabarse el fanatismo y la inmoralidad que causan “algunas de las escenas referidas en esta obra” (VIII). Se trata de un ejemplo de aceptación de patrones culturales occidentales, que Quijano (2011) llamó como colonialidad del poder. En este sentido, según Torres, todos estos adelantos representan un camino hacia la unión y solidaridad de la especie humana, gracias a la cual se difunde la creencia en el Dios único:

Se está cumpliendo un hecho mui significativo en tal sentido; va difundiéndose en el orbe la creencia mas justa, mas moral i mas razonable en materia de relijion: el reconocimiento de la existencia de Dios; la inmortalidad del espíritu; el libre albedrío i en consecuencia la responsabilidad humana; las penas i recompensas, segun las obras, ántes o despues de la muerte. Esta creencia triunfará sobre todas las teogonías que han venido dominando el Espíritu, i el Dios de las naciones, será el Dios del Universo; único, verdadero, creador de toda existencia en los tiempos i en los espacios del infinito. (IX)

La defensa realizada por Torres en el “Prólogo” cobra mayor relevancia si se tiene en cuenta el momento de su publicación. Aunque tanto la primera como la segunda edición aparecieron en un momento en que el liberalismo radical ejercía el poder en el país,⁵³ para 1874 se venía resquebrajando el proyecto liberal. El hecho de que el autor se viera en la necesidad

⁵³ Para 1859, el liberalismo había instituido la Confederación Granadina, la cual fue reemplazada en 1863 por los Estados Unidos de Colombia y por una constitución radical que profesaba la libertad individual en todos los ámbitos. Como ya se ha mencionado, esta última duraría hasta el ascenso del proyecto regenerador de 1886.

de profundizar su defensa religiosa puede leerse como una manifestación de ese debilitamiento que las ideas liberales comenzaron a sufrir en el plano de lo público.

Las obras de otros liberales que militaron en la orilla radical, como Felipe Pérez, presentan un sentimiento religioso deísta. Sin dejar de afirmar la importancia de los valores cristianos como faro moral, en obras como en *Los pizarros* o *Jilma*, Pérez califica como fanática a la sociedad colonial y a la incaica, como idólatra. Así describe el encuentro entre ambas culturas: “era la gran figura de la América idólatra riéndose de los frailes del siglo XVI, de su torpeza i fanatismo” (1857, 428). De igual forma, condena por su “fanatismo” al frai Vicente Valverde, quien fue asesinado por el pueblo inca, luego de hostigarlos por sus costumbres no católicas, conductas que juzga el narrador como “exageradas”. Los episodios relacionados con este sacerdote constituyen una crítica del proceso de evangelización. El autor alude con ironía la lucha por la conversión de los incas del fraile, la cual es descrita como una “digna [...] de la pluma de Miguel de Cervantes Saavedra” (418). De hecho, el narrador se lamenta que tales hechos escandalosos pasaran desapercibidos “porque en aquel santo siglo era la fe un biombo mui a propósito para tapanlo todo” (418).

Este tipo de visión se mantuvo en la producción de la narrativa histórica de los liberales durante los años estudiados. Esta puede ser rastreada en obras como *Yngermína* (1844) y *Los moriscos* (1865) de Nieto, en *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* (1864) y *Anacaona* (1865) de Avella, *El último rei de los muisca* (1864) de Silvestre. Sin embargo, es preciso reconocer que, debido a las tendencias ideológicas, el pensamiento cristiano de estos autores toma la forma de un panteísmo, en el cual Dios, el Eterno o la Providencia aparece como una fuerza que se revela en el orden natural. Por ejemplo, Nieto (1844) describe el cielo sobre Cartagena como “un modelo para representar el firmamento que sirve de asiento al trono del Eterno”, desde donde el sol oculta sus rayos obedeciendo “a su pesar el mandato del todo poderoso, que le ordena esconderse i seguir “su curso para ir a alumbrar otras regiones” (4). Asimismo, Avella (1865) comienza su novela con la descripción de lo que hoy se conoce como Archipiélago de los Jardines de la Reina, al sur de Cuba. Según la voz narrativa, este es un lugar en el que la naturaleza “desplegó, hasta casi agotar su poder, sus exuberantes galas” y, luego de hacer un recorrido por las montañas, bosques y el mar que lo rodea, afirma: “es allí donde uno cree que, levantando un velo trasparente, se puede ver el rostro de Dios...” (1).

En una clara tendencia romántica, la naturaleza en estos autores deviene un elemento capaz de despertar el sentimiento de lo sublime y, por tanto, revelar detrás de ella su esencia divina. Este aspecto puede leerse también como una forma de exaltación del paisaje americano.

Así como la descripción paisajista sirve a los intereses de consolidación de una identidad regional en *Yngermína* (Zabala 2018, 116), en los Jardines de la Reina en *Anacaona* (1865), en la Sabana de Bogotá en *El último rei de los muisca*s, en los Andes ecuatorianos y peruanos en las cuatro novelas de Pérez, entre otros lugares descritos, el entorno se convierte en un paisaje epistémico capaz de simbolizar la identidad nacional y, tal vez, americana.

La producción de narrativa histórica por parte de autores liberales menguó durante las tres últimas décadas del siglo XIX, fuera de algunas novelas como *Imina* (1881) o *El caballero de Rauzan* (1881) de Felipe Pérez. Por el contrario, abundan las obras de escritores de tendencia conservadora como las de Acosta, las *Leyendas históricas* (1879) de Capella, *Un asilo en la Goajira* (1879-1880) de Herrera o *Juana la bruja* (1890) de Caicedo. Estas obras se encuentran construidas a partir de una perspectiva católica que permea los conflictos, la construcción de personajes y la interpretación de los eventos. Esto resulta notable en la obra de Herrera (1879-1880) y en los cuadros históricos de *Los piratas en Cartagena* (1885) de Acosta. Como ya se ha adelantado, un *Asilo en la Goajira* uno de los principales conflictos de la obra radica en la “salvajización” que sufre el niño pequeño de la familia por no poder recibir una educación católica. Debe resaltarse que en este caso la obra hace hincapié en que la falta de espacios apropiados para el desarrollo de una formación católica se vuelve motivo de sufrimiento:

¡Anjel cuya venida al mundo fue tan anhelada por nuestro padre, á qué mal tiempo bajaste de las regiones eternas! Pobre hermano mio! Cuál será tu suerte entre estos salvajes! ¡Cuál la educación que recibirás en una *ranchería* oyendo solamente el dialecto goajiro, el mugido de las vacas, el balido de los ovejos, el relincho de los caballos y el canto de los turpiales! Mi madre y yó, te enseñaremos á conocer al verdadero Dios; con nosotras le adorarás en aquellas soledades salvajes, pero allí no tendremos ni un templo, ni un altar donde enseñarte á rendirle el culto que se le debe. Dios mio! viviremos siempre así? (Herrera 1880, 64)

A diferencia de las tendencias más liberales que promovían la formación cristiana como un asunto de la conciencia individual, la defensa del catolicismo en las tendencias conservadoras reivindicó no solo la idea de Dios, sino la importancia de la formación en valores católicos. En el pasaje, estos se encuentran simbolizados en la evocación al templo, lugar de culto indispensable para la práctica cultural religiosa.

De la misma forma, las obras de tendencia conservadora defienden el valor de los procesos de evangelización en términos del catolicismo. Esta constituye el centro del problema en el cuadro cuarto de *Los piratas en Cartagena* (1885), titulado “El obispo Piedrahita y el filibustero Morgan”. Los saqueos de Henry Morgan fueron constantes durante la segunda mitad del siglo XVII tiempo en el cual se encontró con Lucas Fernández Piedrahita, obispo de Santa Marta. Según Acosta, el corsario desistió de su carrera no tanto por los ofrecimientos militares

del rey de Inglaterra Carlos II, quien lo nombró comisario de almirantazgo en Jamaica y caballero; sino por la labor evangelizadora de Piedrahita, quien había apelado a la educación católica que recibió el pirata de su madre irlandesa (162-163). Así, luego de recibir las noticias del retiro de Morgan, el obispo exclama: “Bendito sea Dios! exclamó el Obispo, dando señales de una grande alegría; á lo menos se logró sacar esta alma del camino de una irremediable perdición. ¿Habrà esperanzas de salvarla? Sólo Dios podrá saberlo en su misericordia infinita!” (168)

El breve recorrido realizado en las páginas anteriores demuestra la persistencia y los modos en que los productores de narrativa histórica integraron una visión cristiana del mundo en sus obras. La norma estética del momento, que buscaba en el discurso literario obras moralizantes, facilitó el arraigo de esta. De forma que, como se puede ver, incluso los más liberales no cuestionaron la pertinencia de estos valores, sino que los defendieron, conciliando su fe en el progreso y la libertad, con su fe católica, lo que revela un consenso sobre este tema entre los intelectuales de la época.

Sin embargo, es preciso notar que esta constatación tiene diferentes significaciones de acuerdo con el momento temporal de las obras. Las obras de tendencia liberal tuvieron como correlato las reformas de medio siglo (eliminación del estanco del tabaco, liberación de los esclavos, apertura económica, etc.) y el proyecto de nación federal. Estos eventos propiciaron un ambiente de discusión en el que la sociedad cuestionó el rumbo del país y la pertinencia de un alejamiento de los modelos coloniales, particularmente en lo tocante a la relación entre el Estado y la Iglesia. Por este motivo, los escritores ideológicamente afines a estos cambios se vieron en la encrucijada de afirmar sus creencias cristianas como una defensa política y como una conciliación con el *habitus* adquirido desde la infancia. Para estos intelectuales, la cuestión se convirtió en un problema de libertad. Precisamente, la necesidad de la separación entre las dos instituciones mencionadas buscaba consolidar la libertad de cultos en el país. Por otro lado, el auge de las obras de tendencia conservadora tuvo lugar en los momentos en que se debilitaba el gobierno liberal y se fortalecían las ideas que veían la cultura colombiana como heredera del catolicismo y de las costumbres españolas. Sin duda, el progreso de la Regeneración propició un ambiente político y social adecuado para este propósito.

2.2. La perspectiva religiosa en las obras: mecanismos narrativos en defensa del catolicismo

La presencia de los valores y principios del cristianismo en la narrativa histórica decimonónica colombiana, en su condición de visión de mundo o de forma arquitectónica no es uniforme. Esto dependió de las afinidades ideológicas de los escritores. Sin embargo, estas no implicaron una variación significativa en la elección de los elementos de la forma compositiva; por el contrario, se perciben en las obras una más o menos homogénea utilización de técnicas narrativas que se adecuaron a la expresión de esta visión cristiana del mundo. Bajtín (1989) explica no solo que los elementos compositivos permiten la organización del material sensible; sino que también responden a las necesidades “arquitectónicas” de la obra de arte.

Las formas compositivas que organizan el material tienen carácter teleológico, utilitario como inestable y se destinan a una valoración puramente técnica: establecer hasta qué punto realizan adecuadamente la tarea arquitectónica. La forma arquitectónica determina la elección de la forma compositiva. (26)

En este sentido, el análisis de estas últimas permite evaluar cómo los autores estudiados adaptaron formas de la estética realista, del romanticismo europeo y latinoamericano, de la novela histórica de la época y de las crónicas de indias⁵⁴. La adopción presenta particularidades que demuestran que los autores adecuaron, más no copiaron, las influencias europeas. Por ejemplo, la utilización de personajes inventados, mediocres o de poca relevancia para la Historia en la composición novelística, reconocida por Lukács (1965, 39) en las obras de Scott, aparece en ciertas obras como *Los moriscos* de Nieto o *Un asilo en la Goajira* de Herrera. Sin embargo, en otras obras, como *Los pizarros* de Pérez o *Leyendas históricas* de Capella, la acción principal recurre a personajes centrales de los eventos históricos, como la campaña de la conquista del Perú o la independencia de la Nueva Granada. Sin embargo, en ambos casos se mantiene el tratamiento épico (Lukács 1965, 39)⁵⁵ con el cual los personajes, en especial los protagonistas, devienen modelos éticos.

⁵⁴ La cuestión del romanticismo en Latinoamérica amerita deslindarse con el ánimo de evitar confusiones. Por un lado, críticos como Menton (1993) identifica como novelas románticas las primeras novelas históricas latinoamericanas (93), sugiriendo la idea de que este movimiento se había unido con las tendencias nacionalistas en la primera etapa de las repúblicas del continente, como lo hará a su vez Jitrik (1995). Por el otro, también existe la tendencia de reconocer a nivel compositivo el romanticismo francés como un conjunto de formas retóricas, de exceso lírico, de personajes sentimentalistas, la presencia de temas exóticos, etc. Precisamente, estos aspectos son duramente criticados, por ejemplo, por McGrady (1965), en las novelas históricas del siglo XIX colombiano, o por Espinosa (2001), particularmente en *Yngermína* (1844). Para este apartado, centraré la atención sobre el uso de estas técnicas, con el objetivo de reevaluar su uso en la narrativa histórica de la época.

⁵⁵ El tratamiento épico viene también de la influencia de las crónicas de indias, la cual fungió como fuente documental de la narrativa histórica de la época (Menton 1993, 35). Como veremos en los siguientes capítulos, este rasgo permitirá la exaltación e idealización de héroes del pasado, entre los que se incluye las figuras de Bolívar o de algunos conquistadores.

Con lo anterior en mente, las páginas siguientes centran su atención en la construcción axiológica de personajes y la utilización del narrador omnisciente en su papel de comentarista de la historia como elementos de la forma compositiva. Los diferentes autores vieron en estos elementos medios adecuados para expresar su perspectiva cristiana. En otras palabras, los personajes y los narradores de las obras permiten observar cómo la narrativa histórica respondió a la necesidad de examinar los principios cristianos de la sociedad colombiana en el siglo XIX. Analizar las particularidades sobre cómo cada escritor reflexionó y combinó las formas compositivas requiere de estudios monográficos. Aquí se ha realizado un adelanto de ese análisis en los autores más reconocidos y las reflexiones de este apartado se han construido a partir del reconocimiento de constantes en las obras estudiadas, a partir de las que se espera contribuir como marco de referencia a futuras investigaciones sobre escritores específicos.

2.2.1. *La construcción axiológica de los personajes en la narrativa histórica*

Con excepción de las memorias, los personajes que pueblan la narrativa histórica decimonónica presentan rasgos totalizantes debido al tratamiento épico desde el que fueron concebidos. Resulta fácil reconocer características heroicas como la valentía, en los cuatro hermanos Pizarros de *Los pizarros* (1857) y *Jilma* (1858) de Felipe Pérez⁵⁶, en Jafitereva de *El último rei de los muisca* (1844) de Silvestre; la santidad en sacerdotes como el Obispo Piedrahita en *Los piratas en Cartagena* (1885) de Acosta; el amor filial en las madres de *Los moriscos* (1845) de Nieto y de *Un asilo en la Goajira* de Herrera (1879-1880); o el patriotismo en los protagonistas de *Los moriscos* (1845). Aunque esta lista puede extenderse a muchas otras de las obras estudiadas, estos pocos ejemplos permiten corroborar una tendencia a una construcción de personajes de rasgos definidos y de poca profundidad psicológica.

Usualmente, esta característica favoreció la adopción de una axiología cristiana basada en una división maniquea entre lo “bueno” y lo “malo”. Rasgos específicos como el temor de Dios, la caridad, el amor fraterno y filial fueron valores positivos en contra de la codicia, la avaricia, la crueldad y la impiedad. Estos valores tienden a aparecer de forma más nítida en los personajes femeninos y en algunos secundarios, como sacerdotes, que en los masculinos y los principales. Valores como el heroísmo y el patriotismo caracterizan a este segundo grupo con más frecuencia, sin que esto signifique que desaparezcan los rasgos de la moral cristiana en

⁵⁶ Los cuatro Pizarros forman parte fundamental de estas dos últimas novelas. Sin embargo, durante *Los Pizarros*, Pérez narra la muerte de Francisco y Juan, quedando Hernando y Gonzalo.

ellos. Por lo general, se da por supuesta su afiliación a la religión católica, salvo que los protagonistas y personajes masculinos deban confirmar su pertenencia a la religión cristiana por alguna situación excepcional, como el cuestionamiento de sus creencias. Este último es el caso del personaje Alvar de *Los moriscos* (1845) de Nieto. Conocido inicialmente como Algalib en la obra, era de un morisco español quien tuvo que vivir exiliado hasta la llegada de Constanza y el resto de árabes expulsados. Durante su viaje de regreso a España para defender su derecho a vivir en el país, discuten con Constanza sobre su fe y su nacionalidad:

“Ven hijo a dar gracias al Señor junto conmigo, por habernos sacado de bien”

“Y yo también, ¿Por qué no?” interrumpió Algalib.

“Por que aunque Dios es el mismo para todos, cada uno tiene su modo de adorarlo, i tu no tienes el mio.”

“Y crees que mi Dios es diferente al tuyo?”

“Lo creo: yo adoro el de los cristianos.”

“Y que piensas tu que soi yo?”

“Ynfiel, Mahometano.”

“Te engañas Constanza; yo soi tan cristiano i Español como tu” (Nieto 1845, 64)

Como ya he explicado en un trabajo previo (2019), la afirmación cristiana de Alvar puede interpretarse a partir de las ideas de Chateaubriand del *Génie du christianisme*. La religión deviene en *Los moriscos* (1845) parte del sistema de valores republicanos, al nivel del patriotismo, la libertad y la fraternidad. Por este motivo, la escena muestra no tanto una coincidencia espiritual entre Constanza y Alvar, como la capacidad de reconocerse como hermanos en una situación de defensa de su patria. Nieto apuntaba desde el inicio de la narrativa histórica a defender el catolicismo como un elemento integrante de la identidad nacional y de la unión republicana.

Ahora bien, para esclarecer la forma en que el conjunto de principios y valores cristianos guía la construcción axiológica de los personajes en la narrativa histórica del momento, centraré la atención en cuatro personajes diferentes: Alí de *Los pizarros* (1857) y *Jilma* (1858) de Pérez, Juana García de *Juana la bruja* (1890) de Caicedo, la señora Silva de *Un asilo en la Goajira* (1879-1880) de Herrera y Albertina de *Los piratas en Cartagena* (1885) de Acosta. El primer personaje permite analizar la conversión a la religión católica. Por su parte, cada uno de los personajes femeninos elegidos caracterizan elementos de la moral cristiana que hacían parte del modelo de mujer en la república de la época. Valores como el amor filial, el amor a la patria, el pudor y la honra son recurrentes en estos personajes.

El pirata Alí es un personaje particular en la tetralogía de Felipe Pérez. Su historia se encuentra conectada de manera episódica con la historia principal de las dos novelas en que aparece: *Los pizarros* (1857) y *Jilma* (1858). En la primera, es introducido como Corazón, un

mesonero de Sevilla, quien intenta robar a Candia y Jinés, acompañantes de Pizarro en sus expediciones al Perú; luego, su historia sería contada por Candia mientras viajan a la corte de Carlos V. Después, aparece con el nombre de Manjarrés acompañando la segunda expedición de Pizarro. Durante esta última, Manjarrés intenta secuestrar a Florazul, quien tenía una relación sentimental con el conquistador, pero un naufragio se lo impide. Finalmente, siendo ya virrey Pizarro, regresa como sacerdote bajo el nombre de padre Modesto, quien deberá confesar al antiguo rival de aquel, Diego Almagro, antes de que sea ejecutado. En la segunda novela, aparece al comienzo y revela que es hermano de Candia y que dejó dinero escondido en Panamá. Sin embargo, ninguna de estas acciones tiene relevancia para el desarrollo de la historia principal en tanto la primera trata de la conquista de Perú y la segunda del intento de venganza de Gonzalo Pizarro por la muerte de su hermano Francisco.

Debido a lo anterior, la razón de su presencia en la obra tiene una función didáctica: presentar un ejemplo de conversión de un pirata musulmán a sacerdote piadoso. Allí aparece en primera instancia como un hombre “sanguinario [...] temible hasta en los mismos árabes del desierto” (202). Según Candia:

Cuéntase de él que apenas tenía diez i seis años cuando mató a su padre cuando le reprendió el que fuese holgazan [...] Enseguida [...] mató a la madre porque le impidió el que enamorase a su hermana [...] No contento Alí con las fechorías pasadas, i no pudiendo dar muerte a su hermanito que tenía, porque lloraba la pérdida de sus padres, a causa de haberse huido, un día puso al anochecer, puso a su hermana que ya era su mujer sobre la grupa de su caballo, i estimulando al animal con ambos acicates, desapareció de su país con la lijereza del viento. (Pérez 1857, 203-204)

A pesar de este retrato inicial, Alí, Corazón, Manjarrés o el padre Modesto vuelve a la historia para representar su conversión al cristianismo. Llama la atención que Pérez decida dedicarle cuatro capítulos al episodio del rapto de Florazul y uno completo a la lucha de este por sobrevivir luego de fracasar en su objetivo. Este último, titulado “El anjel caido”, narra su proceso de conversión mientras luchaba por su vida sobre una roca azotada por una tormenta y rodeada de leones marinos. Ante la inminencia de su muerte y la superioridad de la naturaleza, el pirata reconoce la existencia de Dios temblando y avergonzado. Sin embargo, se cuestiona por qué no murió en el naufragio o por una bala de su hermano:

- ¿Por qué no morí yo de la descarga de Candia, así al ménos hubiera vuelto a donde salí, con la tranquilidad del que se recuesta en un lecho de flores para dormir el postrero i mas profundo de los sueños? Pero, no, en eso mismo reconozco a Dios; él ha prolongado mi existencia solo para someterme a esta prueba tremenda: su perdon estaba escrito en su misericordia la agonía de mi muerte es el crisol de mi purificacion! (Pérez 1857, 365)

Como ya se ha adelantado, el personaje vuelve como sacerdote para confesar a Almagro antes de su ejecución. El personaje declara que este suceso lo marcó y decidió tomar el camino de la virtud y renunciar a la avaricia, rechazando la fortuna que había encontrado en casa de un sacerdote en Panamá. Poco antes de morir charla con su hermano Candia en Lima y allí le confiesa la existencia de la gran fortuna y le explica que la revelación la hace para probar su corazón,

-Porque el oro es la corrupcion, i yo no los daré a nadie jamas.

-Deja, hermano, que te diga que llevas tu rijidez cristiana hasta la exajeracion.

-Puede que sí, pero se es mi pensamiento hace muchos años. (Pérez 1858, 29)

La virtud del pirata musulmán converso contrasta con los valores de los conquistadores españoles, Almagro y Candia, quienes se muestran débiles ante el oro y tratan de persuadirlo para que se los dé. Este choque axiológico revela que la defensa del catolicismo hecha por Pérez en su obra implica un punto de inflexión con la Conquista, percibida como un saqueo motivado por la avaricia de los españoles. El autor hace énfasis especial en su carácter destructor: “hecatombe humana que se dice la conquista, que se llama la colonización i civilización de América!” (496). Al igual que Madiedo (1858), el liberal Pérez separará la religión cristiana del hispanismo, por lo que el valor de la conversión de Alí sirve como contrapunto ante una conquista interpretada como barbarie.

Ahora bien, el caso de los personajes femeninos amerita mayor detenimiento. Como se ha adelantado en el capítulo anterior, la función didáctica de la literatura implicaba la formación de ciudadanos para la república imaginada por cada autor. Los intelectuales hasta finales del siglo XIX parecieron estar de acuerdo en preservar un discurso moralizante especificado sobre todo en las mujeres, percibidas como las lectoras ideales de la literatura (Padilla 2016, 92). Se trató de una instrumentalización del discurso religioso para asegurar la formación de individuos alejados de la educación formal en valores éticos útiles para la sociedad. En consecuencia, las élites letradas de la época trataron de producir obras para una cristiana en las que se presentaba una visión idealizada de la mujer (Goldwaser 2014, 15). En un contexto en que su educación, como explica Goldwaser, estuvo “orientada a la formación de madres y esposas” (15), fue usual encontrar representaciones prototípicas de la mujer de “clase alta, modesta, obediente y recatada al estilo de una doncella” (15).

Goldwaser explica que este prototipo corresponde al de una mujer blanca y que, junto a este, aparece también el de la viuda enlutada como modelo de esposa. Sin embargo, estos no son fácilmente comprobables en el caso de la narrativa histórica colombiana, puesto que entre

los personajes femeninos también se encuentran mujeres mestizas de ascendencia indígena, como las protagonistas de *Yngermína* (1844) de Nieto, *Jilma* (1858) de Pérez o *Anacaona* de Temístocles Avella (1864). Por este motivo, sería más adecuado leerlas no solo como mujeres blancas, sino como representaciones de mujeres mestizas o indígenas “blanqueadas”. Estos personajes se adecúan como modelos de valores modernos occidentales, particularmente republicanos y católicos, y no para reivindicar las culturas indígenas que las inspiraron. Es preciso observar que la conciencia sobre el mestizaje aparece en estas obras, en tanto la idea de raza era una categoría explicativa en la época, útil para interpretar las herencias históricas. Sin embargo, aún no tenía los matices identitarios que tendrá en el discurso latinoamericanista de finales del siglo XIX con Martí y los modernistas.⁵⁷

Estas características convierten a los personajes femeninos en modelos morales, tal como demandaba el discurso literario de la época. Las figuras femeninas de la narrativa histórica de la época suelen presentarse como “mujeres objeto de (la) ilustración”; esto es, como

[...] destinataria predilecta, ideal de un público que atiende las producciones discursivas de los hombres románticos e ilustrados; ora como “mujer objeto” que ejemplificaría un ideal, el de un receptor que escucha, lee pero no decide ni critica, es el ideal de un público que se está formando para la República o el componente primordial del orden social. (Goldwaser 2014, 9)

Por este motivo, no debe sorprender que Nieto dedique a su esposa su primera novela, *Yngermína*, y que señale que su protagonista no sea más “que [...] un modelo de [s]us virtudes” (iv). Esta declaración implica no solo la idealización de Teresa, sino también de su *Yngermína*, quien para convertirse en un modelo moral válido y poderse casar con Alonso de Heredia debió ser evangelizada. Nieto describe en estas páginas una adecuación a los valores cristianos como requisito del proceso de civilización.

Por todo lo anterior, resultan llamativos los personajes femeninos que representan modelos moralmente negativos o que se desvían de los papeles de esposa o de madre. En el primer caso, se encuentra Juana García, protagonista de *Juana la bruja* (1894). Como bien puede anticiparse por su título, el personaje central está caracterizado como bruja. Es importante señalar que la caracterización que Caicedo hace del personaje difiere de la hecha por Juan Rodríguez Freyle en *El carnero* (1859)⁵⁸. En esta última versión, Juana es descrita como una “negra horra” que era “voladora” (211), es decir, una esclava liberta que practicaba

⁵⁷ Este tema será tratado con mayor profundidad en el siguiente capítulo que gira sobre la discusión del pasado español y el indígena. Los personajes femeninos en las novelas que tratan el pasado colonial suelen representar el mestizaje, lo que sugiere un intento por conciliar ambos mundos o, al menos, algunos elementos de cada uno.

⁵⁸ En este trabajo, citamos la edición de Ayacucho de 1979.

artes ocultas. Por su parte, Caicedo describe a su protagonista como una mujer “como de cuarenta años y no mal parecida, alta y delgada, de facciones regulares, pero en toda su persona se notaba un aire gastado y melancólico” (16). Seguido a esta descripción, el narrador se apresura a señalar que “evidentemente, la Juana García era española, de las primeras mujeres que habían venido años antes” (18). No puede dudarse del conocimiento de Caicedo sobre *El carnero*, en tanto este fue un texto promovido por el círculo de intelectuales de El Mosaico, dentro del que se cuenta a Vergara y Vergara, quien lo menciona en su *Historia de la literatura en Nueva Granada* (1867). La obra de Rodríguez Freyle se convierte en un hipertexto que viene a inspirar la literatura de la época.⁵⁹ Sin embargo, es preciso notar que la tradición popular constituyó también una fuente para el novelista.⁶⁰

Resulta también conveniente cuestionarse la razón del cambio de origen de Juana García en la versión de Caicedo, puesto que en la de Rodríguez Freyle y también en la versión popular se afirma que era afrodescendiente⁶¹. Incluso tratándose de una mujer condenada por ejercer un oficio desprestigiado, Caicedo decide adecuarla al modelo de mujer blanca y española, de manera que pudiera interpelar eficazmente a su público lector. El personaje es “una figura que rompería con la fraternidad y armonía entre los iguales” (Goldwasser 2014, 9), lo cual no sucedía como afrodescendiente o indígena, puesto que la hechicería se asociaba a estos grupos étnicos en el imaginario dominante de la época.⁶²

⁵⁹ *El carnero* (1859) es una crónica colonial escrita por Juan Rodríguez Freyle. Sin embargo, su publicación se hace de manera tardía y, como señala Darío Achury Valenzuela (1979), no se conserva el manuscrito original. La primera edición fue recopilada por Felipe Pérez seguramente del manuscrito que poseía Joaquín Acosta, padre de Soledad Acosta. Esta publicación a mediados del siglo XIX nutrió la revisión histórica basada en archivo y, además, inspiró algunas narraciones y dramas históricos, entre los que se destaca *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* (1864) de Bernardino Torres Torrente y las versiones del Oidor Cortés de Mesa, *El oidor. Romance del siglo XVI* (1850) de José Antonio Plaza, “El oidor de Santafé” (1854) de Juan Francisco Ortiz y *El oidor. Drama histórico* (1865) de Jermán Gutiérrez Piñeros.

⁶⁰ Aunque hoy en día se considera como una leyenda popular la historia de Juana García, resultaría difícil confirmar las fuentes de Caicedo. La revisión comparada de las fuentes permite observar tantos puntos en común como divergencias. Junto a la cuestión del origen de Juana, se encuentran otras diferencias como las relacionadas a la mujer que la consulta, la cual en la versión de Rodríguez es una mujer casada y en la de Caicedo se trata de una comprometida. La posterior confrontación de los amantes que tiene lugar por una escena de celos sucede de manera similar, incluso en los diálogos. De la misma manera, existen elementos únicos en la versión de Caicedo, como la referencia a la cabra negra que se paseaba en un cerro de Bogotá, llamado por el “vulgo el cerro de *Juana García o de las Cruces*” (96).

⁶¹ La versión más reciente puede consultarse en la página de la Secretaría de recreación y deporte de Bogotá. (<https://www.culturarecreacionydeporte.gov.co/es/bogotanitos/cuenta-la-leyenda/leyenda-de-el-cerro-de-juana-garcia>).

⁶² En el relato de Rodríguez, se puede leer que Juana también hacía oficios de partera y matrona, elemento que desaparece de la versión de Caicedo en tanto son impropios de las mujeres blancas y españolas y asociados a las mujeres de grupos racializados. Ruiz y López (2020) han explicado cómo estos oficios han sido tradicionales en ellas y que su asociación a prácticas demoniacas se relacionó a un miedo a lo sobrenatural y al estado de vulnerabilidad de los grupos étnicos en la colonia. “Recordemos que tanto el uso de la magia blanca como el

Lo anterior se hace evidente en la misma presentación de Juana como bruja. Fuera de su apariencia, la cual se remata señalando su carácter “varonil” (17), el narrador se encarga de describir los negocios con los cuales subsistía en la ciudad: fabricación de dulces y guisos, de medicamentos y la adivinación (17-18). Todas ellas constituían ocupaciones “en algo diferente[s] de las haciendas ordinarias de la mujer” (17). Sin embargo, su condición de mujer española le permite al narrador aclarar la proveniencia de los productos que ofrecía, así como de sus conocimientos. De esta forma, los dulces y los guisos los hacía la “indiecita que la acompañaba” y los medicamentos, “una india vieja, madre de la joven”; además, la mayor parte de los conocimientos sobrenaturales que poseía fueron adquiridos de las comunidades indígenas que los practicaban regularmente:

Si tenía en su patria alguna secreta afición á las ciencias ocultas, que no era rara en aquellos siglos, aquí vino á desarrollarse practicando con uno de tantos indios de ambos sexos, que entre los muisecas tenían fama de adivinos, hechiceros ó nigrománticos, que ellos llamaban *mohanes*, los cuales poseían muchos secretos de yerbas y otras sustancias de virtudes para nosotros desconocidas. (Caicedo 1894, 18)

A partir de estas declaraciones, las acciones y aficiones de Juana irán demostrando poco a poco su desinterés para seguir los moldes de una mujer cristiana. Precisamente, ella es incapaz de un sincero arrepentimiento y de ejercer su papel de madre correctamente. Se trata de un caso opuesto al de Alí. Juana resulta juzgada luego de que Clara Gómez, una de sus clientes, revelara a su prometido que había consultado a Juana para saber cuál era su paradero cuando estaba de viaje. En el juicio, la bruja se arrepiente de su oficio, aunque, el narrador mantiene la duda sobre la sinceridad de este acto. Como consecuencia, ella es excomulgada y expulsada de la Nueva Granada. Sin embargo, Zuláivar, esposo de Clara, la persigue y la asesina como venganza por haber mancillado el honor de su familia. Si bien este acto se condena en la obra, más tarde el lector sabrá que Juana había dejado instrucciones para envenenar a Clara y a su marido, consiguiendo que Clara muera. Este descubrimiento legitimaría la venganza del viudo, quien invoca a Dios para calmar su conciencia: “Sí esa era la venganza que dejaba preparada contra dos víctimas inocentes! Pero todo se lo perdono, como espero que Dios me habrá perdonado yá el crimen que cometí, y de que deseo vindicarme” (128).

Los crímenes de Juana la transforman en un obstáculo, una intrusión, que impide la unión feliz y bendecida entre dos cristianos nobles españoles. Juan sería también la causa por la que el hombre pierde sus valores morales. Por esta razón, El Marqués del Haro le resta importancia

oficio de partera forman parte de una tradición de cuidado femenino que ha pasado de generación en generación y que poco a nada tiene que ver con un pacto con el diablo” (6).

al crimen cometido por Zuláivar, restando valor a la vida de la bruja. En opinión del Marqués “cuanto más [...] que los sucesos referidos no se han hecho trascendentales. Creo que todo debemos echarlo en olvido” (128). Esta conclusión da a entender que la práctica de estos oficios y, por tanto, el alejamiento del ideal social de la mujer cristiana implica su marginación social.

Sin embargo, falta un punto importante que configura a Juana García como antimodelo en la escala de valores estudiada en este apartado. Cerca del final de la obra se revela también que ella había abandonado a su hija, Flora, en España para buscar fortuna en América.⁶³ Curiosamente, Zuláivar, ya viudo, pretende casarse con Flora, lo que implica un conflicto. Sin embargo, y en el mismo sentido de la valoración del Marqués de Haro, Flora cuestiona el abandono de su madre, pero no la venganza del hombre:

Pobre madre mía!. Yo lamento su desgracia, pero no habría podido aprobar sus extravíos ... ¿Por qué no está aquí a mi lado para participar de la felicidad que el cielo me concede? Si era mi madre ¡ por qué me abandonó en edad tan tierna... y para no volver á verla más? (Caicedo 1894, 135)

La figura de Juana García en la obra de Caicedo representa un antimodelo femenino, una figura de mujer “intrusa” (Goldwaser 2014), configurada con una axiología contraria a los valores cristianos que debía guiar la formación moral del público lector.

Ahora bien, las figuras de la señora Silva en *Un asilo en la Goajira* de Herrera y de Albertina en *Los piratas en Cartagena* de Acosta constituyen representaciones femeninas en la narrativa histórica creadas por escritoras. James Rodríguez (2022) argumenta que se trata de una apuesta polifónica por parte de ambas, en tanto se reflexiona sobre la guerra dando voz al “punto de vista de las mujeres quienes no solo la padecieron, sino que la protagonizaron desde la cotidianidad, siendo esposas o familiares de guerreros” (117-118). Según el crítico, se trataría de propuestas que se salen de una narración “homogénea de héroes” en el contexto del bipartidismo colombiano. Estos personajes no subvierten los elementos predominantemente católicos de las narrativas históricas, en tanto obedecen aún a los preceptos morales que determinaban el papel de la mujer en la época. En sus historias, ambas figuras difícilmente escapan de los estereotipos identificados por Goldwaser (2014) de la mujer blanca viuda enlutada y doliente o de la mujer blanca que se comporta como doncella (15). Sin negar el hecho de que las obras reflexionan sobre las consecuencias humanas de la guerra – tema que tocaremos en el último capítulo de esta investigación –, el foco sobre personajes femeninos como víctimas es un tópico utilizado también por otros autores, como Nieto en *Los moriscos*

⁶³ Este también es un punto de divergencia con la versión de Rodríguez y la versión popular. Según estas, Juana tenía dos hijas que había traído de Cartagena y ellas continuaron con su madre incluso en su desaparición tras su excomunión.

(1845) o Pérez en algunos capítulos de *Los pizarros* (1857) o de *Jilma* (1858). La figura de la mujer puede evaluarse en estas novelas como un *pretexto*; es decir, como “una herramienta (arma) discursiva para poder apelar a cuestiones de otro tenor” (Goldwaser 2014, 9). En el caso de los dos personajes mencionados, sería una forma de deslegitimar el enfrentamiento bélico fratricida o de condenar la piratería inglesa.

Sin embargo, habría que preguntarse si la representación de estos personajes femeninos en las escritoras posee connotaciones diferentes. Resulta necesario pensar el espacio de posibilidades en el ámbito intelectual a la hora de analizar esta representación femenina. Skinner (2005) ha señalado que las escritoras decimonónicas que trataron problemas “urgentes de la formación de identidades y el nacionalismo tenían que negociar sus márgenes en el seno de la sociedad literaria” (472). En otras palabras, su espacio de maniobra debía adecuarse a los prejuicios dispuestos por la sociedad patriarcal, que restringían el tipo de tomas de posición posibles para las escritoras de la época. En el caso de Acosta y Herrera, debe resaltarse que sus personajes femeninos cumplen un papel importante en estos problemas, sin abandonar los principios morales cristianos, se presenta a las mujeres como “integrales al trabajo de la construcción de la nación debido a su papel en la familia” (476). En este sentido, las escritoras logran resaltar el papel de las mujeres para la consolidación de la nación, sin contradecir las representaciones heroicas masculinas: “mientras los hombres son heroicos por sus hazañas militares, las mujeres lo son por su habilidad de resistir ante el sufrimiento” (476). Vale la pena advertir que tal sufrimiento no redundaba en actitudes completamente pasivas. Las escritoras representan a sus personajes a la par “abnegadas”, en palabras de Skinner, como activas frente a las dificultades. La señora Silva y Albertina toman decisiones y actúan en base a ellas, como se verá a continuación.

En este orden de ideas, la señora Silva responde al modelo de mujer blanca de clase alta que, debido a la guerra, se ha quedado viuda. Este papel se combina en la obra con el de madre, de modo que aparece como responsable de la formación de sus hijos. Sin embargo, como ya se ha señalado más arriba, la obra promueve una formación en valores católicos, más que una de tipo intelectual o académico. Coherente con este tipo de valores, el personaje es presentado solo en el ámbito familiar. Incluso si la autora trata de resaltar su inteligencia al mencionar que conocía el idioma goajiro y ayudaba a su esposo, Silva, en los negocios con ellos (24), el personaje es reducido en toda la obra, principalmente por no poseer nombre propio y utilizar el apellido de su esposo, de forma que se designa siempre como “la señora Silva”. Más que convertirse en una agente de riqueza para su familia, su principal tarea es consolar a su esposo,

lo que se demuestra cuando este expresa su tristeza por no tener un hijo. A esto, ella le recuerda que deben conformarse con la voluntad divina:

Alí, no provoques la ira de Dios, quejándote y mortificándote porque no tenemos un hijo; no es tarde aún, y además si lo fuera ¿no tenemos a nuestra amada María que podrá traérmolo a casa? Confórmate con la voluntad Divina: cuando el Señor no nos da un niño, no nos convendrá. Somos bastante felices, no debemos pedir más. (Herrera 1879, 25)

El fragmento revela dos facetas positivas de la mujer: su papel de mediadora entre el hombre y Dios y su papel reproductivo. Más adelante en la obra, la Señora Silva cumple la labor que le estaba destinada como esposa al concebir un hijo. La familia da gracias a Dios y proceden a realizar ofrendas religiosas: celebran una fiesta en honor de la Virgen de los Remedios, a quien encomiendan a su hijo, y lo bautizan con el nombre de José.⁶⁴

Luego de esto, el esposo muere durante la guerra civil estallada en contra del gobierno federalista, por lo que deben exiliarse entre los guajiros de Riohacha. En el camino, el indígena que los guía muestra deseos de venganza sobre aquellos que dieron muerte a su señor, pero ella, investida de su papel de viuda doliente, le recuerda los preceptos del cristianismo, convenciéndolo de preferir el amor fraternal sobre el odio al prójimo: “No es bueno ser vengativo, le decía la bondadosa señora Silva, Dios nos manda a perdonar a nuestros enemigos, y sufrir con paciencia los trabajos y calamidades de la vida” (1881, 63).

El sentimiento de venganza aparece en la novela caracterizando la barbarie, simbolizada tanto en los indígenas como en los compatriotas que buscaron la guerra fratricida en Riohacha. Contrario al principio cristiano del amor fraternal, este se convierte en motivo de rechazo de la señora Silva y de su hija, María, quienes fungen como faros moralizadores en la novela. Pese a sus intentos por enseñar a los goajiros los “preceptos religiosos”, ellos insistieron en “adiestrar al niño en todos los ejercicios de la guerra y en sembrar en su alma tierna la semilla del odio y de la venganza contra los que habian matado á su padre y arruinado á su patria” (67). Con el objetivo de evitar que tales sentimientos ahonden en el alma de su hijo, deciden abandonar la Guajira y buscar una educación más “civilizada”, lejos del rencor arraigado en su país.

⁶⁴ Más que tratarse de una referencia religiosa, el nombre busca homenajear al prócer de la independencia José Prudencio Padilla (1784-1828), oriundo de Riohacha. Este homenaje llama la atención, en tanto se trata de uno de los pocos generales del ejército independentista de ascendencia afrodescendiente, quien, además, fue ejecutado por razones racistas. Herrera (1879-1880) lo resalta como un “santo mártir” (25) y pide perdonar a Bolívar por encarcelarlo injustamente (26). Parece que Herrera busca resaltar esta figura histórica como un modo de oponerse al liberalismo radical que permitió la devastación de Riohacha por parte del Estado de Magdalena en la Revolución de 1867, tras la toma de poder de Tomás Cipriano de Mosquera (Camargo 2012). La autora no solo reclamaría sobre los problemas de su región y propondría este símbolo patrio, sino que también denunciaría los problemas del federalismo en la antesala del periodo regeneracionista.

Como modelo cristiano, la Señora Silva representa una respuesta a la guerra fratricida. El rechazo a que su hijo continuara con la venganza de la muerte de su padre implica en el plano simbólico una ruptura con las causas de la violencia política que asolaba al país. En este sentido, la figura de la señora Silva constituye una mirada crítica de la sociedad colombiana, en tanto señala la ausencia de los principios católicos que permitirían vivir en una sociedad en que “siendo hermanos, se llaman enemigos, y se portan como tales” (1880, 27).

Albertina de *Los piratas en Cartagena* (1885) representa el tipo de mujer-doncella de belleza extraordinaria. El narrador la presenta como “morenita y pálida: tenía un par de ojos que brillaban como el lucero vespertino, bajo unas pestañas crespas como su melena negra y sedosa; sus labios rojos se abrían como una fruta madura para dejar ver dos sartales de piedras finas que llevaba a manera de dientes” (177-178). Estas características no convierten a Albertina en una mujer seductora, sino que refuerzan su representación como mujer piadosa y compasiva. Por este motivo, aparece lamentando el desperdicio de hilos de oro perdidos durante el primer ataque de los piratas, hilos que podrían ser utilizados en la confección de mantos para la Virgen: “¡Cuántos mantos para la Virgen Santísima se podrían bordar con esos hilos, en lugar de que ahora ni los pescados se aprovecharán de ellos” (177).

Aunque no se trata de uno de los personajes principales del cuadro “La expedición del almirante Vernon”, la historia de Albertina ocupa prácticamente tres de los once capítulos en los que se divide la trama principal. Se trata de un espacio considerable, teniendo en cuenta que el cuadro narra el último asedio a Cartagena por parte de la armada inglesa. La importancia de esta historia secundaria parece residir en la exaltación del patriotismo y del pudor de Albertina como modelo de virtudes de la herencia hispánica y de la religión católica.

El rapto de Albertina, que tiene lugar en el capítulo IV, se encuentra construido bajo los códigos del honor y del recato que debían guardar las mujeres. Los rechazos de ella a su pretendiente Roberto Keith, se justifican por la ausencia de la figura paterna, puesto que la frecuencia de las visitas del inglés podría dañar su reputación: “Como mi padre está ausente, no quiero que las malas lenguas puedan herir mi reputación: ya estoy enteramente repuesta: me han visto en la iglesia; no hay motivo, pues, para que usted venga a visitarme con frecuencia” (206). A pesar de esto, Keith decidió raptarla contra su voluntad, pues creía que ella lo amaba en secreto, pero no podía revelarlo por comportarse de acuerdo con las convenciones de la época. Sin embargo, los sentimientos de Albertina eran sinceros y, luego de verse atrapada en una situación en la que su honor quedaba en duda, le solicita al inglés que la mate: “¡máteme usted, señor, máteme!. ... exclamó. Yo no puedo hacerlo por mi mano, porque perdería mi

alma! Pero como una caridad lo puede hacer usted! Dios le recompensará, créamelo, por esta buena obra!” (219). Como es de esperarse, Keith no accede a esto y le propone en cambio restaurar su honor casándose con ella. Si bien ella se niega a hacerlo por voluntad propia, acepta por tratar al matrimonio como una institución legítima ante Dios y jura cumplir con su “deber” como esposa.

Tranquilizóse, al fin, por medio de la oración, y por primera vez durmió aquella noche, después de su salida de Portobelo; la suerte estaba echada: sería, contra su voluntad, la esposa de un Inglés, de un enemigo declarado de España... Ella, pensaba, hubiera podido evitar esa desgracia, y sin embargo, casi se lo había exigido al Capitán. Era preciso olvidar á Loyzaga, que en adelante la miraría mal y la aborrecería como una mujer inconstante y voluble. ¿Cómo hacerle saber, y sobre todo hacerle creer que había sido robada por el Inglés, durante un desmayo del cual ella no se daba cuenta [...] ? A pesar de todo aquello, veía al fin su honor rescatado, aunque á costa de su dicha, y eso la bastaba para consolarla un tanto. (Acosta 1885, 221)

En esta primera parte del relato, se observa que la axiología de Albertina responde a los valores católicos y señoriales. La defensa de su honor se da en el marco de la vida pública, determinada para la mujer en espacios como la Iglesia. La imposibilidad de mantener su reputación como mujer “constante”, propia del ideal de mujer promovido en sociedades señoriales, la lleva hacia una salida fatal, pese a que las creencias cristianas le impiden cometer suicidio. De esta forma, este primer dilema del personaje queda resuelto por su adhesión a la norma señorial y católica: el matrimonio.

Ahora bien, Albertina tendrá la ocasión de demostrar su patriotismo cuando, a pesar de estar casada con un inglés, le da información sobre la invasión británica a algunos espías del gobierno español. Como se puede ver, en la siguiente conversación con su criada, la defensa de su patria resulta más importante que su unión matrimonial:

—¡Yo les daré cuantas noticias sé!... ¡Cuánto me alegro!— dijo Albertina.
—Pero— añadió —yo sé todo esto porque Keith no desconfía de mí. ¿No sería una felonía aprovecharme de ello para repetir lo que me ha dicho en secreto?—
—¡Felonía, señora! ¿Y no está su merced aquí contra su voluntad, robada por el inglés?—
—Sí, pero tengo que agradecerle que haya reparado su mala acción casándose conmigo.—
—Eso no impide á sumerced que, antes de ser mujer del Capitán, fuese en primer lugar Española. (Acosta 1885, 226)

Esta situación le permite a Albertina adquirir una altura discursiva semejante a la de Keith, con quien ella discute sobre el enfrentamiento bélico entre sus respectivos gobiernos nacionales, conversación normalmente relegada a un espacio masculino. En el plano de la estructura general de la obra, se trata de una victoria retórica en el contexto de la Regeneración, “la derrota a la soberbia de los ingleses que ya se veían gloriosos ante la pasividad de los españoles” (Rodríguez 2022, 122).

El patriotismo del personaje es en sí una defensa de los valores católicos. Albertina es rechazada por la familia de Keith con un “odio manifiesto a la *papista española*; dos defectos que no podían perdonar los Ingleses de aquella época” (224). Por su parte, la criada de Albertina habla de los ingleses como de “*herejes desalmados*” (225). La apología del cristianismo en *Los piratas en Cartagena* (1885) se une al sentimiento de defensa de la hispanidad, que se opondría a la moralidad protestante anglosajona. De esta forma, la autora se muestra afín a las ideas del presidente de ese momento Rafael Núñez, a quien le dedica la obra, sobre la superioridad moral del catolicismo y la herencia hispánica en la unión nacional: “al compararlo con Inglaterra [el catolicismo] y el mundo protestante, lo interpretó como un ‘elemento unificador’ del pueblo y la cultura, particularmente la colombiana, dada la necesidad de que esta se regenerara después de la ‘degeneración’ liberal” (Rodríguez 2022, 105). La figura de Albertina representa un sentimiento de patriotismo basado en la herencia española y católica, además de fundamentar históricamente un rechazo a las costumbres inglesas, asociadas al liberalismo de la época.

Los análisis realizados hasta el momento demuestran cómo la apología del cristianismo se expresa en la axiología de los personajes en la narrativa histórica de la época. Vale la pena advertir que no se trata de una defensa homogénea y que dependen de una variedad de matices en la función de la posición de cada autor.

2.2.2. *Los comentarios de los narradores en la afirmación de los valores cristianos*

La narrativa histórica colombiana del siglo XIX expone los valores cristianos de la época a través del discurso del narrador. Debido a la naturaleza de este elemento compositivo, el análisis debe considerar la diferencia entre su construcción y la de los personajes analizados en las páginas precedentes. Mientras el tratamiento épico caracterizó a los personajes durante el período estudiado, permitiéndoles convertirse en modelos de virtudes, los narradores se convertirían en jueces de los hechos, de forma que su función consiste no solo en contarlos, sino también en interpretarlos. Para lograr esto, hubo una tendencia a la exégesis como técnica narrativa a partir de la cual los narradores comentaron, juzgaron y evaluaron las acciones de los personajes. La voz narrativa aparece como hilo interpretativo en las obras, expresando juicios de valor frente a situaciones como las actitudes señoriales, la crueldad o el buen trato al otro, en especial a los pueblos indígenas, los sentimientos asumidos por los personajes, las decisiones administrativas tomadas por la corona o el gobierno, etc.

La lectura de este tipo de comentarios permite entrever la posición axiológica desde la cual se evalúan los acontecimientos históricos. El narrador omnisciente parece asumir la postura de un observador objetivo, pero la constante intromisión de juicios valorativos cuestiona su presunta voz “neutral” e “indiferente”. De hecho, parece no haber una distancia marcada entre la voz narrativa y la voz autorial en estas obras. No se debe olvidar que la figura del narrador se trata de una estrategia narrativa concebida para fines estéticos. Para el caso de las obras de ficción estudiadas, se trató de una máscara que permitió a los escritores expresar una postura crítica sobre los problemas discutidos. La apuesta por lo “verídico” de la estética realista y de la costumbrista se juntó con la estrategia de la omnisciencia para presentar las perspectivas axiológicas de los autores bajo la forma de la “objetividad”.

El paralelo entre la voz autorial y la voz narrativa sobresale particularmente en las primeras páginas de *Yngermína*. Cuando se describe el paisaje encontrado por los hermanos Heredia en la bahía de Cartagena, se apunta lo siguiente: “Tenian razon los Calamareños: *su patria es hoy la mía*; y si en otras partes la risueña naturaleza tiene sus estaciones de gracia y de belleza, en Cartagena es siempre portentosa, magnificente” (4. Énfasis mío). El pasaje permite apreciar que para este tipo de obras la voz narrativa se identifica con la autorial por su lugar de proveniencia, ambos se identifican como cartageneros, su coincidencia en el momento de enunciación de la obra y su común interés por exaltar las bellezas de la región, parte fundamental del proyecto intelectual del autor (Zabala 2018). A lo largo de toda la novela, Nieto mantiene su presencia autorial aludiendo a otras de sus obras publicadas o a experiencias personales del pasado: “Véase sobre este particular la Geografía de Cartagena i su provincia, publicada por el mismo autor de esta obra el año de 1839” (V) o “el autor ha conocido en la costa del Darién [...]” (49). Se trata de una estrategia literaria desde la que se evidencia la cercanía entre ambas voces en su novela.

El caso de Nieto es el más pronunciado en la narrativa histórica estudiada. Sin embargo, esta estrategia literaria se mantuvo a lo largo del período ya que permitió a los autores valorar los sucesos narrados por medio de comentarios exegeticos, los cuales sirvieron para modular las interpretaciones históricas según sus perspectivas particulares. Esto permitiría explicar que, por ejemplo, la voz narrativa de la novela citada de Acosta promueva tanto la interpretación cristiana de la historia, como una crítica al desarrollo de la independencia y el consecuente ascenso de las doctrinas liberales, que percibía como nefastas.

De ahí que el narrador también convierta sus interpretaciones en máximas; esto es, fragmentos discursivos de los cuales se desprende una especie de verdad ética, como puede verse en el siguiente comentario del narrador de *Juana la bruja* (1890):

De España pasó á Italia, y en estas excursiones duró má[s] de tres años, tiempo en el cual se fue calmando su pena, *porque ni el placer ni el dolor para la humana naturaleza pueden durar indefinidamente, y es una sabia disposición providencial.* (103-104. Énfasis mío.)

Resulta notable cómo la intervención del narrador expresa en breves palabras un conocimiento que se asume universal sobre el carácter pasajero de las pasiones humanas. En este caso particular, el autor enmarca su máxima dentro de una concepción religiosa de la vida, percibida como transitoria y sujeta a designios providenciales. En este sentido, el narrador en la narrativa histórica colombiana cumple las funciones de guía moral para los lectores y las lectoras.

Este último punto es especialmente relevante si se piensa en la función didáctica asumida por la literatura de la época, además de la persistencia de la idea de la Historia como *magistra vitae*. Por este motivo, no resulta extraño que Nieto inaugure esta tendencia en sus dos novelas *Yngermína* (1844) y *Los moriscos* (1845). El cartagenero apela directamente a las lectoras, bien sea buscando su empatía por su carácter sensible o con la idea de instruirla en algún tema moral.⁶⁵ Estas dos posibilidades se juntan en su segunda obra en la que aparece el siguiente comentario a propósito de un naufragio que sufre un grupo de árabes expulsados de España. Aunque se trata de una escena en la que Nieto describe la muerte masiva de familias enteras de musulmanes, introduce una reflexión sobre la condición de madre y, además, sobre la necesidad de la oración a Dios:

Si eres madre la que lees esto, llama a tu hijo, estrechalo contra tu seno, acarícialo, derrama sobre él lagrimas de alegría, por que tú i él estan esentos de los horrores de un naufragio; i despues, con todo el fervor rogáras al pie del altar por la salud de tu hijo único si lo vieses agonizando, ruega al padre de quien dependen todas nuestras esperanzas, para que a tí, i a él los libre de semejante catástrofe. (19)

Lejos de menguar, la tendencia didáctica se mantendrá con la misma fuerza incluso en Acosta, la última autora de la narrativa histórica estudiada en estas páginas. Como ya ha señalado McGrady (1965), en sus obras es posible ver que “unido [al] didáctico, el de enseñar la historia, va un fin moralizador, reflejo de [sus] sentimientos archicatólicos” (40). Según muestra el crítico estadounidense, esto puede rastrearse en varias de sus obras, como *Una*

⁶⁵ Aunque no se encuentra dentro del corpus, la tercera novela de Nieto *Rosina o la prisión del castillo de Chagres* (1850), presenta comentarios más directos sobre la forma en que debían comportarse las mujeres. Sin embargo, como la obra carece de narrador en tercera persona al ser una novela por cartas, esto se hace por medio de notas a pie de página en la que se introduce una voz masculina que podría identificarse con la del autor (Ver Zabala 2018).

flamenca del siglo XVI (1880) o *La familia del tío Andrés* (1880-1881), ambas publicadas en su periódico *La mujer*.

La afirmación de McGrady (1965) sobre “sentimientos archicatólicos” puede ser matizada y Alzate (2015) considera que no se demuestra una “prédica ortodoxa” (26). Sin embargo, en un pasaje de *La familia del tío Andrés* se interpreta la inacción de Antonio Nariño, traductor de los derechos del hombre en las colonias hispanoamericana, antes de consumar la independencia. En la obra, el prócer se encontraba “aparentemente ocupado solo en ciencias y en estudios literarios” y, aunque reconoce que también trabajaba en preparar “los espíritus” para “la emancipación”, juzgaba que no estaban preparados para la libertad y que “era mejor dejarla para más tarde” (11). En este punto, la voz narrativa juzga esta decisión a partir de una perspectiva histórica que concibe la idea de progreso desde una perspectiva providencial: “[i] mejor le hubiera estado que aun se hubiera demorado unos treinta o cuarenta años más! ¡Cuántas desgracias y pérdidas de vida hubiera evitado aquello! pero todo lo que hace el Omnipotente es bueno, no queramos enmendar sus divinos decretos” (11).

En este comentario, pueden percibirse tres cosas: una concepción providencial de la historia, una lección moral sobre la resignación y obediencia católica, en tanto se acata la decisión divina, calificada como “buena”, a pesar de la desaprobación mostrada y, finalmente, una postura crítica frente a la independencia de la Nueva Granada. Más allá de la cuestión religiosa, Acosta da a entender que, desde su perspectiva, la independencia fue un proceso apresurado, cuyo “error lo estamos pagando aún los hijos de los que nos dieron por patria una niña loca y sin experiencia, trunca su educación, llena de vanidad y pretensiones y *maleado* su espíritu por falsas ideas” (13. Énfasis mío). Enunciada en el momento de transición al gobierno regeneracionista, la interpretación ofrecida por la autora responde al ambiente de malestar social causado por la fracasada reforma educativa, que habría evidenciado las grietas del proyecto liberal. En este sentido, estas “pervertidas” ideas correspondieron a las doctrinas liberales, vistas como antihispánicas y antirreligiosas.

Antes de continuar, considero necesario comentar la situación de las memorias del corpus en relación con lo considerado en los párrafos anteriores. La naturaleza del pacto narrativo de los géneros autobiográficos no deja dudas sobre la identidad entre narrador y personaje con la figura del autor (Lejeune 1975, 41). Por este motivo, el lector asume que los juicios valorativos realizados por el narrador, así como los valores que guían al personaje que conduce la historia, resultan los mismos defendidos por el autor. Debe recordarse que, en obras como *Memorias. Controversias bolivarianas* de González (1855) y como *Historia de una alma* de Samper

(1881), se encuentra expresada una perspectiva correspondiente a la forma como cada intelectual defendía su posición religiosa. Especialmente en las memorias, la orientación axiológica es evidente, puesto que son relatos autobiográficos contruidos para dar cuenta del recorrido de los autores en las disputas políticas y sociales.

De la misma forma, el carácter subjetivo implícito en las memorias impacta también las estrategias utilizadas dentro de las obras. A diferencia de otros géneros de narrativa histórica, la frecuencia de comentarios exegéticos se reduce y, cuando aparecen, no poseen el mismo sentido de verdad absoluta investido en la pretensión de objetividad del narrador omnisciente. Por el contrario, aparecen como un gesto ensayístico; esto es, como el punto de vista del autor que es defendido por medio de la argumentación (Lukács 1975; Bense 2004). Así, por ejemplo, en *Memorias. Controversias bolivarianas* de Florentino González, el narrador expresa un juicio a manera de máxima sobre la escritura de la historia: “La historia ha sido culpable de una criminal complicidad con la ambición y la tiranía, porque la historia ha sido escrita por plumas cobardes, vendidas a los ambiciosos y a los tiranos”. Sin embargo, no se da por hecho que esta afirmación contenga una verdad objetiva, sino que el narrador se toma el espacio para defenderlo por medio de la argumentación. Incluso reconoce su imposibilidad para sostener el carácter objetivo de lo que relata: “yo no puedo decir como Tácito: non mihi Galba, Vitellius. Otto, nec beneficio, neque injuria cogniti; porque yo he tenido una parte en los sucesos que refiero” (190).

A partir de la separación entre la Iglesia y el Estado en 1853, la reflexión sobre el lugar que esta institución debía ocupar en la administración del poder y el ambiente partidista marca el ritmo de la narrativa histórica. Los escritores, con pocas excepciones, militaron en uno u otro partido, lo cual se hace evidente en las obras estudiadas. Las estrategias narrativas explicadas en las páginas anteriores dan cuenta de que el ejercicio literario en el ámbito letrado de la época iba más allá de la creación artística. Vale la pena resaltar que el análisis de estos elementos podría extenderse más allá del aspecto religioso o de la posición asumida en el ámbito letrado, como la cuestión de la herencia hispánica y la del presente republicano.

2.3. Las posiciones sobre la Iglesia católica y el Estado en la narrativa histórica.

Pese a sus diferencias ideológicas, los letrados productores de narrativa histórica coinciden en la defensa de los principios religiosos cristianos como parte de la identidad y de la formación moral de la nación. Sin embargo, la élite se dividió respecto al lugar que debía

tener la Iglesia católica como institución en la sociedad. En lugar de cuestionar la necesidad de la religión, la pregunta consistió muchas veces en si era pertinente que los representantes de la iglesia intervinieran en la administración pública. Esta cuestión parecía ineludible en la época, en tanto buena parte de los intelectuales hacían de la moral un puente entre la política y la religión: “Difícil tarea sería la de separar la moral de la política i la política de la religión” (Madiedo 42).⁶⁶

Sin embargo, reducir este problema a una posición solamente moral, sería reduccionista. En realidad, lo que estaba en juego era el mantenimiento de privilegios de origen colonial sobre aspectos sociales como la educación y el control poblacional. A nivel social, la presencia de la fe católica se expresaba en elementos culturales arraigados en las tradiciones de los entonces colombianos. En su artículo “La Regeneración revisitada” (2011), Cortés explica que el impulso regenerador puede comprenderse como una tendencia del sector eclesiástico y de las élites conservadoras a restituir los privilegios que las administraciones liberales les habían quitado progresivamente desde finales de la década de 1840, como, por ejemplo, el fuero eclesiástico o el derecho a poseer bienes y propiedades. Los liberales querían extirpar el “fanatismo” en su deseo por instituir un progreso moderno. Luego de la firma del Concordato con el Vaticano en 1887, se restituyeron las relaciones entre el Estado y la Santa Sede. A partir de esto, el Estado legó a la Iglesia algunas de sus funciones, “como la supervisión de la educación pública, el control poblacional, el control del estado civil de los individuos, mediado por las partidas bautismales que cumplían la función de registro civil, y los libros parroquiales, indicando la relación directa entre nacionalidad y religión, entre otros” (Cortés 2011, 44).

La institución católica era para unos una institución retardataria, mientras que para otros era garante de la unidad social, pero en general los intelectuales de la época pensaron que la intervención de la Iglesia en asuntos políticos impactaba de una manera u otra los proyectos civilizatorios, más allá de la esfera del poder. Por este motivo, en “La moral, la religión y la política”, Madiedo defiende que la religión como la política son fenómenos morales inseparables a lo largo de la historia

Es, pues, claro que ni en el campo de la especulativa, ni en el de la historia, ni en el de los hechos prácticos de nuestro país, tienen razón los que pretenden que la religión no debe abrazar los hechos políticos; siendo estos fenómenos de la moral, alma i objeto de toda verdadera religión. (Madiedo 44)

⁶⁶ Este artículo se ha encontrado como una hoja suelta. Por cuestiones de tiempo y acceso al acervo hemerográfico, no se ha podido identificar la fecha exacta de la publicación, aunque, debido a los otros elementos del documento, puede afirmarse que tuvo lugar entre enero y febrero de 1861.

Publicado en *El catolicismo*, este ensayo de Madiedo constituye una defensa a la libertad del sacerdote de intervenir en asuntos políticos que considera adecuados en el ejercicio de su oficio como guía moral. En este sentido, implica una toma de posición en contra de los que él llama “apóstatas de la religión de sus padres” (43). El autor cuestionaba el debilitamiento de la injerencia social de la Iglesia por las mediadas postuladas por los liberales. Pues al tratar la espiritualidad como un asunto de la conciencia individual, estos esperaban que el clero se convirtiera en una institución civil; es decir, que obedeciera a las leyes locales y no a las del Vaticano.

A igual que Madiedo, muchos otros intelectuales tomaron posición de forma diversa a lo largo de estos años. La gran importancia de la cuestión religiosa repercutió en la narrativa histórica de la época. Junto a la defensa del cristianismo católico, los autores introdujeron en su reflexión histórica la discusión sobre la pertinencia de la institución eclesiástica en la organización política. Fuera de las memorias en las que el tema podía ser objeto de debate explícito, en la narrativa ficcional, los autores representaron el conflicto a nivel compositivo, recurriendo preferentemente al personaje del sacerdote. Analizar la manera en que esta figura aparece en las obras resulta útil para medir la posición de los autores respecto a la Iglesia.

En general, pueden notarse tres tendencias. Una primera en la cual se percibe una postura anticlerical, como en *Los pizarros* o *Jilma* de Pérez o *Sombras i misterios* de Torres. En ellas, el sacerdote se representa a partir de valores negativos (la codicia, el fanatismo, la violencia, la intransigencia, etc.) que evidencian una desaprobación de este oficio o de su contribución al desarrollo social. Una segunda tendencia que sanciona la figura del sacerdote sería la que aparece en obras como *Los piratas en Cartagena* de Acosta o *Juana, la bruja* de Caicedo. El sacerdote ejerce aquí como guía moral de los católicos sin que su oficio sea puesto en duda. Es posible encontrar también obras que presentan una visión mesurada, como *Yngermína* y *Los moriscos* de Nieto, en las que se pueden encontrar prelados que representan un rechazo a los sacerdotes inmiscuidos en los asuntos del poder y en debates políticos, pero a la vez una defensa como faros morales. Vale la pena notar que no todas las obras poseen personajes de este tipo y, en algunas de ellas, resultan ocasionales sus apariciones. Esta es la razón por la que no debe confundirse la posición asumida frente a la Iglesia y al clero con la defensa de los valores cristianos. Mientras que estos últimos se convierten en el soporte de toda la estructura narrativa, la primera deviene un tema o un problema sobre el cual recae la postura crítica del autor.

Ahora bien, la revisión de las obras permite relacionarlas con los procesos políticos. La constitución de un Estado laico, como el buscado por el liberalismo en las reformas de medio

siglo, y su declive frente al “régimen de cristiandad”, propendido por los regeneracionistas, es evidente en la evolución misma de la narrativa histórica estudiada. A medida que se consolidaba la propuesta liberal en Los Estados Unidos de Colombia en 1863, resulta más fácil observar una mayor cantidad de obras de narrativa histórica en las que se percibe un rechazo de la institución eclesiástica. Por el contrario, el auge del proyecto regeneracionista implica un aumento de obras que parecen estar a favor de la Iglesia católica.

Vale la pena aclarar que, puesto que la relación entre la evolución de la serie social y la serie literaria no implica una coincidencia total entre ambos fenómenos, es posible encontrar en las obras matices sobre estas tendencias. Así, por ejemplo, en las obras de Pérez o Torres se presenta una visión ideal del sacerdocio, como la mostrada en la conversión de Alí. Además, algunas de las obras de aquel, quien se posiciona en contra de la Iglesia, aparecen mientras el movimiento regeneracionista tomaba fuerza, como *Carlota Corday* (1881), *Imina* (1881) o *El caballero de Rauzan* (1887).

2.3.1. *La tendencia anticlerical durante las reformas liberales de medio siglo XIX*

La perspectiva anticlerical del sector liberal a mediados del siglo XIX colombiano defendió la proscripción de la labor del sacerdote de la vida política. Este sector concentró sus esfuerzos en evitar que los sacerdotes participaran de la vida pública, en la búsqueda de un Estado laico y con libertad de cultos. El ensayo ya citado de Madiedo solo puede comprenderse como una respuesta a la propuesta de un sector de intelectuales que trataron de definir una imagen específica del clero que aspiraba a limitar su poder e influencia social. Según Cortés (2003), el ensayo “El sacerdote católico” (1850) de Juan de Dios Restrepo presenta la proyección de una imagen ideal del sacerdote según el imaginario liberal que perduraría hasta la Regeneración y trascendería en el siglo XX. Según esta, “el clero fue elevado a una posición idílica, sagrada, pero alejada del mundo terrenal de la política” (219)

El autor de este ensayo delimitó claramente la acción sacerdotal a la vida espiritual, para que se mantuviera al margen de los asuntos del Estado: “el magistrado i la lei influyen sobre el hombre en la vida pública; pero se detienen en el umbral de la casa del ciudadano: alli comienza la accion del sacerdote” (206). Como bien se describe en estas páginas, los sacerdotes podían ser almas piadosas desinteresadas u hombres impíos y avaros:

Hai dos pensamientos de los cuales uno u otro conduce jeneralmente a los hombres a hacerse sacerdotes. El uno es noble, religioso, fecundo – el amor a Dios i a los hombres; el otro bastardo interesado, mundano – el deseo de comodidades, de riqueza i de holganza. De esos móviles, el

primero da vida a esos hombres de paz i de caridad, que dejan sin sentimiento pompas i vanidades mundanales, se consagran con intrépidez i resolución al cumplimiento de sus graves, austeros i difíciles deberes; el otro enjendra esos sacerdotes mercenarios, falsos discípulos de Jesucristo, a quien insultan con sus liviandades i torpezas, los cuales olvidando que su maestro era todo beneficencia i caridad, se entregan a la avaricia mas sórdida i al agiotaje mas escandaloso. (206)

El fragmento establece una clara división entre una imagen ideal del sacerdote y una reprochable. Enmarcado en el contexto en el que se discutían los privilegios económicos de la Iglesia, el comentario de Restrepo se muestra afín a las tendencias que percibían con malos ojos el estancamiento de bienes y de riquezas, lo cual explica la desamortización que tuvo lugar años después. Sin embargo, no se trata de un rechazo total a la comunidad eclesiástica. De hecho, uno de los puntos fuertes defendidos por el intelectual consiste en señalar la vital importancia de la parroquia para el bienestar de los habitantes de pequeñas poblaciones. Estos recurrirían al sacerdote buscando “socorro i enseñanzas, un poco de caridad i de luz” (206). El imaginario anticlerical instrumentalizó la función del párroco, quien se consideró vital en el mantenimiento y desarrollo de las provincias más alejadas, puesto que aseguraban un bienestar social y educación, además de control para las clases marginadas.⁶⁷ Parece ser que, para algunos autores, en particular los del sector radical, la presencia de los sacerdotes en las áreas rurales fue de vital importancia, en la medida en que no había una infraestructura (escuela, hospitales) que permitieran el desarrollo social. Sin embargo, el reconocimiento de esta importancia social sufría por la participación política del clero: “pero hai un terreno en el cual jamas quisiéramos encontrar al sacerdote: este terreno es la política” (Restrepo 1850, 206). El artículo de Restrepo eleva al clero “a una posición idílica, sagrada, pero alejada del mundo terrenal de la política” (Cortés 2003, 219). Para este tipo de visión, la implicación en “contiendas públicas” hace al sacerdote un mal servidor de la religión y de la nación.

Estos dos tipos de sacerdotes pueden encontrarse juntos en *Los pizarros*. Se trata, por un lado, de Alí y de Luque, un párroco, cuyo único deseo consistía en acumular riqueza obtenidas de intereses generados por préstamos para expediciones de conquista. Lo que llama la atención de este personaje no es tanto su carácter avaro, sino la transgresión que la acumulación de oro implica para su oficio sacerdotal. Luque, llamado irónicamente como “santo padre” o “ministro de Dios”, adquiriría su caudal “con el solo objeto de halagar su imaginacion”, aunque tuviera suficiente para “satisfacer las necesidades de cuarenta familias honradas” (21-22). Perico, su

⁶⁷ Esta función del sacerdote católico puede ser comprobada en el pensamiento de otro liberal como lo fue Ancízar, quien insistiría en ella en varios capítulos de *La peregrinación de Alpha* o en la novela *Manuela* (1865) de Eugenio Díaz. Ver al respecto Padilla (2021, 107-109)

ayudante durante sus últimos diez años, rechaza una pequeña suma que Luque le quiere dejar cuando está ya muy enfermo (381). La humildad del servidor es contrastada de inmediato por el narrador. Mientras Perico queda en la pobreza, “en cambio su amo dejaba dos millones de pesos en el hueco de una alacena con destino al primer albañil de la cristiandad” (381).

Como ya había descrito Restrepo (1850), la condición de avaricia en el sacerdote significa una corrupción de sus votos y de su servicio. Por este motivo, los momentos finales de Luque muestran un alejamiento de Dios, a quien le suplica que le deje vivir para contemplar su tesoro: “Dios mio! Dios mio! prolongadme la vida un día, una hora, un minuto mas; que pueda yo volver a contar mi tesoro, a ordenar mis talegos, a deleitarme con su armonía” (379). Ante esto, el personaje declara que “ha perdido una ciega confianza en Dios” e invoca la ayuda de Satanás para mantener el oro a salvo de otras manos humanas (383). Finalmente muere abandonando “la siempre consoladora idea de Dios, por la del rei de las tinieblas” (384).

La muerte del avaro Luque es comparable a la del avaro Grandet en *Eugenia Grandet* (1833) de Honoré de Balzac. Ambos mueren en la contemplación y guardia de su tesoro, perdidos completamente por su deseo de riqueza. Por supuesto, el parecido es solo narrativo. Mientras en Balzac el avaro evidencia el problema del ascenso del dinero como un determinante del valor social, la moral cristiana en Pérez se configura como el sostén axiológico. Luque no es otra cosa que un sacerdote blasfemo, corrompido por su deseo de riqueza.

La escena de Luque resulta diametralmente opuesta a la de Alí. Como puede recordarse, su conversión implica un reconocimiento de Dios, quien responde a sus ruegos salvándole la vida, luego de haberlo puesto a prueba. De esta forma, el antiguo pirata adquiriría las características del sacerdote ideal planteado por Restrepo (1850). Por el contrario, el otro ministro se desvía de su camino por la avaricia, sirve mal a Dios y a su parroquia y termina reconociendo a Satanás. Este paralelo tiene una resonancia mayor en el conjunto general de *Los pizarros*. Luque es presentado como un sacerdote corrupto con afán de convertirse en obispo para así seguir acumulando riquezas. A diferencia del pirata, cuya se presenta como una revelación, la degradación del otro implica una crítica a la institución eclesiástica, a la cual no duda en calificar de “fanática”, haciendo eco a la cuestión de la leyenda negra.

Esta crítica se complementa con la alusión al castigo de Chalcuchima, general quiteño que había sido designado como heredero del trono de Atahualpa. Los frailes que acompañaban a los conquistadores deciden castigarlo con la hoguera, al igual que sucede con otros incas, debido a sus creencias. Chalcuchima debía ser juzgado por crímenes “profanos”, pero el fraile

Vicente y Rejinaldo insisten en que lo sea por “herejía”. El narrador se lamenta de este suceso, afirmando que este privilegio de la Iglesia causaba inestabilidad política: “Por eso caían las coronas diariamente de las frentes de los reyes. Por eso se cubrían de flotas los mares y de huestes la tierra” (422). Aunque termina ganando la jurisdicción eclesiástica y se condena al indígena a la hoguera, la escena caricaturiza al sacerdote, quien fracasa en su intento de convertir al guerrero quiteño al cristianismo. El narrador convierte la resistencia de Challcuchima en un símbolo de triunfo, a partir del cual se establece una crítica a la Iglesia Católica “fanática” y partícipe de la política, un espacio negado para ella desde la perspectiva liberal: “Challcuchima, cruzado de brazos e inmóvil sobre su carro de fuego, no era el fénix que va a renovarse de sus propias cenizas; no era el héroe que aseguraba no estar sobre rosas: era la gran figura de la América idólatra riéndose de los frailes del siglo XVI, de su torpeza i fanatismo” (428).

La perspectiva histórica ofrecida por Pérez en esta obra constituye una línea de interpretación mantenida también para el presente republicano. Así, Torres en *Sombras i misterios* abre una reflexión sobre este tema, luego de contar cómo un sacerdote le negó el sacramento de la confesión por su postura política. Este evento le permite cuestionar abiertamente la alianza entre los sacerdotes y los conservadores. Para esto, los sectores de la población identificados como liberales quedaban por fuera de la Iglesia: “se decía en alta voz que impío era todo liberal i que estas dos palabras, ‘Rojo’ i ‘hereje’ eran sinónimas” (98). Sin embargo, para el autor, el problema reviste una dimensión histórica. Más allá de tratarse de una particularidad de su actualidad, se presenta como algo arraigado en la relación establecida por la institución con la élite colonial:

Por una fatalidad para la República i mas para el cristianismo que para la República, el clero católico no ha podido divorciarse de esa liga profana que de siglos atras formó con los sectarios de la doctrina del derecho divino, que consagra la usurpacion de la autoridad i santifica el poder de la reyes sin embargo de las enseñanzas prácticas de su sapientísimo Maestro, quien propagó el precepto de la fraternidad humana, i a pesar de que la filosofía moral prescribe la igualdad de los derechos del hombre. Esa liga funesta ha retardado el progreso intelectual de la especie, puesto que los partidarios de la monarquía trabajan constantemente en impedir la instruccion del pueblo para poder oprimirle sin que murmure. (99)

La postura presentada por el autor en este fragmento resulta interesante, en tanto se articula de manera coherente con la de *Los pizarros*. Para los anticlericales, la perspectiva histórica les permitió establecer analogías entre la Iglesia de la Conquista y aquella de su momento histórico. Esto demuestra, según ellos, la nefasta influencia de la institución para el establecimiento de una república democrática. Para hacer evidente esta relación, recurrieron a

la utilización del vocablo “fanatismo”, con el cual denominaron al enemigo a vencer en la mentalidad de la sociedad. Según expresa Torres (1858), el decenio de 1850, en el que se implementaban las reformas liberales, era el momento para vencer al “fanatismo” que “había echado hondas raíces i envenenado la atmósfera” y, así, abrir “estas rejiones a la accion fecundadora de la civilizacion moderna.” (210). Desde esta perspectiva histórica, es posible conectar a los frailes que condenan a Challcuchima con el sacerdote capuchino que le niega la confesión a Torres a mediados del siglo XIX.

La tendencia anticlerical en la narrativa histórica se nutre del contexto de separación de potestades entre la Iglesia católica y el Estado. El deseo por instaurar un proyecto laico en el que uno de sus ejes era la libertad de culto implicó el cuestionamiento de la influencia de la jerarquía eclesiástica en los asuntos públicos. Para estos intelectuales, resultaba nefasto que una institución religiosa tuviera la capacidad de aliarse con sectores políticos (conservadores y liberales) para organizar a la población civil a su favor. La expresión de estas ideas radicales terminaría apaciguándose a medida que cobraba más fuerza la defensa de esta institución a nivel político, social y cultural en el seno de la sociedad colombiana.

2.3.2. La tendencia clerical en el proceso regeneracionista

La comparación entre lo propuesto por Madiedo en su ensayo la “La moral, la relijion i la política”, y lo propuesto por Restrepo en “El sacerdote católico” (1850) revela el lugar que consideran estos intelectuales que debe ocupar el cura en los asuntos políticos. Aunque parezca un elemento menor, hemos visto que las formas de inserción del clero católico en lo público estaban conectadas con formas de organización política y social. Por tal motivo, Madiedo sostiene que las cuestiones morales están entrelazadas con las cuestiones políticas y, por tanto, son también campo de acción para el sacerdote:

[¿] Qué es un sacerdote? Un maestro de moral autorizado por la relijion. Bien! Si ese maestro de moral ve que los particulares, roban, calumnian, incendian o asesinan. ¿Deberá ese maestro de moral permanecer en estúpida contemplacion [...]? I si los que perpetran esos delitos son los gobiernos y los partidos, ¿deberá por eso callar el maestro religioso? ¿De qué servirá entonces la relijion entre los hombres? (43)

La imagen de sacerdote que se desprende de tales ideas no es muy diferente de la defendida por el sector anticlerical. Ambos partirían de la idea del clero como encargado de la moral y de la evangelización de la sociedad, por lo cual valores tales como la humildad, la solidaridad o la caridad debían caracterizar a los devotos sacerdotes. La defensa de la

institución y de sus prelados debía mostrar su capacidad para ser tanto faros de la moral y de las buenas costumbres, como agentes reformadores y denunciadores de los criminales y viciosos, entre los que podrían estar incluidos los gobernantes.

Esta imagen del sacerdote católico puede ser hallada con mayor facilidad en la narrativa histórica luego de 1870, momento en que Acosta comienza a publicar sus obras históricas. Resulta necesario advertir que se han elegido obras cuyo periodo histórico de reflexión recae en la Colonia, momento en el cual era innegable la presencia de la Iglesia y, por tanto, resultaba más fácil justificar su injerencia en asuntos públicos. El periodo histórico representado por los autores permite, como veremos en el capítulo siguiente, conciliar una perspectiva del pasado hispánico con la acción civilizadora de la Iglesia Católica y, por tanto, con la de sus ministros.

En las obras, resaltan los personajes de los obispos Montalvo y Piedrahita de *Los piratas en Cartagena*. También sobresale el obispo Barrios de *Juana la bruja*. Estos tres personajes son relevantes para la acción, además de poseer las virtudes ideales para ejercer su oficio. Esto les permite convertirse en figuras ideales susceptibles de representar a la Iglesia Católica. Adicionalmente, están representados de forma unilateral. A diferencia de la tendencia anticlerical estudiada en *Los pizarros*, en la que era posible encontrar a Alí y a Luque como polos opuestos, en Acosta (1885) y Caicedo (1890) no existe un lado negativo. La ausencia de un modelo contrario sugiere que esta perspectiva tiende a una visión unívoca en la concepción y la representación del clero católico.

Los tres obispos mencionados en el párrafo anterior ejercen su oficio en asuntos que la misma historia considera ajenos a la Iglesia, sin que eso implique una valoración negativa. Por el contrario, esta característica los hace individuos apreciados en sus comunidades. El obispo Barrios es introducido por el narrador como un ser influyente, “quien, además de la influencia oficial y privada que solía ejercer en muchos negocios importantes, era sujeto muy querido y respetado y su concejo se atendía siempre como muy acertado” (Caicedo 1890, 68). El prelado ayuda a Clara, prometida de Zuláivar, a limpiar su honor ante las acusaciones de Juana arguyendo que ella era su asistente. Es preciso notar que la ayuda del sacerdote no se requiere en su condición de confesor o guía espiritual, sino de amigo y pastor, una función esperable para un párroco. Como es de esperarse, el juicio en contra de la bruja se desarrolla de manera que Clara es absuelta de las acusaciones de hechicería.

Llama la atención que el obispo Barrios no intente esconder su influencia en los asuntos que están por fuera de su jurisdicción. Por el contrario, se muestra totalmente consciente de su posición y sabe que puede utilizarla en favor de los asuntos que le interesan. La ausencia de

esta problematización se explica por la recuperación de la Iglesia católica tras la firma del Concordato. Luego de su firma, esta no solo regresó a una situación semejante a la que poseía en la colonia, sino que fue “mucho más independiente frente al Estado” (González 1997, 259). En términos prácticos, su prestigio como actor social volvía a ser incuestionable. Esto se hace evidente cuando Zuláivar le dice que resultará difícil cambiar la opinión del pueblo y le responde: “Descuidad: mi carácter, el puesto que ocupo, no mis propios méritos me dan, por fortuna, cierto ascendiente. ¿Quién se atrevería á dudar de mi dicho? Lo que os aconsejo es la moderación y la prudencia” (71). Esta actitud, que podría ser evaluada como soberbia desde el punto de vista anticlerical, faculta la defensa de valores hidalgos como la honra.

Si bien los obispos de Acosta (1885), Montalvo y Piedrahita poseen también cualidades para influir en asuntos públicos, la situación en la que se ven involucrados permite a la autora representarlos como héroes que negocian con éxito con los corsarios Drake y Morgan para salvar Cartagena y Santa Marta. Como ha señalado ya Rodríguez (2022), estos dos sacerdotes significan un proceso de evangelización en el que la labor de la Iglesia católica implica un impulso civilizador. Según se cuenta en sus respectivos cuadros, ambos obispos se encargan de guiar y edificar templos, así como de consolar y ayudar a la población recién asentada en América. En este sentido, se enfrentaría a la barbarie simbolizada en las comunidades indígenas, afrodescendientes e inglesa.

El personaje de Montalvo resulta particularmente llamativo debido a que, durante su negociación con Drake, solicita la salvación de un convento de franciscanos ubicado en Getsemaní, un barrio de Cartagena fuera de las murallas. En esta negociación, el pirata le pide dos mil pesos para dejarlo intacto. Inicialmente el obispo le dice que no tiene tal cantidad, pero tras cierta presión termina revelando que tiene mil pesos escondidos: “mil tengo, señor, único tesoro que había logrado ocultar... Os diré en dónde se halla, para que lo mandéis sacar” (54). Este punto puede ser comparado con el caso de Luque, en tanto se trata de la acumulación oculta de oro por parte de un prelado. Sin embargo, las amenazas del corsario inglés mueven a Montalvo a utilizar su “tesoro” con un fin piadoso. De esta manera, el Obispo logra acomodarse a la imagen de sacerdote ideal tras decidirse a desprenderse de su oro.

Por su parte, el obispo Piedrahita, cuya figura analizamos anteriormente por su contribución a la conversión de Morgan, es representado como depositario de todas las virtudes del sacerdote. Este se presenta en la narración de forma que sorprende a los piratas por su apariencia, puesto que no creen inicialmente que él ocupa una posición distinguida en la jerarquía católica debido a sus gastadas ropas:

- ¡Llamadme al Obispo! gritaron los Piratas.
- Le tenéis delante! contestó él.
- Vos un Obispo! exclamaron los invasores, contemplando los pobres vestidos del Prelado, los cuales en unas partes estaban remendados, y en otras tan rotos, que se le traslucía la ropa interior, y mirando su faz venerable y humilde al mismo tiempo, que no se había inmutado ni espantado.
- ¡Vos el Obispo Piedrahita! repitieron los Corsarios.
- ¡Me habéis nombrado! ¿En qué os puedo servir, hijos míos? (154-155)

Piedrahita se caracteriza por su humildad, por el servicio que hace a su pueblo y por la piedad para perdonar a sus enemigos. A diferencia de Montalvo, este obispo no deja lugar a dudas sobre su honradez en lo relacionado con el dinero. Mientras aquel guardaba un tesoro que termina en manos de los piratas, los compañeros de Morgan constatan que este no tenía nada de valor. Como señala el prelado: “Jamás me alcanza lo que tengo para dar á tantos pobres. ¿En dónde debe tener cosa alguna guardada?” (156). Por todo lo anterior, Rodríguez (2022) concluye que en la figura de Piedrahita se perfila “con mayor potencia un *ethos* necesario para los letrados de la república católica-hispana que se perfilaba en 1885” (111). Para este crítico, en *Los piratas en Cartagena*, Acosta apunta a restablecer por medio de estos dos personajes al sacerdote como “el letrado para la república católica hispanista en el imaginario social” (112).

Así como para la tendencia anticlerical el mal sacerdote católico simbolizaba la suma de los obstáculos que impedían el avance de la civilización y, por tanto, de su proyecto civilizador, la tendencia contraria, cuyo auge se contextualiza en la Regeneración, constituye una reivindicación de unas virtudes que encuentran fundamento en la acción amplia de la Iglesia Católica. En suma, la perspectiva histórica en estas obras no niega la unión de la institución con los procesos de conquista y colonia; por el contrario, su objetivo fue el de revalorar estos periodos históricos. Se trató de mostrar que la acción evangelizadora fue fundamental para el crecimiento de la civilización y, así, justificar el mantenimiento de un *ethos* católico-hispano (Rodríguez 2022).

2.3.3. *La tendencia moderada*

La identificación de una tendencia moderada apunta a la complejidad que las polémicas sobre la cuestión religiosa en el ámbito sociopolítico. En el espectro propuesto, algunos intelectuales se posicionaron de manera intermedia entre las medidas anticlericales y la defensa total de la Iglesia católica. Por desgracia, nunca lograron convertirse en una fuerza política relevante para influir efectivamente en las decisiones políticas o en los sectores sociales. Sin embargo, su presencia evidencia con claridad el carácter complejo de una discusión en la cual

los autores respondieron de manera diversa y particular según sus intereses. Precisamente, la identificación de coincidencias entre una y otra posición en la narrativa histórica de la época ha permitido observar espacios de posibilidades opuestos y, a su vez, otros que pueden denominarse como moderados.

Posiciones de este tipo pueden encontrarse en *Yngermina* y *Los moriscos* de Nieto, *Nuestro siglo XIX* de Madiedo e *Historia de una alma* de Samper. En las páginas de estas obras, se hace visible una posición de centro, en la que se evita la polarización. Llama la atención que las fechas de publicación de estos trabajos no obedezcan a condiciones particulares del estado de los debates estudiados antes. Las obras de Nieto se publican en un ambiente de centralismo y bajo un gobierno de tendencia conservadora, varios años antes de que Mosquera comenzara a preparar el país para las reformas liberales de medio siglo; la de Madiedo se publica en medio del Olimpo Radical⁶⁸ y del auge de las propuestas laicistas y anticlericales; la de Samper aparece en un momento de transición hacia la Regeneración. Esto parece confirmar que la hegemonía política de un grupo no coincide necesariamente con el tipo de posiciones posibles encontradas en la narrativa histórica de la época.

La posición de Nieto se inclina hacia la perspectiva anticlerical; sin embargo, el Obispo del Toro, el único sacerdote de sus tres novelas, tiende a intervenir en asuntos públicos, lo cual se evalúa como positivo en *Yngermina*. De hecho, su llegada al Nuevo Mundo resulta el evento con el cual se abre la segunda parte de la novela. Como símbolo de la Iglesia católica, este evento simboliza el comienzo del periodo colonial, de ahí y su importancia para la estructura social⁶⁹. La conciencia histórica de Nieto le permite comprender el entrecruzamiento de la tradición hispánica y del catolicismo desde la misma organización social: “casí todos los demas pueblos tenían sus parrocos, pues uno de los primeros cuidados del gobierno Español, era proveer de clerigos y relijiosos, cualquiera pequeña posesion que ocupasen en la conquista, edificándose las mas veces un templo antes que un cuartel” (23). Lejos de aparecer como

⁶⁸ El “Olimpo Radical” (1864-1884) se conoce como un período de auge del pensamiento liberal, respaldado por el control del gobierno federalista que había sido preparado desde 1853 y consolidado en 1858. La tendencia ideológica de intelectuales como Santiago Pérez y Manuel Ancizar llevó a reorganizar el estado a partir de propuestas como el laicismo, el *laissez-faire*, la ruptura con la tradición hispánica, etc. En este sentido, la Regeneración se ha comprendido como una respuesta a esta situación y al descontento social generado por las políticas liberales. Una ampliación de esto puede encontrarse en el trabajo de Eduardo Rodríguez, *El olimpo radical: ensayos conocidos e inéditos sobre su época 1864-1884* (2019).

⁶⁹ Vale la pena señalar que la primera parte de *Yngermina* (1844) cierra con la muerte del último cacique de Calamar, Ostarón. En paralelo con la llegada del Obispo del Toro, este evento simbolizaría el final del poder indígena en el territorio y el comienzo de la ocupación española: “Con la muerte de Ostáron, terminó la serie de los Caciques de Calamar, unico simulacro de soberania que les habia quedado, como recuerdo de su antigua independencia” (93).

problemática, la evangelización es considerada por Nieto como el elemento civilizador más importante de la conquista, así como por otros letrados como se ha discutido a lo largo del capítulo, por lo cual no resulta extraño que el Obispo sea idealizado.

En la configuración del Obispo del Toro, se percibe una actitud piadosa y el deseo de apoyar a los colonos e indígenas necesitados de la recién fundada Cartagena. Como señala el narrador, “el Obispo del Toro, era demasiado piadoso i sensible, para que no sucumbiese a las tropelias del Licenciado” (77). En su figura convergen las imágenes del sacerdote que Madiedo y Restrepo (1850) propondrán en la década siguiente: por un lado, protege y da consuelo a Yngermina y a los otros prisioneros, lo que sucede en el capítulo III y IV de la segunda parte; por el otro, interviene ante Badillo, primer gobernador de la colonia, denunciando los crímenes que ha cometido contra la población (esclavitud, saqueo y asesinatos). A pesar de que muere por las crueldades del gobernador, “había antes de su muerte informado al Rei, sobre las atrocidades cometidas por Badillo en el adelantamiento de Cartagena” (102). Desde la perspectiva de Nieto, el sacerdote católico sería un agente civilizador tanto por su vocación evangelizadora, como por su impacto en el bienestar de su pueblo. Así, queda reivindicada la labor de la Iglesia en la sociedad civil.

Sin embargo, la manera en que aparece el clero católico en *Los moriscos* (1845) atenúa la perspectiva anterior. En esta novela, la expulsión de los árabes de España aparece como una decisión perjudicial para el Estado, puesto que “arrancaba de la península millares de desgraciados, que llevaban consigo su industria i sus artes” (6). Uno de los problemas principales de esta decisión fue cómo se involucró la Iglesia, encabezada por Bernardo Rojas Sandoval, Cardenal arzobispo de Toledo, quien conspiró con el Duque de Lerma para obtener el favor del Rey. A diferencia del Obispo del Toro, Rojas es mostrado como un sacerdote corrupto y ambicioso en tanto espera subir en la jerarquía eclesiástica para obtener más poder (83). De hecho, el narrador señala que el personaje utiliza la religión como un modo de “embaucar” al rey (82).

En este orden de ideas, en la novela se cuestiona que la Iglesia intervenga en asuntos públicos, ya que su labor no está siempre orientada al bienestar social, sino al beneficio individual:

Para desgracia del genero humano, entre las razones en que es tan fecundo el despotismo para oprimir, agrega el descarado atrevimiento de complicar la divinidad en la perpetración de sus maldades, destrozando victimas en santificación de su nombre. Tan ateo es el que no cree en Dios, como el que lo toma por instrumento de sus iniquidades. (20)

Más allá de ser una revisión crítica de la historia de España, Nieto plantea un paralelo entre la situación de los árabes y la suya propia a mediados de la década de 1845 (Zabala 2018). Expulsado de su patria tras la Guerra de los Supremos (1839-1841), causada por asuntos religiosos, el autor se apoya en los sucesos históricos para interpretar cómo se distribuía el poder en la entonces Nueva Granada. La publicación de la novela coincide con el período presidencial de Tomás Cipriano de Mosquera, quien había expulsado personalmente al autor en 1841 a Chagres, Panamá. El presidente contaba con una poderosa red: había sido precedido en su cargo por su yerno Pedro Alcántara Herrán, y su hermano, Manuel José, era arzobispo de Bogotá, el puesto eclesiástico más importante de la época. La actitud de Nieto es crítica frente a una Iglesia que, desde su perspectiva, aprovecha posiciones de poder para beneficio individual o de “partido”, como lo denomina en *Los moriscos*.

La defensa del sacerdote católico que hace Madiedo en su ensayo “La moral, la religión i la política” no implica una aceptación total del clero en la sociedad colombiana contemporánea. *Nuestro Siglo XIX* (1868) puede leerse como una obra en la que el autor explora su perspectiva sobre la evolución de las tradiciones y costumbres del país durante los primeros años republicanos. En el cuadro XIX, se presenta a un sacerdote que, aunque secundario, impide la posibilidad de una perspectiva unívoca sobre el clero católico como la sostenida por Acosta. Sin embargo, el problema principal radica en su conducta desviada de la doctrina católica, más que en su participación en asuntos políticos.

El sacerdote de Madiedo (1868) aparece en una escena en la que se encuentra apostando y su interés por ganar en el juego lo lleva a maldecir en contra de la Iglesia y en contra de Dios, incluso evita sus deberes al negarse a aplicar la extremaunción a una de sus parroquianas:

-Señor cura, señor cura.

-¿Qué demonios me quieres ahora? dijo el buen clérigo con los ojos inflamados, pero fijos sobre las onzas que veía delante de su adversario, i meneando los dados a compas ahora estoi ocupado, eh ?

-Se muere la señora...

-Que se muera Cristo i toda la Corte Celestial.

-Es que quiere confesarse

-Pues que se confiese.

-Pero...

-Qué pero, ni qué majadería: ahora no estoi para confesar ni a mi madre, aunque me lo mandara el Papa i todos los Concilios ecuménicos que ha habido desde la eleccion del sucesor de Júdas. El que se quiera morir que se muera como Dios le ayude; i no me vuelvas con impertinencias; porque soi capaz... (127)

La evidente actitud blasfema del sacerdote no sorprende al sacristán que lo interpela, ni a las personas a su alrededor. Al contrario, se presenta como una situación normal y, como

puede leerse, el narrador, un personaje que actúa como testigo, aprueba la forma de ser del clérigo, a quien califica como un “un eclesiástico maravilloso, hombre que no se anda con melindres ridículos” (127). Sin embargo, la imagen general del cura tiene las características de una caricatura. Estos aspectos positivos se caen rápidamente ante su carácter irascible, pues amenaza con excomulgar a su contrincante, quien salía triunfante de su juego.

A lo largo de *Nuestro siglo XIX* (1868), se leen otros ejemplos de clérigos, cuyo interés parece ser el de cuestionar la pertinencia de la Iglesia Católica y de sus ministros. En el inicio de la obra un sacerdote, “tratando de sacarse un filamento de carne que se le había metido entre los verdosos dientes” (21), cuestiona el celibato, “porque el hombre con sotana, es tan hombre, como el hombre con dorman i cachucha” (21). Más adelante, otro sacerdote cuestiona la existencia de Dios: “Voi a hablarte francamente. ¿Tú estás creyendo que hai Dios?” (226). Aunque se encuentran en la obra ejemplos de sacerdotes piadosos y comprometidos con su parroquia, como el cura de Tocaima en el Cuadro LV, la presencia de los contraejemplos señala una particularidad importante: Madiedo representa al clero sin idealizar su posición u oficio y sin desconocer su importancia en la estructura social. De esta forma, si bien no condena la participación de los sacerdotes en los asuntos políticos, resulta altamente crítico con los hombres detrás de la institución, lo cual resulta significativo pues se opuso a las reformas liberales del gobierno federalista.

Esta posición de Madiedo puede matizarse si se piensa que una de las consecuencias de las reformas liberales y del excesivo control del Estado sobre la Iglesia católica fue el detrimento de la educación sacerdotal. La ruptura de las relaciones entre el gobierno y el Vaticano, el debilitamiento de los centros de enseñanza teológica y las medidas que controlaban el nombramiento de sacerdotes puso en crisis al clero católico. Entre los problemas más frecuentes se encontraba “la falta de formación, concubinatos, e inclinación al alcohol y a los juegos de azar” (Plata 2004, 260). En este contexto, el retrato realizado por él en *Nuestro siglo XIX* presenta una postura crítica contra el resultado de la política liberal. La degradación del clero constituía un serio problema social, sobre todo si se considera el papel central de esta figura para el mantenimiento del orden y la educación en las provincias de la nación. Precisamente, eran estos los lugares en los cuales se concentraba la “rebeldía de muchos sacerdotes hacia sus obispos y la tendencia al aislacionismo, favorecida por las dificultades existentes en las comunicaciones” (Plata 2004, 261).

Como ya se ha dicho antes, Samper deja claro en *Historia de una alma* su posición sobre la religión. Sin embargo, como se ha visto con los otros intelectuales, los valores religiosos que

se encuadran en sus obras no se corresponden necesariamente con su posición en los debates sobre la Iglesia Católica. Así, su alejamiento con respecto a esta aparece en la obra como un asunto personal, puesto que en lo público defiende la libertad de cultos, por lo cual protege a la institución eclesiástica de las arremetidas liberales introducidas por Mosquera en el Olimpo Radical. Samper cuenta cómo tuvo que aliarse con Nieto, quien fungía como presidente del Estado de Bolívar entre 1863 y 1865, para evitar que el arzobispo de Bogotá, Antonio Herrán,⁷⁰ fuera expulsado por el gobierno de Mosquera. Para el intelectual,

El general Mosquera, después de atropellar por completo los derechos de la Iglesia nacional, confiscándole todos sus bienes, suprimiendo las comunidades religiosas, e imponiendo en todo su voluntad dictatorial, había desterrado a cuantos obispos y sacerdotes defendían con celo y energía la propiedad eclesiástica, la libertad religiosa y las prerrogativas de la conciencia. (527)

Debe tenerse en cuenta que, a lo largo de sus memorias, Samper presenta su posición anticlerical durante la década de 1840 y comienzos de la de 1850; es decir, en los momentos en que se concretizaba la separación de potestades entre la Iglesia y el Estado. Como relata en la primera y segunda parte de su vida, su alianza con la perspectiva liberal lo llevó a perseguir a los jesuitas, incluso fue el encargado de notificar su expulsión al superior de la Compañía el 20 de mayo de 1850 (204-205). Sin embargo, el carácter retrospectivo de la revisión autobiográfica permite al autor reconfigurar estos sucesos y significarlos como un proceso de transformación, en el cual se vuelve tolerante con el culto católico y defiende su lugar en la sociedad colombiana, sin que esto implique que comparta sus prácticas. Por su puesto, como se ha señalado con anterioridad, la historia de vida del intelectual encaja con el proceso histórico del país que se dirigía hacia la Regeneración.

La identificación de estas posiciones moderadas permite afirmar el solapamiento de las tendencias analizadas. Más allá de desaparecer, estas formas de entender la Iglesia Católica han pervivido a lo largo de la historia republicana del país. Cortés (2013) y Rodríguez (2022) logran mostrar cómo el pensamiento liberal defiende ideas similares sobre el oficio del sacerdote a lo largo del siglo XX, por ejemplo. Esto confirma que las discusiones sobre los procesos de identidad y los elementos, como la religión católica, no se agotaron en el siglo XIX, razón por la cual es necesario comprender la evolución de estas discusiones durante el período estudiado en estas páginas.

⁷⁰ Antonio Herrán fue hermano de Pedro Alcántara Herrán, yerno de Mosquera. Este dato es importante, porque muestra la radicalidad de las reformas instauradas por este presidente y, asimismo, la distancia que había tomado con respecto a 1840, momento criticado por Nieto en *Los moriscos* (1845).

3. Entre el cuestionamiento y la exaltación. El legado español y el lugar del indígena en la narrativa histórica decimonónica

La reflexión sobre el lugar de la religión en la estructura social del país no fue el único gran debate suscitado entre los letrados del siglo XIX, de hecho, la discusión sobre la hispanidad en la identidad nacional la enmarca. El hecho de que la Iglesia Católica haya sido una institución cuya presencia fue concomitante al desarrollo de las colonias españolas en América fue hecho suficiente para ligar el sentimiento religioso y el legado hispánico en el país. A pesar de que las particularidades del problema religioso nos permitieron analizarlo separadamente, este hace parte de una crisis de conciencia generada por el cuestionamiento de las tradiciones coloniales de origen español por parte de algunos intelectuales, que las veían como un lastre en la modernización de la estructura social. Mientras intelectuales como Manuel Murillo Toro, Manuel Ancízar, Felipe Pérez, el primer José María Samper, entre otros, impulsaron un proyecto de nación modelado a partir de la experiencia de países anglosajones; otros, como José María Vergara y Vergara, Julio Arboleda o José Eusebio Caro, reaccionaron con una propuesta que resaltaba el componente hispánico, que consideraban esencial en la cultura neogranadina.

Esta crisis se expresa de manera nítida en *La cuestión española. Cartas dirigidas al doctor M. Murillo*, compuesta en 1859 por José María Vergara y Vergara. En este conjunto de ensayos, el autor logra condensar la posición hispanista, de manera que constituye un “testimonio de la crisis existencial vivida por unos seres a quienes, después de haber asimilado las tradiciones del colonizador, trataban de imponerle valores éticos y culturales extraños” (Padilla 2008, 46). La escritura de Vergara y Vergara manifiesta la “crisis espiritual” de aquellos que creían en riesgo las tradiciones heredadas de los españoles a causa de las reformas liberales, en marcha desde 1849 (32). La primera carta señala cómo sus oponentes partieron de una manipulación maniquea del pasado histórico que resaltaba los aspectos negativos de la Conquista y de la Colonia y ocultaba los positivos:

[...] también defiende la causa de España cuando es moda atacarla e insultarla, cuando tan hábilmente se explota esta idea recordando a un pueblo de índole generosa los horrores de la conquista y los banquillos de los pacificadores, pero cállandole discretamente la felicidad de que gozaron nuestros padres en los primeros siglos de la colonia, la erección de tantos monumentos gloriosos que nos dejó el Gobierno español, y no recordándole con lealtad que los horrores de la conquista *no fueron hechos* por los españoles que *se quedaron* en España, sino por los que vinieron a *América*, y son *nuestros abuelos*: los de *allá* son, nuestros *tíos*. Tengamos bien presente esto; y ha llegado la ocasión bien oportuna de preguntaros, señor, a qué raza pertenecéis? Sois

español americano? Sois español europeo? Sois indio? Sois anglo-sajon? Sois yankee?” (Vergara y Vergara 1859, 7).

El cuestionamiento hecho por Vergara y Vergara al final de este pasaje permite inferir que, para ese momento, el discurso antihispanista abanderado por Murillo no respondía satisfactoriamente al problema de la identidad nacional. Puesto que el político liberal buscaba la modernización del país a partir de principios utilitaristas y mercantilistas, concibió, junto con sus partidarios, un discurso que presentara los valores señoriales e hidalgos como contrarios a sus intereses. No obstante, el discurso antihispanista se vio en la situación paradójica de pensar una identidad nacional en contravía de los elementos tradicionales hispánicos arraigados en la estructura social. ¿Era posible pensar un origen común para la sociedad neogranadina que negara el peso del pasado Colonial?

Además de una posición fuerte en contra de los “horrores” perpetrados durante la Conquista y la Colonia, el odio hacia lo español había sido alimentado por “la crisis política de España, debida a la pérdida de algunas de las colonias [...] [a]l sacrificio de los próceres, [a]l terror del periodo de la ‘pacificación’ y [a]l hecho de que España en 1848 no hubiera reconocido aún la independencia” (Padilla 2008, 49). Aunque sin duda la coyuntura político-económica de la metrópoli era un aliciente para que algunos neogranadinos apartaran su mirada de ella, la narrativa histórica muestra con claridad que el recuerdo de los asesinatos de los libertadores formaba parte de la memoria colectiva de los neogranadinos de la época, esto es, como los recuerdos de los eventos “qui ont affecté le cours de l’histoire des groupes concernés” (Ricoeur 2014, 145). En *Los gigantes* (1875), Pérez recuerda los hechos como un sacrificio realizado por los próceres:

La proclamacion de los derechos del hombre en el seno de una colonia muda, sorda, obediente i boza, al tiempo mismo que manos secretas i atrevidas fijaban en los lugares públicos escritos sediciosos contra el gobierno, era ciertamente una audacia que solo podían tenerla esos hombres magnánimos, de corazón de héroe i mirada serena, que diez o doce años después subieron al patíbulo en holocausto a la libertad y la patria. (16)

El hecho de que el autor no hubiera vivido directamente los acontecimientos demuestra la significación que tales eventos aún tenían para los neogranadinos. Desde la perspectiva de Halbwachs (2001), la memoria siempre tiene un lado social, en tanto es por medio de la intervención de otros miembros de la colectividad que los individuos construyen recuerdos: “c’est dans la société que, normalement, l’homme acquiert ses souvenirs, qu’il se les rappelle, et, comme on dit, qu’il les reconnaît et les localise” (6). Así, un individuo ubica sus recuerdos dentro de los de un grupo social determinado cuando adopta “l’attitude commune aux membres

de ce groupe” y cuando “[l’]attention se porte sur les souvenirs qui sont toujours au premier plan de sa pensée” (107). Pérez y los otros intelectuales evocan tales acontecimientos como parte de una experiencia común; sin embargo, la forma en que se reconstruye este pasado y se narrativiza da lugar a diferentes posiciones. En el caso particular analizado, el intelectual responsabiliza a los españoles y martiriza a los próceres de la independencia.

Esta culpa sobre el pasado hispánico era evidente para ambas tendencias, incluso para el mismo Vergara y Vergara (1859), quien reconoce frente a Murillo alguna responsabilidad de los españoles: “Lástima grande fue que los españoles mancharan sus triunfos con la destrucción de millares de indios que podrían haber conservado” (31). Incluso, llega a exclamar hacia el final de la carta quinta, en una alusión a las medidas liberales en contra de los resguardos indígenas: “Desgraciados indios que vivís en las llanuras del Bogotá, i que no poseen ya ni un palmo de tierra! Los españoles os quitaron vuestra nacionalidad, i sus hijos vuestra tierra [...]” (35). Esto posiciona a la perspectiva prohispanista en una situación paradójica: la de defender el recuerdo de los “feroces” padres en la génesis de la sociedad neogranadina. ¿Cómo puede exaltarse la hispanidad a pesar de las acciones de los antepasados españoles conquistadores y colonos? Los intelectuales hispanófilos se vieron en la tarea de tratar de solucionar este tipo de contradicciones históricas del proceso de Conquista y Colonia.

Los letrados que se sintieron llamados a pensar el problema de la identidad nacional parten del reconocimiento de los hechos. Así lo resume Madiedo:

Nuestro punto de partida, nuestros antecedentes como pueblos, como naciones ante el mundo son estos:

La barbarie aborijen.

La barbarie de la colonizacion.

La barbarie del gobierno colonial.

Camino de tinieblas, desde la antropofagia [a]mericana, hasta la Inquisicion europea. ¡Tal es nuestra ejecutor[ia]! (Madiedo 1858, 4)

Aunque se debe tener en cuenta que la tendencia de Madiedo lo inclinaba en este ensayo a una perspectiva antihispánica, este fragmento deja clara la crisis de conciencia de una nación cuyo pasado se mostraba como un “camino de tinieblas”. Esta oscuridad no radicó tanto en desconocerlo, sino en su incapacidad de integrarlo satisfactoriamente a su identidad.

Por este motivo, no resulta sorprendente que la primera novela histórica del país, *Yngermína* (1844) de Nieto, cuya trama gira alrededor de la unión de un español con una mestiza en época de la conquista, fuera interpretada por Avelar (2015) como una “antialegoría nacional”, incapaz de ser “legible” desde los proyectos de nación en disputa (52-54). La

observación del crítico apunta a mostrar lo problemático de la propuesta regionalista del autor para intentar integrar a un país en formación. En opinión de Padilla (2021), la manera en que Nieto representa el conflicto humano derivado de la conquista de los calamareños –“el sentimiento de pérdida de libertad, del sometimiento, de la pérdida de la soberanía, de la ambición y codicia” (61) – constituye una denuncia de la falta de “unión entre las élites” y de sus proyectos de nación. La novela sobrepasa el carácter instrumental de servir a los intereses programáticos de un grupo en particular, por lo que puede leerse como la “expresión de un individuo que, consciente de su esencia histórica [...] reclama que se reconozca su región como parte de un patrimonio cultural” (59).

Aunque no puede decirse que tal intención nacionalista esté ausente en la producción de narrativa ficcional enmarcada en el pasado hispánico e indígena, puede afirmarse que esta se produce en una “situación sociolingüística” (Zima 2010) nutrida de estas contradicciones. Si la función social de estas obras recayó en la construcción de una memoria nacional unificadora del territorio, debe advertirse que estas no constituyen una perspectiva homogénea, ni logran armonizar un conjunto de valores comunes para los colombianos de la época. Por el contrario, las novelas históricas dedicadas a la revisión del pasado hispánico e indígena evidencian las divisiones sociales del momento en el cual se inscriben y, por lo tanto, no pueden convertirse en textos fundacionales indiscutibles de la nacionalidad colombiana. En estas obras abundan las tensiones, la heroicidad de los conquistadores pierde brillo ante la matanza de los indígenas, la armonía de la sociedad señorial resulta cuestionada por la esclavitud y la nobleza del indígena se pierde ante su salvajismo.

El objetivo de las siguientes páginas consiste en indagar la manera en que estas contradicciones históricas fueron construidas por los autores a partir de la reflexión sobre el pasado Precolombino, de la Conquista y de la Colonia. El acceso a fuentes documentales y a las nuevas perspectivas sobre el quehacer historiográfico permitieron la producción esta narrativa histórica. La distancia temporal entre el momento representado y el presente de la escritura motivó a los autores a utilizar la forma de la novela para pensar el pasado español e indígena. Los letrados privilegiaron notablemente eventos cercanos temporalmente a la llegada de los españoles, como es el caso de *Yngermína* de Nieto, de *Huayna Capac* (1856) y *Atahuallpa* (1856) de Pérez o de *El último rei de los muisca* (1865) de Silvestre. También se escogieron los sucesos ligados a algunos de los primeros conquistadores, como Alonso de Heredia en la novela ya mencionada de Nieto, Francisco Pizarro en *Los pizarros* (1857) y *Jilma* (1858) de Pérez o Alonso de Ojeda en *Un hidalgo conquistador* (1907) de Acosta. Las obras

sobre el periodo colonial se concentran sobre todo en el siglo XVI y representan eventos relacionados a los primeros asentamientos en la Nueva Granada y otros territorios americanos. Vale la pena mencionar que algunas se inspiran en *El carnero* de Rodríguez Freyle, publicado en 1859; sería este el caso de *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* (1864) de Avella o *Don Álvaro* (1871) o *Juana, la bruja* (1894) de Caicedo. Sin embargo, hay algunas novelas que se situán al final del período colonial, *Los gigantes* (1875) de Pérez, *El alférez real* (1886) de Palacios y *José Antonio Galán* (1871), más tarde corregida y ampliada en los *Episodios novelescos de la historia patria: la insurrección de los comuneros* (1887), y la trilogía sobre el sacerdote Andrés, *La juventud de Andrés* (1879), *La familia del tío Andrés* (1880) y *Una familia Patriota* (1884) de Acosta.⁷¹

La revisión de los años en que estas obras fueron publicadas da indicios de la manera en que estas se insertaron en las discusiones públicas sobre el debate de la hispanidad. Como lo hizo con la cuestión religiosa, la narrativa histórica de la época respondió a las tendencias ideológicas y sociales en las que surgió. Por este motivo, pueden leerse como tomas de posición (Bourdieu 1992) frente a los debates sobre la identidad nacional. En las obras, se reproducen las contradicciones ideológicas de ambas tendencias, por lo que la perspectiva del pasado que se desprende de ellas adquiere una dimensión polémica, en tanto son producto de la disputa por la hegemonía de los diferentes proyectos de nación. Mas allá de buscar una unidad entre ellas, el análisis de este capítulo espera reconstruir su carácter problemático que, lejos de desaparecer en su contexto histórico, subsiste hasta nuestros días.

No se debe perder de vista que las obras son algo más que un reflejo de estas problemáticas. En tanto poseedoras del *carácter doble* que Zima (2010) reconoce en los hechos estéticos, constituyen evaluaciones interesadas sobre las discusiones de la realidad social. Se trata de comprenderlas no tanto como documentos sobre las disputas ideológicas, sino como la respuesta particular de los intelectuales a polémicas que afectaban su conciencia. En este

⁷¹ Esta obra constituye un caso de especial atención dentro del corpus de obras elegidas para esta investigación. Se trata de la segunda versión de la novela *José Antonio Galán*, la primera novela histórica publicada por Acosta en 1871. Lo que llama la atención de ella es que puede rastrearse el proceso de composición y de corrección entre una versión y otra. La Biblioteca Nacional de Colombia conserva en el fondo que lleva el nombre de la autora un tomo en el que ella misma recortó los fragmentos de prensa de la primera publicación en *El bien público* y de otra de sus novelas, *Gil Bayle*, y los enriqueció con ilustraciones, con notas y con comentarios manuscritos de carácter estilístico e historiográfico. De esta forma, pueden encontrarse tres versiones de la novela: la primera publicada en prensa, la segunda comentada por la autora y la versión final, publicada en formato de libro en la Imprenta de la Luz. Las particularidades presentadas por esta novela la hacen merecedora no solo de un estudio monográfico, sino también de una edición crítica que reconstruya los derroteros creativos de Acosta y de cuenta del significado de los cambios emprendidos en estas versiones.

sentido, las obras se comprenden en su *dimensión signica* (Mukařovský 2000), como representativas de los debates generados en el ámbito intelectual del momento.

A pesar de lo anterior, la narrativa histórica que se ocupó de la ficcionalización del pasado español e indígena no pareció tener un componente reaccionario fuerte en contra del proyecto hegemónico en el que aparecen. Esta se adecuó, con algunas excepciones, a los proyectos civilizatorios de las élites letradas que dominaban el panorama político de la época. En este sentido, este tipo de novelas poseen un carácter ideológico más evidente, que debilita las funciones estéticas del texto literario.

La publicación de novelas, como la tetralogía inca de Pérez, la de Silvestre y la de Avella, así como *Anacaona* (1865) de Avella, entre 1850 y 1875 coincide con el auge de la hegemonía liberal y su intento de implementar un proyecto modernizador de inspiración anglosajona y francesa. Durante estos veinte años, logró consolidarse un gobierno que impulsó cambios de gran importancia en el plano social y político, como la idea de una nación federada, la abolición de la esclavitud, la implementación del sufragio universal, así como de una educación laica y de la libertad de prensa. Estos cambios eran paralelos a los relacionados con la Iglesia Católica, estudiados en el capítulo anterior. En este sentido, no resulta sorprendente percibir en tales novelas una perspectiva histórica crítica frente a la Conquista y a la supervivencia de las tradiciones hispánicas en la sociedad neogranadina.

Los cambios propuestos por el gobierno liberal encontraron gran resistencia no solo a nivel social, sino también por parte de otro sector de la élite letrada, agrupados sobre todo alrededor de las ideas del partido conservador. El inconformismo frente a las medidas anticlericales y antihispánicas terminó por debilitar al gobierno tras el fracaso de la reforma educativa y las constantes guerras civiles durante la década de 1870. En este sentido, la formación del proyecto Regeneracionista a manos de Rafael Núñez y Miguel Antonio Caro no puede considerarse tanto como una irrupción, sino como la oficialización de esta tendencia ideológica que avanzó soterrada en las décadas anteriores (Vargas-Tinsés 2016).

No obstante, la narrativa histórica afín a esta tendencia no comienza a publicarse sino en el momento de mayor cuestionamiento del Olimpo Radical, luego de 1875, cuando estos grupos aprovecharon las situaciones críticas a nivel educativo y económico y se juntaron alrededor de la propuesta política de Rafael Núñez (Cruz 2010, 83).⁷² Antes de este año, solo fue publicada

⁷² Las situaciones críticas eran de orden social, económico y religioso. No se trata solo del fracaso de la reforma educativa laica, sino también de la presión de la Iglesia Católica al gobierno (Ver González 1997, 167-245), además de los problemas económicos achacados por la oposición a las doctrinas del *laissez-faire* (Cruz 2010, 83).

en 1870 la novela de Acosta, *José Antonio Galán*, y, en 1871, la de Caicedo, *Don Álvaro*. Con la formación del movimiento regenerador, tras un discurso pronunciado por Núñez el 1 de abril de 1878 durante la ceremonia de posesión del presidente Trujillo en el que habla de “Regeneración”, al referirse al proyecto de reorganizar la nación, comienzan a aparecer con más consistencia obras en las que se revisa favorablemente el pasado hispánico. En el ambiente político dominado por Rafael Núñez y la constitución de 1886 que restablecía los derechos de la Iglesia Católica y favorecía el legado cultural hispánico, aparecen *El alférez real* de Palacios, en 1886, y de *Juana la bruja* de Caicedo, en 1894, ambas novelas en las que se identifica una inclinación por los valores hidalgo de la antigua aristocracia neogranadina.

A pesar de las publicaciones mencionadas, la perspectiva histórica de Acosta fue la que realmente acompañó el proyecto regeneracionista en lo relacionado a la narrativa histórica. Entre 1878 y 1907, la escritora publicó alrededor de 15 obras, entre novelas y una compilación de narraciones cortas en las que indaga sobre el pasado de la Conquista, la Colonia y la Independencia. Se trata del proyecto creador más ambicioso sobre la materia en el siglo XIX. El deseo de que estos textos formen series sobre la historia de España, de América y de Colombia puede corroborarse de varias maneras. En primer lugar, está la escogencia de títulos como *Los españoles en España*, *Relaciones y cuadros novelescos de la historia de América* o *Episodios novelescos de la historia patria*. Precisamente, bajo este último título la autora publicó la segunda edición de *José Antonio Galán*, subtitulada *la insurrección de los comuneros*. En este tomo, Acosta da cuenta de su interés por presentar a “los ojos de los republicanos de hoy” una serie de “cuadros histórico-novelescos” sobre “la creación, el nacimiento y el desarrollo y marcha en Colombia de la *idea* de la Independencia hasta su consumación” (V).

Aunque el proyecto de Acosta se ajuste hasta cierto punto al discurso católico e hispanizante, su amplitud le confiere a su vez complejidad. La extensa revisión del pasado produce un cuestionamiento y crítica de la Conquista y de las tradiciones hispanas. El análisis del proyecto creador sobre narrativa histórica de la autora, sobre el que se profundizará a lo largo de este capítulo, permite observar cómo las tensiones ubicadas en el plano social afectan la conciencia individual del escritor, condicionan su producción literaria y la evolución de su trayectoria construida en el campo intelectual (Bourdieu 1992, 386). Se trata de comprender que la obra de la autora se encuentra afectada por el transcurso del tiempo en que ella participó de los debates y, por tanto, de “la manera singular” en que recorrió “el espacio social, donde se expresan las disposiciones del habitus” (384). La obra de Acosta navega sobre las

contradicciones de su momento histórico, de forma que su defensa de los valores españoles se ve tensionada por la conciencia de los crímenes cometidos por estos.

Si bien se profundizará sobre esta complejidad en las páginas siguientes, considero importante ilustrar el punto con un breve cuadro ambientado en 1567 publicado en el periódico *La mujer* como parte de la serie *Cuadros y relaciones novelescas de la historia de América*. En “El cacique Chucurumay” (1879), Acosta busca señalar “la ignorancia en que yacían y el atraso de sus costumbres é ideas” de los habitantes de la ciudad de Santiago de León, hoy en día Caracas. Para esto, Acosta elige narrar el día en que son sacrificados algunos indígenas que se habían hecho pasar por el cacique para así encubrirlo y defenderlo de los españoles. Esto le permite introducir una perspectiva crítica sobre las ejecuciones de los nativos: “En aquel momento la poblacion *crisiana* de la ciudad se entretenía contemplando con satisfacción el suplicio del noble súbdito de Chucurumay, que se había entregado para salvar la vida y la libertad de su príncipe” (176).

La narración corta exhibe a los primeros pobladores de la Colonia como seres fanáticos, crueles y vengativos. Además, puede resaltarse la escogencia del espacio, la ciudad en la que transcurren los eventos no es otra que Caracas, la cuna del Libertador. Al comienzo del cuadro, la autora contrasta el estado “embrionario” de una ciudad que llegaría después a ser una “metrópoli” con universidades, paseos, museos, templos, etc. (173). “El cacique Chucurumay” muestra claramente la complejidad del proyecto histórico de Acosta, representando el carácter problemático de la imagen del hispanismo ofrecida como relato nacionalista en la Regeneración.

Ahora bien, la exploración de esta breve narración de Acosta permite considerar el problemático lugar que tuvo el pasado indígena en la reflexión sobre la identidad nacional. Si, como defienden Rojas (2001) y Cruz (2010), los proyectos civilizatorios impulsados por las élites letradas neogranadinas marginalizaron las comunidades “otras”, indígenas y afrodescendientes, de su ideal de nación ¿por qué los novelistas históricos escogieron representar el encuentro con los conquistadores? ¿Cuáles fueron las herramientas discursivas con las que fueron “pintados” los indígenas en esta narrativa?

Para la narrativa histórica estudiada, la representación del pasado indígena fue ineludible; sin embargo, esta se hizo a partir del desconocimiento radical de su cultura. Para Cornejo Polar (1978), las obras resultantes fueron marcadas por la “heterogeneidad”, concepto bajo el cual busca explicar el cruce de estructuras culturales distintas en la literatura; pero que, en el caso

de la indígena, supone una dominación de los modos de producción y de representación occidental, “la revelación de la primera bajo los supuestos de la segunda” (19).

Reflexionar sobre estas cuestiones resulta inevitable debido al lugar prominente que ocupa el tema indianista en estas novelas, puesto que se trata de un tema ineludible al hablar de la Conquista española. Así, por ejemplo, Pérez compuso una tetralogía en la que desarrolla la historia de los Incas, exaltando su valor, pero también considerando sus luchas internas, las cuales les harán vulnerables ante los hermanos Pizarro. En la mayoría de los casos, los intelectuales del siglo XIX utilizaron la figura del indígena como un espejo en el que se reflejó la crueldad del conquistador. Exaltar las cualidades de las figuras históricas como Atahualpa, Anacaona, Chucuramay, Jafitereva, Catarpa, entre otros, puso de relieve el carácter nefasto de la Conquista.

En otros casos, el recurso al indígena sirvió también de metáfora de la sociedad mestiza. En varias de las obras, se lee cómo el encuentro con el español, generalmente virtuoso, se conciliaba por medio del amor con una indígena o con una mestiza. Sin embargo, debe advertirse que la unión amorosa trabajada en estas obras no las convierte en parte de las “ficciones fundacionales”, tal como las trabaja Sommer (2004). Novelas como *Yngermína* de Nieto, *Anacaona* de Avella o la tetralogía inca de Pérez se resisten a ser comprendidas como novelas en las que se presenta “la promesa de un abrazo” nacionalista; es decir, la proyección del deseo de una nación del Estado colombiano.

A excepción de *Yngermína*, lo anterior resulta visible en al menos dos puntos. En primer lugar, *Anacaona* y la tetralogía inca están construidas sobre una trama con poca resonancia local, en tanto Avella y Pérez decidieron hacer girar sus relatos sobre la cultura tahína y la inca, respectivamente. Aunque pueda resultar imposible explicar con total seguridad las motivaciones de los autores para la elección de culturas indígenas por fuera del territorio nacional, puede apuntarse que el interés archivístico que acompaña la narrativa histórica decimonónica pudo conducirlos a encontrar materiales más diversos que pudieran sustentar las interpretaciones históricas de los autores. Esto, además, les permitió exaltar las crueldades de la Conquista, sin tener que exaltar las comunidades indígenas locales supervivientes. En el caso de Pérez, Acosta Peñaloza (2002) y Orrego (2009) han ratificado que el autor construyó su relato con impresos de diversa procedencia, tales como la obra de William H. Prescott, *History of the Conquest of Peru* (1847), la novela de Jean-François Marmontel, *Les incas, ou la destruction de L'Empire du Pérou*, así como las crónicas de Fray Bartolomé de las Casas, Francisco López de Gómara, Fernando Montesinos y, por supuesto, el Inca Garcilaso de la

Vega. En cualquier caso, los autores percibieron en la historia de Anacaona y en los últimos años del Imperio Inca y los primeros del Virreinato del Perú un potencial particular para exponer una posición histórica sobre el pasado latinoamericano. Vale la pena mencionar la presencia de la obra de Prescott, quien ha sido reconocido como uno de los principales promotores de la “leyenda negra” en el siglo XIX (Ver Kagan 1996).

El caso de *Yngermina* resulta particular, puesto que el carácter regional de su novela impide que pueda pensarse bajo el lente nacionalista. Sin embargo, esto no quiere decir que la obra pueda pensarse exclusivamente en un ámbito localista. La experiencia de la Conquista y de la Colonia y de los abusos sufridos por las comunidades indígenas se plantea en este tipo de obras como una experiencia común en el territorio conquistado por los españoles. En este sentido, los autores percibieron similitudes en la condición existencial del indígena durante este periodo en todo el continente. Por este motivo, obras como *Anacaona* fueron legibles por fuera del territorio nacional, lo que explica el interés de los editores de la *Ondina de plata* en publicarla en Argentina, pocos años después de su ubicación original y junto a novelas de otros autores latinoamericanos.⁷³

En segundo lugar, los héroes de las novelas encuentran obstáculos objetivos e infranqueables para su amor: en el relato de Avella, los amantes mueren incinerados por los mismos españoles; en el de Pérez, la pareja descubre que su amor es incestuoso y, aunque no lo consuman, ambos terminan muriendo también a manos de los colonizadores. Por este motivo, estas obras logran tal vez presentar el deseo, más no su realización, de “acceder a la clase de Estado que habrá de unirlos” (Sommer 65). No se debe perder de vista que el mestizaje implicado en tales uniones ficcionales no tiene aún rasgos identitarios, en los términos en los que será discutido en el discurso latinoamericanista de finales del XIX y del XX. La conciencia del problema de la raza se percibía más como un problema de orden social, como una herramienta para la consolidación de grupos en los que dividir la sociedad.

En ninguno de los dos casos, la mirada a las comunidades indígenas se escapa de los prejuicios generados por la adopción de proyectos civilizatorios europeos. Como afirma Cruz (2010), el ideal de ciudadano “excluía estos sujetos del proyecto de nación radical dado que primero debían pasar por un proceso de ‘civilización’, es decir, dejar de ser lo que eran”. En términos del siglo XIX, implicó la eliminación de indígena del presente a través de su asimilación por mestizaje o su conversión a la calidad de ciudadanos (Solano 2007, 94). Por

⁷³ Una versión digitalizada de este tomo puede encontrarse en Archive.org.
<https://archive.org/details/lachiriguanaana00rossgoog/page/n8/mode/2up>

este motivo, las escasas representaciones de lo indígena en la narrativa histórica del presente republicano señalan su “esencia” salvaje o bárbara, como se ve en *Un asilo en la Goajira* de Herrera.

Las páginas que conforman este capítulo buscan mostrar con nitidez la respuesta que dan los autores a las paradojas y contradicciones históricas del proceso de conquista y colonización. La innegable herencia hispánica y la tensión de un proceso histórico marcado por los excesos cometidos por los conquistadores y colonos, en nombre de Dios y de la civilización terminó proyectándose en la conciencia individual de los intelectuales neogranadinos, incluso latinoamericanos. Por tal motivo, resulta importante explicar cómo estas contradicciones históricas implicadas en este proceso histórico estructuran las obras en que estos se propusieron revisar el pasado español e indígena en el periodo estudiado. Las diferentes novelas y miradas sobre el pasado constituyen intentos por buscar salidas a tales paradojas. Para esto, el capítulo se divide en dos grandes secciones. En la primera, se analiza la imagen resultante de las obras que presentan una mayor tendencia al rechazo al legado español; mientras que la segunda parte versará sobre aquella derivada de la tendencia a exaltarlo. Cada uno de los capítulos estará subdividido en tres secciones en las que se precisa la imagen sobre el conquistador, como encarnación de lo bueno y lo malo de la Conquista, sobre la Colonia y sobre lo indígena en estas novelas. Particularmente, la segunda parte consiste en una revisión de una parte de la novelística histórica de Acosta. El objetivo de esta revisión consiste en aterrizar las tensiones observadas en el capítulo sobre un proyecto creador particular, sobre todo cuando este permite leer una trayectoria que intentó superarlas y ofrecer una imagen más estable para la fundación de la identidad nacional. El interés aquí no es el de analizar todas sus obras, lo cual estaría por fuera de los límites de esta investigación.

Con el objetivo de evidenciar que las perspectivas expuestas en ambas tendencias forman parte de las discusiones del ámbito letrado, se ha optado por tender un diálogo entre los ensayistas y los novelistas. Principalmente, se sigue la discusión antihispanista a partir del ensayo de Samper (1861) y la prohispanista con el escrito de Vergara y Vergara (1859). Se trata de mostrar cómo ambos géneros discursivos se nutrieron mutuamente y construyeron un contexto discursivo particular. Por otra parte, la revisión en conjunto de las ideas expuestas en ambos ámbitos permite señalar con mayor nitidez solapamientos y tensiones entre ambas tendencias. La más notable de ellas consiste en la manera cómo se defendió el carácter guerrero de los conquistadores. Para los antihispanistas era un motivo de vanidad, lo cual resulta

contradictorio con la estrategia de uniformarlos como si de un grupo se tratase; para sus contradictores se trataba de una exaltación de la hidalguía española.

Antes de continuar, es necesario aclarar dos puntos. La prioridad dada al discurso novelesco en este capítulo no quiere decir que otros géneros de narrativa histórica no participaron de la discusión sobre el problema de la cuestión española. Como se vio en el capítulo anterior, Torres en *Sombras i misterios* reflexiona en varias ocasiones sobre el problemático arraigo de las instituciones coloniales para el progreso de la nación. La elección realizada responde al hecho de que estas novelas ponen en primer plano el pasado español e indígena, de manera que su análisis permite reconstruir las narrativas que se construyen alrededor de este.

En segundo lugar, resulta importante discutir el concepto de “raza” utilizado por los autores y que articula el pensamiento social, cultural, político e histórico de los intelectuales de la época. Padilla (2008) afirma que entre los intelectuales neogranadinos se trató de “una noción abstracta y como algo que, por encontrarse por encima de los individuos, puede determinar el comportamiento político, social, económico, religioso, ético y moral de los pueblos” (51). En las obras estudiadas, los autores no parecieron insistir en la idea de un “racismo biológico”, fundamentado en las ideas del conde de Gobineau o del anatomista Robert Knox, quienes señalaron que las diferencias físicas y psicológicas características de los diferentes pueblos eran transmitidas por la sangre (Hering 2007). Esto explica que los intelectuales apoyaran su defensa o ataque aludiendo al comportamiento común de los individuos que hacían parte de una o de otra “raza”. Así, por ejemplo, Vergara y Vergara (1859) señalaba que la raza “yankee” era una “esplotadora” (6) o, lo que era más común, describía a las “razas indígenas” como “inocentes”, “ingenuas”, “supersticiosas”, etc. En las siguientes páginas, cuando sea inevitable referirse a este término, se hará siempre entre comillas y aludirá a la forma de la que era usado por los escritores de la época.

3.1. El cuestionamiento del pasado hispánico en la narrativa histórica

La cuestión española de Vergara y Vergara fue motivada por la expresión del sentimiento antiespañol de Murillo Toro en dos intervenciones públicas. La primera se trata de la frase “Todo lo malo que tenemos proviene de nuestro origen español”, pronunciada en el marco de un debate en el Senado sobre una propuesta hecha por Julio Arboleda para estrechar relaciones

con España⁷⁴. La segunda consiste en el ensayo “Nuestro origen español”, publicado el 28 de abril de 1859 en *El tiempo*, el cual constituye su única participación en el debate iniciado por Vergara y Vergara. A lo largo de estas intervenciones, el político liberal defiende la idea según la cual las dificultades de llevar a cabo las reformas modernizadoras se hallaban en las instituciones y tradiciones heredadas de la colonia: “lo que no nos deja levantar el vuelo en política, en industria y en construcción, son las costumbres y los restos de instituciones que nos legó la España, y mientras que no cambiemos aquellas y acabemos con estas, más vale continuar el divorcio” (Murillo 1859. Cit. en Padilla 2008, 57).

Por supuesto, la posición esgrimida por Murillo es afín a otras expresadas por diversos intelectuales a lo largo del decenio anterior, y posterior al debate iniciado por Vergara y Vergara. El sentimiento antiespañol no resulta una novedad para dichas fechas, en tanto este alimentó el deseo independentista; sin embargo, la idea de una nación laica y mercantilista impulsada por el gobierno liberal en la época, las crisis políticas por las que pasaba España y el recuerdo de los horrores de la pacificación fueron alicientes para el debate sobre la pertinencia de los elementos hispánicos heredados en el proyecto de civilización. Ensayos como “Las revoluciones en Sud-América” de Salvador Camacho Roldán (1851), el ya citado de Madiedo (1858) o el *Ensayo sobre las revoluciones políticas* de José María Samper (1861) permiten comprender que este tipo de posiciones son representativas de los grupos en disputa. De este modo, los intelectuales actuaron “en calidad de voceros” del grupo ideológico que defendía el discurso antihispánico de la época (Padilla 2008, 20).⁷⁵

Madiedo (1858) resume brevemente los pilares sobre los que se movió el sentimiento antihispanista del momento: “Desde 1492 hasta 1810 ¿qué hubo en la América española? Ignorancia general, orgullo de raza, tiranía política i fanatismo religioso” (5). El problema para estos intelectuales consistía en que estos males no desaparecieron con la independencia, puesto que, luego de la emancipación, “dónde estaban sentados los españoles de Europa, se sentaron los españoles de América, con todas sus viejas tradiciones coloniales i con sobrado campo para remedar a los antiguos opresores” (8).

⁷⁴ En realidad, esta frase es citada por Vergara y Vergara en la invitación que le extiende a Murillo para debatir sobre la “cuestión española”. Sin embargo, el mismo autor reconoce no haber estado presente en el momento en que el político liberal la pronunció, de forma que resulta difícil corroborar que estas hayan sido sus palabras textuales. Incluso, el mismo Murillo (1859) en su respuesta duda que estas hubieran sido sus palabras exactas.

⁷⁵ Esta forma de percibir la posición del grupo de intelectuales afines al discurso antihispanista de la época puede extenderse también a la tendencia contraria. Según la interpretación de Padilla (2008), Vergara y Vergara vendría a ser también un vocero del grupo ideológico que se oponía a un proyecto de nación contrario tanto a sus convicciones éticas y morales, como a sus intereses políticos, sociales y económicos.

Con el objetivo de explicar por qué estos valores fueron los heredados por los españoles, este grupo de intelectuales recurrió a la configuración de un discurso histórico desplegado a través de este tipo de ensayos. La estrategia discursiva se basó en la elección de los elementos negativos de la Conquista y de la Colonia, más no en la eliminación de lo español en la historia de la nación. En los ensayos, salta a la vista la idea de una “raza” española degradada y decadente debido al fanatismo y al despotismo sufrido bajo instituciones como la Corona o la Inquisición. En palabras de Madiedo (1858), “el español colonizador no conocía sino dos condiciones: la de amo i la de siervo. Planteo aquí lo que traía del hogar paterno; i pudiendo ser señor i encontrando quienes pudieran ser esclavos, tomó para sí lo mejor de su patria, el señorío” (3). Bajo la idea de que fueron los siervos de este despotismo los que vinieron a América, el resultado no pudo haber sido otro que la edificación de una sociedad similar.

La perspectiva histórica desplegada en estos ensayos encuentra un correlato en la narrativa histórica creada por los letrados afines a esta tendencia. Sin embargo, es preciso cuestionar si los autores de ficciones lograron configurar una imagen histórica homogénea negativa sobre el pasado español. En realidad, obras como *Ynggermina* de Nieto, *Huayna Capac*, *Atahuallpa*, *Los pizarros*, *Jilma* y *Los gigantes* de Pérez, *El último rei de los muisca* de Silvestre, *Anacaona* y *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* de Avella responden más a la necesidad de reflexionar sobre las contradicciones históricas propias del pasado español. En lugar de rechazarlo uniformemente, los autores concedieron rasgos humanitarios a los conquistadores, elementos organizativos a la colonia y un pasado civilizado a los indígenas. Por supuesto, como veremos a continuación, el resultado de cada autor fue diferente en función de sus posiciones particulares.

3.1.1. *El conquistador: entre los valores caballerescos y la barbarie*

La representación de la Conquista en el discurso antihispanista conservó un tono épico que exaltó la labor de los conquistadores, a pesar de todo. El espíritu guerrero reconocido en las figuras de Hernán Cortés, Alonso de Ojeda, Jiménez de Quezada, Francisco Pizarro, Alonso de Heredia, entre otros, y las dificultades de sus expediciones por tierras desconocidas llevó a calificar sus acciones como “una epopeya” en la que “todo fue grande: el bien como el mal, la iniquidad como la virtud, el esfuerzo como la resistencia” (Samper 1861, 12). El deseo por resaltar los elementos negativos de la empresa española se basó inevitablemente en uno de los

escasos tipos de documentos que podían informar de los sucesos acontecidos en la época: las Crónicas de indias.

De manera irónica, los narradores históricos de la época fueron incapaces de separarse de la exaltación épica realizada por los cronistas, para quienes el espíritu guerrero del conquistador fue central en los relatos sobre el proceso de conquista y colonización. La lectura hecha por Adorno en *The polemics of possession* (2008) deja claro que, en el encuentro entre Europa y América, “the figure of the warrior stands as the reigning symbol of civilized culture” (147). Incluso los escritores de origen americano recurrieron a representaciones cargadas de valores del caballero europeo en un intento por exaltar las comunidades colonizadas, se trató de un esfuerzo “to make the intelligible and symphatetic to his potential European reader” (145). Por su puesto, la imagen del conquistador europeo luchando por erradicar las comunidades nativas y sus costumbres feroces y bárbaras termina por imponerse. Los relatos presentan a al conquistador como un medio por el cual se propagó la cultura europea. Como concluye Adorno, “the war community, central as it was to both Europeans and Amerindians in conceptualizing civilization, was, in each case, a community more longed for than remembered, and it lingered on long after the plenitude of its existence (147).

Escritas en estos términos, resulta esperable que los intelectuales del siglo XIX no pudieran desligarse de esta percepción del guerrero conquistador como un medio de civilización. Adorno (2008) apunta que tales ideas tuvieron continuidad en el enfrentamiento “a muerte” descrito por Sarmiento entre “civilización” y “barbarie” (147). Sin embargo, los valores guerreros del “hidalgo” español pervivieron también en la descripción de eventos como las luchas por la Independencia y las guerras civiles posteriores. Enfrascados en luchas políticas, cada bando se presentaba a sí mismo como el defensor legítimo de la “civilización” encarnada en los nuevos modelos republicanos, se glorificaron guerreros como Bolívar, portadores de la “libertad”. Aunque este tema será tratado con mayor detalle en el próximo capítulo, resulta pertinente señalar la presencia de la guerra como un problema constante para los escritores americanos.

La percepción de la Conquista como un encuentro de guerreros resulta común en los ensayos citados más arriba. En ellos, los intelectuales no buscaron desmentir esta imagen bélica, sino que trataron de resignificarla dándole un contenido éticamente incorrecto. Para esto, uniformaron las individualidades de los conquistadores, de manera que todos constituyeron un conjunto homogéneo. Cada uno de ellos, “cuasi-noble (hidalgo) ó plebeyo, jefe ó soldado, era

un tipo, un representante completo de todas las huestes conquistadoras. Cada cual era la unidad y la parte de un todo armónico” (Samper 1861, 13).

Bajo esta idea, se normalizó la imagen de un guerrero valiente, indomable y leal, pero corrompido por el fanatismo, la avaricia y la brutalidad. Samper (1861) describe a este tipo de conquistador en el siguiente pasaje, el cual me permito citar por extenso debido a su claridad y precisión:

¿Por qué esa uniformidad de caracteres? Es que la conquista no era más que una especulación de mano armada. Cada soldado era un socio comanditario, que trabajaba con el arcabuz, la espada y la lanza, á partir de ganancias y pérdidas. Todo el mundo (excepto algunos frailes de fanatismo feroz, como Valverde) tenía el mismo pensamiento, la misma aspiración: el oro! Todos los conquistadores eran terribles, impávidos, indiferentes al peligro, altivos, indomables en la pelea; todos brutales, implacables en la victoria; todos sufridos, pacientes, abnegados, se auxiliaban y socorrían mutuamente en los conflictos y las raras derrotas, soportando con pasmosa resignación las miserias, los rigores del clima, el hambre, las enfermedades y la muerte. Todos se mostraron supersticiosos y fanáticos, y al mismo tiempo cínicos en su extraña moral, profundamente pervertidos, jugadores, codiciosos, inclinados siempre á conspirar contra el superior para suplantarle en el mando. Parecíales (no obstante la nobleza de las tradiciones de lealtad española) que la traición y la perfidia eran legítimas respecto de los indios; y practicaban, á veces sin pensarlo, el abominable principio de que el fin justifica los medios. Todas las virtudes de esos hombres no eran sino las de la guerra (excepto la magnanimidad y la lealtad á los convenios), — las rudas virtudes de la situación misma, las que engendra el peligro, las que inspira la grandeza de la obra y del resultado que se busca. Sus vicios eran los de su época, de sus antecedentes y de las clases sociales de donde salieron los conquistadores. (Samper 1861, 13)

La descripción realizada por Samper en este fragmento puede considerarse como una síntesis que representa el sentimiento antiimperialista de mediados del siglo XIX. El hecho de que la descripción de los conquistadores, particularmente de Pizarro, realizada por Pérez cerca de seis años antes en *Atahualpa*, *Los pizarros* y *Jilma* demuestra claramente que se trataba de una imagen que hacía parte también de la *situación sociolingüística* (Zima 2010) que engloba la producción ensayística y novelesca de la época. El lector encuentra por primera vez al conquistador en estas obras en *Atahualpa*, decidiendo avanzar por el puerto de Tumbes en su segunda expedición en 1526.⁷⁶ Sin embargo, las circunstancias de esta segunda salida no le eran favorables, pues había llegado con tropas reducidas y sin suministros. En este punto, el narrador introduce el espíritu caballeresco como el único móvil que permitió al conquistador avanzar, a pesar de los obstáculos de la expedición: “al espíritu caballeresco del español eran preferibles los azares de la conquista, aun bajo tan desconsoladores auspicios, al escarnio de una retirada incalificable” (103).

⁷⁶ Hoy en día ciudad peruana en donde existe un distrito llamado “Puerto Pizarro”, nombrado por ser el lugar de entrada de Pizarro al imperio Inca.

A esta descripción inicial, se le une el rasgo de la “traición y perfidia” practicada contra los indígenas. Una vez decide continuar con su segunda expedición en Tumbes, prohíbe a sus tropas toda agresión a los indígenas “a quienes debían tratar como amigos, si estimaban en algo el éxito de la empresa” (104). Sin embargo, no se trataba de un gesto altruista, sino de un medio para engañar y obtener favores de los pobladores locales: “el efecto de esta política liberal fue el que era de esperarse, i pronto cundió entre los indijenas, quienes ocurrían solícitos a las orillas de los caminos, cargados de víveres i presentes con qué obsequiar a sus *pazíficos visitantes*” (104). Esta característica se suma a su capacidad para leer el conflicto interno de los incas, divididos en una guerra de sucesión, y sacar partido de esta. El mantenimiento de la “política” de mostrarse como amigos de los indígenas terminó siendo doblemente benéfica, puesto que obtuvo recursos para continuar su conquista y, a la vez, logró dividir a la población local: “aunque novel político, no se escapaba a sus alcances la antiquísima máxima que popularizó Machiavelli, de *dividir para reinar*” (106). La sagacidad de Pizarro para comprender los conflictos y actuar en consecuencia terminó siendo elogiada por el narrador, a pesar de que en ese mismo párrafo resalta su ignorancia y su falta de educación letrada.

Como su título lo indica, *Los pizarros* es una novela histórica dedicada exclusivamente al conquistador y a sus hermanos. En ella se termina de completar la imagen de Pizarro, en la que se resalta sobre todo su carácter heroico para las batallas y su resiliencia durante las adversidades. Aunque ejemplos de su valentía aparecen a lo largo de la novela, llama la atención que este rasgo se mantenga incluso en los momentos de su muerte. Rodeado de enemigos que conspiraban en su contra, decide burlarse de las advertencias hechas por sus aliados: “Pizarro, a semejanza de César, despreciaba los avisos que le daban acerca de su muerte. En el escaso de su valor, estos dos hombres llevaban su desprecio por la vida hasta la incredulidad” (549). Ahora bien, vale la pena señalar que tal “desprecio a la vida” aparece puntualmente en el ensayo de Murillo, punto que es también contestado por Vergara y Vergara (1859). Para este, esta mención constituye “una hermosa definición del *valor*”, por lo que señala “que queriendo hacer un cargo a los españoles, les habéis hecho un elogio” (31).

El sentido caballeresco del conquistador puede verse claramente en la representación que hace Pérez de la muerte de Pizarro. En ella, se exalta su valor heroico y brilla el guerrero que había logrado la conquista de Perú:

El cadáver de su hermano i el olor de la sangre dilataron de enojo i valor el corazón del héroe extremeño: todavía el viejo león gustaba de las batallas.
-Cómo, traidores! Esclamó; venis a asesinar me en mi propia casa? I tirando un furibundo mandoble echó por tierra muertos dos de los que mas cerca tenia.

Los conjurados retrocedieron espantados a la vista de aquel Hércules de la Edad media.
-Qué tardanza es esta? Gritó Rada enfurecido al ver que la lucha se prolongaba de una manera alarmante. I empujando sobre Pizarro a Narváez, uno de sus compañeros, recibiólo el marques en la punta de su espada; pero antes de que pudiera sacarla del cuerpo de su víctima, le traspasaron la garganta de una estocada [...] Diez espadas le traspasaron en un punto mismo el corazón. Pizarro al caer trazó con su sangre una cruz en el suelo i la besó. Una lágrima de arrepentimiento había humedecido sus ojos. (553)

Esta descripción permite apreciar tanto el espíritu guerrero y el sentimiento cristiano que Pérez le asigna al conquistador, como el carácter conspirador y traicionero de sus compatriotas, sobre quienes la novela desvía el mayor peso de los defectos de los españoles. Desde el comienzo de la obra, Pérez deja claro que las ambiciones de Pizarro y su compañero, Diego de Almagro, no eran tanto el oro, como la fama y la posición social acarreadas por las acciones valerosas implicadas en la conquista. Mientras el primero sueña con ser Marqués y gobernar, el segundo pensaba en obtener viñedos en la Mancha (10). Sin negar su deseo de riquezas, Pizarro aparece en estas novelas como más moderado que sus camaradas. A lo largo del relato, el conquistador no interviene directamente del saqueo, sino que este es realizado por los demás. Incluso, en la mitad de la obra, se menciona que este tuvo que intervenir para lograr un reparto equitativo de las riquezas: “Después de la ocurrencia de las esmeraldas [...] Pizarro determinó que de todos los objetos recogidos hasta allí, i que en adelante se recojieran, debía hacerse un fondo común, el cual se repartiría proporcionalmente entre los conquistadores, previa deducción de los quintos reales [...] La pena de muerte era la prefijada para toda contravención” (319-320).

Esta suerte de virtudes que Pérez otorgó al héroe de su novela histórica coincide con los valores guerreros y caballerescos desprendidos de las fuentes documentales en las que se basó. Llama la atención, por ejemplo, la forma como el narrador pone en entredicho el carácter sanguinario de Pizarro desde *Atahuallpa*. En ella, una vez el héroe inca y sus partidarios fueron aprisionados, los frailes que acompañaban la conquista, “aquellos nuevos cruzados”, propusieron “que los matasen a todos en holocausto a la religión católica, o por lo ménos, que les cortasen las manos” (127). Ante tales propuestas, se alzó Pizarro, quien logró detener un tiempo la muerte de Atahuallpa. En este punto, el narrador se ve impelido a hacer una “justicia histórica” a la imagen del conquistador: “empero, justicia sea hecha a Pizarro. Él siempre se opuso a tales crueldades, i en lo que mira a la prisión de Atahuallpa, se manejó con una galantería digna de aplauso elevado” (127-128). Si bien la novela deja claro que este trato especial se debió al reconocimiento del líder inca como un guerrero en igualdad de condiciones, lo cual motivaba a Pizarro a tratarlo con cortesías caballerescas, el reconocimiento de estas

virtudes puede leerse como un momento crítico a la perspectiva del discurso antihispanista de la Conquista. Sobre todo, si se tiene en cuenta que es el protagonista de la novela más larga de las que forman la serie y que *Jilma* explora las consecuencias de la muerte de Pizarro para la consolidación de un gobierno estable en el Perú. Por otro lado, este mismo suceso se encuadra también en el reconocimiento de cierto grado de civilización del inca, puesto que, como se ha mencionado más arriba, las virtudes guerreras y sus representantes se percibieron como símbolo de esto.

La imagen que ofrece Pérez en sus novelas de Pizarro y de los conquistadores en general se completa con su paso por la corte española, tema que ocupa la segunda parte de *Los pizarros*. El objetivo de esta sección de la obra parece ser el del contraste entre la decadencia de la monarquía española y de sus ciudades con “el gobierno sabio i patriarcal de la familia de los Capacs, donde todo era comun, todo, desde el sustento i el vestido hasta el trabajo i la gloria” (176). La descripción del carácter absurdo desprendido de la corte del rey se observa a lo largo de estas páginas. Lejos de mostrar a una corona interesada por la actividad conquistadora, se representa a una corona inaccesible y frívola, puesto que Pizarro debe llamar la atención de Carlos V bien sea contactándolo por medio de su amante o gastando todo el oro inca en opulencia.

Frente a esto, Pérez exalta el valor individual de los conquistadores, quienes habrían logrado grandes hazañas sin contar casi con la ayuda de los reyes. Así, Pizarro aparece como un héroe venido de abajo, cuyo único talento pareció ser su deseo de conseguir fama. Al exaltar las virtudes del territorio americano sobre las anquilosadas costumbres de la corona española, el autor le otorga una nueva dimensión heroica al conquistador: la realización individual. En este sentido, la conquista aparece como un mérito para sujetos sin castas, como si se tratase de la gesta del hombre moderno:

Yo, pues, que no tengo cuna; yo, pues, que no tengo riqueza ni laureles; yo, pues, que no soi rei, huyo de la sociedad i voi a otros mundos ménos bárbaros, a otras rejiones mas pias donde seré grande como los primeros, fuerte como un dios, i donde mi lanza me dará todo lo que aquí se me niega. Bendita sea, pues, la América para mí! (209)

Esta intervención juega con la idea romántica del “buen salvaje”. El mundo “menos bárbaro” se presenta al conquistador como un lugar ajeno a la corrupción social representada en la Corona española. En el mundo natural de América, se enfrentaría a condiciones en las que el mérito individual será decisivo para su triunfo.

Ahora bien, la displicencia de la corte ante la Conquista no afecta solamente al héroe de la novela. El sentimiento de orfandad que se desprende del abandono de la corte lo acerca a

Cortés, quien auxilia a un compañero con barcos y tropas justo en el momento en que Pizarro perdía la esperanza de recibir ayuda de parte de los reyes. Esta ayuda llega de la mano de una carta en la que el conquistador de México se muestra empático ante la situación y lo exhorta a continuar la labor heroica:

Conozco vuestras circunstancias; estais comprometido ante el mundo i no teneis medios de llevar vuestro compromiso: los parásitos de la corte acabaron con toda vuestra sávia.

En tal virtud, i como un recuerdo del tiempo en que peleamos bajo un mismo pendon, como un deber e hijos de la misma parte de la España, como una galantería de héroe a héroe, aceptad, Pizarro, los buques que os envío. En cambio, llenad el universo con la gloria de vuestro nombre; cruzad el piélagos, encadenad los Incas, i dad a nuestra patria común una página mas para su historia de oro. (309)

En este orden de ideas, Pérez intenta mostrar a los conquistadores más notables como un grupo cohesionado por un espíritu caballeresco movido por el deseo de lograr grandezas en América. Sin embargo, dichas grandezas no pueden comprenderse fuera del contexto de la obra. Las condiciones impuestas por Cortés en su carta implicaban el sometimiento, saqueo y destrucción de los incas. En este sentido, puede leerse un tono irónico en esta misiva: la epopeya de los conquistadores se encuentra manchada de sangre. Esta es una de las grandes contradicciones históricas del proceso de Conquista.

Ahora bien, esta imagen tensionada de Pizarro se resuelve en una novela posterior de Pérez. En *Los gigantes* (1875), puede observarse una radicalización hacia el sentimiento antihispanista, al punto de negar cualquier rasgo benévolo en el grupo conquistador. Junto con Pizarro, Cortés, Almagro, Quesada, Cabeza de Vaca son calificados como “aves de rapiña de plumaje de acero”, quienes cometieron conquistas horribles que “estremecieron el mundo” (13). Sin embargo, este cambio en la posición histórica de Pérez puede explicarse debido a su trayectoria en el ámbito intelectual de la época y del tipo de representación buscada en esta última obra. En primer lugar, el tema de esta última novela gira alrededor de la independencia y de los esfuerzos de próceres como Antonio Nariño y Francisco Miranda en esta lucha, catalogada por un personaje como una “empresa de gigantes” (8). La idea de libertar a América de la opresión española le permitió al autor exacerbar los males de la conquista. En segundo lugar, durante los dos decenios que transcurren entre ambas novelas, Pérez militó activamente en el partido liberal radical, además de haber ocupado varios cargos públicos durante este periodo, como los de presidente del Estado de Boyacá en 1869 y secretario de hacienda durante el periodo de gobierno de Murillo entre 1872 y 1874. Sin duda, su compromiso ideológico con el llamado Olimpo Radical y con el proyecto que los impulsaba terminó acentuando su posición en contra del legado español. Vale la pena mencionar en este punto que la posición de Pérez lo

condujo a oponerse al gobierno regeneracionista de Núñez en 1885, lo que lo llevó a un breve exilio de un año.

Imágenes similares del conquistador se desprenden de otras novelas históricas de tendencia antihispánica. Los letrados se vieron en la encrucijada de otorgarle ciertos valores a la Conquista y, a la vez, de promover una perspectiva crítica frente al modo en que esta se dio. Esto puede verse también en *Anacaona* de Avella. Siguiendo el modo de novela histórica de Scott de privilegiar figuras “mediocres” sobre las figuras históricas principales, el autor ficcionaliza lo sucedido luego de que Alonso de Ojeda capturase a Caonabo, cacique taíno del hoy territorio haitiano. Sin embargo, vale la pena detenerse en cómo el conquistador captura al cacique de Maguá, puesto que este episodio muestra el carácter desleal que Samper (1861) le atribuye al grupo. Según Avella, Ojeda se gana la confianza de Caonabo solamente con la intención de capturarlo vivo, sin arriesgar su vida o la de sus hombres. En la versión del letrado colombiano, el conquistador es descrito como un hombre joven, de “aire marcial” y con una mirada de “águila con algo que revelaba maligni[dad] i astucia” (2). En el otro lado, se encontraba un “niño viejo” de “aire candoroso”, quien “miraba con asombro a los lo rodeaban, i parecía causarle mas sorpresa el brillo de una hoja de acero, que los reflejos del mar herido por el sol” (2)

El autor impregna a sus personajes de las características que circulaban en el discurso antihispanista para darle sentido a la acción “traicionera” realizada por el “célebre Alonzo de Ojeda” (4). Puede notarse, además, que la presencia de la idealización romántica del “buen salvaje”, idea que le permite al autor dividir maniqueamente a los conquistadores como victimarios y a los nativos como víctimas inocentes. Así, una vez el conquistador notó el carácter de Caonabo, entendió que podía hacerle creer que el brillo metálico de las esposas era “brazaletes con que los reyes se adornan en los días de gala” y que su caballo andaluz era una bestia “capaz de saltar el mar, tan ancho como lo veis” (3), razón por la cual él debía dirigirlo. Con estos ardidés, Ojeda logra llevarse a Caonabo esposado gustosamente y embarcarlo hacia España.

La participación del cacique en los eventos de la novela terminaría en este punto, puesto que la versión contada por Avella narra su muerte tras al naufragio sufrido por el barco que lo llevaba a España. Este hecho es sumamente importante en la construcción de la obra si se tiene en cuenta que esta versión de los hechos corresponde con la descrita por Bartolomé de las Casas en su *Historia general de las indias* (1552). En las versiones de Gonzalo Fernández de Oviedo, en *Historia general y natural de las indias* (1851) o Pedro Mártir de Anglería, en *Decades*

(1530), se afirma que la muerte de Caonabo se dio en altamar durante el viaje debido a su “indómito carácter” y a la “pesadumbre por la derrota de su raza” (Verges 1947, 147). Más allá de tratarse de un simple dato, la elección de Avella revela su afinidad con la visión de la Conquista hecha por el fraile dominico, atravesada de “probable exaggerations of Spanish violences in his fight for reform” (Stone 2021, 379). No debe olvidarse que las obras de De las Casas fueron utilizadas como apoyo en la difusión de perspectiva antihispánica, como la de la “leyenda negra”, a lo largo de los siglos de la ocupación española (Adorno 2008, 78-82).

Sin duda, la perspectiva antihispánica sobre la Conquista de los letrados de mediados del siglo XIX tomó inspiración documental en los escritos de De las Casas. Madieto (1858) lo describe como alguien que “brilló como esas luciérnagas que cruzan las tinieblas de nuestros bosques” (3) y Samper (1861) lo llama “el ilustre”, “hombre de gran corazón”, “generoso defensor de los indios, esclavizados y exterminados por la conquista” (32).⁷⁷ Por este motivo, no resulta extraño que Avella ofrezca una versión de los sucesos inspirada en el autor de la *Brevísima relación de la destrucción de las indias* (1552), lo que demuestra sin lugar a duda la afinidad ideológica con este tipo de discurso antihispanista.

Anacaona ofrece otro ejemplo del carácter desleal y conspirador del conquistador. El conflicto central de la novela son los obstáculos que el primer gobernador de La Española, Roldán, le pone a Francisco Guevara. Aquel se encontraba celoso de los privilegios que este tenía en la corte de Anacaona, puesto que se había concertado un enlace con Corima, hija de la cacica. Por esta razón, se crea un conflicto en el que Guevara logra imponerse sobre el gobernador, quien sintiéndose humillado invita a todos los líderes indígenas a un festín con el propósito de asesinarlos. Durante este episodio, Avella insiste en el carácter “sencillo” de los indígenas, quienes habían asistido de “buena fe a una gran fiesta [...] i ni uno solo de tantos

⁷⁷ Vale la pena advertir que en ensayo de Samper (1861) hay un momento de crítica a la figura de De las Casas. A pesar de llenarlo de elogios, también lo resalta como “poco previsor” (32) y como un “explotador convertido” (155). Es claro que el intelectual colombiano veía como una contradicción imperdonable que el fraile dominico haya auspiciado el comercio de esclavos traídos de África. Estudios más recientes, como el de Adorno (2008), han señalado que la institución de la esclavitud no era el centro del argumento para el fraile dominico, sino la ilegalidad y crueldad con la cual los conquistadores sometieron a los pueblos indígenas. Por el contrario, consideraba que los esclavos blancos y negros que recomendaba traer a América habían sido “acquired in a just war” (por ejemplo, reducidos en guerras por la defensa del cristianismo en la defensa de naciones cristianas) y debían ser “imported for specific purposes (mining) and in limit numbers” (65). Por supuesto, se arrepintió de tal propuesta, luego de enterarse de “the historical circumstances that had given rise to African slavery” (65). Para un intelectual del siglo XIX comprometido con la defensa de la libertad resultaba difícil comprender la legalidad de la esclavitud en el siglo XVI. La conciencia histórica de ellos los constreñía a la evaluación diacrónica del pasado. Este error fue, entre otras cosas, reclamado por Vergara y Vergara (1859) a Murillo, cuando le señala que en la evaluación de la Conquista es preciso tener en cuenta elementos propios del momento histórico visitado como “la época, las circunstancias, la falta de sanción inmediata, las ideas dominantes, los lugares, la naturaleza de los hechos, la falta de imprenta, i el estado de las naciones americanas” (32).

había llegado allí en actitud ofensiva” (19). Por el contrario, el orgulloso Roldán supo manipular no solo a los taínos, sino también a sus compañeros españoles, puesto que los persuadió de oponerse a Guevara y a Anacaona prometiéndoles todo el oro que pudieran recoger de los cadáveres. Entonces, al usar la técnica del comentario exegético, afirma el narrador: “se sabe que el oro era el único dios de los conquistadores: de ahí la venalidad con que obraban estos soldados i las atrocidades de que fueron capaces” (19). El resultado es consecuente: los españoles incendian el lugar de encuentro y mueren allí ochenta y cuatro caciques, incluyendo Anacaona quien, en lugar de maldecir a los conquistadores, pide su perdón en un último acto de nobleza: “las llamas ya me cercan...Terrible es mi martirio! Oh, dioses! Mis verdugos se atraen mi maldición! Mas, no, no los maldigo: fue el grito del delirio; piedad, piedad para ellos: yo imploro su perdón!” (26). Aquellos que se salvaron del incendio terminaron presa del “furor de los asesinos” (26).

La impresión recibida por Roldán de los últimos momentos de Anacaona lo conduce a la locura. La novela termina con el capítulo “Espiacion”, en el que se cuenta la suerte de Roldán y de Ojeda, quien regresa a la isla justo después de la masacre. Sin embargo, en lugar de seguir la gesta heroica de los conquistadores, en una perspectiva cristiana, en la que la culpa y la expiación son lo más importante, el intelectual opta por representarlos enloquecidos a causa de sus crímenes. Ojeda aparece vagando en la isla perseguido por el fantasma de Caonabo, gritando: “Él es! él es! [...] Trae sus brazos aherrojados por las esposas que yo mismo le puse, i el caballo es el mismo en que lo arrebaté” (28). Por su parte, Roldán es atormentado por la imagen quemada de Anacaona, él repite las últimas palabras de la cacique y lleva a su compañero a ver el cadáver incinerado. Aunque no mueren heroicamente, como Pizarro, es claro que tanto Pérez como Avella deciden darles a los conquistadores un momento de arrepentimiento en estas novelas. Este gesto los humaniza y evita que, paradójicamente, sean leídos como monstruos completamente avaros, crueles e inmorales.

Gran parte de esta última parte de *Anacaona* parece ser completamente ficcional. Los cronistas de este periodo, como De las Casas en *Historia general de las Indias* y Oviedo en su *Historia general* [...] señalan que la hija de Anacaona se llamaba Higüemota y que, curiosamente, el primer nombre de Roldán era Francisco, lo que contradice abiertamente la versión de Avella. Incluso describen que este español se rebeló contra Colón y lideró algunas revueltas en alianza con Anacaona. Igualmente, la masacre de los 84 indígenas es atribuida a Nicolás de Ovando en 1503, quien gobernó en reemplazo a Colón. En estas mismas crónicas, Anacaona muere ahorcada por el nuevo gobernador y no en el incendio en el que perecieron

sus semejantes. Considero que estos cambios ameritan ser leídos como algo más que imprecisiones históricas por parte del autor. La manera en que representa el conflicto histórico de este encuentro entre conquistadores e indígenas parece ser una forma de acentuar las características negativas del primer grupo y de explotar el drama humano derivado de sus decisiones.

Ahora bien, no se puede obviar la figura de Francisco Guevara, un español de “una belleza extraordinaria”, además de generoso y leal. Su figura contradice la imagen negativa del conquistador y se asemeja a la ofrecida por Nieto del hermano de Alonso de Heredia en *Yngermína*. De hecho, el conflicto de ambas novelas es similar, el amor puro entre una princesa indígena y un español virtuoso que se ve obstaculizado por un gobernador cruel, desleal y sanguinario. Si asentimos con Padilla (2021) en que la novela de Nieto constituye un balance positivo de la Conquista, se puede afirmar que la de Avella resulta negativo. Mientras la resolución de la obra del cartagenero es optimista, en tanto la corona restituye el gobierno de los hermanos Heredia y permite a la pareja vivir en paz, en *Anacaona*, los amantes perecen debido al incendio perpetrado contra los caciques. A pesar de todo, la figura de un español bondadoso en Avella tensiona la interpretación negativa del conquistador, como lo hacen a su vez los elementos virtuosos y heroicos atribuidos a Pizarro en las obras de Pérez. Para estos autores, no todos eran malos, pero, como si se trata de un asunto antropológico, la codicia y la sed de poder menguan todo gesto humanitario racional por parte de los conquistadores y colonizadores.

3.1.2. *Crimen y orden en la sociedad colonial*

La perspectiva antihispanista en esta narrativa histórica homogeneizó los tres siglos en los que se extendió la Colonia. Para los defensores de este punto de vista, se trató fundamentalmente de un régimen despótico, explotador y esclavizador, fundado en la sangre y el desorden de la Conquista. Al igual que había hecho con la figura del conquistador, Samper (1861) sintetiza también el discurso antiespañol en lo referente al proceso de colonización y la condición de la sociedad consecuente. Para él, “los conquistadores no fundaban con su propia sangre sino una sociedad viciosa, profundamente pervertida por el hábito de la violencia, y que tenía todos los defectos sin ninguna de las virtudes civiles del mundo europeo” (14). A pesar de esta imagen general, dividió el período en dos etapas, categorización por lo demás útil para la revisión de las novelas históricas del período: una primera durante el siglo XVI, identificada

como colonización, y una segunda durante la formalización del sistema colonial durante los siglos XVII y XVIII (Samper 14).

A grandes rasgos, el interés por siglo XVI quedaba resumido en la obtención de oro, más que en el establecimiento de una estructura social que pensara “seriamente en aprovechar los inmensos recursos de todo género” (Samper 14). A pesar de que comenzaron a publicarse las *Leyes de indias* en 1542, Samper señala que los reyes no estuvieron muy interesados en imponer orden, sino en enviar “nuevos aluviones de aventureros de la peor clase”, además de la introducción de esclavos, de la Inquisición y de las misiones jesuíticas que “completaron [...] el cúmulo de elementos fatales para la sociedad hispano-Colombiana” (14). El recuento rápido de Samper resulta afín a las interpretaciones ya mencionadas de Madiedo (1858), para quien las bases históricas de la sociedad americana se cifraban en la “barbarie” producto, entre otras cosas, del tipo de español que había venido en la conquista.

Nuevamente, la imagen del conquistador se hace relevante. Las virtudes del caballero se convierten en un problema para la etapa colonizadora. Como argumenta Samper, “el soldado aventurero” no pudo adaptarse a ser un colono: “No sabiendo trabajar, ni teniendo más hábitos que los de la destrucción, se dieron a la obra de crearse grandes fortunas en la ociosidad, en el menor tiempo posible, a expensas de los indígenas esclavizados” (23). Sin embargo, también los funcionarios españoles llegados tras el establecimiento de las colonias actuaron como acumuladores de riquezas, “formando una oligarquía privilegiada y odiosa”. Algunos de ellos, continúa Samper, abandonaban los cargos dejando “un desorden permanente en la administración, empírica siempre y sin verdadera estabilidad ni conocimiento exacto de los intereses locales” (24). Dicha inestabilidad se interpreta también como parte del carácter del conquistador, en tanto el letrado deja claro la tendencia conspiradora del grupo “contra el superior para suplantarlo en el mando” (14).

Esto da paso a la reflexión sobre el segundo periodo. En ella Samper recurre a la comparación con los anglosajones para explicar las razones históricas de las condiciones problemáticas de la sociedad colonial española. Al igual que Murillo (1859), Samper argumentó que la conquista no hubiera producido tantos males si hubiera sido una empresa inglesa. Desde este punto de vista, la “raza” inglesa tenía la capacidad de hacer colonizaciones prodigiosas, debido a que tenía “el espíritu y las tradiciones del individualismo, de la libertad y la iniciativa personal” (21). El éxito de sus colonias se debió a que el gobierno comprendía que la dominación se hacía por la “fuerza colectiva”, puesto que “para fundar una sociedad civilizada en el seno de la barbarie es indispensable el poder de la creación servido por el

esfuerzo individual, libre y espontáneo” (22). Contrariamente, Samper señala que el gobierno español fue incapaz de comprender esto y, al contrario, impuso un régimen colonial basado en su autoridad estatal: “el estado, como era lógico, puesto que la conquista era su título, se declaró propietario de todas las tierras y minas de cada país, reservándose explotar estas según su conveniencia, y disponer de aquellas en beneficio de los conquistadores exclusivamente *españoles* ó de otros peninsulares favoritos” (22). En suma, mientras las colonias anglosajonas eran, paradójicamente, autónomas, libres y armónicas, las españolas eran monstruosas. Esto lo lleva a calificar el proceso de colonización como egoísta: “el egoísmo condujo al monopolio en todo, como la persecución y destrucción de los indígenas hizo aparecer la esclavitud de los negros” (22).

Sin duda alguna, estos argumentos revelan el carácter anglosajón del proyecto de nación propuesto por el sector del liberalismo radical. Paradójicamente, llevar la discusión por esta vía implicó condenar no la conquista y la colonia como tal, sino la manera en que los españoles las llevaron a cabo. Se trata de una clara muestra de una mentalidad imperialista delineada en las dinámicas de la “colonialidad del poder” (Quijano 2011). Los representantes del discurso antihispanista vieron que las instituciones presentes en la entonces Colombia eran un obstáculo y que debían ser modificadas a la luz de los modelos estadounidenses, ingleses y franceses con el fin de poder insertar a la joven nación en el espíritu modernizador del siglo XIX. A propósito de las élites criollas Quijano apunta que “se encontraron de ese modo siempre más dispuestos a identificar sus intereses con los dominadores del capitalismo eurocéntrico” (6). El desprecio expresado por intelectuales como Samper y Murillo al proceso histórico local, al indígena y a los esclavos “degradados” y “salvajes” los lleva a anhelar un pasado colonial distinto como un medio imposible para remediar la inestabilidad social dejada por las instituciones coloniales.

Los defensores del discurso antihispanista parecieron no percibir la contradicción inherente en defender los principios de una nación moderna y, a la vez, la actividad imperial anglosajona. Por tal motivo, tal vez los autores que representaron el periodo colonial de esta forma se detuvieron exclusivamente en la primera etapa. En lugar de explorar las consecuencias del sistema colonial extendido en tres siglos, los novelistas decidieron concentrarse en el problemático asentamiento de la colonia. De hecho, solo es posible identificar dos novelas dedicadas a representar la Colonia en las que se evidencia la afinidad a la tendencia antihispánica. Por un lado, estaría *Jilma* (1858), la última obra de la tetralogía de Pérez, y, cuya acción se extiende desde la muerte de Francisco Pizarro en 1541 hasta la muerte de su hermano Gonzalo en 1548. Estaría también *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* (1864) de

Avella, obra inspirada en un episodio contado por Rodríguez en su ya citado *El carnero* (1859). En esta novela breve el autor representa la ejecución de Inés de Hinojosa y los hermanos Pedro y Hernán Bravo de Rivera, acusados de adulterio y del asesinato de Pedro de Ávila y de Jorge Voto en 1571.⁷⁸ Ambas obras enfatizan el carácter destructivo, violento y fratricida de la etapa colonial.

En términos generales, *Jilma* es la narración del estado de inestabilidad producido en el recién fundado Virreinato del Perú tras la ejecución de Francisco Pizarro. La silla de gobernador fue ocupada inmediatamente por el hijo de Diego Almagro, conocido como “el mozo”. Históricamente se trataba de un mestizo nacido del conquistador español y una indígena panameña⁷⁹. Aunque Pérez conocía este origen, como puede leerse en *Los pizarros*, no lo explota. A lo largo de *Jilma* Almagro es tratado como otro conquistador y puede olvidarse fácilmente su origen americano. El autor problematiza únicamente la inestabilidad del virreinato producto del carácter guerrero y desleal del conquistador. Como asevera el narrador a propósito de la muerte de este, “el destino de todos los conquistadores en el Perú era caer los unos en pos de los otros, ya sobre las fraldas del cadalso, ya al golpe de la espada asesina” (48). Pérez le otorga al mozo, quizás por su carácter mestizo, una distinción más alta que a Pizarro. Según él, “Almagro el joven fue el que cayó mas heroicamente i quien mas sacrificios costó a las banderas reales” (48).

Con la elección del periodo histórico, Pérez buscó mostrar los efectos de una conquista sangrienta para los comienzos de la organización colonial. El autor reconstruye la inestabilidad de los primeros años del Virreinato del Perú en su novela de la siguiente manera. Cronológicamente, Almagro murió en 1541, el mismo año en que Pizarro fue asesinado. A Pizarro lo sucedió Cristóbal Vaca de Castro, hasta que en 1544 este tuvo que ceder el poder a Blasco Núñez Vela, quien venía como el primer Virrey de Perú. Sin embargo, como cuenta Pérez, Vaca de Castro conspiró infructuosamente contra Núñez, quien lo capturó antes de ejecutar su plan. Recién llegado de España, el nombrado virrey venía dispuesto a hacer cumplir las nuevas leyes del Rey sobre la protección de los indígenas y la prohibición de la esclavitud.

⁷⁸ Como la historia de *Juana la bruja* (1891) de Caicedo, la historia de Inés se convertiría en una de esas leyendas que forman parte de la cultura popular colombiana. En 1988, la historia de esta última fue adaptada al formato de telenovela a partir de las versiones de Avella y Rodríguez, en la que se le dio mayor relevancia a la figura femenina y a lo problemático del carácter fuerte e independiente de la protagonista frente a las constricciones del sistema aristocrático colonial. Un análisis particular sobre la agencia femenina en la novela de Avella puede ser encontrada en la tesis de licenciatura de Calderón y Escobar (2016).

⁷⁹ El origen de Almagro “el mozo” pueden consultarse en la página de la Real Academia de Historia (<https://dbe.rah.es/biografias/9181/diego-de-almagro>). Vale la pena señalar que el origen panameño de la madre, Ana Martínez, es parte de la versión de Pérez y parece obedecer al hecho de que pasó su niñez en esta ciudad.

Su mandato se vio inmediatamente truncado cuando se enfrentó a los oidores de la Real Audiencia de Lima, quienes conspiraban para tomar el poder. Este grupo apoyaba a los conquistadores recién nombrados encomenderos, quienes pedían al rey no proscribir el sometimiento de los indígenas. Así, llevaron preso en el mismo año de su llegada al nuevo virrey.

Un mes después de esos sucesos, Gonzalo Pizarro, quien había tomado la defensa de los intereses de los conquistadores sobre la posesión de esclavos, se autoproclamó gobernador del Perú y ejecutó al legítimo virrey Núñez. El gobierno del último Pizarro comenzó a verse afectado con la llegada de Pedro de Gasca, “el pacificador”, quien fue nombrado en 1546 como presidente de la Real Audiencia de Lima. El rey no toleró la muerte de Núñez, así Gasca tenía también la misión de deponer el gobierno ilegítimo instaurado en Perú. Investido de la autoridad real, el “pacificador” logró convencer a los antiguos aliados de Pizarro de los crímenes cometidos contra la Corona, de forma que para 1548, lo derrotó, lo capturó y lo decapitó públicamente.

Estos eventos históricos constituyen la trama principal de *Jilma*, en donde son referidos con detalle. De esta manera, el régimen colonial aparece como una sucesión de crímenes fratricidas cuya génesis resulta de la rivalidad fruto de la codicia y el deseo de poder entre los conquistadores. Precisamente, tal interpretación de la historia americana tiene ecos en el ensayo de Madiedo (1858), para quien esta es un “camino de tinieblas” en el que la “barbarie del gobierno colonial” (4) es solamente una etapa. Así, Pérez cuenta que Francisco Pizarro mata a Diego Almagro, su amigo de aventuras; el hijo de este último, Almagro “El mozo”, venga la muerte de su padre; un nuevo español en busca de poder y oportunidades en el nuevo mundo, ejecuta al “joven”; aquel, a su vez depuesto por tocar los intereses de riquezas de sus compatriotas, es asesinado por Gonzalo Pizarro, quien además buscaba venganza por su hermano; finalmente, este es asesinado públicamente por otro español, el “pacificador” Pedro de la Gasca.

Ahora bien, resulta preciso recordar que las obras de Pérez se encuentran contextualizadas en un momento histórico de gran inestabilidad en la entonces Colombia. Como muchos otros neogranadinos, el autor vivió la sucesión de guerras civiles, los golpes de estado, los cambios abruptos de gobierno y la redacción de nuevas constituciones. Los acontecimientos más importantes de la época fueron la guerra civil de 1851, en la que Julio Arboleda lideró a un grupo inconforme con las medidas liberales del gobierno de José Hilario López; la presidencia inconclusa de José María Obando entre 1853 y 1854, quien presionado

por un grupo de artesanos renuncia a favor de José María Melo, aunque Obando termina siendo capturado y juzgado. Por su parte, el gobierno de Melo fue asolado por una nueva guerra civil que terminó con su destitución y aprisionamiento durante el mismo año. Luego de dos presidentes interinos, asumió el gobierno José de Obaldía entre diciembre de 1854 y abril de 1855, momento en que el congreso lo fuerza a dejarle el poder a Manuel María Mallarino, quien lograría gobernar hasta 1857, un año antes de la publicación de *Jilma*.

Ante tal panorama de inestabilidad social, política, económica y cultural, no sorprende que la conciencia histórica de Pérez y de los otros antihispanista hayan buscado en los problemáticos comienzos de la Colonia una explicación para su también problemático presente. Como si se tratara de explicar el porqué de los enfrentamientos fratricidas, de las intrigas, de la barbarie, en tanto observaban que estos elementos coloniales habían sobrevivido a lo largo de tres siglos, creían firmemente que la ruptura radical con este pasado podría traer prosperidad al país. Por estas razones Murillo (1859) se oponía al restablecimiento de relaciones con España, pues creía que su injerencia podría acrecentar las divisiones sociales.

A pesar de todo lo anterior, la documentación histórica parece nuevamente obligar a Pérez (1858) a ofrecer momentos críticos que tensiona la imagen negativa de la Colonia. Un ejemplo de ello es el breve párrafo en el que elogia la labor administrativa de Vaca de Castro, cuya labor permitió resolver algunos de los conflictos, incluyendo el del hijo de Almagro. Según el narrador,

Vaca de Castro se consagró a organizar convenientemente el país; i a sus esfuerzos i celo se debió el terminó final de muchos abusos, así como el esclarecimiento de infinidad de puntos de gobierno, que, sin el talento del licenciado i el espíritu que lo animaba, habrían continuado siendo causa de infinitas disputas. (54)

Por supuesto, este breve momento de orden sucumbe ante el carácter conspirador de los conquistadores. Interpretado bajo la guía del ensayo de Samper (1861), la acción individual de Vaca de Castro fue insuficiente para cambiar el espíritu codicioso y sanguinario de los conquistadores y, por ende, la naturaleza del sistema colonial.

De igual manera, Pérez decide darle gran importancia a las *Leyes de indias* que Blasco de Núñez venía a cumplir. El recién nombrado Virrey aparece como una figura redentora por extensión al esfuerzo de De las Casas y del Rey, quienes tratan de imponer el orden a fuerza de la ley. A pesar de que su valentía se debía a la sumisión a la Corona, el “noble” virrey intenta oponerse a los avariciosos conquistadores:

Su causa era la causa del indio infeliz i desvalido, robado de su hogar, pobre, esclavizado; i la causa de los conquistadores era el pillaje i el oro. Semejante al Cristo que debia salvar media

humanidad, Blasco Nuñez no quiso mostrarse inferior a su destino de héroe i redentor, e intérprete fiel de las voluntades de Las Casas i Cárlos V, desafió imperturbable la cólera de ese resto de jeneracion de hierro que había encadenado i vencido a los incas. En frente de él se levantaban como gigantes invencibles Gonzalo Pizarro en el Cuzco, Cepeda en Lima i Vaca de Castro, el poderoso consejero de Su Majestad, en la cárcel misma! (85).

Este fragmento presenta en su interior tensiones claras con respecto al resto de la obra. En primer lugar, la figura del rey aparece al lado de De las Casas tanto como una voluntad benévola, como protector de un conspirador, quien hacía unas páginas atrás era descrito como el ordenador de algunos males del Perú.

Por supuesto, el tema de la esclavitud tiene también un correlato en la proclamación de liberación realizada en la Nueva Granada durante el gobierno liberal de José Hilario López en 1851 y que fue una de las excusas para una guerra civil en la que participaron hacendados del suroccidente, que veían una amenaza en estas reformas de medio siglo (Sanders 2009). Por esta razón, resulta llamativo que Pérez decida hacer énfasis en la disposición de la monarquía de prohibir la esclavitud y que tal disposición haya sido frenada por la presión de los conquistadores, quienes se oponían a perder el poder y el control territorial que habían afianzado por medio de figuras como la encomienda. Sin ánimo de interpretar la obra como un espejo del presente del autor y sin señalar que lo anterior implica una evaluación positiva de la Colonia o de la labor de los Reyes, es posible afirmar que la revisión histórica hecha por Pérez pone al frente algunas tensiones presentes en las condiciones sociales de producción de la obra; además de encontrar en ella, símiles desde los cuales explicar lo que ocurría en la entonces Colombia.

Seis años después de publicada *Jilma*, el tunjano Temístocles Avella publicó por entregas su novela más conocida, *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* (1864), en el periódico de *El mosaico*. Esta obra es la recreación de un episodio narrado en el capítulo X de *El carnero* por Rodríguez Freyle. A rasgos generales, se trata de la historia del crimen cometido por Jorge Voto y Pedro Bravo de Rivera, los amantes de Inés, una criolla nacida en Carora, Venezuela. Ambos asesinan a los esposos de su amada: el primero a Pedro de Ávila y el segundo al mismo Jorge Voto. Al final de la historia, Pedro Bravo, su hermano mestizo, Hernán, e Inés son colgados públicamente en Tunja. Esta última en la “Calle del árbol”, la cual aún se mantiene hoy día en la memoria popular de la ciudad.

Como sucede con el caso de *Juana la bruja* de Caicedo, la historia de Inés de Hinojosa parece haber subsistido como parte de la cultura popular de Tunja a lo largo de los años⁸⁰. Mezclando la historia con elementos legendarios y supersticiosos, Rodríguez describe el árbol en que fue ejecutada la colona: “la ahorcaron de un árbol que tenía junto a su puerta, el cual vive aún hasta hoy, aunque seco, con haber más de setenta años que sucedió este caso” (227). Más allá de buscar establecer las semejanzas y diferencias entre todas las versiones, como por ejemplo que, en la versión de Rodríguez, Pedro Bravo es degollado y no ahorcado,⁸¹ resulta claro que los asuntos alrededor de Inés de Hinojosa inquietaron la conciencia histórica de Avella, quien buscó problematizar el pasado Colonial en su novela.

En *Los tres pedros*, el escritor ofrece la imagen de una Colonia marcada principalmente por el crimen. En un símil que recuerda el pecado original, en la evidente perspectiva cristiana de Avella, desde el inicio del relato, la cadena de asesinatos fratricidas cometidos por los criollos aparece unida a un crimen original que se remonta a la Conquista. En el capítulo III, “Cuadros fantasmagóricos” y en el capítulo IV, “Donde se halla un indicio i se concibe una sospecha”, tiene lugar un encuentro entre Inés, Jorge Voto, Juanita, su sobrina, y Pedro Bravo de Rivera con Pedro de Hungría. Este último les muestra a los asistentes cuatro sucesos que forman una cronología desde la llegada de los españoles hasta el crimen de Jorge Voto contra el primer esposo de Inés, Pedro de Ávila, valiéndose de la proyección de sombras sobre un lienzo “blanco i mui transparente” (101). En estas proyecciones, se sintetiza la forma como el autor evalúa el proceso de Conquista y sus resultados desastrosos para la Colonia.

Las dos primeras proyecciones ofrecen una visión paradisíaca del mundo americano que es interrumpida por el conquistador. El primero, la “llegada de Colón a San Salvador”, muestra un mar “tranquilo, bañado en toda su estension por los apacibles rayos de un sol naciente”, atravesado por “tres naves”. La proyección finaliza con el descenso de Colón y su despliegue “en la playa del pabellón de España” (101). En el segundo se representan las “ceremonias de los indios en la laguna de Guatavita, al advenimiento de un cacique”. Esta proyección comienza con una exaltación del paisaje: “Era un pequeño lago, cuyas ondas dormidas iban a morir

⁸⁰ Hasta hoy en día, la ciudad se esfuerza por mantener este tipo de historias legendarias que hacen parte de su identidad. La historia de Inés de Hinojosa se convirtió en una leyenda que despertaba el terror en la población, puesto que los antiguos habitantes creían que el espíritu de la criminal podría verse pasada la medianoche en la “Calle del árbol”. Una versión de la historia puede encontrarse en la siguiente página web, dedicada a promover el turismo en la ciudad (<https://www.tunjatesoroscondidos.com/index.php/escudo-de-tunja/189-el-espanto-de-ines-de-hinojosa>).

⁸¹ Este trabajo de distinción puede hallarse ya en la tesis de licenciatura de Calderón y García (2016) y la de maestría de Jaramillo (2012).

silenciosamente en prados de esmeralda. Estaba ceñido por fértiles colinas, que iban haciéndose mas visibles a medida que el cuadro se iluminaba”. Allí aparece un indígena joven “de graciocísimas formas” bañado en oro, quien se lanza al agua para limpiarse del brillo, totalmente desnudo, “como pudo salir del claustro maternal” (101). Ante la imagen de este personaje, Inés no puede más que admirar su belleza, exclamando “qué indio tan precioso!” (101).

El tema elegido por Avella para esta proyección constituye una crítica al proceso de Conquista, en tanto es, a la vez, una exaltación de la cultura indígena y una insinuación a la codicia de los españoles. El conocimiento sobre el ritual realizado por los muisca en la laguna era bien conocido desde la Colonia, como lo prueba su mención en el segundo capítulo de *El carnero*, y también por algunos contemporáneos de Avella. En *El último rei de los muisca* (1864), Silvestre se muestra afín a elogiar la naturaleza de la laguna de Guatavita y exclama que esta “es el monumento histórico que recuerda con mas plenitud un pueblo, una civilizacion, un dogma, confundidos i sepultados en la nada” (73). En ambas novelas, la laguna se convierte en un símbolo de la belleza y del grado de civilización alcanzado por la cultura muisca en el momento de la llegada de los conquistadores. Por otro lado, la laguna de Guatavita también tiene la capacidad de convertirse en un símbolo de la avaricia del español. Según Rodríguez, el rumor sobre el ritual realizado por los muisca en Guatavita para la elección del Cacique se convirtió durante la Conquista en la leyenda de El Dorado, que motivó la avaricia de muchos conquistadores, quienes se lanzaron a buscar la existencia de un “indio dorado” o de una ciudad completamente hecha del metal precioso. No debe olvidarse que Avella explorará, en *Anacaona*, el tema de la avaricia de los conquistadores, como ya se analizó en el apartado anterior.

La tercera proyección contrasta con las imágenes armónicas de las dos anteriores. Se trata del “incendio del templo de Iraca, i muerte de Sugamuxi, su pontífice”. En él, Hungría presenta al muisca prosternado en su “templo riquísimo” dedicado al sol. “De súbito, el templo se rodeó de llamas, i una negra humareda empañó el cielo” (101). De manera directa, Avella muestra la destrucción del Templo del Sol de la cultura muisca ubicada en lo que hoy se conoce como Sogamoso. El autor sugiere de nuevo el carácter avaricioso del conquistador sin mencionarlo directamente, de forma que la proyección insiste en la mirada crítica sobre la Conquista. Cronistas como Juan de Castellanos en *Elegías de varones ilustres de Indias* (1588), Fray Pedro Simón, en sus *Noticias historiales* (1627), Lucas Fernández de Piedrahíta en su *Historia general de las conquistas del nuevo reino de Granada* (1688), entre otros, calificaron el

incendio al templo como un descuido de dos soldados codiciosos. En general, escriben que luego de haber vencido a los indígenas, Miguel Sánchez y Juan Rodríguez Parra entraron por la noche al templo con antorchas para saquear el templo antes de la repartición general. No pudiendo tomar todo el oro que quisieron tuvieron que dejar las antorchas encendidas en el suelo sin percatarse de que estaba cubierto de paja, lo cual ocasionó el incendio destructor. Esta anécdota suele usarse como ejemplo para generalizar el sentimiento antihispanista, en tanto se lamenta la pérdida de los pocos vestigios ceremoniales dejados por la cultura muisca y, con ellos, parte de sus tradiciones.

La sencillez con la que se describen estas proyecciones responde a un estilo efectista. Aunque el lector de Avella no conociera el trasfondo histórico, este puede comprender el contraste entre las escenas, la misma organización apunta a crear una narrativa entre el paso de un estado armónico, la tranquilidad del mar y de la naturaleza, la belleza del cacique y su ritual sagrado, a uno caótico simbolizado en el episodio de la destrucción del Templo del Sol. Este efecto resulta claro con la última proyección, “Muerte de Pedro de Avila en Carora” (101). Hungría la presenta “con mas lentitud [...] pero de un modo mas dramático”. Efectivamente, las imágenes luminosas de las tres proyecciones anteriores se convierten en calles silenciosas y edificios “informes” que oscurecen la escena iluminada vagamente por un “pálido rayo de luna”. Allí aparece el cuerpo de la víctima “ensangrentado, cuya ancha herida vomitaba todavía negros borbotones de sangre”. Inmediatamente después, este “se levantó de repente, abrió con espanto los ojos, se retorció los brazos, cerró los puños, hizo un jesto [de] diabólica desesperación, i volvió a caer convertido en cadáver” (101). En este punto, Hungría se devela como el agente secreto de Juan de Ávila, hijo de Pedro, quien buscaba venganza por el asesinato de su padre. El objetivo de la velada era conmover la conciencia culpable de Inés y observar su reacción ante el asesinato de su primer esposo.

El efecto dramático de estas proyecciones busca encuadrar la historia en una interpretación del pasado histórico muy particular. El crimen cometido por Inés y sus amantes busca ser mostrado como un eslabón en una cadena de crímenes iniciados desde la llegada de Colón. En este sentido, se plantea que la tendencia al crimen de los criollos había sido heredada de los españoles. El asentamiento de los primeros colonizadores resulta evaluado por el autor de manera problemática en un momento en que se discutían los valores que debían construir la identidad nacional.

Sin embargo, la lectura de Avella va un poco más allá. *Los tres pedros* ofrece una salida igualmente problemática a la cadena de asesinatos fratricidas. La novela abre con el asesinato

de Pedro de Ávila a manos de Jorge Voto e Inés, continúa con el asesinato de Jorge a manos de Pedro Bravo de Rivera y de Pedro de Hungría y cierra con la ejecución de Bravo, Hernán Bravo e Inés a manos del oidor de la Nueva Granada Andrés Díaz Venero de Leyva. La intervención del oidor representa en la obra un intento por buscar una salida ordenada y no violenta al primer crimen. En la “Introducción”, se pone en escena el asesinato dramático de Pedro de Ávila. Cuando su cadáver es descubierto por su hijo, jura venganza; pero en ese mismo instante se impone la voz del recién llegado oidor quien ha venido a implementar el orden a las colonias:

- Pedro de Avila! Juro sobre tu cadáver buscar i perseguir a tu enemigo hasta vengar tu muerte!
- Antes está la justicia que la venganza [...] Mostradme al asesino de vuestro padre, i yo haré castigar este crimen (94).

No deja de resultar paradójico que la figura legal a la que se recurra para evitar el ciclo de venganzas sea inspirada en un personaje investido de la autoridad real. Al igual que en *Jilma*, serán los enviados del rey aquellos que buscarán ordenar los problemas entre criollos y españoles. Esto resulta altamente significativo, en tanto son elementos agregados a la versión de Rodríguez. Según el cronista, Venero de Leyva llegó directamente a Tunja, sin pasar por Carora. La obra de Avella hace eco en la sentencia de Samper (1861) que señalaba que la llegada de individuos como el “pacificador” o, en este caso, el oidor, “hombres honorables, cultos y benéficos” fue “demasiado tarde” para los males sociales heredados de la Conquista (14).

Ante la promesa del oidor, Juan envía a Hungría a la persecución de Jorge y de Inés, puesto que necesitaba recoger pruebas para que fueran sometidos a la justicia. La treta de las proyecciones fue prueba suficiente sobre la culpabilidad de los sospechosos, por lo que, en un intercambio de cartas, Juan le pide a Hungría que los asegure “por cualesquiera medios [...] pues persisto en que la muerte de mi padre no quede impune” (142). Los deseos de justicia se tuercen debido a los planes de Bravo. Enamorado este último de Inés, buscaba los medios de deshacerse de Jorge y, ambos, Hungría y aquel, pensaron en el asesinato como un medio de llevar a cabo sus objetivos. Finalmente, logran herir de muerte a Jorge Voto, consumando la venganza que él creía le había pedido Juan, su señor. Sin embargo, en ese mismo momento, el oidor y Juan habían llegado a la ciudad y se habían enterado de lo sucedido con Jorge, por lo que las autoridades comenzaron a buscar a los asesinos. Viéndose amenazado, Hungría escapa, pero se encuentra con Juan, quien le recrimina sus acciones:

- Ah! Sois vos, mi querido Pedro? [...] Qué habéis hecho?
- Asegurarlo, como vos lo mandasteis.

- I de qué medios os habéis valido?
- Mirad...dijo Hungría.
I enseñó a Juan de Avila la manga ensangrentada de su camisa.
- Desdichado! Le habéis muerto!
- I qué queríais que hiciera? Dijo Hungría desconcertado. Vos me ordenástes que lo asegurase por cualesquiera medios: ¿de qué otro medio mas seguro podía valerme para cumplir vuestro mandato?
- Retiraos, asesino! Huid, antes de que se os prenda! (196)

Es claro que, para Juan, las acciones de Hungría habían ido demasiado lejos y su deseo de justicia fue confundido con el de venganza, lo que produjo un nuevo crimen. Ante tales sucesos, la autoridad real debió operar con la misma severidad. En lugar de encarcelar a los culpables, Venero de Leyva se vio en la necesidad de ejecutar públicamente a los hermanos De Rivera y a Inés.

Siguiendo el estilo utilizado en toda la obra, la escena es descrita de forma macabra, resaltando todos los elementos sangrientos de los cadáveres: “Le mostró con una mano, el árbol de la calle convertido en horca, i del que pendían balanceándose dos cadáveres humanos, lívidos i chorreando sangre” (198). La escena termina con la ejecución en la hoguera de Hernán. El narrador califica la escena como un “horrible espectáculo” e increpa la actitud pasiva del pueblo espectador: “El pueblo, que con estúpida ansiedad había presenciado estas terribles escenas, quedó un momento conmovido i silencioso, o tal vez absorto en su misma indolencia” (198). Finalmente, Venero de Leyva reconoce las transgresiones que había tomado el asunto, por lo que, hastiado de sus acciones, confronta a Juan: “estais ya satisfecho? [...] Me parece que la deuda que contraje con vos en Carora, a la muerte de vuestro padre, os la he pagado con usura” (198).

La historia principal se cierra con este paradójico final. La justicia colonial fue incapaz de detener los crímenes fratricidas e, incluso, tuvo que participar del asesinato de sus congéneres para imponer el orden. En este punto, hay una diferencia a la salida que da Caicedo al crimen, también colonial, de la muerte de Juana, en *Juana la bruja*. Como se exploró en el capítulo anterior, el asesinato de la bruja es expiado a su vez por un noble español, quien exonera al culpable, puesto que sus acciones de venganza habían recaído contra otra criminal más perversa. Así, el protagonista se casa con la hija abandonada de la bruja, llevando a buen término la novela.

Por el contrario, las acciones del oidor no constituyen una salida optimista. Consciente de esto, Avella escribe un epílogo, que reconoce como una “fábula”, en el que busca reconciliar los excesos de Hungría con Juan. En los últimos capítulos, el lector se entera de que este estaba

enamorado de la sobrina de Inés, Juanita, por lo que buscaba reencontrarse con ella al atrapar a los culpables de la muerte de aquel. Sin embargo, Hungría la captura en su huida de Tunja. Así, Juan y Hungría se presentan en el epílogo en el cementerio donde estaba Pedro de Ávila atormentado por la culpa. El primero porque tuvo que “rechazar la sombra del crimen con que apareció velada la frente de mi hermano” (211); el segundo porque creía que sus acciones habían causado el odio en Juan: “había creído agradaos, i la airada espresion de vuestra fisonomía me hizo conocer que me había engañado. El dolor i la vergüenza, agregaron un peso enorme a mi corazón, agobiado ya por el remordimiento” (212). Ambos personajes logran reconocerse en sus culpas y se perdonan mutuamente. El epílogo cierra con el reencuentro de los amantes y la promesa de su felicidad.

El tema del culpable es recurrente en las obras de Avella. Como los conquistadores en *Anacaona*, Inés, Jorge, Bravo y Juan son constantemente atormentados por los fantasmas y las visiones de sus crímenes y se ven impelidos a buscar la expiación en sus semejantes. Aunque sin duda se trata de un tópico romántico, además que la escena en el cementerio recuerda a la expiación final del Don Juan de Zorilla (1844), no puede obviarse que los crímenes recaen sobre todo en conquistadores y criollos. Estos representantes del pasado hispano son investidos de la condición de criminal. Sin embargo, es preciso notar también que el tema de la expiación le otorga una cualidad humana. Más que tratarse de monstruos sin arrepentimientos, se dan cuenta de sus transgresiones y esperan poder encontrar el perdón.

En este orden de ideas, Avella presenta una imagen paradójica de la Colonia. A pesar de que aparezca fundada sobre el crimen, existe un espacio posible de superación en el reconocimiento de los excesos cometidos en el pasado, transgresiones no solo contra el otro indígena, sino también contra el propio hermano. La revisión histórica hecha por el autor resulta pertinente en el contexto problemático del medio siglo, el cual, como ya hemos comentado, estuvo marcado por los enfrentamientos internos debido a las polémicas sobre los modelos de nación y las fracturas a nivel existencial que estas habían ocasionado.

3.1.3. El pasado indígena: entre la civilización y la barbarie

La imagen del pasado indígena se encuentra por lo general asociada a la del conquistador. Desde la perspectiva del discurso antihispanista, los españoles encontraron sociedades civilizadas que sucumbieron a su crueldad y codicia. Los intelectuales intentaron configurar una imagen elevada de las sociedades precolombinas frente a la bajeza de los conquistadores.

Paradójicamente, la interpretación exaltadora del pasado precolombino desaparece al hablar de sus supervivientes en el presente republicano. Se trata del carácter “heterogéneo” identificado por Cornejo Polar (1978). La representación indianista empática con las comunidades nativas tendieron a idealizar el pasado con diversas finalidades, entre ellas, como pudo deducirse de los análisis más arriba, implicó la exacerbación de los crímenes cometidos por los conquistadores frente a individuos “buenos”, pero “salvajes”.

Guarín (2010) sostiene que los proyectos de nación decimonónicos latinoamericanos tendieron a mitificar el pasado indígena, a la vez que distanciaron y marginaron a los contemporáneos.

Cada una de estas naciones, en distintos grados y de diversas maneras, incorporó el pasado prehispánico al discurso de la nación y lo constituyó en el fundamento mítico del origen de la nacionalidad, pero al mismo tiempo estableció los mecanismos necesarios para darle un lugar subalterno al indio en el presente republicano. (Guarín 2010, 208)

La hipótesis comentada por Guarín resulta sumamente valiosa para comprender la posición argumentada por los intelectuales a comienzos del XIX, la cual marcó el discurso posterior sobre lo indígena en Colombia. La narrativa histórica de corriente antihispanista se nutrió de esta perspectiva y configuró una imagen ideal del pasado indígena, adecuada a un discurso histórico que “permitió naturalizar la presencia de un ‘otro’ localizado en otro tiempo, y cuyas expresiones culturales, sociales, políticas y económicas encarnaban formas pretéritas, primarias, básicas y atrasadas” (Guarín 2010, 220). Al exaltar los elementos civilizatorios de culturas como la muisca o la calamareña, los intelectuales interesados en un proyecto de nación liberal y moderno intentaron presentarlos como sujetos aptos para ser civilizados, cuya existencia debía ser asimilada a la corriente del progreso universal. Sin cuestionar que tal perspectiva implicaba el desconocimiento de la cultura y la marginalización de estos pueblos, se trató de buscar una solución discursiva que explicara la supervivencia indígena y que les permitiera articularse en el nuevo proyecto social.

La exaltación de lo indígena como estrategia discursiva en la narrativa histórica de la época tenía tres ventajas. En primer lugar, tenía un interés inmediato en la situación discursiva sobre la cuestión española. Exaltar las cualidades del pasado indígena deslegitimaba la perspectiva prohispanista, en tanto se observaba la Conquista como un proceso de destrucción de comunidades inocentes y civilizadas. En segundo lugar, era parte de la búsqueda identitaria para la nación colombiana, en tanto se dotaba a la nación de un pasado heroico distinto al español. En tercer lugar, respondía a la necesidad de consolidar una sociedad homogénea

basada en el mestizaje. Se trató de acomodar en el imaginario colectivo la existencia de “otredades” que debían asimilarse socialmente.

Ante los ojos de Samper (1861), las sociedades indígenas poseían “amables cualidades [...] infantiles, eminentemente accesibles á la civilización” que no supieron aprovechar los conquistadores, quienes, además, no entendieron “el genio particular de las instituciones, costumbres y tradiciones de esas nacionalidades embrionarias” (18). Por supuesto, las instituciones coloniales creadas con el objetivo de controlar la población indígena, como el tributo y los resguardos, fueron percibidas como esclavistas y “degeneradoras” de las cualidades indígenas. En palabras del intelectual, un resguardo era una “organización socialista del peor carácter, inmovilizaba su desarrollo moral é intelectual” (67). Ante la imposibilidad de regresar al pasado mítico por las civilizaciones “dominadas por el clero y embrutecidas por el régimen colonial” (149), propone su desaparición por medio de la progresiva asimilación por parte de las “razas” europeas, las más aptas para soportar los vejámenes de la colonización (183-184).

Esta manera de percibir el proceso histórico de las comunidades indígenas se encontraba relacionada al proyecto de nación liberal impulsado en el medio siglo XIX. El impulso por reformar instituciones de origen colonial, como la esclavitud, los privilegios de la Iglesia Católica, los estancos a ciertos productos, la censura en la prensa, entre otros, también incluyó aquellas que afectaban a los indígenas de la época, como el resguardo. Si bien el tributo que debían pagar los indígenas había sido suprimido totalmente el 6 de marzo de 1832, la discusión sobre la existencia de territorios designados para esta población se extendió a lo largo del siglo XIX⁸². Por ejemplo, en 1820, el gobierno dispuso la restitución de los resguardos, luego de haber sido autorizadas sus ventas en 1810; en 1834 y 1843, volvió a dársele potestad al gobierno para expropiar las tierras de los resguardos, aunque para 1843 y 1859 se trató de refrenar los “efectos perversos de reparto de tierras a los indios” (Gutiérrez 2017). El interés por realizar en el país reformas de inspiración liberal aceleró también la discusión sobre los resguardos. Como argumentan Solano y Flórez (2007), el ascenso del liberalismo veía en los resguardos una institución contraria a los principios de igualdad y de propiedad privada en los que buscaron fundar el estado. Así como el estado prohibía a la Iglesia ser propietaria, también restringió “cualquier forma de vínculo sobre la propiedad territorial que la sacara de la circulación comercial” (Solano y Flórez). La existencia de terrenos inaccesibles a la producción

⁸² Los datos históricos que siguen son reconstruidos a partir de los trabajos de Gutiérrez (2017) y de Solano y Flórez (2007).

industrial y agrícola fue vista como un retraso al progreso, un rezago de las instituciones coloniales que debían ser eliminadas.

Por supuesto, este tipo de medidas encontraron, y lo siguen haciendo, resistencia por parte de las comunidades indígenas, quienes se han opuesto a la expropiación de su territorio de manera vehemente. Las comunidades observaban que la supresión de los resguardos terminaba favoreciendo a sectores de la población que podían adquirirlas y explotarlas, lo que interpretaban como un proceso similar al realizado por los conquistadores. Mariatégui (2007) llegó a una conclusión similar al analizar el problema del indígena en el seno de las reformas republicanas. Según el intelectual peruano, “el carácter individualista de la legislación de la República ha favorecido, incuestionablemente, la absorción de la propiedad indígena por el latifundismo” (30). A pesar de las disposiciones administrativas tendientes a la protección de los derechos individuales de los indígenas, los llamados gamonales o terratenientes encontraron formas de adueñarse de los territorios por encima de las disposiciones legales, puesto que ellos tienen “poco que temer de la teoría administrativa. Sabe[n] que la práctica es muy distinta” (30). Aunque este tema resulta demasiado extenso para tratarlo en este apartado y amerita un estudio particular, baste citar un ejemplo para observar el contraste entre la perspectiva del gobierno liberal de la época y el de las comunidades indígenas. En 1869, tras la supresión de los privilegios de las tierras de los indígenas de Malambo el año anterior, un grupo perteneciente a la comunidad expresó su preocupación por la desprotección que sufrían tras la decisión tomada por el Estado:

Vos conocéis, señor, la historia de los padecimientos perdurables de los indígenas en toda la nación. Condenados por el destino a sufrir más de los herederos de la Conquista que de los mismos conquistadores, este pueblo, a su turno, ha sido víctima más de una vez, en la ventilación de sus intereses territoriales, luchando siempre con inconvenientes combatidores de su ambicionada prosperidad [...] (*Gaceta de Bolívar* 1869. Cit. en Solano y Flórez, 2007)

Parece claro que el proyecto impulsado por el gobierno liberal de la época era incapaz de reconocer las necesidades de los pueblos indígenas. El deseo de formar una nación liberal y moderna guiada por valores anglosajones chocó no solo con sectores abanderados bajo la cultura hispana, sino también con la de sectores históricamente marginalizados.

Por todo lo anterior, la mitificación del pasado indígena en la narrativa histórica de la época no debe comprenderse por fuera de los debates sobre la forma que debía adquirir el Estado y el proyecto de nación defendido por sus autores. La perspectiva histórica antihispanista necesitó de la consolidación de una imagen del indígena coherente con el tipo de país que pretendían formar. La idea de comunidades susceptibles de ser civilizadas y

amantes de la libertad respondía a esta necesidad, si bien era claramente contradictoria con los intereses de estas comunidades.

La narrativa histórica antihispanista se enfocó en construir estas imágenes míticas del pasado indígena y de su destrucción o asimilación tras la llegada de los conquistadores. Como ya se ha mencionado antes, las novelas históricas de esta corriente se concentraron sobre todo en lo acontecido inmediatamente antes de la llegada de los conquistadores y en el momento en que aparecieron. Esto permitió que en la representación del indígena se exaltara la civilización desaparecida, sus individuos ejemplares y la destrucción sufrida a causa de los conquistadores. *Yngermina* de Nieto, *Huayna Capac*, *Atahualpa* y *Los pizarros* de Pérez y *El último rei de los muisca* de Silvestre constituyen ejemplos claros de cómo se abordaron estos problemas. En los siguientes párrafos, trataré de mostrar cómo estos tópicos se repiten en estas obras, lo cual muestra claramente la constitución de estrategias narrativas convenientes para la exposición de su perspectiva histórica.

En primer lugar, los autores de estas novelas buscaron dotar a las sociedades que representaban de cierto grado de civilización, comprendida desde la perspectiva histórica del progreso occidental. No debe olvidarse que, como se argumentó en el primer capítulo, el pensamiento historiográfico de influencia alemana vio el progreso de la civilización como estadios sucesivos. Este tipo de historicidad fue útil para los intelectuales decimonónicos a la hora de darle un lugar a las comunidades indígenas en la Historia Occidental. Por supuesto, el objetivo consistía en interpretar su devenir como parte del espíritu universal del progreso que impulsaba a la humanidad a un ideal de civilización. Una revisión de las novelas históricas articuladas sobre este tema permite percibir cómo los autores les atribuyeron a las culturas indígenas cierto grado de civilización, principalmente por su organización social, su religión y su arquitectura. Vale la pena notar que son estos los elementos principales que Samper (1861) resalta de los incas, chibchas y muisca (18), las culturas principales, fuera de la calamareña, exaltadas en la narrativa histórica citada a continuación.

La “Breve noticia histórica” que sirve de introducción a *Yngermina* se abre con una apología de la cultura calamareña. Según Nieto, entre todas las comunidades de la costa Caribe colombiana esta era “la mas numerosa, la mas fuerte, y la mas civilizada” (V). El tono etnográfico del paratexto le permite al autor describir sucintamente la organización política y religiosa y algunas de las costumbres del pueblo de Calamar. De esta cultura, se resalta sobre todo su compleja organización religiosa, la cual poseía jerarquía y ritos específicos, así como su culto al sol, el rechazo al sacrificio humano y el que “no carecían de una idea aunque

imperfecta de la otra vida” (VII); su conocimiento de la “industria fabril” (VIII); y de su organización política (IX). Luego de hablar de algunas costumbres particulares, Nieto concluye que su “agilidad e inteligencia”, sobresalientes con respecto a sus “vecinos”, les permitieron hacerse “respetar” de los primeros conquistadores (XVIII). Por supuesto, la elogiosa descripción también presenta apartes críticos que recaen en las costumbres y otros estereotipos atribuidos a los indígenas. Los calamereños permitían la usurpación (X), la poligamia (XI) y, sobre todo, “participaban de la mala fe que ha distinguido generalmente a los ind[í]genas” (XVIII).

Por otro lado, la mención sobre el culto al Sol es tomada en estas obras como una muestra de civilización. Esto queda claro en la forma como Silvestre lo describe en *El último rei de los muisca*s. El autor, como ya se ha mencionado, tendió a realizar constantes comparaciones entre la cultura muisca y las culturas grecorromanas antiguas, como una estrategia para equiparar ambas y, por supuesto, introducir la comunidad indígena en la misma línea evolutiva del mundo europeo. No solo se trata de la comparación del templo del sol con el de Diana (112), sino que la misma adoración al astro es semejante a la realizada por los egipcios, griegos y romanos. Esto da pie al autor para cuestionar por qué los indígenas son tratados como bárbaros y estos como civilizados, cuando todas estas culturas han hecho lo mismo:

A los aborígenes del Nuevo Mundo se los ha llamado bárbaros i salvajes porque adoraban al sol como al único ser a quién debían su vida i su felicidad acá abajo, i la dicha de la inmortalidad allá arriba; i a los egipcios, griegos i romanos se los ha tenido por civilizados, porque inventaren sus dioses, los fabricaron con sus manos, les alzaron templos i les compusieron exajeradas fábulas... ¡Oh justicia de la tierra, ella no será jamás un reflejo de la eterna!... (Silvestre 1864, 74)

Sin embargo, la postura crítica de Silvestre va más allá. Utilizando como excusa el ritual en Guatavita, introduce una digresión en la que cuestiona el carácter idólatra del catolicismo. En opinión del autor, si esta religión es una muestra de civilización, también lo sería que los muisca hicieran lo mismo ante la imagen del sol reflejada en las aguas:

¿No han tributado homenaje, tal vez adoracion, los hombres cultos de dieziocho siglos a las imágenes de Jesús i de María? ... ¿No han venerado los retratos de las personas que han querido o han respetado? ... ¿I qué otra cosa hacían los religiosos indios, sino doblar la rodilla a lo fiel imájen del sol, estampada en el cristal de las aguas? (Silvestre 1864, 74)

Este tipo de afirmaciones y comparaciones le permitieron a Silvestre evaluar positivamente el nivel cultural de los muisca con parámetros occidentales. Uno de los elementos claramente mitificados en la obra de Silvestre es el ya mencionado templo del sol. En contraste con la documentación de las crónicas, en los que aparecía como una construcción

inflamable cubierta de paja y madera, en *El último rei de los muisca*, se trata de un edificio “colosal”, cuyas paredes eran de “piedra perfectamente enlucidas” (82). El recinto sagrado es reconocido como un símbolo de “la majestad, la elegancia i la gracia, que la arquitectura del pueblo muisca imprimía en sus grandes obras”. Ordenado, suntuoso y gigante, el narrador concluye que se trata de “una portentosa obra de arte, una pasmosa maravilla” (82), por lo cual se convierte en una muestra perfecta del grado de civilización adquirido por la cultura muisca, “de los progresos, de la cultura de un pueblo” (82).

Considero necesario aclarar que la cultura muisca no dejó grandes monumentos arquitectónicos ni vestigios de que hubieran construido edificios con estas características. Más allá de apuntar la inexactitud histórica y antropológica de Silvestre, la excusa de la destrucción llevada a cabo por los conquistadores le dio un espacio al autor para reforzar su estrategia discursiva sobre la civilización muisca. A pesar de todo, el autor termina por señalar su inferioridad con los griegos antiguos en cuanto a sus leyes: “La lei muisca era un pálido reflejo de las austeras costumbres de la Grecia antigua, o de la célebre república de Platon” (35). Al igual que Nieto, la cultura poseía ciertos rasgos imperfectos, pero susceptibles de alcanzar un nivel más civilizado.

El elogio a la arquitectura o a la organización social, económica y cultural de las culturas indígenas se complementa con un sentido heroico con el que se invisten los personajes indígenas principales. De manera semejante que con los conquistadores, los autores utilizan un tono épico que exalta las acciones de personajes como Catarpa, en *Yngermina* de Nieto; Atahualpa, Challcuchima y Manco Capac, en *Huayna Capac, Atahualpa y Los pizarros* de Pérez; y Jafitereva y Thisquesusa, en *El último rei de los muisca* de Silvestre. Por tratarse de tratamientos similares, concentraré el análisis en el personaje de Nieto. Al ser el primer personaje indígena descrito por la narrativa histórica ficcional, puede considerarse como un modelo de lo que será después este proceso de mitificación en las obras que muestran una afinidad intelectual.

Resulta importante advertir que la posición de cada autor puede llevarlos a acentuar la oposición entre las virtudes de los héroes indígenas y los defectos de los conquistadores. Mientras, por ejemplo, Nieto en *Yngermina* termina por presentar una posición moderada desde la que evalúa la posibilidad de una unión en el mestizaje (Padilla 2021, 67), Pérez representa una resistencia poco optimista en Quizquiz y en Manco Capac, quienes mueren oponiéndose a los conquistadores y cuestionan la posibilidad de reconciliación. Éste último logró cercar Cuzco y Lima, ciudades que en 1536 estaban bajo el control español, momento en el que Pérez

le hace exclamar que, debido a la “hecatombe humana que se dice la conquista, que se llama la colonización i civilización de América”, era “necesario borrar sus huellas con sangre, i cavarles una tumba tan honda que no quede ni memoria de su paso por estas comarcas” (496). Fuera de este tipo de particularidades, los héroes indígenas conjugarán valores modernos como el derecho natural a la libertad y de la patria, conjugado con valores guerreros que los asemejan a los conquistadores.

Nieto introduce a Catarpa desde las primeras páginas de su novela. Desde el primer párrafo, se nos presenta como un individuo problemático, puesto que el amor a la libertad y a la patria va en contravía de la forma como sus compañeros aceptaron la colonización española. El narrador lo describe como el único “sombrio i pensativo”, ya que “miraba con despecho la conformidad de sus conciudadanos, i les ultrajaba por la indiferencia en que habían caído, cuando acababan de quedarse sin libertad” (I, 12). Esto lo lleva a enfrentarse no solo contra los españoles, sino con sus compañeros indígenas. Ante la pérdida de su patria y de su libertad, Catarpa opone su fuerza y su voluntad por reclamar la igualdad entre ambos pueblos. Frente al conquistador Pedro de Heredia, exclama:

Ahora, si no son iguales nuestros derechos a los vuestros para defender nuestras propiedades, ¿no es mejor dejar de existir que sufrir tal ignominia? Alegais que nos dejais en paz - es verdad, pero es una paz deshonrosa, vituperable [sic], comprada al costoso precio de nuestra independencia, sostenida por la abyección de la esclavitud. (*Yngermína* I, 60)

Aunque es claro que Nieto pone en boca de Catarpa la defensa de valores ilustrados, el texto construye esta ilusión histórica con el objetivo de persuadir al lector de la condición civilizada de los indígenas, ya que concebía que la defensa de estos derechos era inherente a la condición humana (Zabala 2017, 111). De manera similar, los otros héroes indígenas serán capaces de pronunciar discursos similares. Sin duda, esta estrategia narrativa era coherente con las intenciones del proyecto liberal de mediados del siglo XIX, cuyo principio rector era la libertad individual como una condición general entre los seres humanos.

Si bien Catarpa es vencido por los españoles y debe aceptar su condición de esclavo, Nieto busca resaltar el carácter pacífico que tuvo la conquista en el Caribe colombiano, de modo que la administración colonial les permitió cierta “independencia”. Gracias a esto, el autor problematiza en la figura de Catarpa la idea del “buen salvaje” y la relación entre la conquista y la evangelización. En varias ocasiones, el héroe calamareño rechaza el catolicismo, pues, según él, se encontraba “mas feliz conservando [su] independencia, errante por los bosques i entre las bestias salvajes” (I, 18). Como se ha analizado en el capítulo anterior, esta posición no implicaba una negación de los principios cristianos, sino un cuestionamiento del

papel de la institución eclesiástica en los procesos históricos. Al defender sus principios religiosos, Catarpa lucha por sus costumbres, su patria y su libertad, a la vez que cuestiona el catolicismo de los conquistadores:

[...] yo quiero conservar aunque sea esta memoria de mi pueblo, pues quien reniega de su religion es capaz de renegar a su pátria; y yo no me he propuesto aun renunciar a la mia. Yo he oido cuanto te ha dicho el Gran Capahie de los cristianos, sus palabras eran dulces e insinuantes es verdad [...] mas..... todo se me borra, todo lo olvido, cuando recuerdo que esa religion que se dice ser tan buena, es la misma que profesa el malvado autor de nuestras desdichas, i cuando en nombre de ella, tambien se nos oprime i aniquila. (*Yngermína* II, 42-43)

Como puede notarse, el fragmento permite leer entre líneas la afinidad de Nieto por los principios cristianos. Precisamente, la moderación del autor le impide retratar negativamente toda la institución católica, en tanto el Obispo de la obra es uno de los grandes opositores a las crueldades de los conquistadores.

El cuestionamiento del papel del catolicismo durante la conquista y la colonia por medio de los héroes indígenas constituye una constante en este tipo de novela. Además del enfrentamiento de Challcuchima y del fray Valverde en *Los pizarros*, analizado en el capítulo anterior, resulta pertinente observar que esto se mantiene incluso en *Los gigantes*, obra que se presenta en el ocaso del gobierno liberal radical. Se trata de un episodio en el que el protagonista Sajipa, un muisca converso al catolicismo se encuentra con Ruqui, un Guhaibo de los llanos orientales colombianos. Langebaek (2005) ha acertado en señalar que se trata de un encuentro entre dos tipos de indígenas: “el primitivo, en estado de naturaleza, y el civilizado [...] el aborigen ilustrado a manos de la crueldad española” (26). De la misma forma que Nieto, Pérez elogia el estado de libertad natural de los Guahibos que parecen vivir en armonía, lejos de la civilización colonial. Precisamente, el choque más importante entre ambos personajes gira alrededor de la religión. Sajipa trata de persuadir a Ruqui sobre las verdades reveladas del cristianismo, su ideal de fraternidad y su deseo de unir a todos los pueblos en “una sola familia: la familia de Dios” (Pérez 1875, 194). Sin embargo, su interlocutor le increpa cuando se entera que se trata de la doctrina de los españoles:

- Los cristianos! ¿esos hombres crueles i terribles, que se visten de hierro, que tienen la piel blanca, i que han degollado a tu nación para quedarse con sus tierras?
- Esos mismos
- I por qué les crees, si ellos han matado a los tuyos?
- Porque ellos dicen la verdad. (Pérez 1875, 194)

Aunque Sajipa promueve el sentimiento independentista y reconoce las fallas de los colonizadores, no deja de reconocer la validez de la promesa cristiana de la fraternidad. Precisamente, este pasaje permite observar una de las contradicciones históricas contenidas en

el proceso de conquista y colonia: la dominación hecha bajo el nombre de Dios. Si bien no convence totalmente a Ruqui, este se encuentra atraído por la doctrina expresada por su interlocutor, pues “[le] parecen muy dignas de atención” (195). En este sentido, el héroe indígena que se desprende de estas novelas no solo es valiente y amante de la libertad y la patria, sino que exhibe una afinidad a la religión cristiana, pilar civilizatorio indiscutido para las tendencias ideológicas de los intelectuales del XIX.

La mitificación del indígena y de su civilización constituye un elemento imprescindible del sentimiento antihispanista. La gravedad de las acciones de los españoles fue medida por su capacidad para erradicar a las comunidades nativas, en lugar de lograr assimilarlas en aras del progreso. Más allá de lo que ya se discutió en el apartado relacionado con los conquistadores, resulta pertinente agregar que la imagen del pasado español crea como correlato una crítica al lugar que le asignaban al indígena. En *Los gigantes*, la muerte de Chía y Flor, dos muiscas compañeros de Sajipa, le permite a Pérez introducir una reflexión en tono sarcástico sobre este problema. En el pasaje, el narrador considera que estas muertes hacen parte de un accionar impune desde “hacia trescientos años” y que se justificaban por la manera en que los españoles veían a los indígenas:

El salvaje no es hombre, puede matársele como a una bestia; i si es hombre, es *hereje*; debe pues matársele como a un criminal [...] Chia era un *indio*; esto es, algo peor que un gusano asqueroso, que se aplastara con el pié. Flor era una *bruja*, esto es, una hija del diablo, que merecía la hoguera. Los españoles eran pues jentes muy honradas i buenas, toda vez que acababan de darle una muerte noble. (Pérez 1875, 116)

Este pasaje permite leer el lugar que la posición de Pérez asignaba a los indígenas. Desde su perspectiva, era necesario considerar su condición humana y su derecho a la libertad, a la propiedad y a la igualdad. Por esto, concluye, aún sarcásticamente, “antes éramos *felices* porque no teníamos vida, honra ni hacienda asegurada [...] hoy somos *desgraciados*, porque el lugar del trono ha sido ocupado por la lei; porque somos iguales ante ésta, porque tenemos derechos i somos libres” (117).

Aunque se trate de una reflexión sobre el lugar de los indígenas en su presente, es posible leer en esta una perspectiva sobre el lugar del indígena en la historia nacional. Langebaek (2005) señalaba precisamente cómo Sajipa, el indígena civilizado y sometido por el español, se convirtió en el “gran aliado en el proyecto de unión nacional” (26). La exaltación del indígena se ubica en las obras como parte de la sucesión histórica. Tal como pudo verse en las proyecciones en *Los tres pedros*, el pasado mitificado tiene un lugar junto a la conquista y la

colonia en el pasado nacional. A esto, habría que agregarle el último episodio que terminaría por formar la identidad neogranadina: la independencia.

Si bien las obras analizadas en este apartado no representan históricamente este evento, este se presenta en la construcción narrativa como un resultado inevitable del proceso de conquista. Más allá del hecho de mostrar a los héroes indígenas como mártires que lucharon por la libertad contra el usurpador, el hecho de que la independencia fuera un suceso afianzado en la memoria colectiva les permitió significarlo como necesario en el desarrollo histórico. Esto resulta evidente en *El último rei de los muisca* cuando Silvestre describe que el lugar de encuentro entre el conquistador Gonzalo Jiménez de Quesada y los muisca era el mismo en el que se levantará confidencialmente el monumento a Bolívar:

Los extranjeros sueltan entónces la carrera a sus caballos, i los persiguen hasta donde hoi se eleva la estatua del libertador, .. ; i Admirable coincidencia! Estos aventureros se detienen en su carrera de sangre, allí donde trescientos años despues se levantó un monumento a la memoria del hombre que espelió a los españoles de la heróica Colombia, i rescató los dominios usurpados!... (Silvestre 1864, 101).

A lo largo de estas obras los autores tenderán a ir al presente republicano para establecer esta línea causal entre la Conquista y la Independencia. Samper (1861) señalará en varias ocasiones que las causas de la independencia venían “de muy lejos, de la conquista misma y del sistema de colonización y gobierno” (116) o que fue “el resultado inevitable de la ley del progreso y de la lógica de los hechos y de los principios” (9). Esta perspectiva histórica permite introducir al indígena heroico como parte del pasado nacional y al del presente como un aliado de las causas independentistas, apto para ser asimilado.

Todo lo anterior pone en perspectiva las salidas propuestas por los intelectuales a propósito del mestizaje como ingrediente de la identidad nacional. ¿Qué papel jugaban los indígenas en este problema? Aunque la respuesta a esta pregunta desborda los objetivos de este apartado, puede señalarse que el destino de los mestizos en las obras puede considerarse como un termómetro de la tendencia ideológica de los autores. Si en el caso de Nieto el enlace entre la princesa Yngermina y Pedro de Heredia puede interpretarse como “la esencia de los cartageneros” (Padilla 2021, 67), en el caso de los otros autores no parece haber una evaluación tan optimista del mestizaje con el español y las instituciones que representan como narrativa sobre el origen de la identidad nacional. En *El último rei de los muisca*, Silvestre ignora completamente el tema y la obra se cierra con la muerte del último representante real de la cultura indígena junto a su amada. En las obras de Pérez, los enlaces de Francisco y Gonzalo

Pizarro con princesas indígenas terminan en la muerte o desaparición de los descendientes, de manera que el gobierno colonial parece construido solamente por conquistadores y criollos.

La conciencia del mestizaje para estos autores aún no constituye un problema de identidad, por lo cual parecía importante la conservación efectiva de las culturas indígenas, o incluso africanas. Por el contrario, Samper sostiene que los elementos de estas “razas” parecen “estar destinada[s] á desaparecer un día, como tipo especial [...] después de haber vigorizado poderosamente la sangre del blanco y del indio” (163). La imagen del indígena como un individuo de valores civilizados desprendida de esta perspectiva antihispanista corresponde con el proyecto liberal de construir un Estado moderno basado en el valor de la libertad y de la igualdad individual. La mitificación del pasado indígena no responde todavía al deseo de reconocerlo como parte de una sociedad intercultural, sino que constituye una estrategia que legitimaría su asimilación en el imaginario de una república moderna.

3.2. La defensa del legado español en la narrativa histórica colombiana

El 27 de abril de 1859 José María Vergara y Vergara comenzó a escribir sus nueve cartas dirigidas a Manuel Murillo Toro recopiladas en *La cuestión española* (1859). Cerca de cuarenta años después de la independencia, el ensayista asevera que se siente español, heredero de una “raza” poderosa, en cuestión “de talento, de ánimo elevado, de valor, de espíritu e ingenio” (6). El primer historiador de la literatura colombiana se sintió llamado a redactar una férrea defensa de la “madre patria”, tras conocer cómo el político liberal la había atacado en el Senado, tras la propuesta de Julio Arboleda para estrechar relaciones con España, las cuales habían sido irregulares desde la independencia. Aunque el autor de las cartas no estuvo presente durante el debate, resulta claro que la oposición de Murillo lo afectó lo suficiente para que tomara la pluma.

La evocación de estas circunstancias se hace evidente en la primera carta. En ella, el autor deja clara su afinidad con respecto a la propuesta de Arboleda:

Amo la España: deseo sinceramente que se realice mi fervoroso deseo de que mi Gobierno i el de la Metrópoli celebren un tratado de amistad i de comercio. Ruego a Dios para que formemos esos lazos, i que, en la comunicacion de Jos dos pueblos, esta afirme *nuestras costumbres españolas, refresque nuestras tradiciones españolas, rectifique los vicios que se han introducido en nuestro idioma español, i lo que es mejor. anime nuestro fervor religioso tratando con otro pueblo católico.* (Vergara y Vergara 1859, 6. Énfasis mío)

Sin cuestionar la independencia de la nación, Vergara y Vergara supone una continuidad entre la sociedad granadina y la española, basada fundamentalmente en cuatro elementos: las

costumbres, las tradiciones, el idioma y la religión. La idea de que estos aspectos eran esenciales en la sociedad neogranadina forma la base del argumento hispanista. Esto le lleva a afirmar que la independencia política y económica no implicó una ruptura cultural con España, sino que por el contrario la entonces Confederación Granadina tenía una “deuda cultural y espiritual” que unía a ambas naciones (Padilla 2008, 29).

Aunque el debate sobre la pertinencia de restablecer las relaciones con España enmarque particularmente la producción de estas cartas, no debe olvidarse que la posición de Vergara y Vergara es representativa de una tendencia ideológica de un grupo determinado de individuos (Padilla 2008, 20). De la misma forma que el sentimiento antihispanista expresa un problema identitario para quienes veían en el pasado español una serie de valores que debían ser superados, la defensa del hispanismo revela una “crisis existencial vivida por unos seres a quienes, después de haber asimilado las tradiciones del colonizador, trataban de imponerle valores éticos y culturales extraños” (46). Esto revela otra de las grandes contradicciones históricas que se proyectaron en la conciencia de los neogranadinos: el legado hispánico dejó huellas indelebles en los modos culturales de la sociedad, presentes a pesar del deseo de separación y de fundación de una nación independiente.

Por lo anterior, las cartas de Vergara y Vergara y su *Historia de la literatura* se escriben más como una denuncia de la instrumentalización política de lo español por parte de los liberales del momento que como una defensa inmotivada (Padilla 2008, 44). *La cuestión española* pone en duda el espíritu utilitarista y práctico, puesto que, según él, llevaría a descuidar los aspectos culturales, hispánicos, de los neogranadinos, a favor de los políticos y económicos (27). Esta perspectiva le conduce a cuestionar la manera en que el discurso contrario elogiaba elementos de las culturas anglosajonas que les servían como modelo, al punto de desear un imperialismo inglés.

La expresión de este deseo fue uno de los puntos que más ofendió a Vergara y Vergara (1859), quien señala claramente esta contradicción a Murillo. Guiado por un sentimiento “anti-*yankee*”, condena la “raza” anglosajona como explotadora de las desgracias de los pueblos en crisis para la obtención de sus fines particulares, por lo que trae a colación ejemplos como la apropiación del territorio de Tejas, la colonización de la India o los intentos de apropiación de Cuba. Así, se muestra temeroso de la posibilidad de una colonización norteamericana, en parte refrenable en la aceptación y reconocimiento de la tradición hispánica (Padilla 2008, 69). En su estilo irónico, señala que si él perteneciera a tal “raza” explotadora:

Otra cosa explotaria, señor: viendo una nación pobre, pero altiva i valiente, si esta nacion fuera un bocado apetitoso para mí, explotaria el sentimiento de odio contra la metrópoli de su raza. La haría aborrecer el *papismo* para estirpar el sentimiento católico, única valla que no podría saltar: la haría separarse de pensamiento *salvador* de unirse a las naciones de su *raza*, de su *religion* i de si *lengua*, para que se mantuviera *sola, aislada, inexperta* i poder devorarla. (Vergara y Vergara 1859, 6)

El rechazo a las costumbres anglosajonas se constituye en un elemento clave en el discurso prohispanista de la época. La apertura propiciada por las administraciones liberales hacia cuestiones como la religión protestante fue vista por estos intelectuales como una verdadera amenaza a la independencia de la República y a la identidad cultural de sus habitantes. La posición de Vergara y Vergara expresa un verdadero temor de que la nación, su cultura, fuera sometida a un poder ajeno. Sin afirmar que se trataba de un pensamiento americanista o anticolonial, llama la atención cómo la conciencia histórica de Vergara y Vergara, similar a la de Bolívar en *La carta de Jamaica* (1815), reconoce los signos de una nueva dominación imperialista en el modo de actuar de los ingleses y de los estadounidenses.

Al igual que la defensa de la religión católica, de la hidalguía, de la lengua, entre otros valores, la actitud en contra de lo anglosajón permaneció en el discurso prohispanista a lo largo del siglo XIX. En la narrativa histórica colombiana de la época, esto se vuelve visible en una obra como *Los piratas en Cartagena* (1886) de Acosta. En el capítulo anterior, se analizó este sentimiento en “La expedición del almirante Vernon” y el sentimiento de heroicidad de Albertina, quien se enfrenta a su esposo con el objetivo de obtener información militar que pudiera salvar a la colonia española del ataque de los ingleses. Más allá de este cuadro, todo el libro expresa con claridad la oposición entre los valores protestantes de los anglosajones y los católicos españoles. El pasado hispánico cobra en Acosta una dimensión heroica justo en la consolidación del proyecto regeneracionista, que interpretaba la afinidad con lo anglosajón como un momento de “degeneración” liberal (Rodríguez 2022, 105). El hecho de que casi tres décadas después de la publicación de *La cuestión española* el discurso prohispanista modelado por intelectuales como Vergara y Vergara continuara vigente constituye una prueba clara de su grado de representatividad y, además, confirma que el lugar de estos valores continuaba siendo objeto de discusión en la entonces Colombia.

Los letrados afines al discurso prohispanista desplegaron también una estrategia discursiva histórica con la que justificarían la aparición y continuidad de estos valores en el presente republicano. De la misma forma que en el caso de los intelectuales afines a la tendencia contraria, la revisión del pasado español se concentró en la exaltación de ciertos

elementos de la Conquista y de la Colonia. Si bien no negaron la responsabilidad de los españoles en los excesos de estos periodos, como en “la destrucción de millares de indios”, intentaron justificar históricamente sus acciones, recordando “muchísimas cosas que es preciso tener en cuenta, i que disminuyen en seis octavas partes [su] responsabilidad” (Vergara y Vergara 1859, 31).

Además de la ensayística de autores como Vergara y Vergara, Julio Arboleda, Rafael Núñez o Miguel Antonio Caro, también aparecieron novelistas históricos como Caicedo, en *Don Álvaro* o *Juana la Bruja*, o Palacios, en *El alférez real*, que representaron en sus novelas históricas el pasado colonial. Sin embargo, Acosta fue en realidad la narradora histórica que acompañó el discurso prohispanista durante la consolidación de la Regeneración. La trayectoria social de la autora, la manera en que recorrió el “espacio social” (Bourdieu 1993, 384), se encuentra ligado al desarrollo en el campo social y de poder de la legitimación del pasado hispánico en la cultura colombiana. Su identidad social y su posición en el ámbito letrado de la época le da “un conjunto determinado de posibles legítimos” (Bourdieu 1993, 386) que, en su caso, se traduce, entre otras, hacia producciones relacionadas con la promoción del hispanismo. No solamente *Los piratas en Cartagena*, sino también sus otras novelas, cuadros y narraciones cortas de tipo histórico hicieron parte de un proyecto amplio en que la autora exploró por medio de obras como los *Episodios novelescos de la historia patria*, *Cuadros y relaciones novelescos de la historia de América* o *Los españoles en España* el pasado colombiano, americano y español.

Acosta desplegó un notable proyecto a lo largo de las últimas dos décadas del siglo XIX. Para 1877, en *Episodios novelescos de la historia patria*, ella vuelve a expresar otro plan de obras históricas: “Queremos á nuestro modo, presentar á los ojos de los republicanos de hoy una serie de cuadros histórico-novelescos que pinten á lo vivo y de una manera palpable y dramática la creación, el nacimiento y el desarrollo y marcha en Colombia de la *idea* de la independencia” (V). La publicación de *La juventud de Andrés* entre diciembre de 1879 y agosto de 1880, *La familia del tío Andrés* entre noviembre de 1880 y mayo de 1881, ambas en la revista *La mujer*, y *Una familia patriota* entre junio y diciembre de 1884 en *La familia* parecen corresponder con el plan de escribir una serie de novelas históricas sobre el proceso de la independencia en el país. Sin embargo, el hecho de que hayan sido publicadas algunos años antes sugiere que Acosta tenía pensadas obras que permanecen inéditas o jamás escritas.

En 1878, en *Cuadros y relaciones novelescas de la historia de América*, escribe otro plan de publicaciones:

Ya tenemos efectivamente escrita cinco novelas históricas de los primeros tiempos: dos que pintan á los *españoles en España*; un en que procuramos historiar los primeros descubrimientos hechos en América; otra de las conquistas en Tierra-Firme, y particularmente la del Nuevo Reino de Granada, y otra acerca de los colonizadores en Venezuela. (Acosta 1878, 5)

Resulta difícil determinar cuántas de las obras escritas por la autora llegaron a publicarse efectivamente, salvo por *Gyl Bayle* (1898) y *Los hidalgos de Zamora* (1899) que corresponden sin duda alguna a las dos novelas de los españoles en España. Otras publicaciones como *Francisco Martín* (1878), *Alonso de Ojeda* (1879) y *Hernán Cortés* (1884) parecen corresponder a aquellos de la Conquista.

En adición a lo anterior, vale la pena resaltar que Acosta solía volver a sus obras y reeditarlas en diversos formatos. Un ejemplo de esto es la versión ampliada y revisada de *José Antonio Galán*: publicada en *El bien público* en 1870, fue publicada con el título de *Episodios novelescos de la historia patria. La insurrección de los comuneros* en 1887. Similar ocurrió con *Gil Bayle*. Aunque no se ha podido determinar el periódico, ni la fecha de su primera publicación, sí es posible encontrar un tomo de 1876 en el que la autora recortó y pegó como si de un álbum se tratara las entregas de la novela, que terminó por ser publicada nuevamente en *El domingo* entre octubre y diciembre de 1898. De hecho, Acosta solía realizar este tipo de álbumes con anotaciones para corregir y ampliar publicaciones. Esto sucedió no solo con *Gil Bayle*, sino también con *José Antonio Galán* y *Los hidalgos de Zamora*, por referirnos únicamente a las novelas históricas.

El estudio de estos materiales permite observar el proceso creativo de la autora; además de que ofrecen una mejor comprensión de los intereses ideológicos y estéticos vehiculados en los cambios de las obras. Sin ir más lejos, y por ser de interés para lo expuesto en estas páginas, se compararán las anotaciones hechas en el párrafo final del “Prólogo” de la versión álbum de *Gil Bayle* (1876) y su publicación en *El domingo* en 1898. En este fragmento, Acosta argumenta que el objetivo de la obra es describir históricamente a los españoles en su patria con sus “defectos y cualidades”, dentro de las que cuenta “su valor y galantería exquisita”. Entre los defectos, se encontraba escrito la “superstición”, característica que tacha. Sin embargo, en un fragmento de papel pegado agrega algunas de forma manuscrita, “sus instintos de arrogancia, de dureza y de orgullo llevado hasta la crueldad” (54). Siguiendo estas anotaciones, Acosta suprime totalmente la mención a la superstición de los españoles.⁸³ La

⁸³ Como se analizó en el capítulo sobre la religión, intelectuales de tendencia liberal tendían a describir las creencias católicas como fanatismo y le atribuían la causa de las dificultades en la construcción de la nación. Baste citar un ejemplo a modo ilustrativo de esto. Torres (1858) escribía que luego de la llegada del progreso científico:

decisión tomada por la autora cobra sentido si se tiene en cuenta que la idea de la “superstición” era parte de los ataques con los cuales los liberales deslegitimaron el catolicismo practicado por los españoles. En este sentido, eliminarlo implicaría que fue una forma de ser coherente con las tendencias católicas-romanas que se agudizaron a partir del discurso hispanista de la época.

La trayectoria recorrida por Acosta desde la publicación en *El mosaico* de su primer relato el 12 de marzo 1864, “La perla del valle”, hasta su muerte en 1913, muestra cómo la autora se decantó por el discurso historicista desde finales de la década de 1870. Una revisión de su bibliografía permite notar que sus primeros decenios se concentraron en la escritura de obras ficcionales y de cuadros de costumbres, los cuales fueron dando paso a novelas y escritos de naturaleza histórica. Aunque para 1870, publicó *José Antonio Galán*, no sería sino hasta 1878 que comenzaría a escribir con constancia ficciones históricas, biografías y otros textos propiamente de Historia. El giro hacia este tipo de escritura parece haber sido motivado por circunstancias personales y por ambiciones intelectuales. Según la misma autora, en una carta dirigida a la peruana Mercedes Cabello de Carbonera, la dedicación a sus obras históricas tuvo lugar como un medio para superar el dolor causado por la muerte de dos de sus hijas en 1872⁸⁴. Por otro lado, Acosta señala en varias de sus obras sobre la ventaja del discurso histórico sobre el ficcional para servir a fines educativos e instructivos en la construcción de la civilización, como se sugiere en el prólogo de *Cuadros y relaciones novelescas de la historia de América*, publicado en *La mujer* (1878). En este mismo periódico, Acosta publica una serie de *Estudios históricos sobre la mujer en la civilización*, en los que defiende que, solamente con la “ciencia histórica”, la mujer puede “ejercer una influencia provechosa y legítima sobre la sociedad que la rodea” (2), así como desterrar la influencia de las obras “corruptoras y perniciosas” (3), refiriéndose a aquellas evaluadas negativamente por la norma estética de la época.⁸⁵ Por supuesto, como sugiere Skinner (2005), Acosta tenía en mente sobre todo la formación de la mujer, lo que se hace evidente en los títulos y subtítulos y en las estrategias utilizadas (473).

“entonces habrá llegado la instrucción hasta las últimas clases desvalidas i habrán desaparecido el fanatismo religioso i la inmoralidad que enjendran las preocupaciones; causas de algunas de las escenas referidas en esta obra” (VIII).

⁸⁴ Esta idea se sugiere en la Biblioteca Digital Soledad Acosta de Samper, en la sección dedicada a los “Estudios históricos”. Esta se trata de un esfuerzo de instituciones como el Banco de la República de Colombia, la Biblioteca Nacional de Colombia, el Banco de archivos digitales de Artes en Colombia y la Universidad de los Andes. En ella se reúnen la mayoría de la obra escrita de Acosta, así como estudios críticos sobre esta. Se trata de una página de acceso abierto para todo el público, que puede ser consultada en el siguiente enlace <https://soledadacosta.uniandes.edu.co/>.

⁸⁵ Esto se discutió en el primer capítulo de esta disertación.

Este recorrido debe dimensionarse teniendo en cuenta las características del campo intelectual en el que se inserta la obra. La aparición de las obras históricas de Acosta coincide con la declaración de Núñez en 1878 sobre la necesidad de “regenerar” la nación, impulsando un proyecto social que reconocía la importancia del legado hispánico en la cultura colombiana. Si puede entenderse la Regeneración como un proyecto social, político y cultural construido en respuesta al proyecto liberal y su fracaso, la narrativa histórica de Acosta constituye una respuesta a la interpretación del pasado español hecha por intelectuales como Pérez, Silvestre y el mismo Nieto. Por este motivo, Cortés (2022) y Martínez (2022) observan en *Los piratas en Cartagena* la interpretación de un pasado colonial “no como un lastre oscurantista o a España como una nación bárbara, tal cual se había representado por parte de escritores liberales” (28). Más precisamente, Acosta y los prohispanistas reaccionaron a la interpretación de la leyenda negra que sirvió que nutrió la interpretación histórica realizada por el sector contrario. De igual manera, Skinner (2005) afirma que la intensa producción de novelas históricas y, en general, del proyecto creador de la autora “fue una respuesta a la crisis política que sitiaba a Colombia” a finales de la década de 1870 y que amenazaban no solo a su familia, sino a sus principios y valores (478). Durante el período de crisis liberal, José María Samper fue perseguido políticamente, motivo que resultó en la confiscación de su imprenta y en la expulsión de su casa en 1876 (Skinner 2005, 476). Como se profundizará en las siguientes páginas, estas ideas reflejan cierto pesimismo en su escritura, lo que implicó una mirada crítica frente a su presente y a los procesos sociales y culturales en los que vivió.

La afinidad de Acosta con el discurso hispanista se ve claramente, incluso desde sus planes narrativos. El prólogo de *Gil Bayle* expresa una perspectiva que traza una línea histórica desde el siglo XIV hasta el XIX. En estas páginas, señala que su intención es la de publicar novelas sobre “la historia patria, desde su conquista, hasta nuestros días”; sin embargo, las dos que hacen parte de *Los españoles en España* son necesarias como una “introducción”. Desde su punto de vista, la revisión de estos periodos históricos permitía conocer los defectos y virtudes de “nuestros antepasados” y, de esta forma, “precavernos de ellas, ya que es cosa averiguada que los defectos, así morales como físicos, son hereditarios” (60).

De la misma manera que Vergara y Vergara (1859), Acosta concibió a los españoles como los “padres” de los colombianos y, siguiendo su misma línea, expondrá una preocupación por salvaguardar esa “herencia” cifrada en las costumbres coloniales. En “Cuatro palabras al lector”, paratexto que sirve de introducción a *Episodios novelescos de la historia patria*, expresa su preocupación por la pérdida de estos valores en su presente:

Hemos notado que, poco á poco, se van olvidando las patriarcales costumbres de nuestros padres y de nuestros abuelos, las cuales, aunque eran atrasadas, rígidas hasta la crueldad, y la ridiculez otras, no se puede negar que eran buenas, excelentes y santas, y es preciso que no se pierda la memoria de ellas. (VI)

La narrativa histórica de Acosta responde a la necesidad tanto de contestar a la perspectiva antihispanista como a la de consolidar espiritual e históricamente el proyecto regeneracionista a finales del siglo XIX. No solo por ser la escritora más prolífica en la materia, sino también por su reconocimiento adquirido en el campo intelectual, puede afirmarse que su obra ficcional es representativa de esta tendencia, del mismo modo que lo fue la ensayística de Vergara y Vergara para 1859.

Por lo anterior, las siguientes páginas buscan analizar las contradicciones que se desprende de la Conquista, de la Colonia y del pasado indígena en las novelas históricas de Acosta. Vale la pena advertir que estas páginas no aspiran a ser un estudio monográfico completo de la narrativa histórica de Acosta. El objetivo consiste en observar las contradicciones históricas evaluadas por Acosta de los conquistadores, de la Colonia y del pasado indígena, en relación con otros textos ensayísticos representativos de la tendencia prohispanica, notablemente *La cuestión española* de Vergara y Vergara. Acosta desarrolló estrategias discursivas que le permitieron conciliar los elementos negativos del pasado español con la necesidad de exaltar sus valores hidalgos. Como ya se ha mencionado más arriba, la tendencia prohispanica no negó los excesos de los españoles en el pasado, por este motivo, Acosta señala que la revisión del pasado implica la descripción de algunos defectos que fueron llevados hasta la “crueldad” por algunos españoles.

3.2.1. *El conquistador hidalgo, caballero y católico, explicado por su época*

La quinta carta de *La cuestión española*, “La Conquista i la Independencia”, abre con un elogio sobre “el leon ibero”, cuyas huellas eran perceptibles aún en los pueblos republicanos. “Parado en el balcón castellano” y contemplando la arquitectura colonial, que subiste aún hasta nuestros días, y el “tropel” de indígenas que iban a la iglesia a recibir la bendición de Dios, Vergara y Vergara cuenta cómo se había lanzado a la meditación sobre la “suerte de los americanos i sobre la conducta de los españoles” en “la gigantesca empresa de la conquista” (28). El ensayista no solo argumenta que esta podía haber sido realizada únicamente por la “raza española, como una gloria exclusiva” (28), sino que ofrece también una visión heroica de los conquistadores:

La conquista era la que reunía primero las carabelas en que vino Colón, y enseguida las numerosas velas que más tarde condujeron a Cortés y a Pizarro, a Valdivia y a Quezada, a Américo y a Magallanes, a Belalcázar y a Robledo, a toda esa pléyade de héroes que acometieron y dieron felice cima al más grandioso hecho que registra en sus páginas la historia humana. (Vergara y Vergara 1859, 28)

A lo largo de las páginas, Vergara y Vergara no duda de calificar la Conquista y a los conquistadores como héroes quienes, a pesar de los males causados, poseían cualidades admirables, como la abnegación y un fuerte sentimiento católico, que impulsaron desde la misma concepción de las ciudades: “los españoles trajeron altar, y apenas llegaban a una comarca, hacían iglesia: en derredor de la iglesia se levantaban las ciudades” (34-35).

Esta descripción inicial da paso a la defensa de Vergara y Vergara de la Conquista y de los conquistadores. La heroicidad, pero, sobre todo, el carácter religioso de los españoles, constituyen los principales valores de los que el ensayista colombiano identifica como “nuestros padres” (31). En esta misma línea, los personajes de Acosta se caracterizarán por su hidalguía, su caballerosidad y su devoción católica. Armados con estos valores, tanto Acosta como Vergara y Vergara, buscarán defender a los conquistadores y a la Conquista como antecedente de la cultura nacional.

Particularmente, Acosta centra un relato en Hernán Cortés, en *Relaciones y cuadros novelescos de la historia de América. Los conquistadores. I. Hernán Cortés* (1884), y otro en Alonso de Ojeda en *Un hidalgo conquistador* (1907). Si bien la autora perfila a ambos diferenciadamente, el grupo de conquistadores parece estar cobijado por el concepto de la “hidalguía”, a la cual pertenecen Cortés y Ojeda. En la obra sobre Ojeda (1907), Acosta escribiría que, en la época de la Conquista, todo “hidalgo era guerrero y todo guerrero un héroe” (59). A diferencia de la tendencia antihispanista, se exalta el sentido caballeresco como una herencia de la cultura española, transmitida por los conquistadores. Por este motivo, afirma que Cortés nació de “aquella raza fuerte y valiente [los hidalgos] que dio tantos conquistadores y héroes a la España del siglo XVI” (1884, 15). Puesto que Acosta dará un tratamiento de grupo a los conquistadores, centraré la atención en la figura de Alonso de Ojeda. Esto permite observar con mayor atención los contrastes sobre los que se funda la imagen de la Conquista en la narrativa histórica de la autora. No debe perderse de vista que esta visión participará de la idea de la guerra como símbolo de la civilización, tal como se ha percibido a partir de Adorno (2006) en páginas anteriores. En este caso, una marcada por la llegada del cristianismo al continente.

En el primer capítulo, Ojeda se identifica como hidalgo y cuenta cómo sus aspiraciones se encuentran guiadas por el ideal caballeresco: “Yo nací para caballero [...] y desde que me acuerdo he dicho siempre que mi vida será como la de Amadís de Gaula, de Palmerín de Inglaterra, ó por lo menos como la de Reinaldo de Montalván” (26). Desde el comienzo de la obra, Acosta configura al futuro conquistador como un individuo guiado por las virtudes guerreras cifradas en los caballeros andantes. Ojeda se mantendrá en la obra como “el bello ideal del espejo de caballeros, valiente, denodado, noble, joven, elegante y heroico” (139). Estas virtudes le permitirán a la autora exaltar y justificar sus acciones como líder conquistador a lo largo de la obra.

En adición a lo anterior, Acosta insistirá en la devoción de Ojeda como una virtud fundamental para el conquistador. En términos de la trama novelesca, este se encuentra motivado por el amor que siente hacia María. Sin embargo, su relación resulta imposible debido a su proveniencia social. A pesar de que Ojeda sea un hidalgo, María es una noble, hija del rey, por lo que aquel no tenía permitido aspirar a su mano. Precisamente, el primer viaje a América de Ojeda fue un intento por escapar a las sospechas de la Inquisición sobre su amor a María, quien, al mismo tiempo, fue recluida como monja. En el siguiente encuentro entre ambos personajes, ella le ofrece una imagen de la Virgen que el conquistador llevó siempre consigo durante todas sus expediciones, incluso durante el combate.

El carácter devoto de Ojeda aparecerá en la obra como una señal de protección divina en las adversidades. Esto puede corroborarse en tres ejemplos claros. El primero de ellos tiene lugar durante un asedio de parte de los indígenas en Haití, dirigidos por Caonabo, el cacique esposo de Anacaona. Mientras rodeaban la fortaleza, Ojeda, quien estaba al mando de las tropas españolas, oraba con fervor a la imagen de la Virgen. Esta situación es utilizada por Acosta para exaltar una combinación entre el sentimiento religioso y su valor como guerrero. El conquistador oraba

no porque tuviese miedo, sentimiento para él desconocido, sino porque tenía una gran fe y seguridad que todo estaba en manos de Dios, y que sin su ayuda no había salvación; su corazón abrigaba aquella *fe* que todo lo vence, todo lo da; que infunde brio á los más débiles y en los más valientes acrecienta su energía y su pujanza, - tenía fe en Dios, en la intercesión de la Virgen, en las oraciones de Maria, en su causa, y por consiguiente, en su fuerza y en su brazo... (Acosta 1907, 102)

El resultado de tales oraciones le permitió a Ojeda infundir valor a sus hombres y a sí mismo. La invocación por la protección divina será recurrente a lo largo de la obra. “Su devoción a la Virgen y á aquella bendita imagen que carga siempre consigo” (254) termina

siendo la explicación utilizada por sus compañeros para entender la aparente inmunidad de la que gozaba.

En tercer lugar, el sentimiento religioso de Ojeda también es mostrado como motivo de aliento, de inspiración y de unidad para los demás españoles. Esto puede verse cuando, después de un naufragio en el que un grupo de españoles se dirigían a La Española, se ven en la necesidad de atravesar una parte de Cuba sin ningún tipo de guía. Frente a la desesperación y la desesperanza,

Por lo menos dos veces al día el Capitán [Ojeda] sacaba del tubo de lata la imagen de la Virgen, y colgándola del tronco de algún árbol se arrodillaba y le rezaba con fervor; lo que daba aliento á los demás, que abrigaban el convencimiento de que mientras los acompañara Ojeda con su Virgen, al fin habrían de salir con seguridad de tan amarga situación (276-277).

La hidalguía, los valores caballerescos y la devoción católica conforman los valores defendidos por Acosta en los conquistadores que representa. Esta constelación de virtudes le permitirá a la autora oponer una imagen positiva de este grupo frente a la imagen del guerrero despiadado, sangriento y codicioso promovido por la tendencia antihispánica. Así puede interpretarse la intención de un fragmento en la obra sobre Cortés (1884), en el que Acosta discute la veracidad histórica de un episodio en el que se cuenta cómo el conquistador se queda a dormir con Diego Velásquez, gobernador de Cuba y su enemigo, en la misma cama “como dos hermanos”, luego de que discuten tarde en la noche en una habitación sin ninguna otra cama (28). En una nota al pie, la historiadora discute contra autoridades como William Prescott y De las Casas, quienes señalan el acontecimiento como “inverosímil” (28). Acosta argumenta que la “caballeridad” de la que participaban los conquistadores es prueba suficiente para corroborar la forma en que el conquistador actuó en tal situación:

Cuando se recorren las curiosas crónicas españolas antiguas, se encuentran cien ejemplos en que caballeros antes enemigos manifiestan aquella mezcla de temeridad y de candorosa confianza que mostraron Cortés y Velásquez en la anécdota referida por varios cronistas contemporáneos (Acosta 1884, 28).

Es notable en este pasaje que las interpretaciones históricas de Acosta respondan al estudio atento y exhaustivo de diferentes materiales. Esta solidez le permite debatir con otras posiciones historiográficas con el objetivo de argumentar a favor de sus posiciones ideológicas. Por este motivo, llama la atención que, cuando nombra a De las Casas, incluya un paréntesis en el que identifica la tendencia del fraile dominico de “siempre procura[r] deprimir el carácter de los Conquistadores” (28). La nota a pie de página y la aclaración sobre las intenciones de De las Casas revelan también la intención histórica de Acosta. Aunque el episodio de Cortés durmiendo en la misma cama con su enemigo, Diego Velásquez, pueda parecer un evento sin

mayor relevancia, la autora ve en este una oportunidad por enmarcar las acciones del conquistador dentro de las virtudes hispánicas que buscaba promover. Acosta utiliza la narrativa histórica que ofrece una imagen del conquistador guiado por valores caballerescos, católicos e hidalgos.

En este pasaje, resulta evidente la discusión que establece con la “leyenda negra”. Los comentarios historiográficos tienden a desmentir lo propuesto por De Las Casas y por Prescott. Adorno (2007) identificó el papel jugado por el fraile dominico en el mantenimiento de esta narrativa en contra de los españoles con su *Brevísima relación...* (78). Por su parte, el historiador inglés fue uno de los historiadores más populares durante el siglo XIX que promovió esta perspectiva con obras como *The history of Conquest of Mexico* publicada en 1843), como sostiene Kagan (1996). Por supuesto, esto no se trata solo de una discusión historiográfica, sino que tiene resonancia también en las disputas locales sobre el lugar del legado hispánico en la entonces Colombia. Los autores de tendencia antihispánica tendieron a construir sus relatos en fuentes como la de los dos autores criticados por la autora. Debe recordarse, como se anotó en el apartado anterior, que la versión de Anacaona y Caonabo rescatada por Avella corresponde con aquella narrada por De las Casas, entre otras.

A pesar de tan claro objetivo, así como otros intelectuales de la corriente hispanista, Acosta tuvo que hacer frente a los elementos negativos de la conquista que circulaban igualmente en el discurso histórico de la época. De la misma forma que Pérez o Murillo explotaron la imagen de un conquistador cruel y sanguinario, la narrativa histórica prohispanista se vio en la necesidad de desarrollar estrategias narrativas que permitieran interpretar algunos de estos hechos, sin restarle valor a la herencia cultural de España. Mientras los primeros tendieron a evaluar la Conquista como un crimen irreparable e injustificable, los segundos operaron a partir de la distancia histórica que separó ese pasado con el presente, lo cual les permitía justificar los excesos de los conquistadores atendiendo a las circunstancias y a las formas de pensamiento del momento.

Por lo anterior, Vergara y Vergara (1859) no intentó negar que la Conquista implicó “la destrucción de millares de indios que se podían haber conservado”; por el contrario, afirma que hubiera deseado “que la conquista se hubiese hecho pacíficamente”, pero, según él, era algo imposible, puesto que no se podía esperar “que los pueblos guerreros del siglo XVI respetaran los derechos como se respetan en el siglo XIX” (31). Por supuesto, este último comentario amerita ser entendido a partir del tono irónico característico de la escritura del ensayista, quien busca con esto evidenciar una postura precisa sobre lo histórico: la necesidad de pensar la

distancia temporal que media entre el historiador y su material. Desde su perspectiva, Murillo y otros defensores de las tesis antihispanistas se equivocan en juzgar el modo de actuar de los españoles, porque lo hacen a partir de sus valores contemporáneos. Por esta razón el primer historiador de la literatura colombiana argumenta que solamente del examen de las circunstancias precisas en que sucedieron los eventos “debe salir la verdadera sentencia, justa i acertada, sobre los españoles”. Vergara y Vergara invita entonces a reflexionar sobre elementos como “la época, las circunstancias, la falta de sanción inmediata, las ideas dominantes, los lugares, la naturaleza de los hechos, la falta de imprenta, i el estado de las naciones americanas” (31), si se quiere comprender a los conquistadores y su forma de actuar. Este modo de pensamiento histórico de inspiración moderna permitirá al discurso prohispanista dimensionar los excesos de los conquistadores, explicarlos y extraer de ellos una imagen adecuada a su proyecto identitario.

Siguiendo esta misma línea, Acosta plantea en sus obras la necesidad de comprender a los conquistadores situándolos en su época. Puesto que su intención no es la de ocultar los “defectos” y “errores” de los españoles, decide expresar con claridad que el objetivo de narrar las aventuras de Alonso de Ojeda, un conquistador que era poco conocido, consiste en estudiarlo como un tipo representativo de su momento histórico:

Por cierto que su nombre no vale nada por si solo, si no fuera para nosotros el tipo en que mejor podemos encontrar las virtudes, errores, crímenes tal vez, costumbres y aspiraciones del español de su tiempo, y por eso se nos permitirá estudiarle á fondo sin encubrir sus defectos ni ocultar sus cualidades. No le presentaremos ni como un héroe perfecto de novela, ni tampoco como un aventurero sin ley ni principios, sino, repetimos, sólo como la encarnación del espíritu de su época. (Acosta 1907, 160)

Al convertirlo en una imagen representativa de los españoles conquistadores, tanto de sus virtudes (hidalguía, caballerosidad y religiosidad), como de sus defectos, Acosta aspira a humanizar la figura de Ojeda. Desde su posición como historiadora, la autora reconoce que la mayor parte de sus defectos vienen del proceso de desaparición del espíritu caballeresco de la Edad Media y de la expansión de la “idea de la libertad en el cristianismo”. Esto conllevó que algunas de las actitudes del conquistador resultaran incompatibles con el espíritu del momento. El siglo XVI será calificado como un momento de “gloria y de progreso”, en el que, sin embargo, aparecen grandes “vicios” incontrarrestables debido a la falta de las “heroicas virtudes” de los siglos anteriores. Frente a ellos, se alza el sentimiento religioso, “el apoyo y báculo de la civilización moderna en su marcha hacia el porvenir” (158).

En este orden de ideas, Acosta explicará los “defectos” o “vicios” de Ojeda como un rezago de las costumbres guerreras de los siglos anteriores. Esta estrategia narrativa le permitirá neutralizar discursivamente estos elementos negativos en la imagen de los conquistadores. Un ejemplo de esto puede encontrarse en la forma de tratar el episodio de la captura de Caonabo por parte de Ojeda. Debe recordarse que el conquistador logró encadenar y llevarse al cacique indígena al hacerle creer que los grilletes eran adornos utilizados por los reyes españoles. En ese momento, la voz narrativa se lamenta de “tener que presentar a Ojeda como hombre falso, ingrato y ruin para con el generoso indígena”; pero inmediatamente explica que se trataban de estrategias comunes utilizadas contra los árabes y justificadas debido a su condición de infieles: “hay que notar que los españoles de aquel tiempo estaban acostumbrados á hacer la guerra á los moros con engaños y artificios, recibidos como estratagemas lícitos, tratándose de infieles, á quienes no era malo engañar con promesas y juramentos que luego se quebrantaban sin empacho” (116-117). A diferencia de Avella, quien en *Anacaona* criminaliza esta conducta de Ojeda, el lamento de Acosta aparece inmediatamente justificado por un comentario histórico que apuntaba a las costumbres militares de los españoles.

Este tipo de comentarios le permiten a Acosta criticar el espíritu codicioso de los españoles. La autora insiste a lo largo de esta obra que el amor al oro fue la causa de los desastres de la Conquista. Sin embargo, este deseo de riquezas no constituía el verdadero espíritu de esta tarea, sino que fue el resultado de la manera como Colón logró persuadir a los españoles para embarcarse. Según ella, el navegante “no se cansaba de ponderar las riquezas que encerraban aquellas nuevas tierras”, lo cual despertó “en los colonizadores aquella insaciable sed de oro que fue causa de tántas crueldades, motivó la perdición de los naturales y falseó el espíritu de la conquista” (153). Acosta no duda en calificar el periodo como sangriento y en señalar que las primeras colonias se edificaron sobre la “sangre indígena” (201).

En este punto, es preciso notar las diferencias con respecto al discurso antihispanista, puesto que ambos parecen coincidir en el carácter destructor de la Conquista. Las obras de Acosta se centran en la exaltación de los valores representados en la figura del conquistador. Estos suelen ser separados totalmente de este carácter sanguinario y codicioso de los otros españoles, por lo que esta figura es señalada como la causante principal de los excesos de la Conquista. Por ejemplo, Acosta (1884) señala que Cortés “no era cruel (aunque hombre audaz y de pocos escrúpulos), sino que era de genio más blando y misericordioso que muchos de los otros conquistadores, y menos duro que la mayor parte de los hombres de su tiempo” (29). Todo esto, a pesar de que en la misma escena pondera si debía ejecutar o cortar las extremidades

a algunos de sus subordinados que se habían revelado durante su expedición. Por supuesto, esto lo justifica la autora debido a las circunstancias de guerra en las que se encontraba el conquistador de México: “Es cierto que en aquellas delicadísimas circunstancias era indispensable usar de todo el rigor que demandaba la disciplina de un ejército que en país extraño se halla frente del enemigo” (29-30).

Por otro lado, el sentimiento religioso traído por los españoles, especialmente por los misioneros, y constitutivo de su sistema de valores compone el segundo punto diferenciador con respecto a la tendencia antihispanista. No se debe olvidar que los misioneros fueron descritos por Pérez en *Los pizarros* como fanáticos religiosos que llevaron a la muerte a los indígenas que se oponían a convertirse al catolicismo. Por su parte, en Acosta la vocación religiosa parece responder al “verdadero” espíritu de la conquista, falseado por la codicia de los conquistadores y, luego, de los colonizadores. Mientras estos implantaban un régimen “inhumano y bárbaro”, los misioneros de comunidades religiosas franciscanas y dominicas “trabajaban sin cesar para inspirar á los conquistadores caridad y conmiseración con los vencidos indígenas” (201).

El cambio sobre este punto resulta más notable en la narrativa prohispanista. Tanto Vergara y Vergara como Acosta resaltan a los misioneros católicos como héroes y mártires. Incluso, la escritora llega a señalar que sus muertes a manos de los indígenas pueden ser interpretadas como una expiación de los excesos de los conquistadores. En el “Epílogo” de *Un hidalgo conquistador*, Acosta relata la transformación final de Ojeda en fraile, puesto que había prometido hacerlo si sobrevivían al naufragio referido unas páginas más arriba. En ese tiempo, conoce a otro misionero, Fray Andrés, de quien se vuelve amigo. Este último murió tratando de convertir a una comunidad indígena. Por este motivo, la voz narrativa señala que “pereció [...] como un mártir” y expió “con aquella muerte algunos de los muchos crímenes cometidos por sus compatriotas sobre los naturales” (289). En concordancia con lo planteado con la desaparición del espíritu guerrero y el paso al cristianismo como señal de civilización en el siglo XVI, la obra se cierra refiriendo este suceso y el logro alcanzado por Ojeda de persuadir a una comunidad indígena en Cuba de convertirse al catolicismo.

Para este punto, es posible afirmar que Acosta logró su objetivo de ofrecer en la figura de Ojeda y en la de los demás españoles a su alrededor una imagen capaz de sintetizar a los conquistadores y a la Conquista, según su perspectiva histórica. La idea de humanizar en sus obras a los conquistadores como Ojeda o como Cortés le permite explicar sus excesos y, a la vez, le permite resaltar un sistema de valores que considera “bueno”. La hidalguía, la

caballerosidad y, sobre todo, el sentimiento religioso de estos personajes históricos encajan coherentemente con el impulso regeneracionista de rescatar los valores hispánicos como pilares de la sociedad colombiana de finales del siglo XIX.

3.2.2. *La acción civilizadora colonial*

Alrededor del 2 de junio de 1859, Vergara y Vergara se encontraba observando desde un balcón de un pueblo cercano a Bogotá uno de los vestigios más claros del pasado colonial que subsiste aún en nuestros días: la plaza central que constituyó el núcleo de las recién fundadas comunidades. Rodeando este espacio, el ensayista lograba distinguir la casa señorial, pero más importante que ella, la iglesia a la que asistían en tropelía los indígenas “a recibir la bendición del Dios que les anunciaron los conquistadores” (29). La vuelta sobre esta imagen mencionada en el apartado anterior permite visibilizar también la perspectiva histórica prohispanista que subyace en estas breves líneas. Más allá de percibirlo como un periodo de sometimiento y decadencia, la Colonia representa un momento de organización y de civilización bajo el signo de la religión católica.

De igual manera que el discurso antihispanista, la reflexión sobre el periodo se concentró principalmente en el asentamiento de las primeras colonias en el siglo XVI y su final, justo antes de la Independencia. Títulos como *Don Álvaro y Juana la bruja* de Caicedo, sobre los primeros años de Bogotá, o “Historia del primer asno de la conquista” (1878), “Francisco Martín” (1879), *Cuadros y relaciones de la historia de América, Una flamenca del siglo XVI* (1880), “Bartolomé Sánchez” (1890), entre otros escritos de Acosta, demuestran el énfasis de los intelectuales de esta tendencia hacia la representación de los primeros años de la Colonia. Por supuesto, existen importantes obras antes de la Independencia, como *El alférez real* (1886) de Palacios, *José Antonio Galán* o su reedición en *Episodios novelescos de la historia patria* transcurran al final de la colonia, en la década de 1780, o la trilogía de Andrés. Puede argumentarse que la cercanía a la Independencia dificultó la defensa del régimen hispanista, en tanto estos intelectuales apoyaron la emancipación. Precisamente, estas novelas exploran la tensión entre el régimen colonial y las aspiraciones de libertad e igualdad que comenzaban a circular en la época.

En este orden de ideas, es posible señalar que el mayor número de obras sobre el inicio del periodo colonial responde a la necesidad de justificar la necesidad histórica de la Colonia. Se trataba de rebatir la idea de que el asentamiento de los conquistadores fue un simple

producto de la dominación, puesto que los conquistadores no buscaban crear colonias, ni vivir en suelo americano. Desde esta perspectiva, su espíritu guerrero se vio “destinado a la conquista del hacha y el arado, a colonizar como agricultor o minero” (Samper 1861, 23). Según Samper (1861), la incompatibilidad entre los valores hidalgos de los primeros españoles asentados y el trabajo que implicaba la fundación de una nueva sociedad fue la causante de la destrucción de los indígenas, forzados a realizar las labores que la “ociosidad” de los conquistadores no querían desempeñar.

Vergara y Vergara reacciona a una postura similar defendida por Murillo. En su “Carta V”, utiliza las preguntas retóricas para defender la idea de que las colonias fueron planeadas y deseadas por los españoles que se embarcaron a América:

Que los primeros descubridores no vinieran a fundar la sociedad, se supone; pero de la segunda expedición para adelante ¿a qué venían esos hombres que al llegar hacían casas, sino a fundar sociedades? ¿Con qué objeto traían la mansa res, el caballo i el perro amigos del hombre, la útil azada i el arado i todas las semillas que pueblan nuestros campos artificiales, al lado de las que América producía? ¿Para qué levantaban sólidos edificios que existen aún? [¿] Para qué colgaron puentes sobre nuestros salvajes i pintorescos torrentes? [¿] Por qué elevaron una capilla en cada eminencia i cuadraron una plaza de mercado en cada ciudad? Si no era para quedarse i fundar sociedad española entre los bosques nati[v]os, no sé para qué hacían todo lo que hicieron. (Vergara y Vergara 1859, 35)

El objetivo del discurso prohispanista consistió en entender el proceso de colonización como el inicio de la civilización en América. Si bien los españoles habían cometido crímenes contra los indígenas, trajeron con ellos herramientas, semillas, tecnología agrícola, ideas nuevas y, lo más importante, su religión, su lengua y su cultura. Desde la segunda expedición de Colón, los conquistadores buscaron establecer sociedades dedicadas no solo a la explotación de los recursos, sino a la constitución de una sociedad. Para Vergara y Vergara, las pruebas de ello son evidentes no solo en lo físico, la arquitectura urbana, sino también en lo moral, los indígenas hispanizados que reciben el catolicismo en esos mismos edificios.

La narrativa de Acosta sigue esta misma tendencia. El periodo colonial en sus páginas es presentado principalmente en su aspecto civilizatorio. Los conquistadores intentaron buscar lugares propicios para fundar centros urbanos que permitieran el desarrollo próspero de las nuevas sociedades. *Un hidalgo conquistador* ofrece ejemplos convincentes de este tipo de proceder en las obras de la autora. La narradora nos cuenta la forma como Colón procedió a la fundación de La Isabela en diciembre de 1493, primera colonia defendida exitosamente por los españoles durante la Conquista. En primer lugar, buscó con cuidado el lugar más adecuado, el cual “estaba entre dos ríos, en los que juzgaron sería fácil levantar molinos harineros, además de otras ventajas que hallaron para edificar una ciudad y cultivar los fértiles terrenos que se

extendían hacia el mar y las riberas de los ríos” (95-96). Una vez decidido el lugar, los ahora colonos comenzaron a “levantar casas, edificar el templo y limpiar el terreno para sementeras” (96). De estos trabajos, se resalta la edificación de la Iglesia como una labor realizada en comunidad. Una vez terminada esta, tiene lugar la primera misa del “Nuevo Mundo”, evento de alta importancia en la narrativa de la autora. Vale la pena notar que Acosta decide contar que esta fue realizada por el padre Bernardo Boyle y auxiliada por doce clérigos. Aunque parezca un dato menor, el nivel de detalle con el que se narra el evento revela claramente la importancia dada por la autora al rito católico.

Inmediatamente empezaron con brío los trabajos de levantar casas, edificar el templo y limpiar el terreno para sementeras. Como todos trabajaban en sus respectivos solares y daban algunas horas del día á edificar la iglesia, ésta en breve estuvo concluida, y el 6 del siguiente Enero, día de la Epifanía, el padre Boyle, ayudado de los 12 eclesiásticos que con él habían pasado á Indias, dijo misa en el primer templo cristiano levantado en el Nuevo Mundo. (96)

La narración sobre la fundación de la nueva colonia cierra con una especie de acto legislativo. Antes de proseguir sus viajes, Colón deja instrucciones sobre la “conducta humanitaria” o que debían seguir los colonizadores con los indígenas, si querían que “ellos mismos aceptasen con gusto las costumbres españolas y sirviesen en todo á los invasores” (98). Con estas buenas intenciones se cierra la fundación de La Isabela, primera colonia que “deja presentir cómo habrían de ser las subsiguientes, intentadas con iguales elementos” (98).

Como puede notarse, Acosta extrae el modelo particular establecido por la corona en la posesión de los territorios americanos. Seed (1995) y Acosta Franco (2020) han evidenciado que la fundación de las ciudades se trataba de proceso normativizados, puesto que la Corona emitía “numerosas provisiones, cédulas reales y ordenanzas para guiar el poblamiento y dar orden desde el comienzo”, todo con el objetivo de asegurar una posesión del territorio (Acosta Franco 39). Sin embargo, la novelista no se detiene mucho en los detalles de las ceremonias por medio de las cuales los adelantados promulgaban la autoridad real en el territorio; pero sí se interesa por las condiciones geográficas y naturales que debían ser observadas en la elección de los lugares que iban a ser poblados, como lo estipulan *las ordenanzas de descubrimiento, nueva población y pacificación de las Indias* ordenadas en 1573 por Felipe II. Así, el conquistador buscaba, primero, un sitio propicio para fundar una ciudad; segundo, construir los edificios, principalmente la iglesia; establecer instrucciones sobre el comportamiento de los colonizadores. Este esquema puede observarse en las distintas obras en las que la autora se encarga de narrar la fundación de colonias. Un ejemplo de lo anterior aparece en “El fuerte desamparado”, un cuadro de *Cuadros y relaciones de la historia de américa*, publicado entre

el 5 de noviembre y el 15 de diciembre de 1878 en *La mujer*, Acosta cuenta la fundación de la Ciudad de los Reyes del Valle de Upar, hoy simplemente Valledupar. Siguiendo el esquema, la autora detalla primero que la ciudad se encontraba “en una fértil llanura sobre el río Guatapurí”, poseía un “clima delicioso” y, además, estaba rodeada de “bellezas naturales, una fertilidad asombrosa en el terreno, ricas minas [...] y un sin número de ventajas que sería ocioso enumerar” (104). El siguiente paso era pensar en la población y en la edificación de la iglesia y de “un convento de dominicanos, comisionados para cristianizar á los indígenas de la nueva provincia” (104). Según Acosta, esto se logra con facilidad y, rápidamente, pasa a la narración de los eventos que ocupan el relato.

En *Episodios novelescos de la historia patria. Un chistoso de aldea*, publicado en *Lecturas para el hogar* entre marzo y junio de 1905, ofrece también una versión sobre este esquema de la colonización. Aunque se trate de una obra particularmente sobre el periodo de la Independencia, el primer capítulo ofrece una descripción de cómo se fundaron las poblaciones en el valle de Guaduas, ubicado en la cordillera central de los Andes colombianos. Como puede adelantarse, Alonso de Olaya buscó “los puntos más provistos de recursos y entonces halló que los valles llamados hoy de Guaduas y Villeta, era los mejores para su objeto” (3). Acosta refiere que las poblaciones lograron prosperar en tales lugares y señala cómo, para 1676, lograron edificarse algunos conventos situados en esos “bonitos y risueños” valles. La importancia de esta mención radica en los elementos civilizatorios traídos por estos monasterios a las colonias americanas. De la misma manera que Vergara y Vergara, Acosta enumera los aportes que los colonizadores, en este caso religiosos, trajeron a la agricultura local. Así, los franciscanos trajeron de Europa frutos como los limones y las limas, “las coloradas naranjas de Andalucía”, las parras cargadas de “negras uvas”; de las Antillas, las badeas y los nísperos; de África, “varias especies de plátanos” (3-4). Además, resalta que estos monjes lograron aclimatar “el café”, producto de gran importancia para la economía colombiana desde finales del siglo XIX, y la caña de azúcar, producto que “podría sacar de pobres á gran número de guadueros, si se empeñasen en perfeccionar sus trapiches” (4).

Estos tres ejemplos confirman que de las obras de Acosta se desprende una imagen de la organización colonial como benéfica y dirigida hacia una civilización en la que se les otorga a las comunidades religiosas católicas un lugar central en el discurso prohispanista. Sin embargo, la autora realiza también comentarios críticos al proceso de colonización, sobre todo cuando las acciones de los españoles tuvieron efectos destructivos contra los indígenas. Esto la lleva a condenar en *Un hidalgo conquistador* las acciones de los colonizadores, a quienes califica de

cruels y codiciosos. Acosta complementará el acto de fundación de las colonias con una mirada sobre las tensiones generadas al interior de ellas. En el caso de La Isabela, se cuenta que la inconformidad con el clima y la falta de costumbre con los alimentos producidos localmente causó inconformidad y malestar físico a los colonos. En adición a esto, señala también que resultaba problemático que, entre las tropas de Colón, “había muchos hidalgos y gentilhombres de corte”, quienes se negaban a “trabajar materialmente”, por lo cual manifestaron “descontento con el Almirante y con su hermano Diego, que los obligaban á dar el ejemplo á los demás” (97).

Estos problemas condujeron a los españoles a desobedecer las instrucciones dadas por Colón, por lo cual comenzaron a cometer “con los naturales toda clase de desafueros y crueldades” (98). A pesar de que Acosta visibiliza los excesos, también cuenta que tales conductas terminaron por conducir a la ruina a la isla, sin que los españoles logaran en realidad la obtención de mayores riquezas. Como consecuencia de las acciones de este tipo de colonizadores, los indígenas alzaron su voz y se defendieron armadamente contra los españoles⁸⁶, quienes, a su vez, desautorizaron el gobierno del hermano de Colón y se embarcaron a España a quejarse por los malos tratos de los gobernadores. En general, concluye la autora que tales colonias terminaron siendo fundadas “á costa de la sangre indígena” (201).

Sin embargo, tal conclusión no le impide a Acosta continuar dando un balance sobre la composición mixta de las colonias españolas. En opinión de la autora, la prosperidad de algunas de ellas fue motivo suficiente para que tuviera lugar “un deseo loco” de emigrar. De esta manera, las colonias terminaron compuestas por familias nobles y por individuos ricos, además de “letrados [...] poetas, hombre importantes y pensadores”. La perspectiva de la autora valoriza el carácter letrado de este grupo y lo une a los valores hispánicos “de magnificencia y [las] costumbres de lujo y de boato” que trajeron a América. Junto a ellos, que formaban una minoría, pasaron un “mayor número de aventureros, vagamundos, gentes de mala ley y caballeros de industria” en busca de fortuna o de escape por sus crímenes en España (202-203). Se trataba de una mezcla heterogénea que, según la autora, explica que las colonias se convirtieran en lugares violentos y peligrosos, que dificultaron el trabajo en tales lugares.

⁸⁶ Acosta no refiere con puntualidad las sublevaciones de los taínos que habitaban la zona tras la salida de Colón. La captura de Caonabo por parte de Ojeda motivó a Anacaona a aliarse con otros caciques para continuar la defensa contra los españoles. Sin embargo, esta primera etapa de sublevación finalizaría con la muerte del grupo de caciques, luego de ser engañados por los españoles, similar a como lo cuenta Avella en *Anacaona*.

Estas novelas históricas de Acosta terminan por ofrecer una imagen de la Colonia heterogénea, marcada no solo por el impulso civilizatorio traído por la religión católica; sino también por el carácter humano de los colonizadores. Al tratarlos con la misma estrategia discursiva que a los conquistadores, Acosta logra encajar en el orden colonial tanto a los defensores de la civilización, los letrados, misioneros y héroes hidalgos, como aquellos que, seducidos por las riquezas, ocasionaron los conflictos internos y violentos entre los mismos españoles. Sin embargo, lo anterior no responde cabalmente a cómo tal imagen implica una mirada positiva sobre el pasado colonial. ¿Qué estrategia discursiva permite a la autora justificar los excesos coloniales?

Siguiendo la misma línea que con la conquista, Acosta señala que los beneficios aportados por el asentamiento de los españoles supera sin duda los perjuicios frente a los indígenas, principalmente en lo tocante a la religión. Esto resulta claro en un relato titulado “Bartolomé Sánchez”, publicado el 16 de febrero de 1890 en *El domingo de la familia cristiana*. Esta publicación tiene una estructura particular. Acosta construye a lo largo del periódico una suerte de relato alrededor de una familia de hacendados cercanos a Bogotá que reciben instrucción del sacerdote local y que leen el evangelio entre todos. El título del periódico se refiere al hecho de que cada domingo se reúne la familia junto al sacerdote a compartir historias edificantes; además de que era publicado en este día. En el número de aparición de “Bartolomé Sánchez”, el sacerdote venía hablando de la decadencia de Italia y de cómo en ella tuvieron lugar “crímenes y crueldades” (346), lo que sirve de marco para introducir una historia sobre “hechos criminosos de nuestros antepasados españoles” (347).

Todos los presentes se muestran de acuerdo con la idea de que hace parte de la historia de cada nación cometer acciones criminales, “no hay nación, ni gobierno en el mundo que no [las] haya cometido” (346-347). En este sentido, los españoles no resultan excepcionales, sino similares a los galos, los italianos y los romanos, mencionados en este pasaje. La invocación de la Historia como garante de un tipo de comportamiento sirve de medio para explicar las acciones de los colonizadores. Incluso, en lo referente a los indígenas, se señala que se trata de una consecuencia “natural”:

Es costumbre echar en cara á los españoles sus crueldades con los aborígenes americanos; pero además, de que toda raza conquistadora en la antigüedad, como en la época presente, obra de la misma manera [...] olvidan que el bien que les trajeron la civilización europea y el cristianismo es infinitamente mayor que los desafueros que cometieron con ellos (346-347).

El fragmento anterior muestra claramente la segunda parte de la estrategia narrativa usada por Acosta en la justificación de los españoles. Por un lado, está la idea de que la muerte de los

indígenas es el resultado esperable de una Conquista, en tanto fueron el pueblo vencido: “*Voe victis* (desdichados los vencidos)” (346), exclama uno de los asistentes. Por el otro lado, se afirma que la venida de los europeos trajo más beneficios que perjuicios. Aunque las colonias fueron fundadas “á costa de sangre indígena”, la religión católica, la tecnología y los productos agrícolas, la construcción de edificios y la organización civilizada, además de la lengua y las costumbres hispánicas, constituyen el balance positivo del pasado español.

Todo lo anterior no implica que en el discurso prohispanista se plantee que el sistema colonial haya sido perfecto. La intención de Acosta consistió en realizar un balance histórico que permitiera rescatar ciertos valores hispanos de un pasado español que debía ser afirmado en su presente. Por este motivo, la trama de “Bartolomé Sánchez” gira alrededor de un crimen cometido entre españoles, “unos españoles con otros” (346). Se trató de una venganza personal de Luis de Lugo, adelantado y gobernador de Santafé en reemplazo de los hermanos Gonzalo y Hernán Quesada, contra el escribano de Sáchica Bartolomé Sánchez. Lugo enfurecido ordenó castigar a los conquistadores y al escriba, luego de que los primeros intentaron acusarlo con el rey por excesos en la administración con un documento ratificado por Sánchez. Si bien no pudo hacer mucho en contra de los hermanos, el escribano apareció muerto en su celda por una supuesta orden del adelantado. Sin embargo, éste negó su responsabilidad, logró su libertad en España y murió rico en Milán (352).

Aunque la argumentación histórica de Acosta se extiende sobre los elementos civilizatorios, apoyada sin duda en sólidas fuentes historiográficas, se trata de una estrategia que hacía parte del discurso prohispanista de la época. Ya se ha mencionado que Vergara y Vergara (1859) vuelve también al discurso historiográfico para situar las acciones de los españoles de la época en su contexto, para comprender que se trató de reacciones esperables dadas las circunstancias. De la misma manera, buscando contrariar el mentado deseo de Murillo de que la conquista hubiera sido realizada por ingleses o franceses, argumenta:

Figuraos, señor, a los franceses i a los ingleses, a los alemanes i a los rusos, a los italianos i a los portugueses conquistando; creeis que alguna nacion de esas hubiera sido mas humana, i hubiera dejado de embriagarse a la vista del oro en montones, de las perlas en cascadas, de las ciudades indigenas cargadas de riquezas? (Vergara y Vergara 1859, 31)

En “la naturaleza de los hechos”, uno de los elementos para tener en cuenta en el examen del pasado español, Vergara y Vergara afirma categóricamente que todas las historias de conquista tienen un carácter de “rapiña, de crueldad i de exterminio”. Sin embargo, solamente la realizada por España en América se preocupó por “dar a los vencidos su relijion, su lengua, sus costumbres, su nacionalidad, sus artes, i su fuerza” (33). Este tipo de ideas son coherentes con

el discurso histórico presentado hasta el momento en Acosta. Ambos autores coinciden en resaltar el carácter humanitario de la colonización española basado en la forma como esta otorgó elementos civilizatorios, particularmente sus costumbres y valores.

En este orden de ideas, resultaba de vital importancia para el discurso prohispanista, sintetizado en la tendencia regeneracionista, construir una imagen histórica de la colonia imperfecta. Se trató de presentar una Colonia tensionada por los defectos humanos de sus habitantes y por las virtudes que la civilización europea ofreció en el pasado. Esta estrategia fue adecuada no solo para defender el legado hispánico, sino también para postular la necesidad de proyectar una sociedad capaz de superar dicho pasado, pero unificada por ciertos valores.

3.2.3. El indígena: entre la sumisión o la destrucción

La imagen armónica del pueblo cundinamarqués evocada por Vergara y Vergara (1859) en su “Carta V” presenta otro elemento sobre el que vale la pena llamar la atención: “el tropel de indígenas” que asisten a la iglesia del pueblo a recibir “la bendición del Dios” prometida por los españoles (28). La exploración hecha en las páginas anteriores permite comprender que el hecho de que el ensayista pinte en el paisaje observado desde su “balcón castellano” a los indígenas obedece a su estrategia discursiva de defensa de la herencia hispánica en la cultura republicana. Más allá de otros elementos, el catolicismo constituía para los prohispanistas la demostración de que la colonización española trajo la civilización. En su deseo por contrarrestar los argumentos de Murillo, Vergara y Vergara escribe que, si la conquista hubiera sido hecha por los pueblos protestantes, estas “razas” “no nos dejaría ni el consuelo de aliviar vuestros dolores en el seno de una religión verdadera i consoladora” (36).

Una somera exploración sobre las narraciones históricas identificadas como hispanistas en este trabajo permite notar un desinterés por pensar el pasado prehispánico. Ninguna de las obras se encuentra ubicada antes de la llegada de los españoles, por lo que en todas ellas se privilegia la interacción de las comunidades indígenas con los conquistadores o los colonizadores. No debe olvidarse que para los antihispanistas imaginar estas “civilizaciones” antes de la llegada de los españoles respondió a su interés por exaltar tales culturas, lo cual incrementaba la culpa de los conquistadores, las fundamentaba como un sustrato adecuado para un pasado nacional y justificaba la idea del mestizaje para su asimilación en su proyecto de nación moderno. La ausencia de este periodo en la narrativa histórica prohispanista permite preguntarse por la posición del indígena en su proyecto de nación.

La posición asumida por el discurso prohispanista observa la comunidad indígena desde una orilla diferente que sus detractores, aunque su objetivo tampoco es el de incorporarlos activamente a su proyecto de nación. Mientras para intelectuales como el primer Samper, Murillo, Pérez, etc. en virtud del grado de civilización alcanzado en el pasado, el individuo indígena era susceptible de “civilizarse” o más bien, de mezclarse adoptando patrones europeizantes, las novelas históricas de Acosta le otorgan a este individuo un lugar en la sociedad siempre y cuando respondiera a un carácter sumiso frente al proceso de evangelización. Incluso cuando representa historias en las que estas comunidades sufrieron maltratos, recibieron siempre un juicio condenatorio de parte de la autora por haberse levantado contra el gobierno colonial.

En *Un hidalgo conquistador*, se observan con claridad los contrastes entre ambos tipos de discursos. La historia construida por Acosta se opone a la visión del indígena elaborada por Avella en *Anacaona* y por Nieto en *Yngermína*.⁸⁷ Las expediciones de Alonso de Ojeda lo llevaron a encontrarse con Caonabo y Anacaona en Haití en 1494 y, además, a enfrentarse a los calamareños en la costa caribe colombiana en 1509. El tratamiento que la autora da a estos episodios difiere principalmente en la manera como presentan estas comunidades indígenas: ambas comunidades son desprovistas del carácter civilizado que les habían otorgado en las otras novelas. Las principales virtudes de estos indígenas son su inocencia, sumisión y su similitud con las costumbres españolas.

Quisiera centrar la atención sobre todo en la descripción de los taínos, puesto que ocupan un espacio más significativo en la trama novelesca. Sin embargo, vale la pena señalar que los calamareños descritos en el cuadro IX no poseen los rasgos de “civilización” marcados por Nieto para 1844. Acosta insiste en su carácter “salvaje”, “desconfiado” y “guerrero”. A pesar de que los calamareños resistieron en defensa de su “patria” a los españoles comandados por Ojeda, terminaron asesinandolos “dando gritos y aullidos que más parecían obra de chacales y animales feroces que de hombres racionales” (239). Desprovistos los españoles de las cualidades atribuidas en *Yngermína*, se vengan por la derrota de Ojeda y la muerte de su

⁸⁷ Si bien Acosta nunca cita directamente estas novelas, resulta difícil pensar que realmente no las conociera. La rigurosidad exhaustiva de la autora en la búsqueda documental y el hecho de que el círculo letrado no era muy grande permite pensar que había leído las obras. Por otro lado, no hay ninguna duda de que Acosta conoció los escritos de Nieto. En *Los piratas en Cartagena*, cita directamente la *Geografía histórica, estadística y local de la provincia de Cartagena...* publicada en 1839 por Nieto en una nota al pie de la página 244. Como he trabajado en mi tesis sobre el autor cartagenero (2018), su narrativa sufrió de un silencio incómodo de parte de las élites bogotanas. Por este motivo, a pesar de que sus novelas ingresaron al circuito letrado para 1856, no son realmente mencionadas hasta finales del siglo en artículos críticos destinados a ponderar la producción narrativa del momento.

navegante, Juan de la Cosa. La tropa de conquistadores recibe órdenes de quemar el poblado de los indígenas y de “dejar que se ardieran todos, y matar á cuanto hombre mujer o niño tratara de salvarse, pues querían vengar de una manera ejemplar y terrible la muerte del piloto y sus compañeros” (247). Aunque Acosta insinúa que el castigo por el crimen de “defender su patria” fue excesivo, el foco de la historia pasa inmediatamente al estado de enfermedad de Ojeda, luego de esta batalla, y al deseo de los españoles de dar “decente sepultura” a sus compañeros caídos. Este episodio parece estar construido para contradecir la imagen civilizada del indígena que Nieto había identificado como un antepasado adecuado a la identidad cartagenera. Los calamareños no aparecen como seres racionales, sino que se comportan como salvajes incapaces de reconocer los posibles beneficios traídos por los europeos.

Ahora bien, el tratamiento a los taínos y sus líderes, Caonabo y Anacoana resulta similar. La cacica no recibe mucha atención en la obra, Acosta se detiene en ella únicamente para señalar su carácter guerrero y su excepcionalidad física. La líder indígena es descrita como una “mujer de raro ingenio, muy hermosa, *más blanca que los que la rodeaban*, puesto que nunca se pintaba el cuerpo, que era elegante y bien formado” (100. Énfasis mío). La autora centra la descripción en la rareza de su ingenio, pero también en su belleza, cuya extrañeza parecía girar en su blancura, lo cual la alejaría de su “raza”, acercándola a la española. Sin embargo, la obra centra más la atención en Caonabo.

Se presenta a este como un líder inocente y generoso, víctima de las estratagemas engañosas de los conquistadores. Durante su cautiverio, Acosta cuenta que se manejó con dignidad y respeto, a pesar de saberse cautivo. Incluso, el cacique termina elogiando a Ojeda por su astucia y sagacidad: “Cosa extraña [...] fue que jamás manifestó á Ojeda resentimiento por su conducta pérfida, sino que al contrario elogiaba su astucia y singular arrojo. Creciendo su cariño hacia el español, por estar sinceramente persuadido de que la perfidia y el engaño eran permitidos en la guerra” (120). En este punto, puede percibirse con claridad la diferencia con el relato de *Anacoana*. Para Avella, el engaño de Ojeda terminó por sumirlo en un delirio culposo, siendo perseguido por el vengativo fantasma del cacique y buscando desesperadamente la expiación. Por el contrario, el Caonabo de Acosta disculpa a su captor y le reconoce virtudes guerreras.

La sumisión del cacique se completa con un cierto grado de aceptación de la cultura española, la cual funciona como foco civilizador. Caonabo no solo elogia el carácter heroico de Ojeda, sino que “lo recibía con respetuoso cariño” y solicitaba instrucción en la lengua española para poder comunicarse con él (123). El personaje de Acosta muestra una clara

tendencia a la aceptación de los valores hispánicos, tanto así que, en el momento de su muerte, acepta la superioridad del Dios católico:

Vuestro Dios nos mira mal y nuestros *zemes* nos han abandonado: ellos tienen celos del vuestro que es muy más poderoso [...] En esta lucha entre el poderío de vuestro Dios y los celos de los nuestros, nosotros, pobres indios, moriremos todos. Aunque yo te perdono, Alonso de Ojeda, todo el mal que me has hecho, no sé si los míos harán otro tanto. Dejo mi maldición, único poder que no han podido quitarme, á todos los demás que me han tenido cautivo, y deseo que ellos sufran como yo: prisiones, destierros y desgracias. Que vuestro Dios me oiga y los míos me venguen!... (Acosta 1907, 125)

La maldición de Caonabo no recae sobre el virtuoso Ojeda y, por extensión, sobre los demás españoles honorables, sino contra el grupo que actuaba negativamente. En todo caso, las últimas palabras del cacique implican un reconocimiento de la religión católica, al punto que su última plegaria es a Dios, y son un deseo de perdón a los Conquistadores que espera que se extienda a los demás indígenas. Este fragmento da a entender que el rechazo al catolicismo fue una de las causas históricas de la destrucción de los indígenas, quienes hubieran sobrevivido de aceptar la fe española.

A pesar de todo esto, la novela ofrece en Isabel, nombre cristiano de la hija de Caonabo, un mejor ejemplo de sumisión. Ella terminó yendo a España con Ojeda para servir como una esclava personal, al igual que su hermano. Durante este trayecto, termina enamorándose del conquistador, lo que la impulsa a aprender el español y a adelantar su evangelización. Según la madre de su captor, Isabel era “sumisa é inteligente”, a diferencia de su hermano que mostraba señales de repulsión por hacer oficios de esclavo (167). A pesar de que nunca se justifica el amor de Isabel hacia Ojeda, esta pasión se fortalece mientras más avanza el relato, lo que la lleva a seguirlo a escondidas en su segunda expedición, no obstante que se le había prohibido expresamente. Evidentemente, el español no correspondía el amor de la taína, puesto que su señora era María, la noble de la que se había enamorado desde niño.

La relación entre ambos personajes se narra a lo largo del cuadro VII, titulado precisamente “La india Isabel y Alonso de Ojeda”. A lo largo de estas páginas, Ojeda es traicionado por otros españoles, quienes conspiraron para tomarlo preso, tras mostrarse descontentos con los fracasos en las expediciones emprendidas a lo largo del Caribe continental. Isabel se entera de esto y pide ayuda a su hermano para salvar al conquistador. En este punto, ocurre un conflicto entre ella y su hermano, puesto que este veía perfecta la ocasión para escapar de su amo. Por el interés que presenta la confrontación, considero importante citarla por extenso:

- Ah! hermana mía, [...] ¿qué te importan las querellas é intrigas de nuestros crueles amos, que son siempre tan duros y desconsiderados con nosotros? Deja al amo preso á manos de sus compañeros [...] y aprovechemos esta circunstancia para atravesar la sierra é irnos a nuestra tierra [...]
- ¿Y qué motivo tenías para querer tan mal á un amo tan bueno? [...] ¿Y creíais, indio menguado, gritó Isabel enfurecida, que yo sería tan ingrata y traidora que me salvaría dejando al amo en manos de sus enemigos?
- Me llamas indio, tú, hermana mia! Que es la palabra de mayor insulto entre los españoles, y tú, dime ¿qué eres entonces?
- Yo soy la sierva humilde esclava de Alonso de Ojeda. ¡Oh! Amo mio! Exclamó tirándose al suelo con salvaje desesperación, - amo de mi corazón [...]
- Amancay, Amancay! Dijo el muchacho tratando de levantarla y apaciguarla.
- Mi nombre es Isabel! Respondió la india separándose de su hermano precipitadamente y hablando en castellano. Amancay es nombre indiano, -él me bautizó Isabel, y sólo así quiero que me llamen. (Acosta 1907, 189-191)

Al igual que su padre, Isabel observa en el conquistador un español virtuoso y no un criminal terrible. Esto la impulsa no solo al amor, sino también a la afirmación de una identidad española, por lo que abraza al catolicismo, la lengua y demás valores hispanos. La confrontación con su hermano se resuelve favorablemente a Isabel, en tanto logra salvar a Ojeda de sus captores en una clara muestra de amor ante su amo. En este sentido, la narrativa histórica de Acosta les abre un lugar a los indígenas puesto que deciden someterse y aceptar voluntariamente estos valores, dejando de lado sus costumbres propias.

Ahora bien, el episodio del cautiverio de Ojeda permite observar otra característica del discurso prohispanista frente a los indígenas. Antes de ser capturado, Isabel trata de advertirle que no debería confiar en sus compañeros, ante lo que el conquistador exclama: “No desbarres, Isabel, [...] los españoles no somos como los indigenas de estas costas, - no traicionamos á nuestros compañeros, ni nos tenemos miedo unos á otros” (187). Si bien la virtud de Ojeda lo engaña con respecto a la naturaleza de sus compatriotas, el juicio que realiza sobre los indígenas resulta coherente con las ideas de esta tendencia discursiva y con la perspectiva de la autora. En este punto vale la pena recordar que, para los antihispanistas, los españoles se caracterizaron por conspirar constantemente entre ellos en busca de riquezas o del poder en las colonias.

Para el discurso prohispanista, los españoles aparecen más cohesionados, a diferencia de los indígenas. En un intento por justificar nuevamente a los conquistadores, Vergara y Vergara (1859) argumenta que los causantes de la destrucción de las comunidades indígenas no fueron en realidad los españoles, sino las divisiones internas entre los mismos líderes:

Los bandos i parcialidades que actualmente están llevando, a la carrera, nuestra Nueva Granada a la esclavitud, a la disolución; los bandos fueron los que entregaron los desgraciados indios a los audaces conquistadores. Moctezuma, Atahualpa, Huasca, y Tisquesusha fueron los principales verdugos de sus naciones. Que el polvo les sea leve, i no pesen sobre sus tumbas las cadenas de sus descendientes! (Vergara y Vergara 1859, 34)

El paralelo entre la situación presente de la entonces Nueva Granada y la situación inestable entre los pueblos indígenas le permite a Vergara y Vergara plantear la necesidad de una unidad basada, evidentemente, en el reconocimiento de la cultura hispánica. De manera similar, en *Un hidalgo conquistador*, Acosta insinúa que la destrucción de los indígenas tuvo lugar por esas mismas divisiones y, como ya se ha mencionado, por el rechazo mismo de la religión católica y los valores españoles.

Desde esta perspectiva, la sumisión indígena hubiera evitado su aniquilación. En “Bartolomé Sánchez”, Acosta llega a afirmar que el destino de estas comunidades implica su desaparición. La idea de la cultura católica española como parangón de la civilización terminaría por absorber al indígena, más allá del mestizaje:

La civilización siempre viene de afuera, y es preciso renovar su germen para conservarla; y ¿qué podían esperar los aborígenes de estas tierras, sino volver paso á paso á la barbarie, hasta perecer completamente? Si gran número de las tribus que poblaban este continente han desaparecido, también consiste en que se han amalgamado con la raza blanca, que es tan absorbente, que á la tercera ó cuarta generación no queda rastro ninguno de la estirpe indígena. (Acosta 1890, 347)

A la imagen del mestizaje europeizado que propone la tendencia antihispánica, Acosta propone la idea de una nación blanqueada y civilizada por las costumbres y virtudes hispánicas. En este tipo de nación, el elemento indígena termina destinado a la desaparición total.

La narrativa de Acosta ofrece también una imagen del indígena cuando este decide rechazar la civilización hispánica. “El fuerte desamparado” narra un ataque realizado por los indígenas de Valledupar a la colonia recién establecida, como represalia a los malos tratos que algunos hidalgos tenían con los indígenas. Particularmente, se cuenta de Doña Ana que castigaba injustamente con azotes a Francisca, una indígena bautizada y “excepcionalmente” civilizada e inteligente, “á pesar de que ésta procuraba en lo posible contentarla” (104). Este suceso llevó a la fuga a la indígena, quien pidió al cacique que le permitiera vengarse de los españoles. La comunidad vio con buenos ojos la propuesta, “pues á unos les halagaba la idea de vengar su saña contra los conquistadores, y otros pensaban en el saqueo de las habitaciones de los europeos” (104).

A diferencia de Caonabo e Isabel, este grupo de indígenas decide levantarse en contra de los españoles. Sin embargo, sus acciones se encuentran guiadas por la venganza y el saqueo, y no por la sumisión o la justicia. De esta manera, la comunidad termina siendo descrita como una turba de salvajes que sacrificaba a los españoles indefensos, quemaba y saqueaba las casas, de forma que “parecían en realidad demonios salidos del infierno” (105). Cuando finalmente

atacan la iglesia, el fraile dominicano que la defendía termina por cuestionar el carácter manso de los indígenas y, con tono sarcástico, exclama: “Oh! Líbrenos Dios de estas *mansas ovejas* del obispo de Chiapas! Santiago, cierra con ellos! Ah! Las ovejas se han convertido en tigres y lobos! No me gustan vuestros balidos, ovejitas...A ellos, á ellos! Que las ovejas nos comen!” (105). La referencia al padre De las Casas, el obispo de Chiapas, deja clara la posición de la autora en la obra. Los indígenas rebelados son mostrados como un peligro para los españoles y como faltos de todo tipo de civilización y mansedumbre, necesarios para su asimilación en el régimen colonial.

Frente a la sublevación de los indígenas en Valledupar, las autoridades coloniales terminaron por capturar a Francisca y su esposo, a quienes consideraron los responsables del levantamiento y los sentenciaron a la horca, un castigo “ejemplar” “para que sirvieran de ejemplo á los demás indígenas” (151). Llama la atención que ellos terminaron siendo entregados por su misma comunidad, deseosa de “hacer la paz con los españoles” y porque “los indios siempre han sido traidores aun entre sí” (151). Desde la perspectiva adoptada por la narración, la condena de la pareja resulta justificada, hasta el punto de que ellos, inicialmente maltratados, piden humildemente perdón por sus pasados crímenes y buscan la absolución de los sacerdotes ante Dios:

Una vez los sentenciados llegaron al pié de la horca, manifestándose sumamente compunjidos i humildes, se arrodillaron para recibir la absolución de los frailes que los acompañaban y volviéndose á los concurrentes, les pidieron encarecidamente perdón de sus pasados crímenes, suplicándoles rogaran á Dios por sus almas. (Acosta 1878, 151)

El relato termina con el castigo de los indígenas y con la desdicha de la población de Valledupar, especialmente una madre, Doña Germana, a quien los agresores arrebatan a su hija, pero nunca logra encontrarla. La culpa de los indígenas se agrava en tanto el crimen cometido contra ella era “injustificable, puesto que ni ellos ni nadie tenía queja de doña Germana ó de su marido, quienes al contrario, se decía eran humanos y bondadosos con sus sirvientes y esclavos” (151). La pena causada a la española termina convirtiéndola en un espectro que vaga de noche buscando a su hija, a quien “aquella madre infeliz” no encontró en el cielo (152).

Acosta echa mano a la cultura popular, particularmente a una versión de la historia de “La llorona” como una estrategia narrativa para ahondar en la culpa de los indígenas. Si bien el levantamiento parecía tener fundamento, el mismo hecho de alzarse en armas en contra del régimen colonial era motivo suficiente de repudio. Francisca y su esposo pasan de ser indígenas “civilizados” a salvajes merecedores de un castigo, por no aceptar sumisamente la autoridad y rebelarse contra los amos. Por supuesto, el indígena atrapado entre la sumisión o la destrucción

implica una respuesta en contra del discurso antihispanista, para el cual el levantamiento armado de las comunidades podía ser objeto de heroísmo, en tanto símbolo del deseo de libertad, valor base en un proyecto modernizador.

Esta imagen del indígena amerita comprenderse en el seno de los debates a finales del XIX. Este tipo de narrativa histórica resulta coherente con las decisiones gubernamentales que, a finales del XIX, insistieron en la necesidad de someter a los indígenas en resguardos, bajo la tutela de la Iglesia católica. No debe olvidarse que la imagen del indígena susceptible a civilizarse de la tendencia antihispanista fue adecuada para las reformas liberales que buscaban la supresión de estos territorios, a favor de que se incorporaran al mercado y que los indígenas se volvieran ciudadanos libres del estado (Solano y Flórez 2007). Con un espíritu igualmente “heterogéneo” de las situaciones de sometimiento de estos pueblos, los regeneradores impulsaron la ley 89 de 1890, “Por la cual se determina la manera como deben ser gobernados los salvajes que vayan reduciéndose a la vida civilizada”. Contrario a los esfuerzos de los radicales, el gobierno de Carlos Holguín Mallarino, sucesor de y sucedido por Rafael Núñez, dispuso que los indígenas mantendrían los territorios designados con leyes especiales, incluso podían solucionar sus conflictos internamente.

Sin embargo, la medida volvía a observar a la comunidad como objeto por medio de misiones católicas, además, la primera línea de la ley los reduce a “salvajes”: “la legislación general de la República no regirá entre los salvajes que vayan reduciéndose á la vida civilizada por medio de Misiones” (Art. 1). Como es esperable, la reducción de las comunidades a individuos incivilizados y apartados de las decisiones del estado terminó por favorecer los intereses externos que poco a poco fueron tomando posesión legalmente de los resguardos. Como argumenta Solano y Flórez (2007):

Para finales del siglo XIX muchos resguardos [...] fueron desapareciendo; gracias a las argucias jurídicas por encima de largas tradiciones de dominio, a la violencia, a las acciones mancomunadas entre hacendados y arrendatarios de tierras de los resguardos y a las ideologías etnocéntricas que veían a los indígenas como culturas bárbaras, las que debían ser civilizadas.

Bien sea el ideal del indígena ciudadano y asimilado por el mestizaje o del sumiso bajo la tutela de la sociedad católica, ninguna de las dos tendencias históricas se preocupó realmente por ofrecer una reflexión comprensiva de la situación del indígena. Por el contrario, las estrategias discursivas tuvieron un carácter “heterogéneo” y terminaron al servicio de las disputas ideológicas. En consecuencia, la realidad de las comunidades indígenas fue olvidada, por lo cual fueron relegados en el plano político, social y cultural. Aunque este breve panorama concluye por reafirmar la hipótesis de Rojas (2001) sobre la exclusión del “otro” en la

constitución de los proyectos de nación, la revisión ha permitido enriquecer los móviles y las estrategias utilizadas por los distintos sectores en sus discursos, quienes hicieron del indígena un instrumento útil para la disputa histórica, a la vez que negaron su participación en el presente. Sin duda, amerita contrastar las miradas presentadas en estas páginas con los testimonios de las comunidades que aún se conservan, si se aspira a construir la totalidad de las perspectivas históricas sobre el período.

4. La narrativa histórica frente al proyecto republicano: desilusión y guerras fratricidas

Una vez concluidas las luchas de la independencia, los letrados que relevaron a las autoridades españolas se dieron a la tarea de formar un estado nacional. Lejos de llegar rápidamente a consensos, estas élites terminaron enfrentándose, tratando de imponer su visión sobre cómo debía llevarse a cabo este proceso. Las discusiones trascendieron el ámbito discursivo e ideológico y llevaron a los diferentes bandos al enfrentamiento armado. Los primeros años del período republicano estuvieron marcados por constantes e intensas guerras civiles a lo largo y ancho del territorio latinoamericano. En el caso particular colombiano, hubo nueve grandes guerras civiles entre 1810 y 1902, entre las que se cuentan la Guerra de los Supremos (1839-1842), la de las Escuelas (1876-1877) y la Guerra de los Mil Días (1899-1902), sin contar los conflictos locales o cortos, como el que tuvo lugar entre el Estado de Cartagena y los habitantes de Riohacha, en el extremo norte del país.⁸⁸ Autores como Tirado Mejía (1983) han acertado al señalar que las causas de estos enfrentamientos iban más allá del control territorial político y/o económico, pues obedecían también a factores culturales, sociales e incluso geográficos.

En medio de tal estado de agitación, los intelectuales vieron la necesidad de elaborar una “historia patria”, llamada a “fundar, narrar y transmitir los acontecimientos que dieron origen a la nueva organización republicana” (Cardona 2016, 20). Cardona (2014; 2016) ha sugerido que la aparición de Historias y de “obritas” de carácter histórico⁸⁹ demuestra un “grado de madurez histórica” lo suficientemente desarrollado para buscar consensos sobre el pasado que permitieran el “afianzamiento de los lazos políticos [...] por el territorio nacional” (2016, 23). Las obras de narrativa histórica son fruto de tales consensos, producto de las polémicas que sostuvieron los letrados en la legitimación de sus perspectivas históricas.

A este propósito, Martínez (2021) analiza el papel que tuvieron las llamadas “galerías de hombres ilustres” que aparecieron en periódicos como *El iris* en la construcción de la *historia patria*. Estas semblanzas biográficas exaltaron la trayectoria de prohombres que habían buscado la unidad nacional, por encima de “la confrontación o las guerras” (87). Algunos

⁸⁸ Camargo (2012) describe en su artículo “Las milicias en el estado soberano de Cartagena (1863-1866)” los pormenores de esta guerra civil ocasionada por las restricciones que el gobierno del Estado de Cartagena imponía a la población de Riohacha. Descontentos a los que se sumó la toma del poder de Tomás Cipriano de Mosquera del gobierno en la Bogotá.

⁸⁹ En dos de sus libros, *Y la historia se hizo libro* (2014) y *Trincheras de tinta* (2016), Cardona llama “obritas” a pequeños documentos de intención historiográfica producidos en la época cuya finalidad no era tanto la producción de un conocimiento objetivo y racional, sino la divulgación y la pedagogía sobre el pasado nacional.

letrados “imaginaron controlar” la inestabilidad producida por las guerras civiles para auspiciar así un “poder político perdurable” (85), lo que revela un “deseo por *pacificar* la historia: silenciar a antagonistas políticos y a los excluidos (mujeres, esclavos y mendigos)” (86). Desde esta perspectiva, la *historia patria* no fue el resultado de un consenso armónico, sino un síntoma de la permanencia de la crisis política y social, cuyo mayor problema eran las constantes y fratricidas guerras civiles.

Del mismo modo que la narrativa histórica estudiada en los capítulos anteriores participó de los debates sobre el lugar de la religión católica y de la herencia hispánica e indígena en la constitución de la cultura nacional, esta también lo hizo en las disputas por la consolidación de la “historia patria” y en la revisión de los primeros años de la república. La novela histórica, los cuadros de costumbres, las memorias, entre otros patrones literarios, fueron géneros discursivos llamados a forjar, en palabras de Unzueta (2003), “the imagery of national identity (the symbols and the language of nationalism)” (116), y, a la vez, fueron medios de expresión de posiciones críticas frente a los procesos republicanos, sobre todo cuando se trataba de eventos temporalmente cercanos al momento de composición⁹⁰.

La reconstrucción sobre el pasado reciente se realizó a partir de los intereses ideológicos y de la posición ocupada en el ámbito intelectual en el momento de producción de la obra. Con el objetivo de reconstruir su valor estético, resulta necesario situarlas en el entramado discursivo social o la *situación sociolingüística* en el que surgen (Zima 2010). No se debe olvidar que aunque traten eventos cercanos a la producción de la obra, el carácter histórico resulta también un valor producido en el seno de la sociedad que los interpreta; esto es, en la manera en que estos mismos intelectuales “historizan” y los integran a la colectividad (Pons 1996, 53).

Las páginas siguientes revisan la producción de narrativa histórica que versa sobre el momento en que se produce la Independencia y sobre los cincuenta primeros años de vida republicana. En las obras consideradas en este trabajo, puede percibirse un cuestionamiento sobre la pertinencia del proyecto republicano desarrollado hasta el momento. Esto es evidente en la producción de obras biográficas como las *Memorias de un Abanderado* de José María Espinosa (1876), las *Memorias* de Florentino González (1853) o *Historia de una alma* de

⁹⁰ Debe recordarse que “la trascendencia” histórica de los acontecimientos radica en la misma actividad historiográfica, por “lo que hace históricos a ciertos eventos o figuras históricas no es una determinada distancia temporal con el presente sino su determinada trascendencia en cuanto al desarrollo posterior de los acontecimientos de un grupo social” (Pons 1995, 53).

Samper (1881); de las *Leyendas históricas* de Capella (1879); o novelas históricas como *Los moriscos* de Nieto⁹¹ (1845), *El rejo de enlazar* (1878) de Díaz, *Un asilo en la Goajira* de Herrera (1879-1880) o la trilogía sobre la familia del tío Andrés de Acosta⁹². La representación de ambos períodos históricos revela una posición crítica sobre el presente en el que se sitúan los autores. El periodo emancipatorio fue percibido y representado por algunos los intelectuales como la apoteosis de un proceso que había comenzado con la colonización y tiene su momento álgido en la fundación de la República.⁹³ El caos del presente de la escritura proyecta una mirada sobre el pasado, el cual se presenta la mayoría de las veces sublimado y engrandecido o desde una miradanostálgica. Por este motivo, los autores proponen la necesidad de considerar los ideales en los que se fundó la república. En palabras de Cardona (2019),

no es el cambio el *telos* que rige las narraciones fácticas o presuntamente verdaderas de los orígenes de la república, sino la esperanza de un retorno a estos ideales. El desajuste entre el pasado sublimado, el presente confuso y el porvenir incierto suscitaron un trastorno en la visión del pasado entre las jóvenes generaciones, incapaces de sopesar la magnitud de los hechos que les transmitían y de avizorar el rumbo de la república. (Cardona 2019, 307)

La importante presencia de la violencia fratricida revela la constante desilusión de los autores con respecto a los procesos políticos, sociales y culturales de los primeros años republicanos. La recurrencia de este problema en la narrativa histórica sugiere que este asunto se trató de un problema existencial que afectó la conciencia de los autores, quienes trataron de responder a partir de sus posiciones ideológicas, éticas y estéticas.

Ahora bien, es preciso distinguir los procedimientos narrativos utilizados en los géneros históricos analizados. En este punto, resulta útil categorizar estos en función del carácter ficcional de las novelas históricas y de la intención de apego a la representación de eventos verificables, como en las memorias autobiográficas y en crónicas como las *Leyendas históricas* o las *Memorias de un abanderado* (1893). Si bien es posible percibir que, en algunas de las novelas estudiadas, como *Un hidalgo conquistador* (1907) o *Los tres pedros en la red de Inés*

⁹¹ Esta novela no representa como tal una guerra civil colombiana, sino que se sitúa a comienzos del siglo XVII en el momento en que Felipe III decide expulsar a los árabes del territorio español. Sin embargo, el autor deja muy claro que observa este evento histórico como un espejo de lo que le sucedió. Nieto ve en la experiencia de los expulsados una forma de comprender su propio exilio en 1845. De esta forma, como planteo en mi tesis de maestría y en “*Los moriscos (1845) de Juan José Nieto: evaluación estética de la Guerra de los Supremos (1840-1845)*” (2019), el cartagenero establece paralelos entre la situación política neogranadina y la española.

⁹² Esta tetralogía está compuesta por: *La juventud de Andrés* (1879), *La familia del tío Andrés* (1879-1880), *Una familia patriota* (1881) y *Un chistoso de aldea* (1905).

⁹³ Baste recordar aquí que Silvestre en *El último rei de los muisca* une la primera batalla de Gonzalo Jiménez de Quesada en la Sabana de Bogotá, con la de Bolívar en Boyacá, sugiriendo una continuación entre ambos. Asimismo, Pérez en *Los pizarros* señala como las batallas de los incas serían la semilla de la lucha por la libertad entablada por Bolívar.

de Hinojosa (1864), existe una inclinación a la veracidad histórica, aquellas que se encargaron del periodo independentista y republicano tendieron a representar tramas ficticias en las que los eventos y personajes históricos sirvieron de telón de fondo. Siguiendo el modelo de novela histórica de Scott, los autores prefirieron darle el lugar central al “homme moyen” en situaciones precisas (Lukács 1965, 40), incluso en una novela como *José Antonio Galán*, en donde el protagonista resulta ser también un personaje ficticio, a pesar de la preeminencia de la figura histórica. Esta técnica permitió representar los efectos de las transformaciones históricas en la vida cotidiana de los seres humanos que la experimentan. Como el escritor inglés, los novelistas colombianos describirán “comment d’importants changements historiques affectent la vie quotidienne, l’effet des changements matériels et psychiques sur le peuple que, n’en comprenant pas les causes, réagit directement et violemment” (Lukács 1965, 51).

De esta forma, Nieto, Herrera y Acosta se concentraron tanto en narrar las grandes gestas heroicas de la guerra de independencia, de las guerras civiles o de las batallas de los árabes que se defendieron de la expulsión española, como en los efectos nocivos de tales sucesos en la vida cotidiana de los personajes principales de las novelas. Antes que encontrarse con la celebración de héroes, el lector asiste a ejecuciones fratricidas o al exilio de familias enteras como producto del terror causado por las confrontaciones. Por este motivo, este tipo de novelas representan posturas críticas o “disensos” sobre los proyectos identitarios. Los autores se plantean la pregunta de si las condiciones históricas de su presente permitían el desarrollo de fraternidades republicanas. Más que ser simples herramientas en la creación de la identidad nacional, los intelectuales tomaron posición (Bourdieu 1993) frente a la forma como acontecieron ciertos eventos y, en lugar de simplemente celebrar ciegamente el proceso republicano, expusieron sus contradicciones y problemas. La narrativa histórica resulta un lugar apropiado para comprender las disputas por consolidar una interpretación legítima sobre el pasado reciente y, por tanto, sobre la “Historia Patria”.

Por su parte, los letrados que compusieron memorias y crónicas tendieron a contar acontecimientos de su vida privada que consideraron relevantes para el desarrollo de la “historia patria”. La idea de narrar esta desde un punto de vista personal e íntimo hacía parte de las estrategias utilizadas por los letrados del momento para valorizar a las figuras históricas. Martínez (2021) señala que, en las galerías de hombres ilustres compiladas en un periódico como el *Iris*, se trató de hacer la “historia patria” a partir de las “historias personales” (86). Se exaltaron valores como la amistad, la familia y el compañerismo para contrarrestar la

inestabilidad social y política de la recién formada república (85-87). Sin embargo, la narrativa histórica sobrepasa la canonización del pasado independentista para discutir los vacíos de la historia patria. Este tipo de obras revela precisamente la existencia de diferencias sobre el contenido de la Historia Patria, así como una perspectiva poco optimista del panorama político y social del momento.

La narrativa histórica sobre estos períodos fue una herramienta para elaborar la *memoria colectiva* sobre la independencia y los primeros años de la República. A partir del trabajo de Halbwachs, *La mémoire collective* (2001), se ha remarcado la idea de que la rememoración posee una dimensión social, puesto que es la colectividad en la interacción social la que define los lineamientos del qué, del cómo y del dónde se recuerda. Se trata de un trabajo intencionado y consciente que realiza cada grupo, lo que hace de la memoria “un recueil des traces laissées par les événements qui ont affecté le cours de l’histoire des groupes concernés, et qu’on lui reconnaît le pouvoir de mettre en scène ces souvenirs communs à l’occasion de fêtes, de rites, de célébrations publiques” (Ricoeur 2014, 145). Sin embargo, la heterogeneidad y complejidad del entramado social hace imposible pensar en una sola memoria colectiva, sino que, como señala Hartog (2003), “il y a autant de mémoires collectives que de groupes” (168). Puesto que los grupos sociales son heterogéneos e ideológicamente diversos, el pasado construido corresponde con los intereses, luchas y sentimientos de cada uno. Desde sus propios intereses, los letrados se dieron a la tarea de seleccionar y organizar la experiencia vivida a nivel colectivo con el deseo de consolidar una memoria nacional.

En la escritura de la narrativa histórica, los intelectuales echaron mano a los recursos ofrecidos por la memoria colectiva para consolidar una perspectiva sobre la Independencia y los primeros años republicanos. La cercanía con los eventos narrados motivó a los autores a recurrir a la *histoire vivante*; es decir, a aquella que, subiste “à un côté de une histoire écrite” (35). Los autores de memorias y de crónicas comprendieron que su labor difería de aquella del historiador. En opinión de Capella (1879), su tarea era contar aquello que la Historia no puede hacer: “la Historia está obligada á callar lo que no es de su dominio [...] más nosotros que en parte escribimos lo que la historia calla, tenemos otros deberes que cumplir” (1885, 55). Para estos autores, la experiencia histórica transmitida por los supervivientes de los acontecimientos históricos fue un instrumento desde el cual elaborar visiones sobre el pasado. En la construcción de la *historia patria*, los autores de este tipo de obras recurrieron a estrategias discursivas ligadas al carácter vivo de la memoria. Por un lado, se apeló a la narración testimonial, bien sea a partir de un gesto autobiográfico, como en el caso de las memorias, o

como la relación de la actuación de un tercero. En ambos casos, se puso en primer plano la experiencia vivida por los individuos que participaron de los procesos históricos, lo cual fortaleció las intenciones críticas de las obras. El hecho de que, para la época, la relación testimonial mantuviera un “lazo directo con la idea de verdad” debido a la “presencia directa y la contemplación ocular” (Cardona 2019, 307), convirtió a esta narrativa histórica en una manera legítima de expresar las inconformidades de los intelectuales.

Por otro lado, en las obras también puede percibirse la gran importancia otorgada a los espacios en los que transcurrieron los eventos. Aunque el escenario geográfico no constituye el centro de las obras, resulta notable que, cuando el desarrollo narrativo lo permitía, los escritores se detuvieron a remarcar la importancia de ciertos lugares en el desarrollo histórico. Desde la perspectiva de Halbwachs (1925), el espacio físico cobra gran relevancia en las operaciones relacionadas a la memoria. Para el individuo que recuerda, algunos sitios se destacan sobre otros, en tanto posibilitan más relaciones entre los recuerdos, lo que los hace puntos de anclaje o “points de repère”⁹⁴. Sin embargo, la selección de estos puntos obedece a la importancia que se le otorga en el seno de los grupos en los que participa el individuo. Un evento o un lugar destaca “que dans la mesure où nous le mettons en rapport avec des époques ou des lieux qui sont des points de repère pour le groupe” (95). La narrativa histórica de esta época participa en la estructuración de algunos espacios como sitios destacables en la memoria colectiva. Vale la pena señalar que la espacialización de la memoria es un problema rastreado también en las obras dedicadas al pasado de la Conquista y de la Colonia. En el capítulo anterior, se analizó, por ejemplo, el caso de la ejecución de Inés de Hinojosa en la “Calle del árbol” y cómo el recuerdo de tal hecho ha sobrevivido en el imaginario colectivo en forma de leyenda popular.

Para el caso de la Independencia y de la República, los intelectuales contribuyeron a cargar simbólicamente ciertos espacios, lo que permite comprenderlos como “lugares de la memoria”. Sin reducirlo solo a sitios materiales, Nora (1984) reconoce que los espacios adquieren esta relevancia dentro de la memoria en tanto son cargados simbólicamente y funcionalmente (33). La narrativa histórica permite observar la manera como ese proceso se dio con lugares particulares y con eventos comunes entre los colombianos de la época, lo que permitía interpretar la experiencia y dotarla de características nacionales. Las novelas históricas

⁹⁴ Halbwachs (1925) no reduce este concepto a los lugares físicos. Por el contrario, los “points de repère” pueden estar conformados también por momentos destacables. Sin embargo, no se debe perder de vista que, para el autor, la memoria tiene una naturaleza espacio-temporal.

de Acosta recurren especialmente a estos recursos. Sus páginas permiten reconstruir itinerarios de eventos que afectaron la memoria colectiva de los colombianos sobre los sucesos relacionados con la independencia. *Una familia patriota* (1884-1885) ofrece varios ejemplos. En esta obra, la autora hace constantes referencias a eventos sucedidos en Bogotá durante la ocupación de los pacificadores realistas. Los fusilamientos de los patriotas realizados en la “Huerta de Jaume (hoy Plaza de los Mártires)” (529), son narrados no solo a partir del recuento de documentos oficiales, sino también desde la memoria transmitida familiarmente. En el capítulo XI de la segunda parte, titulado “Morillo continúa en Santafé”, las protagonistas observan que el “aguacero” hacía caer de los tejados de las casas calaveras que volaban “á lo alto al destapárseles los sesos”. Tal evento contado como si se tratase de algo cotidiano fue, según la autora, referido por “unas tías” a las que les sucedió “en su casa de la Plazuela de San Francisco en el año de 1816” (636-637). Acosta fue consciente de la existencia de una memoria colectiva sobre el periodo del terror y la aprovecha como documento histórico. En su opinión, todos las “personas medianamente civilizadas” rememoran tales eventos puesto que hallan “en los anales de sus familias mil recuerdos interesantes de tiempos aciagos en que mandaba Morillo en Santa-Fe” (536).

Este ejemplo permite observar, por un lado, la capacidad de la narrativa histórica de recuperar la memoria histórica, con el objetivo de resaltar el carácter colectivo de las experiencias vividas en el pasado. Para esto, recurre a lugares que han sido institucionalizados por el Estado, como la Plaza de los Mártires en 1850, y a experiencias de su seno familiar, pero que se presentan en forma de una experiencia compartida. En este sentido, la narrativa histórica reordena la experiencia vivida socialmente de forma estéticamente sensible. Por otro lado, la memoria colectiva representada se encuentra plagada por la presencia de la guerra. El derramamiento de sangre ocupa un lugar central en la mayoría de los recuerdos sobre la independencia relatados en las novelas históricas, así como en aquellas obras que refieren el proceso propiamente republicano. Parece ser que las posibilidades de este género literario permitieron a los autores reflexionar sobre este tema más allá de la exaltación heroica preferida por los discursos de la “Historia Patria”.

4.1. Las memorias sobre la independencia y la república: entre el fracaso y el olvido

Las luchas independentistas en contra del Imperio español fueron, como la Revolución Francesa, un parteaguas en el desarrollo histórico de los pueblos hispanoamericanos. Su

significación histórica fue consolidada por los intelectuales posteriores, quienes no dudaron en calificar el período de manera grandilocuente como “apoteósico”, “triumfal” o “magno”, lo que hizo de estas gestas

el punto de origen, el hito fundacional que hacía evidente el cambio en el orden político y social, el que expresaba mejor la tensión entre las fuerzas oscurantistas y esclavistas contra las que debían luchar los próceres, encargados de inaugurar, después de tanto sufrimiento, un mundo mejor. (Cardona 2019, 307)

Esta interpretación de la Independencia implicó una lectura progresista desde la que se observó como el resultado inevitable del devenir histórico. El desarrollo de la Conquista y de la Colonia fue evaluado en función de esta mirada, de manera que fueron comprensibles como parte del proceso temporal. Rastros de esto se perciben en la ensayística, pero también en la narrativa histórica. Baste un ejemplo para ilustrar este punto tomado de *El último rei de los muisca* (1864) de Silvestre. Hacia el final del relato, se describe el primer encuentro entre el ejército de Jiménez de Quesada y el de los muisca. Después de narrar cómo los primeros ponen en huida a los segundos, el narrador menciona que el lugar en el que se termina la persecución de los indígenas es donde

[...] hoi se eleva la estatua del libertador... ¡Admirable coincidencia! Estos aventureros se detienen en su *carrera de sangre*, allí donde trescientos años después se levantó un monumento a la memoria del hombre que espelió a los españoles de la heroica Colombia, i rescató los dominios usurpados. (Silvestre 1864, 101. Énfasis mío)

Una parte de la narrativa histórica participó de la consolidación de consensos muy particulares sobre la *historia patria*: la Independencia fue un evento inevitable y necesario. En general, los intelectuales parecieron estar de acuerdo en la necesidad histórica de la Independencia y en la necesidad de glorificar la memoria de los próceres que participaron de ella.

Sin embargo, la narrativa histórica de la época, volcada sobre la revisión del pasado reciente, ofrece una mirada crítica sobre el proceso republicano desde dos perspectivas. En primer lugar, la narrativa histórica implicó un ejercicio de memoria. Más allá de la perspectiva monumentalista, algunas obras se encuentran motivadas por la necesidad de rescatar algunos eventos y personas que los autores consideraron importantes, pero que veían en riesgo de ser olvidados debido al poco interés de la República en ellos. En las páginas de estas obras, figuran Florentino González, José María Samper, algunos capitanes o soldados de la independencia como Manuel Piar, Maza, Lucas Morelo y, por no extender demasiado la lista, José Prudencio Padilla. Si bien figuras de primer orden como Bolívar y Santander aparecen también, su

participación solo llega a ser protagónica en las cortas narraciones de Capella dedicadas a eventos de carácter anecdótico sobre los grandes héroes de la patria.

En segundo lugar y estrechamente ligado a lo anterior, la magnificación de la Independencia fue una respuesta no solo a la necesidad de configurar una identidad colectiva, sino también a la problemática del presente. El permanente estado de crisis que afrontaba el país invitó a los letrados a preguntarse por las razones por las cuales los proyectos de nación se mostraban como problemáticos. Para algunos de ellos, recordar las gestas emancipatorias fue algo más que exaltar una época dorada. Al dar a conocer “los inmensos esfuerzos y sacrificios que había costado [...] fundar la república”, confiaban en que las nuevas generaciones retornaran a los “ideales” que los habían motivado a luchar (Cardona 2019, 307). Por supuesto, como ejercicios de escritura histórica y como actos de memoria, la constelación de valores estructurados en las obras ofrece matices que corresponden a la posición de cada autor.

Por lo anterior, se propone un análisis de las memorias sobre la Independencia y las narraciones cortas de Capella en dos momentos. En el primero, la pregunta guía se centra en el carácter reivindicatorio de este tipo de narrativa histórica. Los autores vieron en este género la posibilidad de reflexionar sobre su participación en el devenir histórico con la intención de justificar y ennoblecer sus actuaciones en coyunturas sociales y personales que así lo demandaban. El complicado presente desde el que se hacía el ejercicio de recordar condicionó el ejercicio mismo de la memoria. En un segundo momento, se observan los elementos que los escritores de memorias buscan salvar del olvido y cómo eran importantes desde su perspectiva para la construcción de la República

4.1.1. Las memorias y la reivindicación del pasado

Las *Memorias* de José Hilario López, publicadas en París en 1857, aunque escritas a lo largo de 30 años, condensan en el prólogo —“A mis lectores”—los dos propósitos que llevaron a los intelectuales a escribir este tipo de narrativa histórica: rectificar acusaciones sobre su vida pública y evitar que caigan en el olvido acontecimientos considerados importantes. Ambas intenciones corresponden con un período social de alta inestabilidad social y política. La narrativa histórica de este periodo posee un claro tono polémico, sobre todo aquella que giraba en torno a acontecimientos recientes.

De manera explícita, José Hilario López, quien fue presidente de la entonces República de la Nueva Granada, señala que la publicación de su texto obedeció “a la necesidad que ten[ía] de desvanecer los cargos que se [l]e han hecho y las calumnias con que se [l]e han atormentado por mero espíritu de partido, y á veces con ingratitud, no sea que [su] nombre pase á las generaciones póstumas con nubes que la ofusquen” (X-XI). En las páginas que componen sus *Memorias*, el autor se encarga de reivindicar su participación en el ejército del libertador y, más tarde, en el nacional, así como de resaltar sus logros políticos durante su presidencia, en especial las reformas liberales instauradas a comienzos de 1850, como la ejecución de la liberación de los esclavos, la libertad de prensa y la laicización del estado. El recuento de tales hechos le permite a López afirmar con seguridad que era él quien se encontraba “PREDESTINADO” a llevarlas a cabo (XII).

No debe perderse de vista que las memorias de López, como las de González o Samper, responden a las condiciones del pacto autobiográfico descritas por Lejeune (1975). A pesar de que en este tipo de obras exista una identificación entre autor, narrador y personaje, esto no quiere decir que cada uno de estos no se comporte como en cualquier otra producción narrativa; esto es, como elementos narrativos diferenciados entre los que se establecen relaciones según el pacto establecido con el lector. En el caso de los textos aquí estudiados, se trata de una función referencial (41). A esta triada, Lejeune agrega un nuevo elemento, el *modelo*, definido como el referente extratextual que responde a la vida real del personaje (41). En la autobiografía, la relación narrativa entre estos cuatro elementos implica un proceso de construcción, más que de identidad. El autor construye tanto al personaje como al narrador, en relación con el modelo, de modo que “le terme ultime de vérité (si l’on raisonne en termes de ressemblance) ne peut plus être l’être en soi du passé (si tant es qu’une telle chose existe) mais l’être-pour-soi, manifesté dans le présent de l’énonciation” (44). Con esto, el crítico francés busca explicar que el asunto de la autobiografía no se reduce a la descripción de la verdad como tanto tal, sino al de la autenticidad de lo acontecido según la relación entre la función del autor y su modelo. Por tal motivo, el narrador puede, con respecto a su personaje, equivocarse, mentir, olvidar, deformar, sin que esta pierda la autenticidad (44). En síntesis, al convertirse en personajes, los escritores pudieron recurrir a mecanismos narrativos, estéticos, que les permitió relacionarse con su pasado de acuerdo a sus necesidades ideológicas en el presente.

La narración de estos acontecimientos en las *Memorias* ha permitido a la historiografía observar cómo López hace uso de ciertas estrategias narrativas para configurar un carácter “heroico”, proyectando en su autorepresentación rasgos que lo “diferencian en de la

colectividad y que, por esto, le permitieron intervenir en el rumbo de ésta” (Carmen Elisa Acosta 2015, 292). Tal idea resulta coherente con la hipótesis sugerida por Cardona (2019) sobre el uso del testimonio como herramienta discursiva que legitima la “grandeza” sobre el pasado. Según la historiadora, el objetivo era establecer como verdaderas las acciones de individuos “identificables y conocidos por sus valores morales”, de modo que dejan “a la posteridad paradigmas de vida y actuación pública” (307). Se trata del reconocimiento de la función didáctica del discurso histórico, la cual, como se estudió en el primer capítulo, revela un estado de transición entre el régimen de temporalidad premoderno – volcado hacia el pasado como modelo del futuro – y el moderno – enfocado hacia el futuro (Hartog 2019). Para comprender el carácter heroico configurado en la obra de López, resulta necesario examinar “sus características, sus condiciones de enunciación, o las relaciones que entablaron con la historia [...] y con el porvenir” (293-294). Aunque en su trabajo “El pasado como modelo a imitar...” avanza en varios de estos puntos, resulta importante destacar que las *Memorias* de López son una muestra del conflictivo panorama social y político en el país.

No solo en el momento de su publicación, sino también en el de su composición, la escritura estuvo motivada de manera circunstancial. Tanto para 1838 como para 1857, sus enemigos políticos cuestionaron sus valores democráticos sobre todo a través de la prensa⁹⁵. Así, la necesidad de presentarse como un individuo excepcional amerita leerse desde las coordenadas del gesto autobiográfico; es decir, como la relación de semejanza entre el autor y su modelo, en función de las necesidades de su presente. En el caso de González, se trató de una respuesta a “varios cargos calumniosos” a los que se vio “obligado” a contestar (VII). Sin la intención de supeditar la escritura a intereses puramente políticos, la consideración de tales circunstancias sociales y personales permite comprender la toma de posición de López, quien exalta sus logros individuales como una prueba irrefutable de que “[su] vida pública ha sido consagrada sin 207ombinación207 al servicio de la patria y al lustre de sus armas” (XII).

La autoexaltación practicada por López en sus *Memorias* no es siempre una de las estrategias utilizadas por los autores de este tipo de obras. El gesto autobiográfico en las memorias de Florentino González (1853) no pasa por el autoengrandecimiento. Por el contrario,

⁹⁵ Según cuenta en sus *Memorias*, el deseo de escribir su vida tiene lugar mientras se encontraba en Roma como plenipotenciario ante la Santa Sede en 1839. En esa época, recibió la noticia de un folleto titulado “Reseña histórica” sobre algunas “calumnias” hechas mientras se encontraba fuera del país. Por otro lado, para 1857, se vio cuestionado por las Sociedades Democráticas, agrupaciones de artesanos que se opusieron al gobierno de López durante el golpe de estado de José María Melo en 1854 y que se vieron tratados injustamente por el antiguo presidente (Valencia 2022).

el intelectual hace un constante ejercicio de reflexión sobre los errores cometidos en el pasado, principalmente su participación entusiasta frente a las últimas ejecuciones de realistas tras la consecución de la Independencia. El autor termina por reprochar el “fanatismo político” que condujo a los neogranadinos a abrigar un “rencor insensato”, del cual no le “queda sino el pesar de haber estado poseído un día de tan funestas pasiones” (71). Incluso tratándose de los realistas, la obra le permite a González tomar una distancia crítica sobre el pasado.

Por lo anterior, el intelectual no se presenta a sí mismo como un “predestinado”, ni como un ser excepcional llamado a la grandeza, sino como un testigo de la “gloria cívica [...] basada sobre el bienestar que los hombres públicos proporcionan al pueblo” (191). En esta calidad, afirma conocer a quienes llevaron a cabo tales actos de grandeza; estos son, personalidades afines a los idearios liberales de la época como Francisco de Paula Santander, Vicente Azuero, Tomás Cipriano de Mosquera, José Hilario López y José María Obando. Aunque el gesto autobiográfico lo ubica en el centro de la acción narrativa, el intelectual hace explícito que su interés era el de dar a conocer “los hechos de nuestros hombres públicos” (190).

El motivo principal de la escritura va más allá de la glorificación de tales individuos. González esperaba que su escritura ayudara en la construcción de “una nación libre, que sabe apreciar el mérito, condena a la execración los tiranos, y honra con su aprecio a los bienhechores de la humanidad” (190). De igual manera que en la obra de López, sus escritos constituyen una respuesta a situaciones concretas de la vida pública neogranadina. En este caso particular, se trata de la mitificación de Bolívar por cierto sector político, proceso en el que el intelectual encuentra un peligro para la construcción de la república:

Los que acompañaron al General Bolívar en la empresa funesta de esclavizar a su patria, y los que deslumbrados con su brillante genio guerrero adoran su nombre, han censurado la publicación que acabo de hacer de los capítulos de mis memorias, en que refiero los hechos que tuvieron lugar en Colombia desde 1827 hasta 1831. *Murió ya el hombre dicen; y debemos quedarnos con la memoria de sus grandes hechos y olvidar sus errores y extravíos.* (González 1971, 186. Énfasis mío.)

A fin de comprender mejor lo postulado por González en este fragmento, es necesario comprender su participación durante la llamada “Conspiración septembrina”. El 25 de septiembre de 1828, Bolívar sufrió un intento de asesinato tras haberse ratificado como dictador y haber decretado un régimen militar el 27 de agosto del mismo año. Tal decisión motivó a un grupo dirigido, entre otros, por González y por el dramaturgo Luis Vargas Tejada a conspirar para deponer al general y restablecer, según ellos, la democracia. Vale la pena mencionar que

la conjuración también contó con el apoyo de los generales José María Obando y José Hilario López, lo cual también es justificado en las memorias de este último.

Más allá de detallar los pormenores alrededor de la conspiración narrada en las *Memorias* de González, aquello que resulta importante es el tipo de conciencia histórica y la toma de posición que se desprenden de estas. Como se ha adelantado unos párrafos atrás, la escritura se vio motivada por el olvido impulsado por “los panegiristas del régimen” de Bolívar. Frente a tal problema, el intelectual opone el conocimiento histórico basado tanto en documentos como en el saber testimonial de sus contemporáneos, más que en su autoridad como testigo y actor de los acontecimientos. Según su relato, las intenciones tiranas de Bolívar pueden ser rastreadas mucho antes de su toma del poder en 1827. Para esto, el autor invita a los lectores a consultar todos “los documentos [...] precedentes y contemporáneos” sobre “la vida pública” del general, con el objeto de que puedan “meditar sobre este hecho y juzgarlo [...] para calificar [su] juicio y decidir si es parcial o imparcial” (109).

Aunque el remitir a la prueba documental fue común en estas obras, puesto que los autores poseían archivos a los que recurrían, el gesto de González revela una actitud crítica con sus semejantes y consigo mismo. A pesar de sus numerosas justificaciones, se lamenta constantemente de haber tenido que tomar parte de revoluciones que condujeran al derramamiento de sangre, razón por la cual manifestaba cierta reticencia a llevar a cabo los planes contra Bolívar.

Con excepción de muy pocos, no había entre nosotros quién no tuviese horror al derramamiento de sangre. Hablo por lo que yo mismo siento: sé que las muertes que se ejecutan para efectuar una gran revolución se justifican con el bien que resulta al pueblo de mejorar su suerte; sé que el puñal es el arma con que la libertad castiga la tiranía y la usurpación [...] pero mi corazón rehúsa la sangre de mis semejantes, y fue preciso que me encontrara en una posición tan crítica, en que el porvenir de mi patria, mi vida y la de mis compañeros eran el precio de la vida de Bolívar, para que abrazase aquella resolución. (González 1971, 149)

En este punto, las *Memorias* de González se separan de las de López. En ellas, la conciencia histórica conduce a una posición crítica más que a una glorificación personal, aunque no está exenta del tono reivindicativo. Es preciso tener en cuenta que la “Conspiración septembrina” terminó con el encierro del autor, la muerte de su compañero Luis Vargas Tejada, el exilio de Santander y la ejecución del prócer José Prudencio Padilla, quienes no participaron de los eventos.⁹⁶

⁹⁶ El almirante Padilla fue un destacado general afrodescendiente durante las luchas de Independencia; sin embargo, terminó siendo encarcelado en 1827 tras liderar algunas revueltas en contra del gobierno de Bolívar. Puesto que el atentado contra la vida de este ocurrió mientras se encontraba preso en Bogotá, el dictador lo acusó de tener responsabilidad y decidió ejecutarlo.

Ahora bien, es posible preguntarse por qué el examen de la figura de Bolívar resultaba pertinente en el momento de la publicación de las *Memorias*. Sin duda, la decisión tomada por González se vio influenciada por los actos de censura que sufrió; sin embargo, insiste en que tales recuerdos podrían ser útiles “en las presentes circunstancias, y cuando era la época oportuna de llamar sobre ellos la atención de los contemporáneos” (192). Precisamente, este claro anclaje sobre el presente es el que permite comprender cómo este tipo de obras constituyen una toma de posición en el ámbito político e intelectual del momento.

Como cuenta Pérez (1971), los capítulos polémicos de González fueron publicados en el periódico dirigido por Manuel Ancízar, el *Neogranadino* en 1853, bajo el título “Recuerdos de la época de la dictadura”. La aparición de la obra tiene lugar en el momento de mayor discusión sobre la pertinencia de las reformas impulsadas por el gobierno de José Hilario López. Hasta entrada la década de 1870, la figura de Bolívar estuvo lejos de ser una imagen “conciliadora y fundacional” y se percibió más como “una línea divisoria cuyo trazado alineó bandos y selló enemistades” (Cardona 2016). Puede afirmarse que la discusión presentada por González en sus memorias hace parte de la elaboración de una narrativa afín a sus intereses ideológicos. En este sentido, hay una cercanía con la intención de López, quien también entró a evaluar sus acciones con respecto a la Conspiración Septembrina. No se debe perder de vista que el gobierno era liderado por las figuras que habían conspirado contra Bolívar, cuya influencia fue decisiva en la formación ideológica de dicho partido (Cardona 2016).

Vale la pena insistir en el carácter reivindicativo observado en estas memorias. A pesar de que López y González publican sus escritos en un momento en que la ideología liberal se encontraba en auge, el tono polémico revela la reticencia de los sectores opuestos a abrazar el proyecto propuesto por el gobierno. Como hemos visto en otros capítulos frente a la idea de un país laico, otros letrados cuestionaron la pertinencia social y cultural de estas propuestas y exaltaron la necesidad de repensar el papel de la religión católica y de los valores hispanos. Un movimiento semejante tuvo lugar con respecto a la interpretación de la Independencia y de la figura misma de Bolívar, a medida que se reducía el poder del “Olimpo radical”. En opinión de Cardona (2016), “fue solamente después de 1872 que se dio inicio al culto bolivariano, el cual tomó ímpetu mayor a partir de 1882, cuando los liberales cedían su poder y empezaban a abrirse camino los conservadores bajo la forma de la Regeneración”. Los cambios en los paradigmas culturales durante este periodo acarrearón también el asentamiento de nuevas interpretaciones sobre la Independencia y el proceso republicano.

4.1.2. *Las memorias y el olvido: desilusión del proyecto republicano*

En “A mis lectores”, José Hilario López expresa que una segunda “consideración” lo llevó a tomar la decisión de publicar sus *Memorias*. Aunque la intención auto-justificativa estructura el tono de la obra, el recuento de su vida sirve de pretexto para exaltar a otros individuos que considera dignos de recordar. Con su texto, el autor pretende

Poner en claro la fama, buena ó mala, de ciertos nombres confusamente exhibidos hasta ahora – Revivir la memoria de algunas personas que yacen olvidadas, inmerecida é ingratamente, después de haber pasado á la eternidad, sacrificándose con virtud heroica en las aras de la patria. [...] – Exaltar el renombre del antiguo ejército del Sur, cuya aura apenas se vislumbra entre la nube en que flota la volúble Fama – Y, en fin, publicar mi historia propia en medio de mis contemporáneos, para darle la autoridad de su testimonio, antes que acabe de desaparecer el augusto apostolado de los Próceres de nuestra independencia y la egrégia falange de los Libertadores de mi patria, en cuyo número tengo la gloria de contarme. (López 1857, IX-X)

En este pequeño fragmento puede leerse la manera en que la mayoría de este tipo de obras trató el pasado independentista. Las memorias sobrepasaron la glorificación personal y proyectaron un sentido heroico para engrandecer las gestas independentistas y a sus participantes. No debe perderse de vista que López fue militar, lo que sin duda condiciona su mirada guerrera sobre el pasado. Como sugirió Cardona (2019), el carácter heroico determinó el acercamiento al pasado, sobre todo para aquellos veteranos de la independencia que se lanzaron a escribir memorias o crónicas sobre este periodo (309).

La promoción de valores y de figuras heroicas acerca la escritura de memorias a la construcción de la “Historia Patria” y, por tanto, a la consolidación de los símbolos nacionales. Del mismo modo que los álbumes del *Iris* estudiados por Martínez (2021), las páginas de las crónicas y las memorias dan lugar a la canonización de ciertas figuras, como las de Simón Bolívar, Antonio Nariño, José Prudencio Padilla, Francisco de Paula Santander, Juan José Rondón, y de determinados eventos, como el primer intento de independencia en 1810 o la batalla de Boyacá de 1819. Por supuesto, los intereses, afinidades ideológicas y el estado del ambiente social, político y cultural en el que escribieron los autores afectaban la forma en que se recordaban las figuras, como ya se vio con el caso de Bolívar. En tales casos, algunos autores optaron por una retórica monumentalista, en la que se destacaron los valores de los héroes y de sus hazañas.

Sobre este aspecto, resulta particularmente llamativo el modo de proceder de Capella en sus *Leyendas históricas* (1881). En lugar de presentar los grandes eventos, el autor prefiere referirse a sucesos que permiten dar a “conocer el carácter de algunos de nuestros próceres, sus goces y sus penalidades infinitas” (XVI). Guiado por la intención de escribir aquello que “calla”

la Historia, el autor construye crónicas de diversas extensiones que tratan sobre anécdotas de orden privado o poco conocidas en las que se exalta la conducta ética de los próceres más allá de sus grandes hazañas. Los valores guerreros logran sobrepasar el marco bélico para situarse a nivel personal, ofreciendo una imagen mitificada de los prohombres, incluso en su vida íntima.

Un claro ejemplo de esto se encuentra en la segunda leyenda del primer tomo, titulada “Bolívar en el bajo Magdalena, ó una aventura y una justificación”. Vale la pena señalar que el Libertador es un personaje recurrente en las *Leyendas*, en las que aparece o bien como actor directo de los eventos o bien como simple evocación, aunque siempre como héroe. La narración cuenta un enfrentamiento entre Bolívar y el coronel francés Pierre Labatut durante las luchas con los realistas en Barranquilla en 1812. La confrontación tiene lugar a causa de la conducta poco ética que muestra el francés ante Anne Lenoit, hija de migrantes franceses que se habían establecido en la región.

Una vez que Bolívar logra descifrar los planes de Labatut, lo confronta en el marco de una planeación estratégica. El libertador le reclama que él “ha relajado la disciplina” y que es preciso tener en cuenta “el honor” y “el decoro del Ejército”. El francés le da a entender con ironía que él puede actuar como le parezca y que él “seguirá inmediatamente para Cartagena [...] á responder de [su] conducta” (51-52). Finalmente, Bolívar logra hacer que Labatut se aleje de Anne dividiendo el ejército y enviándolo a luchar a otro lugar. Sin embargo, y a pesar de que este se disculpa con el Libertador por su conducta, ella cuenta cómo el francés intentó violentarla una última vez.

A pesar de lo anecdótico, el relato resulta valioso por la manera en que se configura una imagen de Bolívar más humana, sin dejar de lado su heroicidad. Sin embargo, resaltar el lado pasional de los próceres implica cierta perspectiva crítica sobre el pasado. Aunque en un primer momento la narración se enfoca en las acciones disuasivas de Bolívar frente a Labatut, el final de la leyenda centra la atención sobre Anne y las consecuencias de los sucesos de los que fue víctima. Precisamente, la protagonista se había enamorado del Libertador. A pesar de que este intentó hacerle comprender que no le correspondía, justo antes de su separación le promete que se va a casar con ella. Tal acción le da la posibilidad al autor de poner en duda las buenas intenciones de Bolívar:

¿Había mentido acaso por no deshonorar á aquella inocente criatura que, llena de amor y confianza, así se abandonaba ciega en sus brazos? ¿O había dicho la verdad, esperando días serenos para cumplirle su palabra? ¡Arcano insondable del corazón! Dios quizá haya recogido en su seno la expresión de la verdad... (Capella 1884, 64)

El planteamiento de esta duda acompaña el recuento de la vida de Anne desde ese momento. Tras la separación con Bolívar, su familia decide abandonarla tras enterarse de lo sucedido con los integrantes del ejército revolucionario, por lo que “quedó sola, pobre y desamparada en tierra extraña” (65). Por supuesto, el Libertador nunca regresó a cumplir la promesa y, considerada loca por la población de Tenerife, murió “sola, honrada, y tributando culto fervoroso á la memoria del General Bolívar, que era su único dios” (73-74). En este sentido, la historia de Anne funciona como contrapunto a la vida de Bolívar. Mientras este cosechaba grandeza, la vida de ella fue miserable.

Por lo anterior, es necesario insistir en la importancia de la duda planteada por el narrador. A pesar de ello, la intención no era socavar la imagen heroica de Bolívar, puesto que el texto juega con el conocimiento de las vicisitudes experimentadas hasta su muerte. No sólo la campaña independentista, sino la organización del gobierno, su presidencia y, finalmente, las desavenencias políticas vividas en la República le impidieron que tuviera “días serenos” para cumplir con su deber con Anne.

Por su puesto, tal explicación histórica olvida mencionar a las otras amantes de Bolívar, incluyendo a Manuela Sáenz, con quien pasaría sus últimos días. Esta omisión revela la estrategia discursiva de Capella para exaltar la conducta ética del libertador. Es oportuno recordar que Páez (1879) hizo notar lo poco “verídicas” que eran las justificaciones de las conductas de los próceres en estas narraciones: “esto no quiere decir [...] que creamos en las causas que da el autor á la muerte de Piar y en la platónica conducta de Bolívar con la heroína que figura en la segunda narración del libro” (228). Este comentario permite constatar que el ejercicio de escritura histórica realizado por Capella tenía la intención de dotar a los próceres de un valor simbólico.

Sin embargo, al lado de Bolívar o Piar, las *Leyendas históricas* presentan un gran número de otros veteranos que tienen en común el haber permanecido en el olvido. Su obra constituye un cuestionamiento a las promesas del proyecto republicano, al mostrar, por un lado, los vacíos de la “Historia Patria”, cuyas “contradicciones” lo llevaron a consultar directamente a los testigos que habían participado de las luchas de Independencia (XV) y, por otro lado, el estado de miseria en que murieron o se encontraban muchos ciudadanos notables.

Del mismo modo que Capella, los autores de estas memorias evocaron el pasado con sentimientos de nostalgia y desencanto. El pasado no es presentado simplemente como un modelo a imitar, como plantea Cardona (2019), sino más bien como la expresión de una “actitud romántica” motivada por la inadecuación a la nueva realidad social. Elías (1996)

comenta cómo tales actitudes se producen tras transformaciones en las relaciones de “interdependencias humanas”, que ocasionan la pérdida de funciones y posiciones sociales de grupos formados. Las perspectivas románticas tienen lugar en aquellos “hombres habituados a ellas” que “pierden su existencia social”; es decir, “aquello que a sus propios ojos daba sentido a su vida” (292). Las transformaciones llevadas a cabo a lo largo de los primeros cincuenta años de República habían desdibujado los ideales de la Independencia, habían reducido el espacio para aquellos que habían participado de estas luchas y, en consecuencia, habían hecho intolerable su realidad social.

Las leyendas homónimas sobre Ramón Sierra y Candelario Obeso, un poeta afrodescendiente de la segunda mitad del siglo XIX, permiten ilustrar mejor la posición crítica frente al proceso republicano. Estos ejemplos resultan llamativos debido a la escogencia de los personajes. El primero fue un soldado que participó de las guerras de Independencia, pero imposible de rastrear en la historia oficial. Capella intentó dejar registro de un individuo cuya posición subalterna lo relegaba al olvido. Por su parte, el segundo personaje tenía un poco más de relevancia en la vida pública de la década de 1870. Como cuenta Laurence Prescott (1985) y Carlos Jáuregui (1999), su labor de poeta se mezcló con el ejercicio de oficios públicos: en 1876, participó de la guerra civil de las escuelas; en 1881, fue nombrado cónsul en Tours; y, en 1884, participó de una comisión militar en Panamá. Sin embargo, su obra literaria pasó poco atendida en su época y desapercibida hasta finales del siglo XX, con la atención especial que se le prestó debido a su procedencia como afro-colombiano (Juaregui 567-568).

La primera leyenda trata la historia de vida de este soldado, a quien el narrador encuentra en su lecho de muerte. Impresionado por lo que sus compañeros contaban de él, decidió escuchar la historia de su vida militar y cómo participó en la Independencia y en varias de las guerras civiles subsecuentes. Sin embargo, la cercanía de su fallecimiento y los logros militares de su vida llevan a que el narrador se lamenta del trato injusto que recibió por parte de la patria, al ser abandonado luego de servirla. A pesar de esto, concluye: “la ingratitud de la Patria no alcanzará a prohibirnos que llevemos luto en el corazón” (102).

En la segunda leyenda, se relata una anécdota que vivió el autor con el poeta momposino. La leyenda le sirve a Capella para realizar un cuestionamiento directo del sistema social instalado. La trama tiene lugar unos años antes de la muerte del poeta y se centra en sus dificultades económicas. La historia se cuenta a través de un ambiente de desilusión que permea no solo al protagonista, sino también al narrador, quien plantea desde un inicio que se encontraba en una “situación [...] bien triste”, puesto que debido a “sucesos políticos del

Estado del Magdalena” había entrado a la capital “derrotado y prisionero” (191). Por su parte, Obeso se vio en la necesidad de vender su biblioteca privada para poder conseguir algo de dinero. Prescott (1985) confirma que el poeta se encontraba en una situación de miseria, a pesar de haber obtenido el rango de sargento mayor. En ese punto, Capella pone en boca del poeta una reflexión que expresa claramente la decepción del sistema social del país:

La Patria tiene obligación de formar buenos ciudadanos: los ciudadanos que forma la Patria tienen obligación de ser dignos; pero á los hombres de talento, en esto que se llama República democrática, ¿qué esperanza social les queda por sus esfuerzos? De mí sé decir que mi posición no corresponde bien con mi situación. ¿Cómo explicar este desequilibrio? Entre las leyes de la naturaleza y las leyes de la sociedad, ¿cuáles son las preferibles? ¿La educación y el talento, son un bien ó son un mal? (Capella 1884, 193).

En la estructura del relato estas preguntas son planteadas de un modo retórico, en tanto buscan cuestionar el ideal democrático que debía subyacer en las estructuras sociales. Inmediatamente son lanzadas al aire, la escena se corta y Capella pasa a contar brevemente la muerte del poeta. Juaregui (1999) advierte que la obra de Obeso presenta un desencanto frente al proyecto nacional. En ella, se “empezaba a reconocer una traición que ya sentían los grupos étnico-culturales que habían peleado contra España ilusionados por la manumisión de esclavos prometida por Bolívar” (583). La unión de esta breve intervención con el recuento del final de la vida de Obeso termina de configurar un ambiente desencantado del presente y el fracaso del proyecto republicano.

Vale la pena señalar que la leyenda de Capella no permite reconocer el sustrato étnico de la obra de Obeso, puesto que, de hecho, el origen racial del poeta se omite del relato. Aunque esto puede deberse a que los letrados de la época podrían reconocer fácilmente al poeta, resulta difícil atar el problema de la miseria de este con los problemas de exclusión de las otredades de los proyectos nacionales que reconoce Rojas (2001). Sin embargo, el análisis realizado por Juaregui (1999) pone énfasis en señalar que la poesía de Obeso tiene valor no solo por su origen, sino por el “color de la lengua usada y de su *alejamiento del proyecto nacional*” (578); es decir, por el alejamiento crítico del uso del español con el cual se reivindicaron códigos lingüísticos de las comunidades afro-hispanas del país⁹⁷. El relato de Capella pone a funcionar en sus

⁹⁷ Con el ánimo de ilustrar este punto, cito una línea del poema más popular de Obeso “Canción der boga ausente” publicado en *Cantos populares de mi tierra* (2015): “Qué trite que etá la noche/la noche qué trite éta;/No hay en er cielo una etrella/Remá, remá” (29). Es claro que el poeta reemplaza algunos grafemas del español normativo, para imitar los sonidos realizados en el habla del caribe de los afro-hispanos, lo que resulta sumamente original y subversivo en el contexto de una nación que comenzaba a perfilarse para finales de 1870 bajo las ideas del hispanismo cultural, para el cual la lengua castiza era un pilar fundamental.

propios términos el desencanto del poeta sin recuperar el uso distintivo de la lengua, como bien puede apreciarse en el fragmento citado.

Tal lectura histórica no es exclusiva de las *Leyendas históricas* de Capella, sino que es un rasgo de las memorias escritas en el momento de declive del Olimpo Radical. En las *Memorias de un abanderado* de Espinosa (1876) se respira el mismo ambiente de desilusión con la República. Al igual que López y Capella, uno de los argumentos esgrimidos es el del estado de abandono sufrido por los próceres. El autor expresa claramente como él, junto con otros veteranos, se sentían desamparados por no haber recibido una recompensa económica equivalente a sus esfuerzos por la construcción de la patria. Sin embargo, el “abanderado de Nariño”, como se hace llamar el autor, entra directamente a criticar al gobierno en un anexo a la obra titulado “Caricatura”. En este, cuenta cómo él, junto con otros exsoldados, esperaban en el “Depósitos de retirados de la Independencia” a recibir su pensión mientras veían como atendían primero a “los agiotistas, á las mugeres y á otros que no era militares”. Finalmente, el encargado de la tesorería anuncia que “se acabó la plata” (278), por lo cual Espinosa y sus compañeros se retiran ofuscados. Este evento le da ocasión de, según él, pegar un aviso en la esquina del lugar en el que expresa su descontento:

Cuarenta horas, velacion, agonías, jubileo i bloqueo en el Tesoro: los antiguos soldados de la libertad no podrán gozar de los privilegios y recompensas que se reparten en estas velaciones porque están destinados á sus manumitidos: pero sí podrán tener cuarenta dias de perdón, y su jubilacion eterna. (Espinosa 1876, 278-279)

La utilización de referentes precisos en este episodio, como el año y la institución encargada, marca una diferencia con respecto a las *Leyendas* de Capella, en las que el desencanto aparece como un sentimiento generalizado. Para Espinosa, este está formado por decisiones precisas del gobierno formado en 1850 y que, como hemos insistido en estas páginas, emprendió reformas sociales, económicas y culturales que desencadenaron un malestar en ciertos grupos sociales. A la implementación del Estado laico, de la supresión de la esclavitud, del libre mercado y de la libertad de prensa, se sumaron también modificaciones del cuerpo del ejército. En general, los diferentes gobiernos del momento discutieron la pertinencia de un cuerpo militar nacional, lo cual fue motivo también de división entre los partidos políticos (Mendoza 2010, 14). En 1854 se tomó la decisión de reducir el ejército. En consecuencia, “el armamento de la nación se diseminó por todo el territorio al ser vendido, y los edificios de cuartel se entregaron o vendieron” (15). Tal opción fue motivada por la idea de que cada uno de los estados que surgieron del proceso de federalización del país debía organizar sus propias fuerzas militares. La disgregación del ejército causó malestar, sobre todo en aquellos grupos

liderados por antiguos combatientes. Como observa Mendoza (2010), el debilitamiento militar fue interpretado como un síntoma de “un país fragmentado en todas sus funciones” (16), sobre todo si se tiene en cuenta el adelantamiento del gobierno federal y sus posteriores fracasos hasta la implementación de la Regeneración.

Las *Memorias* de Espinoza expresan claramente este malestar en un fragmento que vale la pena reproducir en extenso:

Hoy no se disfruta ya de ese placer puro, de ese regocijo que inspiraban aquellos primeros triunfos; los que no fueron testigos de ellos no pueden formarse una idea de esa especie de vértigo, de ese entusiasmo que rayaba en delirio. La 217ombinació presente lee con 217omb indiferencia, si es que la lee, aquella historia, digna de los tiempos heróicos, y no se penetra de los inmensos, de los indecibles y dolorosos sacrificios que ha costado á sus mayores el fundar esta Patria que ella ve hoy como cosa de juego y pasatiempo, como cuentos de nodrizas. Si esta 217ombinació indiferente y ligera leyese esa historia con ojos filosóficos y con juicio y 217ombinaci, tal vez no 217ombinació viendo el seno de la Patria despedazado por guerras intestinas, á que da 217ombin una legion de vulgares pasiones, ó de imaginarias y estériles teorías que pretenden plantearse sin estudiar las condiciones especiales de nuestro país. (Espinoza 1876, 266)

El balance histórico realizado deja poco espacio para el optimismo. Espinosa no espera que las nuevas generaciones acojan el pasado como una fuente de enseñanzas, sino como el testimonio de una época dorada, perdida en el tumultuoso presente. A diferencia de López, el autor no desea expresar la gloria de sus acciones pasadas, sino que las construye como un llamado de atención frente al derramamiento de “sangre de hermanos” (267), en el cual la República es “profesora consumada” (24). La guerra fratricida se convierte en un tema recurrente para demostrar el fracaso del proyecto republicano.

Antes de cerrar este apartado, considero importante comentar que la reflexión sobre el proceso republicano no se dio solamente desde el punto de vista de los antiguos militares de la Independencia. *Historia de una alma* de Samper presenta también una postura crítica sobre el panorama de inestabilidad social y política. Como se analizó en el primer capítulo, esta obra comparte con las otras memorias la intención de representar a los prohombres, como Santander, como figuras que simbolicen los valores patrios. Por supuesto, no se hace desde el punto de vista del guerrero, sino desde la perspectiva civilista; esto es, de los esfuerzos por construir una sociedad ordenada y estable. Al igual que Espinoza, la experiencia de vida del autor lo llevó a concluir las dificultades que implicaban para las recién independizadas naciones la constitución de un estado de estas características:

[...] Veía, en fin, desde 217ombi, que en las Repúblicas Americanas 217ombi se podia contar con estabilidad, no porque faltasen abundantes elementos de bienestar, sino porque las luchas de los partidos eran en todo caso un antagonismo de sistemas absolutos, - 217ombi un esfuerzo combinado de principios de 217ombinación217 y libertad que tratasen de armonizar ó conciliarse. (Samper 1881, 488-489)

A pesar de llegar a conclusiones parecidas, la actitud de Samper frente al pasado no se configura de manera romántica. La revisión del pasado le permite al autor comprender su trayectoria vital y la de la nación y, de esta manera, buscar una salida a los problemas de la nación. Como puede adivinarse del fragmento citado, Samper llama a la conciliación de las ideologías en pugna, puesto que “era imposible un buen gobierno, [...] la estabilidad y prosperidad de ningún pueblo, sin una sábia 218ombinación de liberalismo y conservatismo” (489). Tal reconciliación no aparece como imposible para el autor, puesto que él mismo se pone como ejemplo de la fusión de los principios antagónicos. Samper se representa a sí mismo como “científicamente liberal [...] pero también [...] conservador” (489).

Aunque se mostró en desacuerdo con los enfrentamientos políticos que, según él, impedían la realización de un proyecto democrático, *Historia de una alma* no presenta un presente cerrado e intolerable. En este sentido, la actitud de Samper se sitúa en la otra cara de las “románticas”; es decir, de la de aquellos hombres que “se adaptan a las nuevas formaciones” sociales (Elías 1996, 292). Esto se evidencia en la misma trayectoria biográfica del intelectual, quien de manera coherente con lo expuesto más arriba se manifestó en contra del radicalismo liberal en la búsqueda por conciliar los extremos en disputa.

4.2. Representaciones de la violencia en la novela histórica decimonónica

La presencia constante de las guerras civiles que asolaron a las repúblicas recién independizadas del imperio español expresa claramente la inestabilidad social de ese momento histórico, así como el desacuerdo existente entre los diferentes grupos sociales y políticos. Las guerras civiles afectaron profundamente la conciencia de los individuos, quienes consideraban el derramamiento de sangre entre compatriotas una clara prueba del fracaso de la República. La representación de este enfrentamiento fratricida tuvo un lugar amplio en todos los ámbitos de la producción intelectual. La guerra civil apareció no solo en la prensa, sino también en la poesía, en las artes escénicas, en los ensayos, en la narrativa, etc.

La preponderancia dentro de la producción discursiva de este tema avala que se interprete como un problema que afectó existencialmente a los intelectuales de la época. Si bien la representación incorporaba intereses ideológicos y paradigmas éticos individuales de los autores, el hecho de que este tema fuera presentado repetidamente como un problema crónico y como un trauma personal permite comprender su trascendencia. Así, por ejemplo, en su

ensayo *Ideas fundamentales de los partidos políticos de la Nueva Granada* de 1858, Madieto utiliza el término “antropofagia” para hablar de la historia americana (4). Desde la perspectiva del autor, la Independencia fue una lucha intrafamiliar en la que los americanos vieron “preciso vengar sobre ellos [los españoles], sangre nuestra, nuestra propia sangre derramada por ellos en el degüello jeneral de nustos bárbaros [b]isabuelos” (6). La Conquista, la Colonia y la República dejaron atrás un inmenso cementerio de forma que tras la expulsión de los europeos: “El mundo de Colon era un inmenso osario mezclado de trofeos de guerra, sobre cuyo conjunto, la espada de Bolívar brillaba suspendida como el astro de la victoria” (8). Sin embargo, haber alcanzado la victoria frente al invasor no detuvo el sacrificio de a quienes se les había prometido la libertad y la igualdad. El proyecto republicano le falló al pueblo que luchó por él:

El pueblo, la masa, se puso a contemplar lo que había ganado en la sangrienta lucha de la independencia; contó sus hazañas por las tumbas de sus padres, de sus hijos i de sus hermanos; en sus brazos miró las cicatrices de las cadenas de tres siglos, confundidas con las señales que el acero enemigo había dejado en sus miembros; reconoció la honda sima que lo separaba del antiguo criollo, del antiguo soldado, del antiguo comerciante, del antiguo sacerdote, del antiguo propietario, i vió que ese foso aun no había sido suficientemente colmado por los cadáveres de una batalla de diez años [...] Se encontró pobre, mutilado, esplotado en su sangre para la guerra i en su sudor para la paz [...] (7)

Los enfrentamientos fratricidas tuvieron consecuencias que sobrepasaron las discusiones políticas y dejaron profundas marcas en los individuos que los experimentaron. En este sentido, la narrativa histórica estudiada en estas páginas superó la instrumentalización discursiva de la guerra que María Teresa Uribe y Liliana López (2003) identifican en la escritura sobre las guerras civiles. Según estas autoras, los intelectuales presentaron a sus lectores una noción manipulada de los enfrentamientos bélicos “con el propósito de convencerlos y de conmoverlos para que actúen de determinada manera” (Uribe 2004, 14). Bajo esta mirada, las confrontaciones civiles parecieron tener finalidades exclusivamente políticas, por lo cual los relatos sobre las confrontaciones fratricidas se reducen a la manipulación de la población para llevarla a “usar las armas para conseguir objetivos políticos [...] presentados como si fueran de interés colectivo” (16). La reflexión sobre el pasado presentada en los textos históricos no se agota en su intención por demostrar “que la razón histórica estaba de parte de quien la invocaba”, sino que también estos consideraban las consecuencias humanas de la guerra fratricida.

Esta perspectiva permite comprender el hecho de que tanto González (1853) como Espinosa (1876) decidieran narrar el impacto del derramamiento de sangre al final de la Independencia, del que fueron testigos. Ambos intelectuales expresaron con claridad su

reticencia a participar en eventos bélicos, sobre todo si implicaban la muerte de seres humanos. El primer autor cuenta dos experiencias relevantes: la primera ejecución que presenció cuando era aún un niño y la sufrida por los realistas capturados luego de consumada la Independencia. Sobre la primera señala que le dejó tal impresión de disgusto y amargura, “que nunca pued[e] recordarlo sin que renueve en [él] el terror que experiment[ó]” (González 1971, 46). En el mismo tono se lamenta de haber tenido que presenciar el fusilamiento de 39 realistas. En sus palabras,

Esta fue la última vez que he visto fusilar aun hombre, y no hay un día de mi vida en que no recuerde con horror aquella escena de sangre, y en que no se representen en mi imaginación las agonías de las víctimas [...] Ahora, a 25 años de distancia de aquel suceso (en 1844) y cuando la pasa y la civilización han humanizado los corazones, nadie sospechará que aquel no fue un día de luto y lágrimas en Bogotá. (González 1971, 70)

Evitar que hechos de esta índole se repitiesen, se convierte en un motivo recurrente en sus *Memorias*. El trauma generado por la participación en tales eventos se traduce en su rechazo a participar en otros similares.

Por su parte, Espinosa (1876) expresa también su oposición al enfrentamiento violento. De manera similar a González, se arrepiente de haber contribuido a la ejecución de un grupo de indígenas, quienes habían asesinado a un soldado y herido gravemente a otro. El abanderado de Nariño señala cómo el recuerdo de tal evento lo llena de horror, hasta el punto de arrepentirse de “haber contribuido con [su] voto a tal ejecución” (90). Nuevamente, este tipo de situaciones sangrientas dejan una marca en la conciencia del escritor, quien no puede sino rechazar las guerras civiles “que han ensangrentado, empobrecido y desacreditado á nuestra tierra” (267).

Este apartado analiza los modos en que se representó la guerra fratricida en la narrativa histórica. Aunque en las memorias este tema resulta también de vital importancia, como ya hemos visto, considero que la aproximación realizada por los autores de novelas resulta más enriquecedora a la hora de comprender cómo se configura la perspectiva histórica crítica frente al proceso republicano. Los intelectuales aprovecharon las ventajas del discurso novelesco para enfatizar las consecuencias humanas producto de la guerra. Los hechos políticos se establecieron como causas o como motivos, pero nunca ocuparon el lugar central de la representación estética. Por este motivo, este apartado delimita los procedimientos de la novela histórica que sirvieron para la expresión de tal problemática y establece qué representación del proyecto republicano se desprende de las obras.

4.2.1. *Procedimientos novelescos en la representación del enfrentamiento violento*

Las novelas históricas sobre la Conquista y sobre la Colonia se centran en su mayoría en personajes de alguna relevancia histórica o que desempeñaron papeles de alta importancia en los eventos históricos narrados. En ellas figuran tanto los conquistadores de gran renombre, Pizarro, Almagro, Cortés, como indígenas notables como Anacaona, Huayna Capac o Atahualpa. Frente a estos, pueden encontrarse como excepciones personajes ficticiales como Jafitereva de *El último rei de los muisca*s de Silvestre, e Yngermina de la novela homónima de Nieto. Sin embargo, todos estos protagonistas reciben un tratamiento épico que corresponde con la necesidad de exaltarlos como figuras éticas, según la perspectiva ideológica desde la que se evaluaba el pasado.

Por su parte, como señalé antes, las novelas sobre la Independencia y la República adoptaron procedimientos que aparecen en el modelo de novela histórica propuesto por Scott. El procedimiento más relevante consiste en la utilización del “*homme moyen*” como el centro de la reflexión histórica. Según Lukács (1965), las novelas de Walter Scott tienen como protagonistas personajes históricos desconocidos, semi-históricos o ficticios (39). Con esto el novelista enfatiza al ser humano que experimenta las transformaciones históricas objeto de la representación estética. El objetivo no sería tanto contar la biografía de los grandes héroes o explicar la Historia por medio de ellos, sino comprender las condiciones sociales en que se gestan las crisis y las consecuencias de estas en la vida social: “Scott, en révélant les conditions réelles de la vie, la crise réellement croissante dans la vie du peuple, montre tous les problèmes de la vie populaire qui conduisent à la crise historique présentée par lui” (39). Los protagonistas de estas novelas concentran las problemáticas históricas que, en el caso estudiado en este apartado, estarían ligadas a la violencia, sobre todo la fratricida, como expresión de la crisis del proyecto republicano. Si bien estos procedimientos fueron comunes en las novelas históricas mencionadas, considero relevante ilustrarlos con dos novelas que permitirán observar diferentes grados de apropiación del modelo de Scott.

El reje de enlazar (1878), novela póstuma de Eugenio Díaz, representa con claridad la técnica descrita. La obra desarrolla una acción corta sobre la participación de los habitantes de dos haciendas, El Olivo y La Pradera, durante el golpe de estado al gobierno de Obando en 1854. Sin embargo, la guerra civil ocupa un corto espacio en la obra si se tiene en cuenta que es narrada en los últimos 6 capítulos de los 18 que la componen. Al hacer uso de las técnicas costumbristas, Díaz expone en los primeros 12 capítulos las costumbres de los hacendados e,

incluso, la experiencia de los dos hijos mayores de las familias, Fernando y Carlos, durante sus estudios en Bogotá. Más allá de los contrastes entre la vida urbana de la entonces capital y las maneras rurales, estos capítulos permiten construir una imagen apacible del campo. Lejos de las agitaciones de la ciudad, las haciendas prosperaban, como lo constata Fernando a su regreso de Bogotá: “al volver del colegio, encontró multitud de reformas que lo dejaron admirado” (103).

Una vez comienza la guerra civil en el capítulo titulado “La revolución. El gobierno provisorio”, el lector asiste a las consecuencias de los enfrentamientos políticos en los habitantes de las haciendas. Los campesinos no tienen claro ni los móviles de la guerra ni el estado de esta, sin embargo, discuten entre ellos a qué bando deben pertenecer. Uno de ellos, Juan Antonio, menciona que él desea que triunfe un gobierno autoritario que acabe con el congreso, puesto que cree que de esa manera se acabarían los conflictos. Según él,

[...] los congresos hacen las cosas muy al revés de lo que quieren y necesitan los pueblos y el partido de nosotros los descalzos, que somos la mayor parte y la mayor parte era la que había de reinar según lo que cuentan los amos liberales y porque nos mandan los más poquitos; es que ya no se nos pasan siete años sin que haya un rebullicio y los que tenemos algo que perder somos los que pagamos el pato, porque, como dice el dicho, *á rio revuelto ganancia de pescadores*. (Díaz 1873, 189)

El pasaje presenta algunas características llamativas. En primer lugar, los giros coloquiales del lenguaje utilizado permiten identificar a Juan Antonio como un representante del campesinado. En segundo lugar, vehicula una crítica a las promesas republicanas hechas por los liberales. Los términos utilizados por Díaz permiten observar un contraste entre el ideal democrático de un gobierno de la mayoría y el mantenimiento de etiquetas sociales que denuncian una verticalidad en las relaciones de poder: los liberales aparecen como los “amos” y no se habla tanto de “gobernar”, sino de “reinar”. En última instancia, la intervención del personaje expresa un cansancio frente a la inestabilidad social que domina durante la república y que genera un estado de guerra constante:

Sumerced lo sabe muy bien que el año de 51 me quitaron un hijo y un caballito, los cuales eran mis pies y mis manos. A mi hijo lo llevaron amarrado para hacerlo ciudadano armado y después se lo llevaron para la provincia de Antioquia a pelear contra los conservadores y por allá se lo comió la tierra. (Díaz 1873, 190)

Del mismo modo que Juan Antonio, los otros personajes de las haciendas dan su punto de vista sobre la guerra civil a lo largo del capítulo. En resumen, el debate lleva a cada uno a tomar posición frente a la situación y, pese a la divergencia de opiniones, es posible encontrar referencias a las nefastas consecuencias de los enfrentamientos políticos. En un momento, se

señala que las constituciones han costado “ríos de sangre” (194) o que la política “en la Nueva Granada era la ciencia de hacer sacrificar a los pueblos para adueñarse del poder” (198). El coloquio termina concluyendo que se terminarán peleando entre ellos debido a la política, frente a lo cual queda en el aire una pregunta: “¡Imposible! [...] ¿Luego para qué sirve la tolerancia” (200)

Más allá de establecer una posición política a favor o en contra, Díaz insiste en mostrar los conflictos partidistas como una pugna de ideologías que atrapan e instrumentalizan al pueblo. Esta posición le permite poner en duda valores absolutos como los de la patria y la libertad, motivos que alega Fernando para enlistarse en la guerra. Sin embargo, su enamorada lo cuestiona mostrando el vacío de tales ideales:

Y muchos de esos hombres por quienes usted intenta sacrificar la vida y los intereses, es muy seguro que dentro de cuatro años tendrán otras ideas diferentes de las de ahora y entonces usted, sufriendo tal vez la miseria, y contemplando las cicatrices de su cuerpo, exclamará: “¡Por ellos!, ¡y ellos pertenecen hoy al partido contrario!”... ¿No sabe usted lo que cambian esos hombres de cierta categoría?... ¿Y por esa gente quiere usted derramar su sangre?... Usted, un campesino que finca sus aspiraciones en que las sementeras se den buenas y en que las vacas se multipliquen; que se penetra con el frío de las escarchas y se requema con los rigores del sol, mientras que los empleados de circunstancias se huelgan con los sueldos que han logrado conquistar con la sangre de los majaderos a quienes seducen, hablándoles de los derechos del pueblo; Fernando, ¿usted se sacrifica por esa gente?, abra los ojos, y piense en las lágrimas que ha de derramar por usted su familia... (Díaz 1873, 214-215)

A pesar de tales argumentos, Fernando y el resto de los hacendados se alistan en diferentes bandos. Esto los lleva a un enfrentamiento directo en el cual, sin saberlo, terminan hiriéndose entre sí. Precisamente, aquel termina siendo casi asesinado por una bala de su padre, quien se arrepiente de haber tomado las armas para defender una posición política. Aunque la obra no se cierra fatalmente, el saldo de la guerra fue el horror, la separación de familias y la destrucción de las haciendas. Sin recurrir a personajes históricos de primer orden, Díaz logra mostrar la crisis social dejada por la guerra fratricida.

El triunfo del gobierno regenerador sobre los constitucionales, los rayos luminosos del sol, que se extendían sobre los pueblos y haciendas de la sabana, el canto de las mirlas, cucaracheros, bababuyes y copetones; nada de esto alegraba los corazones de la gente de El Olivo. La inquietud, la tristeza, la contradicción de los sentimientos apasionados se conocían en todos los rostros. Isabel estaba desgredada, macilenta, ojerosa, y de sus labios no salían sino profundos y tristes suspiros. Nadie era capaz de hacer un comentario de lo que se veía y de lo que se adivinaba, porque todo era horrible. (269)

Aunque la novela de Díaz finaliza con el regreso de la felicidad a las dos haciendas, esto solo se produce por el alejamiento de Fernando de las cuestiones políticas. El personaje decide dedicarse a la vida doméstica.

En la novela de Soledad Acosta *José Antonio Galán* (1870) — corregida y publicada como *La insurrección de los comuneros* (1887)—, el personaje histórico, el líder comunero José Antonio Galán, comparte el protagonismo con su enamorada, Antonia. La autora utiliza una de sus técnicas narrativas más características: el desarrollo de la acción se divide en episodios en los que se intercalan paralelamente eventos históricos, la revolución de los comuneros o las campañas independentistas, y lo que viven los protagonistas, más o menos alejados del centro de tales sucesos.

Los eventos históricos hacen parte de un contexto necesario para que el lector comprenda el relato. En la versión de la obra de 1887, Soledad Acosta dedica el primer capítulo a explicar los pormenores del ambiente político y económico que rodeó la insurrección de los comuneros, comenzando con las siguientes palabras: “Antes de empezar la parte dramática de nuestra narración, bueno será que recordemos en qué situación se hallaba el Virreinato en el último tercio del siglo pasado” (11). Este tipo de intervención fue usual en la narrativa histórica de la escritora, incluso en las obras dedicadas a los conquistadores. Sin embargo, vale la pena notar que no figuraba en la primera edición de esta novela. La función contextualizadora es cumplida en esta por el paratexto “La antigua provincia del Socorro”, escrito por José María Samper bajo su seudónimo Juan de la Mina. A pesar de esto y sin quitarle relevancia, ambos escritores comprendieron el ambiente histórico como escenario de los acontecimientos. Así, luego de terminar de establecer las condiciones históricas del momento, Soledad Acosta señala:

Tal era el estado de las cosas en la antigua provincia del Socorro, cuando estalló en 1780 el famoso alzamiento de los *Comuneros*; y tal como lo hemos descrito á grandes trazos, el teatro en que vivió principalmente, como buen vecino, y luego como jefe de rebelión, el inmortal patriota, hijo de Charalá, á quien la pluma de ALDEBARAN, pone hoy en escena, sirviéndose de recursos novelescos. (Acosta 1870, 3)

El uso de un vocabulario técnico proveniente de las artes escénicas refuerza la idea en estas obras de los eventos históricos como el espacio de desarrollo de la acción novelesca. Esto no quiere decir que tal contexto sea poco relevante para la obra. Por el contrario, la coyuntura resulta de vital importancia, en tanto la novela histórica busca observar la manera como esta afecta la vida de los seres humanos que la experimentan (Lukács 1965, 14).

A pesar de la descripción exaltadora de José Antonio Galán realizada por Samper, Acosta decide volcar la atención sobre el drama humano vivido por Antonia a causa de su relación con el rebelde. La historia comienza *in media res*, luego de la ejecución de Galán el 1 de febrero de 1782. Sin saber estas noticias, Antonia espera a su enamorado en la intemperie, quien había prometido encontrarla en la noche. La tranquilidad con la que transcurría la noche se contrasta

inmediatamente con el estado de ánimo de la protagonista: “¡Qué tranquilidad, qué paz, qué silencio! [...] y aquí en mi pecho ¡qué deshecha tempestad!” (Acosta 1887, 29). Más allá de los motivos románticos del pasaje – el encuentro en la noche de los amantes, el contraste entre la naturaleza y el estado del alma e incluso la visión fantasmagórica del recién ejecutado –, el capítulo da a entender al lector que a la historia de Galán y a la del destino miserable de Antonia.

Por medio de la trama amorosa, Acosta plantea el conflicto creado por el cambio en las estructuras sociales avizorado por la revolución de los comuneros. Este problema es planteado claramente en el enfrentamiento entre Martín, el padre de Antonia, y Galán, cuando este se atreve a pedir su mano en matrimonio. Sobre todo, en la primera versión, el primero decide humillar al segundo en razón de su extracción social. La reacción defensiva de Galán refleja el choque entre dos sistemas axiológicos, el del padre de Antonia, un hidalgo cuya autoridad proviene de su casta y de su “estatus económico y social”, y el de Galán, mestizo “que no cree justo el mal trato basado en factores socioeconómicos y raciales” (Gómez 10). Según Gómez, la autora aprovecha esta ocasión para reforzar, en la primera versión, el deseo revolucionario de Galán, mientras que en la segunda da ocasión para ennoblecer la actitud de Martín.⁹⁸

En cualquier caso, el enfrentamiento entre ambos personajes adelanta la transformación ideológica de Antonia, quien se convierte a la causa comunera, la de la libertad, a pesar de su extracción social. Por supuesto, tal transformación implica su sacrificio social. Martín sospechaba los sentimientos de su hija y la obliga a casarse en contra de su voluntad con otro líder de los comuneros, Francisco Berbeo, quien traiciona la causa de Galán. Martín no solo fuerza a su hija, sino que también engaña a Berbeo, quien estaba interesado en la hermana de Antonia y no en ella.

Antonia trata de rebelarse ante el matrimonio forzado, pero la autoridad patriarcal se impone. Los padres le hacen ver cómo los sentimientos hacia Galán son “liviandades” que “no son propias sino de mujeres de baja extracción”. Ante la insistencia de su hija, aquel responde:

Antonia no me exasperes; he llegado á sospechar cosas que si me convenciera de ellas, sólo tu muerte podría satisfacer mi indignacion [...] No he olvidado, prosiguió con aire iracundo, que un plebeyo, y además rebelde [Galán], tuvo la audacia, no hace dos años de pedir tu mano [...] Aparta! No me hables más desgraciada! (Acosta 1870, 23)

⁹⁸ Gómez adelanta un trabajo comparativo entre ambas versiones que permite dar cuenta de cómo los pequeños cambios textuales permiten inferir una transformación ideológica y ética en la escritura de Acosta. Según su análisis, la segunda versión corresponde a una evaluación moderada del papel de los realistas, frente a una menor relevancia de la lucha de los comuneros. Esto coincide con el discurso hispanista de la Regeneración que toma fuerza a nivel social durante los 17 años que separan ambas obras.

Martín, representante de los valores hidalgos cuestionados por los comuneros, termina sacrificando a su hija. En su camino al altar, Antonia se encuentra “pálida, sin brillo, casi sin vida *era la imagen de Ifigenia esperando que padre la llevara al sacrificio*” (26. Énfasis mío). Esta imagen termina por darle a la protagonista un carácter trágico: atrapada entre la autoridad del mundo hidalgo representado por su padre y la imposibilidad de vivir su amor en la libertad prometida por la revolución.

A pesar de lo anterior, la novela ofrece una salida feliz al destino desgraciado de Antonia. Su unión le permite fundar una familia que crece cultivando el valor de la libertad. Berbeo habla de su esposa en estos términos: “Uno de los rasgos que más admiraba yo en su carácter, era la profunda simpatía que profesó siempre á la extinguida causa de los Comuneros [...] ella, más que yo, inculcó en sus hijos un amor patrio independiente de la idea de España” (27). Vale la pena recordar que, según Skinner (2005), las obras de Acosta otorgaban a la mujer un papel fundamental en el proceso de la constitución nacional desde el seno familiar, como se exploró en el capítulo anterior. Así, Acosta no busca cerrar por completo el telón sin reforzar la idea histórica que recorre la obra: el hecho de que la Independencia fue un evento inevitable y que la Revolución Comunera fue un primer intento, fundamental, aunque fallido. Como señala la autora en “Cuatro palabras al lector”, que funciona a modo de prólogo de la versión de 1887, la novela busca mostrar “la creación, el nacimiento y el desarrollo y marcha en Colombia de la idea de la Independencia hasta su consumación” (v). La autora hace uso de la novela como soporte para evidenciar los cambios históricos y su impacto en la vida cotidiana de las personas que los experimentaron.

El desenlace de la obra es ampliamente modificado en la segunda versión. Acosta insiste en que Antonia se resignó a su suerte, por lo que los pasajes del enfrentamiento con su padre son borrados, así como la imagen de Ifigenia. Sin duda, tales cambios afectan la configuración de la protagonista como una heroína desgraciada y, en su lugar, da paso a una descripción más amena de la vida matrimonial, en la que se integra Berbeo armoniosamente con Martín. Esta perspectiva resulta más coherente con la opinión de la autora sobre lo apresurado del proceso de independencia. Precisamente, al final de la novela Berbeo manifiesta que “el pueblo no existe entre nosotros, como sucede en Norte-América, y en muchísimos años no lograremos hacer comprender qué significa *Independencia* ni qué quiere decir *Libertad*” (Acosta 1887, 188). La revolución de los comuneros termina siendo interpretada como un derramamiento de sangre sin sentido. Por este motivo, Martín propone borrar “por completo el recuerdo de lo sucedido”, a lo que complementa Berbeo “tanto más [...] cuanto hay muchas familias que han

visto morir á sus parientes, ó desterrados á las cárceles de España, ó expulsados de sus comarcas, con motivos de la pasada insurrección” (175-176).

Otros novelistas, como Nieto, Herrera o Pérez hicieron uso de mecanismos similares en la representación de la guerra. Una revisión más amplia del corpus permitiría confirmar el rechazo generalizado de la guerra civil, aunque las posiciones ideológicas particulares revistieran la producción de las obras.

4.2.2. *Los novelistas frente a la confrontación fratricida*

Los intelectuales de la época tendieron a expresarse en contra del estado de convulsión permanente generado por los enfrentamientos partidistas que trastornaban al país. La producción intelectual se vio afectada no solo por el hecho de que muchos letrados pusieron los enfrentamientos partidistas en el centro de su reflexión, sino también por las condiciones mismas en que la escritura se practicaba. Proyectos de gran envergadura, como el de *El mosaico*, nacieron con la expresa intención de difundir la labor letrada al abrigo de “esa lucha enconosa de las pasiones públicas” (1). Sin embargo, fue inevitable que las guerras fratricidas condicionaran la elaboración y difusión misma de los impresos, razón por la cual los autores y editores decidieron tomar una posición crítica frente al proceso histórico.

A este respecto resulta llamativo en el caso de *La Patria*, dirigida por Adriano Páez. Como señala este en la “Introducción” al tercer tomo de 1879, la revista dejó de editarse debido a los “rumores de la tormenta que desencadenaba sobre nuestro suelo una política fratricida” (3). A pesar de ser esta una publicación científica y literaria, Páez aprovecha la oportunidad para mostrar el sinsentido en el que la política sumía al país. Desde su retiro, observaba como “corria la sangre en el Magdalena y el Cauca” y “pensando con amargura que en esos instantes los hijos de una misma madre se estaban despedazando, por la ambicion insensata de gobernar por algunos meses á tres millones de hombres” (3).

La reflexión sobre la inutilidad de la guerra civil realizada por Páez resalta las condiciones hostiles para la producción de impresos que afectaban no solo al editor, sino también a los mismos escritores. En un gesto que recuerda al rechazo realizado por Díaz, el letrado pone en duda el discurso de “reconciliación y de patriotismo” que se promovía de manera oficial: “se nos dice que podremos trabajar tranquilamente, sin exponernos á recibir por la espalda las caricias de los rémingtons y las ametralladoras. Damos, pues gracias al César, que vela por nuestra suerte, y salimos del bosque para continuar la interrumpida obra literaria”

(3). Sin embargo, la “Introducción” deja poco espacio para el optimismo, en tanto Páez esperaba que fuera corto el periodo de calma, por lo cual se resigna a hacer su labor “entre dos abismos – la anterior y la próxima revolución” (3).

La experiencia contada por Páez permite observar con claridad que la violencia fratricida imponía condiciones materiales a la producción intelectual en la época. Puesto que las guerras civiles fueron constantes a lo largo del siglo XIX, los letrados escribieron en condiciones particulares que, como el exilio, los impelió a tomar una posición frente a la situación política y social. Por este motivo, las novelas históricas de este periodo se encuentran fuertemente ancladas en el presente y presentan una postura crítica sobre la experiencia vivida.

Un análisis de las obras al respecto amerita la consideración de las situaciones específicas de producción si se quiere reconstruir las posiciones tomadas por los autores. No obstante, una revisión pormenorizada de cada una de las posiciones perfiladas en las obras de los autores sobrepasaría el espacio de estas páginas. Por esta razón, el análisis se concentra en *Los moriscos* de Nieto y en *Un asilo en la Goajira* de Herrera. La comparación de ambas obras permite notar la adecuación de los recursos estilísticos a las intenciones de ambos autores. Las obras responden a momentos históricos diferentes: la primera al exilio del autor tras su derrota en la Guerra de los Supremos (1839-1842), en la que defendía los intereses de su región, Cartagena, contra el gobierno centralista; la segunda sobre la Rebelión de 1867 en el entonces Estado de Magdalena, contra el entonces gobierno federalista. Tanto Nieto como Herrera describen los horrores de la guerra, considerando el tema del exilio y la separación familiar como efecto de las confrontaciones. En este contexto, los protagonistas de ambas obras tienen un final desgraciado que marca el destino de los protagonistas de sus novelas.

El hecho de que estas dos novelas utilicen recursos retóricos similares permite recuperar la hipótesis de Uribe y López (2003) sobre la retórica de la guerra. Las narrativas configuradas por los autores

son textos de parte o de partido, interesados en demostrar que la razón histórica estaba con determinado grupo y que las desgracias nacionales tenían nombre propio y era posible ponerles un rostro, una imagen, construir un referente desde el cual orientar las acciones en el sentido previsto. (Uribe 2004, 27)

Resulta necesario advertir que reconocer tales fines inmediatos no implica necesariamente reducir las obras a un mero panfleto propagandístico. Para autores como Nieto, las problemáticas expuestas tienen un sentido existencial; se trataba de poner en juego sus valores en la comprensión filosófica de una coyuntura que, como veremos a continuación, les parecía inaceptable.

Los moriscos es la segunda novela de Nieto y fue escrita y publicada durante su exilio en Jamaica, en 1844. A pesar de situarse fuera del continente americano, su objeto de reflexión es el panorama político de la República de la Nueva Granada al comienzo de la década de 1840. Consciente de su labor como novelista, Nieto hace explícita su intención de recrear la historia con el objetivo de representar el drama del exilio: “Expulsado también de mi patria, por una de esas demasías de poder tan comunes en las conmosiones políticas, era natural que muchas veces me identificase con los Moriscos” (2). El pasado del destierro del pueblo árabe a finales del siglo XV le sirve al autor como una metáfora de su propia situación existencial.

De manera sintética, la novela sigue las desventuras sufridas por un grupo de árabes tras su expulsión de España durante el reinado de Felipe III. La obra se encuentra focalizada principalmente en tres de ellos, los esposos Almumening y Constanza, y el hermano de esta última, Alvar. Puesto que los tres personajes protagonizan eventos igualmente relevantes, puede afirmarse que Nieto hace uso de un personaje principal colectivo que cifra el destino del pueblo árabe-español tras su destierro y, a la vez, representan valores propios del ideario moderno, tales como la fraternidad, el patriotismo y la igualdad (Zabala 2018). A pesar de esto, la novela tiene un tono pesimista que cuestiona la viabilidad de tales valores en contextos políticos de tiranía.

Nieto focaliza la atención del lector sobre este asunto. La expulsión de los árabes aparece como un acto de agresión a ciudadanos. El primer capítulo cuenta la forma en que Almumening y su esposa se separan, puesto que son embarcados en diferentes momentos y sacados fuera del país. El primero es forzado a esperar más tiempo, lo que le permite tener conversaciones con un soldado español, a quien trata de persuadir para que comprenda el dolor del destierro. Así, se queja de la decisión de expulsar a una minoría que se siente arraigada a la tierra. Frente a los insistentes lamentos del protagonista, el soldado contesta:

“No mas camarada, no mas, dejemos este lugar que causa tu tormento i el mio. Yo soi Español como tu, i como tú, amo, deliro, por mi patria. Mira por esto, cuanto me habras hecho sufrir en este instante. Retiremonos antes que se descubra tu separacion, i la atribuyan a alguna mira siniestra. No ignoras las ordenes tan severas que hai contra ustedes. Las naos empiézan a levar, un esfuerzo, que eres hombre, y marchemos.”

“Castellano, el dolor de dejar la tierra natal pertenece a todos los corazones, i tú mismo cualquiera que seas, participas de él, tan solo de verselo sufrir a otro. [...] ¿Conoces a Granada?”

“Si, por que soi Granadino.”

“Entonces, ¿para que decirte mas? Abrazemosnos. i seas tú el ultimo de mis compatriotas de quien me despida”. (11)

Como puede leerse, la obra comienza expresando el dolor del exilio, el cual no solo se presenta como universal, sino como motivo para despertar el sentimiento de fraternidad. Sin

duda, el hecho mismo de que el interlocutor del árabe sea un soldado español puede leerse como una estrategia de Nieto para señalar no solo la unión entre hermanos, sino también para demostrar la injusticia cometida por los gobernantes.

El segundo capítulo intensifica el tono del primero. En él, Nieto describe de manera explícita la muerte de muchos árabes que naufragaron tras salir del puerto español.

En este choque tan violento, se veían saltar las personas mutiladas, los masteleros, i las astillas de los cascos despedazados, que en seguida se ocultaban enteramente; por que el abismo con toda su voracidad abría sus fauces para engullirlos, i no restituirlos jamás. Los ayes, los alaridos de las desgraciadas víctimas que desaparecían unas tras otras, hacían este cuadro más deplorable. [...]

Veíanse quienes montados en los tablones sañados de los buques, i luchando con todas aquellas furias desencadenadas, recojían i colocaban sobre ellos sus esposas, sus padres, o sus hijos, que ya medios muertos flotaban entre dos aguas, dándoles un fugaz soplo de vida que no los reanimaba, sino para volverlos a sumergir por siempre. (17-18)

Vale la pena hacer notar el lenguaje violento y explícito que usa el autor, el cual responde a la retórica de la guerra de la época. Por supuesto, el hecho de que *Los moriscos* haya sido una de las primeras novelas en tratar el problema de la guerra fratricida le otorga un carácter novedoso. Este recurso hace eco del tono compasivo que buscaba configurar el autor desde el prólogo para evocar las desgracias sufridas por los exiliados.

En este sentido, la oportunidad es aprovechada por el autor para lanzar un comentario crítico de orden político. La desgracia de los árabes en el mar se convierte en un motivo de felicidad para Felipe III, puesto que veía el suceso como “un castigo enviado del cielo por su infidelidad” (20). Como ya se había analizado en el segundo capítulo de este trabajo, el final de este capítulo le permite al autor postular un paralelo entre la situación vivida por los árabes y la situación del autor. Sin declararse ateo, el cartagenero critica el modo en que la religión se pone al servicio de los intereses del poder tiránico.

La obra toma en este punto un giro para narrar los acontecimientos sufridos por Constanza durante el destierro. Luego de ser esclavizada en un harén, logra escapar con su hijo para reunirse en el lecho de muerte con su esposo, Almuning. Tras esto, toma la decisión de unirse a un grupo de árabes que habían decidido levantarse en armas contra el gobierno de Felipe III y recuperar su lugar en España. Utilizando el mismo lenguaje explícito, el narrador cuenta cómo los españoles masacraron y violentaron los cuerpos de los moros una vez derrotados. Se trata, pues, de la primera escena en la que se reflexiona sobre la violencia fratricida en el país y sus consecuencias reales: el exterminio inhumano de la población. En medio de la descripción de los excesos que cometía el ejército español, se realiza una reflexión que evalúa los conflictos políticos y de religión como la causa del problema:

Es en las conmociones intestinas, donde mas se despliega toda esa ferocidad, con que se violentan las pasiones en las guerras de partido; pero en las de religion, en que se desnuda el faccionario enteramente de los sentimientos de humanidad hácia su semejante, el vencedor no reconoce otro derecho, ni deber, que el de destruir al vencido. (90)

La violencia escala hasta llegar al final del relato, en el que se hace explícito que el conflicto implica el exterminio entre hermanos. Los árabes pierden la rebelión y son condenados a muerte en la plaza pública. Uno de ellos es Alvar, antes Algalib, quien resultará ser el hermano perdido de Constanza y también hermano del oficial encargado de su ejecución. No obstante, el reconocimiento tiene lugar demasiado tarde, cuando el oficial ya ha cumplido con su deber. En ese momento llegan Don Ginés, tío de Alvar, y Constanza con un indulto que habían logrado obtener de la corte, pero encuentran el “cuerpo destrozado de su hermano” (119). Por su parte, su tío se dirige al oficial:

Don Gines que la seguia de cerca, al llegar, queriendo apartar sus ojos de la vista del suplicio, se da de cara con el oficial de la escolta, quien despavorido con tal encuentro, se le allega para abrazarlo... “No lo hagas” prorrumpie el anciano desolado, apartándolo con la mano... “Repara Salustino...ese joven cuya muerte acabas de ejecutar, es tu propio hermano Alvar...” El oficial fuera de sí con golpe tan terrible é imprevisto, botó su espada i se arrojó tambien sobre el cadaver ... (119)

El comentario final a esta escena por parte del narrador vuelve a hacer hincapié en el contraste entre la actitud del gobierno y del pueblo. Mientras el primero permanece “con el ojo seco i huraño” (119), el segundo se conmueve, de forma que parece comprender la gravedad implicada en guerras civiles. El tono pesimista que suscita el fratricidio y la actitud del gobierno oficial concentra la carga crítica de la obra sobre este tipo de violencia. El final apunta el destino trágico de los árabes, puesto que se cierra toda posibilidad de reconciliación. Los valores representados por Alvar, la fraternidad y el patriotismo, se hacen imposibles bajo las condiciones ofrecidas por una tiranía.

Teniendo en cuenta el carácter metafórico del texto, Nieto traspasaría estas consecuencias a su época, equiparando el gobierno español de la época con el del presente de la entonces República de la Nueva Granada (Zabala 2017; 2018). De esta forma, el problema no se presenta solamente como una reflexión generalizada – la violencia fratricida como resultado de los problemas intestinos del gobierno–, sino también como una crítica al gobierno de turno. Bajo este, habría tenido lugar la Guerra de los Supremos (1839-1841) y la consecuente expulsión de Nieto del territorio nacional. Con la obra, se denunciaría un gobierno que se mantuvo en el poder gracias al enfrentamiento civil.

Los moriscos puede leerse como una toma de posición contra este gobierno. No se debe olvidar que el autor fue expulsado por Mosquera, quien tomó la presidencia en 1845 (año de publicación de la novela), sucediendo a su yerno. Además, los hermanos de estos dos presidentes, Manuel José Mosquera y Antonio Herrán, fueron arzobispos de Bogotá durante toda la década. De esta forma, esta familia lograría detentar el poder político y religioso durante casi una década, hasta la llegada de José Hilario López tras la revolución de 1849. Situación que el cartagenero rechazó vehementemente en su novela.

Un asilo en la Goajira se publicó en dos entregas entre el año 1879 y 1880 en el tercer y cuarto tomo de *La patria*. La obra se encuentra ambientada en los acontecimientos de 1867 en el territorio de la Riohacha. A nivel general, los entonces Estados Unidos de Colombia enfrentaban una nueva guerra civil suscitada principalmente por lo que se ha considerado una toma del poder por parte de Tomás Cipriano de Mosquera. A nivel particular, el estado de Magdalena, del que hacía parte la Guajira en la época, afrontaba circunstancias que, Camargo (2012) califica de “belicista[s]”. En breve, hubo una fuerte presencia militar proveniente de Bogotá y Cartagena sin justificación (56). Todo lo anterior, unido a la Ley 20 del 16 de abril de 1867, la cual sancionaba cualquier intento por subvertir el orden público establecido, fueron alicientes para el enfrentamiento entre Riohacha y el gobierno de Magdalena, evento con que se abre la novela.

Al igual que Nieto, Herrera no tiene reparos en introducir el problema de la guerra civil desde el comienzo. De hecho, las dos primeras oraciones exponen un panorama desolador:

Sombría y triste amaneció la mañana del catorce de agosto del año de 1867, para los moradores de la floreciente ciudad de Riohacha,
Era la mañana del quinto día en que la sangre de hermanos corria á torrentes por las calles y plazas de aquella desventurada ciudad. (22)

Como sucede en *Los moriscos*, se elabora un fuerte acento en la representación explícita de las víctimas de la guerra. En el caso de Herrera, amerita notarse el interés por describir un cuadro oscuro en el cual se resalta el dolor y sufrimiento:

El negro y espeso humo del combate y del incendio, que hacia irrespirable la atmósfera; el desórden, la confusión, el llanto de las mujeres y de los niños; los gritos de horror, los ayes y los lamentos de los heridos y de los valetudinarios, que temian perecer abrasados por las llamas; la desesperación de los propietarios, que veian su casa, único bien que poseían, sola herencia de sus hijos, presa del destructor incendio, unido todo al estampido del cañon, al aterrador estruendo de incesantes descargas de fusilerpia y al toque de “a la carga” de cornetas y tambores; hacían de aquel espectáculo infernal [...]. (23)

A diferencia de Nieto, Herrera no se centra en describir las pérdidas humanas que va dejando el conflicto, sino en representar se la guerra como una ruptura del progreso de la región.

En el primer capítulo, el esposo de la protagonista pierde su próspero negocio, sus propiedades y, en última instancia, su vida. Por esta razón, su familia debe exiliarse y aceptar “la hospitalidad que los salvajes le ofrecían porque entre ellos encontraría la tranquilidad y los recursos para vivir, que le sería muy difícil hallar entre los civilizados que siendo hermanos se llaman enemigos, y se portan como tales” (27). Como es posible ver, la novela muestra que la violencia no solo genera muerte y derramamiento de sangre, sino retraso económico y cultural, en tanto acerca a los pueblos involucrados a la barbarie.

En este punto, puede rastrearse una diferencia fundamental con la imagen de la violencia que se desprende de la novela Nieto. Como ya vimos, el cartagenero la presentó como fruto de los intereses políticos de particulares. Aunque Herrera no se desprende totalmente de esta idea, la considera un mal endémico de la sociedad colombiana. Precisamente, en medio de una reflexión sobre la utilidad de la inclusión del pueblo guajiro como fuente de riqueza para la nación, el narrador señala:

Si nuestros gobiernos pensarán seriamente en la civilización del extenso y territorio goajiro, Colombia ganaría mucho en todo sentido [...] pero desgraciadamente, á nosotros los colombianos, nos falta tiempo para pensar en las fratricidas guerras civiles, que solo sirven para desacreditarnos con las naciones extranjeras, para empobrecer y barbarizar cada vez mas á nuestro propio país, y para engendrar odios y rencores inextinguibles. (62)

En la perspectiva de la novela de Herrera, el problema de las guerras civiles no solo es político, sino que afecta económica, social y culturalmente al país. Con la violencia fratricida no solo se empobrece la nación, sino que tiene lugar un proceso de barbarización, que en la novela se representa con el refugio de la familia del protagonista en la comunidad indígena.

La figura del indígena se presenta como contraria a la civilización por albergar sentimientos de venganza. El problema radica en que este sentimiento aparece en la obra como un mal que se produce en el seno de la sociedad en la que se desarrolla el individuo: “Ellas temblaron al descubrir la pasión de venganza arraigada en aquel tierno corazón y procuraron arrancarla; pero se convencieron que mientras José estuviera bajo la influencia de Alí y de los suyos, nada se podría conseguir” (9).

La necesidad de mostrar el sentimiento de venganza como parte de la barbarie justifica el desenlace de la obra. En los últimos dos capítulos tiene lugar una segunda guerra civil en la comunidad guajira. Aunque la causa principal sea la pasión que siente uno de ellos por María, se deja claro que la naturaleza vengativa de los nativos precipita el conflicto. Cuando la guerra termina, la hija de la familia le pide a Alí que perdone a su enemigo y, aunque lo hace, la cultura

“salvaje” le impide “conocer el precepto sublime que mandaba a María, perdonar las injurias, devolver bien por mal, y amar á los enemigos...” (69).

A raíz de este perdón, inexplicable para los salvajes, la familia Silva debe exiliarse una vez más, esta vez en otro país, Venezuela. En este lugar, José, el hijo de la familia, comienza a recibir una educación civilizada y María logra casarse con un buen esposo. A pesar de esto, el final no es completamente positivo, sino que se configura un destino desgraciado. Los valores representados por la familia cristiana no tienen lugar entre el sentimiento de odio que se infunde por la violencia fratricida. La novela se cierra con la expresión explícita de que estos valores puedan arraigarse en una nación como la colombiana:

La señora Silva estaba tranquila al lado de sus hijos; pero el recuerdo del esposo perdido, la ausencia de la tierra natal, que quizá no volvería á ver jamas, y sus pesares de once años, habían impreso en su semblante un sello de tristeza, y eran el tormento constante de aquella infeliz expatriada, que tal vez moriría en extranjera tierra, sin que nadie mas que sus hijos supieran quién fue, quién fue... (71)

El exilio aparece como una consecuencia extrema, puesto que, al igual que en Nieto, el valor de la patria es universal y supremo. Así, desde la perspectiva de Herrera, las condiciones presentes en la Colombia de la época impedían la formación y prosperidad de una verdadera nación.

Desde esta perspectiva, la crítica desplegada por la autora en la novela constituye una actitud pesimista sobre la situación del país. Sin duda, la cercanía a los hechos que constituyen la base histórica, la Revolución de 1867, permite pensar que Herrera reacciona en contra del gobierno liberal instaurado desde 1863. Vale la pena notar que en 1876 y 1879 tienen lugar otras dos revoluciones en el estado del Magdalena con las cuales se terminó de fragmentar el poder liberal y se preparó el terreno para la llegada de la Regeneración en el territorio (Camargo 2012). Sin embargo, más allá del contexto regional, la novela tiene como correlato el hecho de que fue publicada el mismo año en que *La Patria* vuelve a ser editada tras su suspensión. Sin duda, la elección editorial refuerza la intención crítica vehiculada en la novela de Herrera.

Ante tal panorama, resulta coherente afirmar que *Un asilo en la Goajira* es una toma de posición en contra del gobierno liberal, el cual aparece como el responsable de las guerras civiles que azotaban el territorio de Magdalena y del resto de Colombia. Aunque resultaría exagerado afirmar que con la obra Herrera colaboró en el proceso de constitución de la Regeneración, que terminaría por montar a Rafael Núñez, su cuñado, en la presidencia, la obra sí permite comprender un malestar presente en los Estados Unidos de Colombia. En este

sentido, puede decirse que Herrera acierta al darle una forma estética a este malestar y, en términos más trascendentes, acierta al perfilar la idea de violencia fratricida como un problema endémico de Colombia.

Del mismo modo que Nieto y Herrera, otros novelistas situarán su reflexión en coordenadas históricas precisas. Por ejemplo, *El rejo de enlazar* de Eugenio Díaz responde a los enfrentamientos suscitados en la década de 1850, a raíz de las reformas puestas en marcha por el gobierno liberal. Por supuesto, como se deduce del análisis, el autor toma distancia de los dos bandos en disputa, en tanto en su obra se critica la forma utilitarista en que los contendientes políticos persuaden a la población para enfrentarse entre ellos. Por el contrario, el autor se cuestiona si tales confrontaciones lograrían, eventualmente, establecer un régimen democrático. Padilla (2021) señala que, en su otra novela, *Manuela*, Díaz se inclina por un “socialismo utópico”, corriente inspirada en las ideas de autores como Lammenais y que promueve la organización de las pequeñas comunidades y una desconfianza frente al estado (124-125). Por este motivo, la atención de su novela histórica se enfoca en la manera en que los individuos de las comunidades campesinas son víctimas de las guerras civiles, cuyo objetivo no es otro que el de mantener la clase privilegiada en el poder.

Las páginas anteriores han servido para mostrar la manera en que los distintos narradores históricos dieron forma a una crítica sobre el proceso republicano. Por medio de las obras, los autores lograron evidenciar las formas en que la violencia fratricida conducía al posible fracaso de los proyectos de estado nación republicano. Esta reflexión no ha pretendido ser exhaustiva, pero sí ha buscado señalar el papel crítico que jugó la narrativa histórica en las disputas sobre la construcción de la identidad nacional. Por este motivo, la cuestión permanece abierta al estudio de las particularidades de las obras de cada autor, lo que completaría sin duda la intención historiográfica del análisis propuesto aquí.

5. Conclusiones

La investigación presentada en estas páginas es fruto de un trabajo comenzado durante mis estudios de maestría en Colombia. La revisión de las novelas históricas de Juan José Nieto hizo surgir muchos interrogantes concernientes a la labor realizada hasta el momento por la historiografía literaria sobre la materia. En primer lugar, el desbalance entre la moderada atención dada a *Yngermina* y la prácticamente nula recibida por *Los moriscos* hizo evidente la necesidad de trabajar sobre estas obras. Inevitablemente, me pregunté por el lugar de la producción del cartagenero en el desarrollo de la ficción histórica del siglo XIX, en particular, y de la literatura colombiana decimonónica colombiana, en general. Sin embargo, la respuesta a esta pregunta necesitaba de estudios que pudieran poner en perspectiva la producción del cartagenero con la de otros escritores del momento. Paradójicamente, el tema no constituye un vacío total en la historiografía colombiana. “Despite the popularity of the genre” (Cabrera 2004, 5), es notable el poco interés que ha suscitado en comparación con corrientes literarias como las costumbristas u obras del tipo de *María*. En efecto, la mayoría de la bibliografía disponible sobre la narrativa histórica trabaja, sobre todo, a partir de obras particulares, lo que da la sensación de observar un panorama de islas conectadas bajo una idea rectora: la construcción de una identidad nacional. Por supuesto, esta idea ha sido desarrollada con mayor profundidad y rigor en la historiografía literaria colombiana general que examina el siglo XIX o en producciones diversas, como la novela por entregas (Acosta 2006) o los artículos de costumbres (Martínez 2021).

La idea de que los discursos históricos cumplieron funciones vitales en la construcción de los nacionalismos durante el siglo XIX resulta indiscutible. No obstante, puede debatirse la manera en que tal presupuesto responde a la narrativa histórica de la época en su conjunto. La lectura de una novela como *Los moriscos* o de *Un asilo en la Goajira* de Herrera permite cuestionar si Nieto pensó que la historia de sobre la expulsión de los árabes constituía un relato fundacional para los neogranadinos de la época. ¿El relato de una familia exiliada a causa de una guerra civil a finales de la década de 1860 dentro de una comunidad indígena, descrita como salvaje, constituía también un relato sobre los orígenes de la nación? Aunque *Yngermina* o *El último rei de los muisca* de Silvestre puedan leerse como una búsqueda de los orígenes, las obras no se concentran en esta función social. En este sentido, la lectura comparada reveló que cada una de ellas respondía a necesidades expresivas diferentes, debido a la situación de enunciación, de los intereses ideológicos de cada autor y de sus formas particulares de evaluar

ética y estéticamente la realidad. Aunque tal idea resultaba evidente, la preponderancia de la tesis sobre la búsqueda de una identidad nacional construida por medio de la escritura llevó a homogeneizar al grupo de letrados. Sin embargo, como se ha demostrado en la historiografía gracias a trabajos como los de Rojas (2001), Padilla (2008) o los de Cruz (2010), las élites criollas estuvieron profundamente divididas a nivel ideológico, lo cual se expresó no solo en los enfrentamientos constantes, sino también en la pluralización de los proyectos de nación.

El vacío de lecturas en conjunto y la uniformización de la narrativa histórica se erigió como un obstáculo para comprender el lugar de las obras en la evolución de la serie literaria y de su papel en los procesos sociales. Junto a estos problemas, se hizo evidente también el del reducido número de obras que la historiografía literaria colombiana ha tenido en cuenta para sus análisis con respecto a la narrativa histórica. La pesquisa preliminar hemerográfica realizada en la Biblioteca Nacional de Colombia y en la Biblioteca Luis Ángel Arango permitió identificar un número de obras que, como *Anacaona* de Temístocles Avella, *Leyendas históricas de Juana, la bruja* de José Caicedo Rojas o *Sombras i misterios* de Bernardino Torres han sido poco o nada estudiadas. De manera que el conocimiento sobre estas ha sido transmitido únicamente por medio de las listas preparadas por algunos críticos como Isidoro Laverde Amaya en su *Bibliografía colombiana* (1895) o en críticas catálogo o sintéticas como *La novela histórica en Colombia* de McGrady (1965).

Las tres problemáticas mencionadas pusieron de relieve la necesidad de realizar una lectura de conjunto que pusiera en diálogo la producción de narrativa histórica consigo misma y con los debates sociales, políticos y culturales en los que nace y a los que busca responder. Se trató no tanto de reconstruir dichos debates por medio de las obras, como de entender que estas constituyeron evaluaciones estéticas y, por tanto, propuestas simbólicas para comprender el presente desde una perspectiva histórica. Por supuesto, resulta necesario notar que las obras de narrativa histórica estudiadas poseen fuertes rasgos ideológicos evidentes a los ojos del lector. En muchas de ellas, los autores buscaron defender sus propias idiosincrasias o, bien, promover ideales sociales, políticos y/o culturales por medio de la escritura. Sin embargo, el debilitamiento de su función estética no implica reducirlo a su función documental. Por el contrario, se trató de reconocer esta particularidad como una característica de la producción del momento. La narrativa histórica jugó un papel fundamental en la delineación de los distintos proyectos de nación. Las obras constituyen tomas de posición que permitieron a los intelectuales legitimar su interpretación del pasado y, así, participar de los debates suscitados a propósito de la organización del estado.

La demostración de estas dos ideas se propuso en dos vías. Una primera enfocada en la manera como la narrativa histórica adquirió nuevas funciones durante los procesos de evolución del discurso de la Historia y del literario, las cuales le permitirían convertirse en un discurso adecuado para expresar las preocupaciones de los letrados durante el siglo XIX. Aunque la frontera entre ambos era difusa en la época, como bien ha señalado Cortés (2021, 18), es precisamente esta característica la que enriqueció los debates en torno a los límites y a las funciones de las ficciones y otros géneros narrativos con una intencionalidad histórica. La puesta en relación de los documentos encontrados en periódicos de la época con paratextos como prólogos y prefacios de las obras estudiadas puso de relieve la preocupación por entender qué eran y para qué servían este tipo de producciones textuales. La idea de una historia como *Magistra vitae* terminó combinándose con el preceptismo moral de la literatura, basado en perspectivas clásicas como las de instruir y divertir. Al mismo tiempo, los intelectuales recogían las nuevas tendencias sobre las posibilidades de la Historia de construir un conocimiento científico sobre el pasado y las tendencias costumbristas de la norma estética dominante del momento, la cual parecía proscribir cierto tipo de novelas inclinadas a las peripecias. El resultado de tales mezclas resulta palpable en la consolidación de obras volcadas sobre el dato verificable, pero, a la vez, construidas con la intención política. Los autores se vieron en la situación paradójica de consolidar narrativas históricas que respondieran a estas condiciones particulares, lo que explica su creciente tendencia a identificar sus obras menos como literatura y más como Historia; esto es, una estrategia para legitimar sus propuestas dentro del panorama letrado del momento.

La revisión de este problema permitió observar las funciones sociales que los autores le atribuyeron a la narrativa histórica. Junto a la idea de establecer una función identitaria, enfocada en la construcción de un pasado común, los intelectuales también discutieron sus posibilidades como medio de instrucción moral y de conocimiento. Al mismo tiempo, el compromiso de los intelectuales con su presente llevó a que la recreación del pasado tuviera una dimensión crítica. Por medio de la narrativa histórica, se perfilaron posturas que llevaron a un posicionamiento frente a problemáticas sobre el presente o frente a las contradicciones históricas del legado colonial y que, en muchos casos, motivaron la escritura. La combinación en diversos grados de tales funciones respondió a los intereses de cada autor y caracterizó sus propuestas estéticas. Como resulta evidente en obras como *Los moriscos* de Nieto o *El rejo de enlazar* de Díaz, la presencia de una postura crítica, incluso ideológica, frente a los procesos históricos se hace más evidente cuando el interés principal no es el fundacional, identitario.

La puesta en relación de estas discusiones entre los autores y sus producciones textuales da pie para considerar la narrativa histórica en el marco del desarrollo de la tradición literaria local. La intención de esta afirmación no busca obviar la lectura de obras extranjeras como las de Scott, que además fueron comentadas e hicieron parte de las colecciones bibliográficas de varios intelectuales de la época, sino resaltar las particularidades de las reflexiones realizadas en la época y cómo estas llevaron a la producción de una narrativa histórica con características específicas. Los documentos analizados permiten intuir que los diferentes intelectuales conocían la producción de sus pares y, además, la comentaban activamente en espacios como el de la prensa. Aunque parezca una obviedad, el establecimiento de estos diálogos resulta provechoso para la historiografía literaria colombiana, no solo porque le permite evaluar textos como las novelas históricas bajo la sombra de los grandes nombres, sino también porque avanza en la comprensión de las interacciones de los diferentes estamentos del circuito de producción textual.

A este respecto, estas páginas presentan una breve reconstrucción a partir de los archivos encontrados en los acervos hemerográficos. Sin duda, el desarrollo de nuevas investigaciones en ellos podrá revelar nuevos documentos que permitan establecer con mayor claridad las redes de sociabilidad tejidas entre, por ejemplo, Jesús Silvestre Rozo y Lorenzo María Lleras, que da lugar a que aquel lo invoque como protector en *El último rei de los muiscas*; la circulación de materiales entre Temístocles Avella, la argentina Josefina Pelliza y el peruano Ricardo Rossel que dio paso a la publicación de una novela de cada uno por la Ondina del Plata en 1877 en Buenos Aires; o bien la discusión tácita entre las novelas de Soledad Acosta sobre la historia de Cartagena y el antecedente de Juan José Nieto⁹⁹. Tales cuestiones ameritan estudios que aspiren a reconstruir con minuciosidad sus pormenores y particularidades, que quedan por fuera de esta investigación.

El diálogo propuesto entre las obras y los autores tenía por objeto establecer algunos lineamientos que permitieran situar con claridad sus propuestas estéticas y sus tomas de posición en los debates en el siglo XIX. La comparación de los problemas observados en las obras con la historiografía colombiana permitió identificar tres polémicas en las que los intelectuales participaron con narrativa histórica: la cuestión religiosa, el lugar del pasado

⁹⁹ Resulta difícil pensar que Acosta no conociera las obras de Nieto. Sin embargo, solo cita explícitamente en *Los piratas en Cartagena* (1886), la *Geografía, histórica, estadística y local de la provincia de Cartagena República de la Nueva Granada, descrita por cantones* (1839) del cartagenero. Por tal motivo, resulta interesante indagar los cambios producidos entre las versiones de Acosta sobre la historia de Cartagena y de su conquista, con la hecha por Nieto más de cuarenta años atrás.

hispanico e indigena en la identidad nacional y la reflexi3n sobre el presente republicano. La separaci3n de las tres pol3micas tuvo una intenci3n analitica, puesto que estas se encuentran interconectadas, motivo por el cual los capitulo s comprenden vasos comunicantes que enriquecen la discusi3n presentada. El an3lisis implic3 la consideraci3n de que tales debates no fueron suscitados simplemente por ambiciones pol3ticas, sino que se trataron de conflictos que afectaron profundamente la conciencia de los colombianos de la 3poca. Algunos de ellos sintieron que los cambios propuestos amenazaban sus valores y creencias, como en el caso de quienes defendieron el hispanismo o quienes percibieron la violencia fratricida como un signo del fracaso del proyecto republicano.

Si bien la historiograf3a ha identificado la preponderancia de dos posiciones ideol3gicas dominantes traducidas en dos proyectos hegem3nicos de naci3n, el radical de tendencia liberal y el regeneracionista de tendencia conservadora, tales ideas se tomaron en estas p3ginas en su valor operacional. La revisi3n muestra que las obras no son homog3neas con respecto a las orillas ideol3gicas en las que se divid3a el 3mbito pol3tico. Las obras permiten observar las contradicciones hist3ricas que afectaban la conciencia de los escritores, de manera que en ellas son visibles los debates que se produc3an en el 3mbito de lo p3blico. Por este motivo, se ha afirmado que tales obras poseen un car3cter pol3mico, no solo porque reconstruyen en ellas las tensiones en las que se inscriben, sino tambi3n porque constituyen tomas de posici3n en un 3mbito letrado altamente dividido.

Esto pude apreciarse con especial nitidez en el tema de la cuesti3n religiosa. De manera generalizada, los autores afirmaron sus creencias cristianas afianzadas en el *habitus* de los colombianos de la 3poca, de manera que estas formaron la base axiol3gica de la narrativa hist3rica. Sin embargo, las obras reproducen el estado de los debates sobre el lugar de la instituci3n eclesi3stica en la organizaci3n del estado. Elementos narrativos como la construcci3n axiol3gica de los personajes permite identificar la posici3n asumida por los autores en sus obras. Estas dos consideraciones constituyen una tensi3n en las obras, incluso los autores cuya posici3n anticlerical es evidente se ven impelidos a reconocer la importancia de los principios y valores religiosos en la organizaci3n social. Los autores se vieron en la necesidad de realizar una evaluaci3n de la labor hist3rica de la Iglesia y de su funci3n en el desarrollo civilizatorio que respondi3 a las inclinaciones ideol3gicas de cada uno.

Con especial 3nfasis, las obras dedicadas a la revisi3n del legado hispanico reprodujeron las contradicciones hist3ricas inherentes al proceso de Conquista y de Colonizaci3n. Prohispanistas o antihispanistas, los intelectuales se confrontaron a paradojas constitutivas al

proceso histórico hecho por los españoles. ¿Cómo apoyar el genocidio causado en nombre del catolicismo y motivado por la rapacidad y la avaricia? ¿Cómo negar el hecho de ser herederos de la directos de los conquistadores? Incluso los más antihispanistas, no trataron de negar la presencia de lo español, sino de cuestionar la pertinencia de sus elementos culturales e institucionales en el presente.

La producción de narrativa histórica sobre este tema corresponde claramente con el desarrollo de las discusiones en el plano social, en tanto la publicación de obras que cuestionaron el pasado español tuvo lugar durante el periodo del liberalismo radical; mientras que aquella que lo defendía corresponde con la crisis de este periodo y el ascenso de la Regeneración. Por todo esto, la narrativa histórica presenta claras tensiones en la manera en que se representa el legado español. A pesar, por ejemplo, de las inclinaciones antihispánicas de un autor como Felipe Pérez, sus novelas no dejan de valorar ciertos aspectos positivos de figuras como Pizarro; de igual manera, el hispanismo defendido en novelas como las de Acosta debe enfrentarse al innegable peso de los excesos cometidos por los conquistadores y las autoridades coloniales.

Sobre este punto resulta clave la comprensión de los modos de representación de las comunidades indígenas. Retomando las ideas de Cornejo Polar (1978), la narrativa histórica propuso una representación *heterogénea* que corresponde al indigenismo decimonónico. Las culturas indígenas y su participación en el desarrollo social y cultural responden a los cánones de la civilización occidental, acomodando su pasado a la perspectiva de los intelectuales decimonónicos. Los indígenas fueron bien mostrados como una civilización degenerada por la acción conquistadora o bien como salvajes que necesitaron de la intervención europea para alcanzar algún grado de avance. En cualquier caso, las dos imágenes fueron útiles a la hora de desacreditar o de defender la acción española.

Sin embargo, resulta reduccionista considerar la representación de las comunidades indígenas solo en relación con la interpretación del legado español, en tanto esto sería obviar su presencia en el presente de los escritores. Como se demostró, por medio de la narrativa histórica, los intelectuales también pensaron el lugar de estas comunidades en la organización de la nación. Por un lado, pensarlas como civilizaciones degradadas parecía facilitar su asimilación por medio de estrategias como el mestizaje; por el otro, verlas como salvajes que deben ser guiados hacia la civilización por medio de la religión legitimó el mantenimiento de sistemas de dominación, como los resguardos. En este punto en particular, los proyectos de

nación propuestos por los intelectuales presentan su carácter “violento” contra los grupos étnicos y minoritarios, como bien ha señalado Rojas (2001).

El carácter polémico de la narrativa histórica decimonónica se descubre con mayor claridad en aquella que pensó el presente republicano. A pesar de tratarse de un pasado reciente, las transformaciones conflictivas vividas desde la Independencia llevaron a los autores a cuestionarse por el rumbo que tomaba el país. En general, el resultado de la evaluación fue negativo. Las omisiones de la *Historia Patria*, el desamparo que algunos próceres sentían de parte del estado y, sin duda, la presencia de una constante violencia fratricida se traduce en un ambiente pesimista que es representado en las obras. Los letrados producen obras en las cuales resulta imposible la construcción de una República, conforme a sus inclinaciones axiológicas e ideológicas. Incluso, se observó que una autora como Acosta observó en varias ocasiones lo apresurado de la Independencia, puesto que, según ella, la población no estaba preparada para asumir su propio gobierno.

Resulta necesario advertir que la constancia de esta idea en la narrativa histórica de la época implica algo más que un acuerdo entre los intelectuales. Por el contrario, el pesimismo de cada uno de ellos nace de las condiciones particulares en que producen sus obras. Las élites letradas fueron incapaces de llegar a acuerdos para la construcción de una nación, de modo que las obras representan ese ambiente de incertidumbre. Temas como el exilio, la persecución y el asesinato entre hermanos se presentan como una denuncia y una inconformidad frente al proyecto republicano. En este sentido, me alejo de las interpretaciones que ven en la escritura de la guerra una estrategia manipuladora para fines ideológicos; por el contrario, la narrativa histórica sobre el presente reciente constituye no solo un síntoma, sino también una toma de posición crítica capaz de evidenciar las brechas de las élites letradas.

El recorrido presentado hasta este momento confirma que la narrativa histórica de la época desempeñó funciones relacionadas a la construcción de la nación, pero no solo relacionadas con la elaboración de una identidad colectiva. Los intelectuales utilizaron los géneros históricos para vehicular sus posiciones en las principales discusiones llevadas a cabo en el ámbito letrado, de forma que constituyeron una mirada crítica sobre el presente. En este sentido, poseen un carácter polémico: la revisión del pasado no fue homogénea, ni buscó el establecimiento de consensos. Por el contrario, la intención era la de posicionar imágenes diversas del pasado de acuerdo con posturas ideológicas diferentes sobre lo que debía ser la nación. Como bien ha dicho Cortés (2010), se trató de “hacer énfasis en el conflicto” generado por las diversas perspectivas de pensar lo nacional (72).

Lo anterior pone de relieve la necesidad de revisar con más detalle la posición de cada uno de los autores de narrativa histórica de la época. Puesto que la intención de estas páginas fue la de analizar lineamientos generales, las particularidades presentes en cada una de las obras y de los autores amerita ser precisada, para comprender a cabalidad su propuesta estética e histórica. Investigaciones de este tipo permitirán discernir la relación de la narrativa histórica con respecto a los proyectos hegemónicos tradicionalmente identificados. Vale la pena preguntarse por aquellas propuestas subalternas sobre la nación. Novelas como *El rejo de enlazar* de Díaz presenta una posición crítica frente a los cambios producidos por el liberalismo de mediados de siglo y, a la vez, no parece poder leerse como un antecedente del pensamiento regeneracionista.

En este orden de ideas, los lineamientos descritos en estas páginas abren la puerta a la posibilidad de investigar otras propuestas de nación divergentes a las hegemónicas. ¿Qué otras formas de pensar el pasado aparecieron en la época? El material escogido en esta investigación aún responde a las representaciones discursivas realizadas por letrados que, como ya ha sido anotado en trabajos como los de Rojas (2001), excluyen comunidades étnicas en la construcción de la nación. En este sentido, persiste la pregunta sobre la representación del pasado proveniente de estas comunidades. ¿Cómo concebían el pasado y su propio papel tales comunidades con respecto a los proyectos de las élites letradas? La respuesta a tal pregunta plantea serios desafíos a nivel teórico y metodológico, puesto que implica considerar cómo estos grupos describieron su experiencia temporal y, a su vez, rastrear producciones discursivas que permitan dar cuenta de esto. Todo esto tratando evaluar su lugar en el desarrollo de los fenómenos sociales y culturales de la sociedad latinoamericana.

Ahora bien, considero importante insistir en la necesidad de continuar con el análisis de los casos particulares en el marco de lo reflexionado en estas páginas. Precisamente, la investigación realizada para mi trabajo de maestría sobre Juan José Nieto partía de la necesidad de estudiar la evolución de un autor a lo largo de su vida como intelectual. Las conclusiones de este trabajo fueron útiles para considerar las posiciones particulares de este autor y su participación en las discusiones sobre las funciones de la narrativa histórica en el siglo XIX. Las páginas precedentes muestran algunos esbozos que podrían complementar los estudios de biografías intelectuales de autores como Soledad Acosta de Samper y Felipe Pérez.

La obra de Soledad Acosta de Samper ha llamado la atención considerablemente en las décadas anteriores y mucho del trabajo realizado ha sido compilado en iniciativas de las profesoras Carolina Alzate y Monserrat Ordóñez en volúmenes como *Soledad Acosta de*

Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX (2005), así como en la Biblioteca Digital Soledad Acosta de Samper. De igual forma, los trabajos recientes de Alzate (2015; “Exilio y afectos”; “Un archivo femenino”) profundizan en el desarrollo del pensamiento de la autora y su injerencia en los debates en el ámbito intelectual de la época. Estos avances permitirían actualizar las consideraciones hechas por Skinner acerca de la narrativa histórica de la autora (2005; 2006) y contrastar así la evolución en su narrativa histórica a lo largo de los años. Lee Skinner (2005) ha mostrado que, para 1878 con la publicación de *La mujer*, Acosta se volcó sobre todo hacia la producción de discursos históricos en diferentes formatos. Además, evidencia que las preocupaciones de sus novelas son diferentes de acuerdo con el contexto en el que se producen. Mientras las primeras parecían responder a un desencanto del proyecto republicano de los liberales, las últimas parecen preocupadas por los acontecimientos de la guerra de los Mil días (1899-1902). Estas conclusiones concuerdan con lo expresado por Rodríguez (2021) sobre *Los piratas en Cartagena*, sobre la afinidad ideológica con el proyecto regeneracionista. La elaboración del discurso histórico en Acosta es parte de una segunda etapa de escritura, que difiere de la producción literaria de corte sentimental y costumbrista del tomo de *Novelas y cuadros de la vida Sur-americana* publicado por la autora en 1869. Tales transformaciones pueden percibirse, además, en los cambios implicados en las versiones a propósito del tema de José Antonio Galán y de Alonso de Ojeda. Desde la perspectiva abordada en este trabajo, la trayectoria recorrida por la escritora es variable y, por tanto, su pensamiento e ideas también lo son.

Este tipo de estudios ameritan ser realizados a propósito de los otros intelectuales considerados en estas páginas. Si bien no fueron tan caudalosos como Acosta en lo relacionado a la narrativa histórica, escritores como Felipe Pérez, José Caicedo Rojas, Manuel María Madieto, Priscila Herrera de Núñez, entre otros, participaron con su escritura a lo largo de su vida. Sin embargo, aún no es posible entender cómo evolucionó su pensamiento a lo largo de los años en relación con el entramado social. A pesar de los avances de la historiografía literaria y colombiana en general, muchos de estos nombres han sido poco o casi nada estudiados, por lo cual la comprensión de los fenómenos culturales y sociales avanzaría mucho con este tipo de trabajos.

Al lado de este tipo de estudios, la revisión de las memorias amerita también una atención especial. Como se ha insistido, la intención histórica de estos textos sobre el pasado reciente, combinada con el discurso directo sobre el yo, los convierten en lugares privilegiados para analizar los modos de pensamiento y las posiciones personales de los intelectuales de la época.

Historia de una alma (1881) ha sido el texto que más ha llamado la atención de la historiografía, pero junto a ella están, las de José Hilario López, las de Florentino González, las de José María Espinosa y las de Bernardino Torres Torrente. La existencia de este corpus amerita un trabajo de análisis detallado que permita comprender los mecanismos narrativos y estéticos, así como las funciones sociales desempeñadas por tales obras. ¿Acaso en ellas se discutieron el establecimiento de los símbolos patrios? ¿En ellos solo recae un interés como un documento historiográfico? ¿Qué impacto tuvieron este tipo de obras en los procesos sociales y culturales? Desde mi punto de vista, resulta posible observar en ellas modos en que se construyó la memoria colectiva sobre el presente republicano.

La investigación que termina en este punto se encuentra lejos de ser definitiva. Por el contrario, aspira a ser un punto de partida para futuros esfuerzos que permitan rebatirla o construir sobre ella. El vasto acervo hemerográfico colombiano aún posee muchos lugares sin explorar que sin duda podrían agregarse a las consideraciones hechas en estas páginas. En este sentido, la historiografía colombiana se encuentra aún en deuda con el conocimiento sobre nuestro pasado, sin el cual resulta imposible comprender a cabalidad no solo los problemas estructurales e institucionales de un país como Colombia, sino también las problemáticas maneras en que se ha tratado de hacer de los individuos una colectividad coherente y funcional.

6. Bibliografía

Primaria

- [Anónimo]. “Novelas”. En *La Estrella Nacional*, n. 1, 11 de enero de 1836, Bogotá, p. 1.
- [Anónimo]. “Las novelas”. En *El Museo*, n. 1, 1 de abril de 1849, Bogotá, pp. 6-9.
- [Anónimo]. “Los abejones. Cuento histórico”. En *El bogotano*, n. 69, 4 de enero de 1865, Bogotá, pp. 2-3.
- [Anónimo]. “Episodios”. En *Los españoles en América. Episodios histórico-novelescos. Un hidalgo conquistador*. Bogotá: Librería americana, 2007: 3-10.
- Acosta de Samper, Soledad. *José Antonio Galán. Episodios de la guerra de los comuneros*. Bogotá: Biblioteca Nacional de Colombia, 2014. Web. 27 de julio de 2020.
- Acosta de Samper, Soledad. *Historia del primer asno de la conquista (Fragmento de una obra inédita “Los conquistadores”, Relaciones históricas y novelescas del siglo XVI)*. En *El pasatiempo*, 1878, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *Francisco Martín. Episodio de la época de la conquista. (Fragmento de una obra inédita “Los conquistadores”, Relaciones históricas y novelescas del siglo XVI)*. En *El pasatiempo*, 1878, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *Las dos reinas de Chipre (siglo XV). Cuadros de la historia Chipriota. La historia de Chipre a grandes rasgos*. En *La mujer* Nov. 1878 – Dic. 1879, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *Cuadro y relaciones de la historia de América. Dedicados al bello sexo*. En *La mujer*, Sep. 1878- Ene. 1879, Bogotá.
- Acosta de Samper. *La juventud de Andrés. Novela histórica y de costumbres nacionales (fin de siglo XVIII)*. En *La mujer*, Dic. 1879 – ago. 1880, Bogotá
- Acosta de Samper, Soledad. *La familia del tío Andrés. Época de la independencia. Segunda parte de la juventud de Andrés. Novela histórica y de costumbres nacionales. La mujer* , Nov. 1880 – Mayo. 1881.
- Acosta de Samper, Soledad. *Relaciones y cuadros novelescos de la historia de América. Los conquistadores I. Hernán Cortés*. En *La familia*, Mayo 1884, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *Una familia patriota. Cuadros de la época de la Independencia de 1812 a 1821. Continuación de la familia del tío Andrés. Novela histórica y de costumbres nacionales*. En *La familia*, Jun. – Nov. 1884, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *Los piratas en Cartagena*. Bogotá: Imprenta de la Luz, 1886.

- Acosta de Samper, Soledad. *Episodios novelescos de la historia patria: la insurrección de los comuneros*. Bogotá: Imprenta la Luz, 1887.
- Acosta de Samper, Soledad. *Bartolomé Sánchez. Cuadro de la época colonial*. En *El domingo de la familia Cristiana*, 16 de febrero de 1890, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *El nacimiento de Colón. Cuadro histórico fantástico*. En *El domingo*, Oct. 1898, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *Gyl Bayle. Hidalgos de Zamora*. Bogotá: Imprenta de la Luz, 1898.
- Acosta de Samper, Soledad. *Episodios novelescos de la historia patria. Un chistoso de aldea (cuadros de costumbres populares)*. En *Lecturas para el hogar*, 1905, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. *Los españoles en América. Episodios histórico-novelescos*. Bogotá: Imprenta de la Luz, 1907.
- Acosta de Samper, Soledad. *Aventuras de Antonio Pérez de la Corte de Navarra. Novela histórica*. En *El deber: periódico político, literario, industrial y noticioso*, 1909, Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. “El nacimiento de Cristóbal Colón. Cuadro histórico-fantástico”. En *El domingo*, 1, (2 de octubre de 1898: 11-28).
- Ancizar, Manuel. *Peregrinación de Alpha*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2019.
- Ancizar, Manuel. “Carta a Andrés Bello”. Por Manuel Ancizar, Repositorio Archivo de la Universidad Nacional de Colombia, Caja 1, Carpeta 26, f. 22. Disponible en http://repositorioarchivo.bogota.unal.edu.co/index.php?id=30&tx_news_pi1%5Bnews%5D=376&tx_news_pi1%5Bcontroller%5D=News&tx_news_pi1%5Baction%5D=detail&cHash=a0d757cb81db889ecd77be9c8acb1e77
- Avella, Temístocles. *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa*. En *El mosaico*, 2 de abril-abril-16 julio de 1864.
- Avella, Temístocles. *Anacaona. Novela histórica*. Bogotá: Imprenta constitucional, 1865.
- Caicedo Rojas, José. *Don Álvaro. Cuadros histórico y novelescos del siglo XVI*. En *revista de Bogotá*, (ago. 1871- sep. 1872).
- Caicedo Rojas, José. *Apuntes de ranchería*. Bogotá: Imprenta de vapor de Zalamea hermanos, 1883.
- Caicedo Rojas, José. *Juana la bruja*. Bogotá: Imprenta el Telegrama, 1894
- Camacho R., Salvador. Las revoluciones en Sud-América. En *La Reforma*, n.º 7 (13 de agosto de 1851).
- Capella Toledo, Luis. *Leyendas históricas*. Bogotá: Imprenta Gerardo Núñez, 1879.

- De Rozo, Jesús Silvestre. *El último rei de los muisca. Novela histórica*. Bogotá: Imprenta Echeverría Hermanos, 1864
- Díaz, Eugenio. *Pioquinta o el Valle de Tenza*. En *El bogotano*, 23 de mayo de 1865-7 de abril de 1866, Bogotá.
- Espinoza, José María. *Memorias de un abanderado. Recuerdos de la patria boba 1810-1819*. Bogotá: Imprenta de El tradicionista, 1878.
- Herrera de Núñez, Priscila. *Un asilo en la Goajira: novela histórica. La patria*, 1879-1880, Bogotá.
- Isaacs, Jorge. *Obras completas, vol. 3: Poesía*. Edición crítica de María Teresa Cristina. Bogotá: Universidad Externado de Colombia, 2006.
- López, José Hilario. *Memorias del general José Hilario López, antiguo presidente de La Nueva Granada escritas por él mismo*. París: Grange de Grange-Bataliere, 1857.
- Madiedo, Manuel María. *Ideas fundamentales de los partidos políticos de la Nueva Granada*. Bogotá: Imprenta del Núcleo Liberal, 1858.
- Madiedo, Manuel María. “La moral, la religión y la política”. En *El catolicismo* (S.F): 42-44.
- Madiedo, Manuel María. *Nuestro siglo XIX: cuadros nacionales*. Bogotá: Imprenta N. Pontón, 1868.
- Martínez, Silva. “Una novela nacional”. *El repertorio colombiano*, mayo 1881, 384-388.
- Nepomuceno, Navarro. “Cuento histórico-burlesco. Cartas a tía Casimira o las tres edades de la mujer”. *El mosaico*, n. 7, año 3, 4 de enero de 1865, Bogotá, p. 49.
- Nieto, Juan José. *Yngermina o la hija de calamar*. Kingston: Imprenta de Rafael J. Cordova, 1844
- Nieto, Juan José. *Los moriscos: novela histórica*. Kingston: Imprenta de Rafael J. Cordova, 1845
- Obeso, Candelario. *Cantos populares de mi tierra*. Bogotá: Biblioteca de Cultura Colombiana, 2015.
- Ortiz, Juan Francisco. *El oidor de Santa fé*. En *El día*, 1854, Bogotá.
- Paez, Adriano. “Introducción”. En *La patria*, 1, 1 (1877): 1-5.
- Paez, Adriano. “Introducción”. En *La patria*, 3, 2 (1879): 1-5.
- Páez, Adriano. “Literatura Colombiana”. En *La Patria*, 3, 3 (1879): 226-229.
- Palacio, Eustaquio. *El alférez real*. Cali: Imprenta Eustaquio Palacios, 1886.
- Pérez, Felipe. *Huayna Capac: novela original*. Bogotá: Imprenta de Echeverría Hermanos, 1855.

- Pérez, Felipe. *Atahualpa: novela original*. Bogotá: Imprenta de Echeverría Hermanos, 1856.
- Pérez, Felipe. *Los pizarros: novela original*. Bogotá: Imprenta de Echeverría Hermanos, 1857.
- Pérez, Felipe. *Jilma, o continuación de los Pizarros*. Bogotá: Imprenta de Echeverría Hermanos, 1858.
- Pérez, Felipe. *Los gigantes: novela orijinal*. Bogotá: Imprenta Gaitán, 1875.
- Pérez, Felipe. *Carlota Corday, novela orijinal*. Bogotá: Imprenta de Corluje y Vallarino, 1881.
- Pérez, Felipe. *Imina: novela orijinal*. Bogotá: Imprenta de Colinje y Vallarino, 1881.
- Pérez, Felipe. *El caballero de Rauzan*. Bogotá: Imprenta de Echeverría Hermanos, 1887
- Plaza, José Antonio. *El oidor. Romance del siglo XVI*. Imprenta del Neo-Granadino: Bogotá, 1850
- Restrepo, Juan de Dios. “El sacerdote católico”. En *El neo-granadino*, n.º 106 (21 de junio de 1850): 206.
- Revilla, Manuel. “La tendencia docente en la literatura contemporánea”. En *Revista la patria*, tom. 2, año 2 (1878): 232-238.
- Rozo, Jesús Silvestre. *El último rey de los muiscas*. Bogotá: Imprenta de los Hermanos Echeverría, 1864
- Samper, José Maria. *Ensayo sobre las revoluciones políticas y la condición social de las Repúblicas colombianas (hispano-americanas): con un apéndice sobre la orografía y la población de la Confederación Granadina*. Bogotá: Editorial Centro, 1861.
- Samper, José María. *Historia de un alma. Memorias íntimas y de historia contemporánea*. Bogotá: Imprenta Zalamea hermanos, 1881
- Sánchez Echavarría, Carlos. *Los piratas: leyenda histórica*. Bogotá: Imprenta Cervantes, 1891.
- Torres Torrente, Bernardino. *Sombras i misterios o Los embozados*. Bogotá: Imprenta de Francisco Torres Amaya, 1859.
- Valenzuela, Teodoro. “Estudios históricos”. En *Revista la Patria*, año 3, tom. 3 (1879): 66-69.

Secundaria

- [Anónimo]. “Contrata adicional a la que se ha celebrado para el levantamiento de la carta geográfica de la República”. Manuscrito. Repositorio Archivo de la Universidad Nacional de Colombia. Disponible en http://repositorioarchivo.bogota.unal.edu.co/fileadmin/repositorio/recursos/CMAB.C11.C9.F24-27_01.pdf

- Acosta Peñaloza, Carmen Elisa. “Crimen colonial. Un oidor literario en el siglo XIX”. En *Literatura: teoría, historia y crítica*, 1 (1997): 182-209.
- Acosta Peñaloza, Carmen Elisa. *El imaginario de la conquista: Felipe Pérez y la novela histórica*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2002.
- Acosta Peñaloza, Carmen Elisa. *Lectura y nación: novela por entregas en Colombia, 1840-1880*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2006.
- Acosta Peñaloza, Carmen Elisa. “La guerra como modelo de representación histórica. A propósito de las memorias de José Hilario López”. En *Revista Landa*, vol. 4, n.º 1 (2015): 290-308.
- Acosta Franco, Yirla. “Ciudades y villas. Construcción y representaciones de la comunidad en el Nuevo Reino de Granada, siglos XVI y XVII”. En *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, vol.47 n.º 1 (2020): 31-56.
- Adorno, Rolena. *The polemics of posesión in Spanish American Narrative*. New Haven: University Yale Press, 2007.
- Alonso, Amado. *Ensayo sobre la novela histórica. El modernismo en la Gloria de Don Ramiro*. Madrid: Gredos, 1984.
- Alzate, Carolina y Ordóñez, Monserrat (Eds.). *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid: Iberoamericana, 2005.
- Alzate, Carolina. *Soledad Acosta de Samper y el Discurso Letrado de Género, 1853-1881*. Madrid: Iberoamericana Vervuert, 2015.
- Alzate, Carolina. “Exilio y afectos de fin de siglo. Soledad Acosta en París y su República femenina de las letras, 1890-1896”. *Cuadernos de Literatura*, vol. 27, julio de 2023.
- Alzate, Carolina. “Un archivo femenino para la secularización. Conventos, monjas desterradas y comunidad nacional”. *Revista Letral*, n.º 31 (2023): 30-50.
- Anderson, Benedict. *Imagined Communities: Reflexions on the origin and spread of nationalism*. New York: Verso, 1991.
- Appelbaum, Nancy. *Dibujar la nación: La comisión corográfica en la Colombia del Siglo XIX*. Bogotá: Universidad de los Andes, 2017.
- Arango Cortés, Juan Pablo; Ardila, Javier Ricardo; González Moreno, Isabel Cristina; Monroy-García, Diana; Zabala Sandoval, Oscar Yesid. “La ‘donación patriótica’ de Manuel Ancízar a la Biblioteca Nacional (1849-1853)”. En *Anuario de historia social y de la cultura*, 48.2 (2021), 81-114.

- Arias, Erika. “Peregrinación de Alpha: El valor literario y estético de una memoria de viaje del siglo XIX colombiano”. Tesis de pregrado, Universidad nacional de Colombia, 2014.
- Avelar, Idelber. *Transculturación en suspenso: los orígenes de los cánones narrativos colombianos*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 2015
- Bajtín, Mijaíl. *Teoría y estética de la novela*. Madrid: Taurus, 1989.
- Barthes, Roland. “El discurso de la historia”. En *El susurro del lenguaje*. Barcelona: Paidós, 199: 163-177.
- De las Casas, Bartolomé.
- Bense, Max. *Sobre el ensayo y su prosa*. Trad. Martha Piña. México: Unam, Cuadernos de los seminarios permanentes, 2004.
- Betancourt, Alexander. *Historia y nación. Tentativas de la escritura de la historia en Colombia*. Medellín: La cerreta editores/Coordinación de Ciencias Sociales y Humanas, 2007.
- Biblioteca Nacional de Colombia. *Libro copiator de comunicaciones*. 10 de diciembre de 1856.
- Bidegain, Ana María (Ed.). *Historia del cristianismo en Colombia: Diversidad y corrientes*. Bogotá: Taurus 2004.
- Bourdieu, Pierre. “Sur le pouvoir symbolique”. En *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 3, 32, (1977), pp. 405-.411
- Bourdieu, Pierre. *Las reglas del arte: génesis y estructura del campo literario*. Barcelona: Anagrama, 1995.
- Bourdieu, Pierre. *Intelectuales, política y poder*. Buenos Aires: Universidad de Buenos Aires, 1999.
- Bourdieu, Pierre. *Campo de poder y campo intelectual*. Buenos Aires: Quadrata Editorial, 2003.
- Cabrera, Marta Jimena. “Writing civilisation: the Historical Novel in the Colombian National Project”. Tesis de Doctorado, University of Wollongong, 2004.
- Camargo Rodríguez, Ángela Patricia. “Las milicias en el estado soberano de magdalena, 1863-1886”. En *Historiolo*, n. 4, vol. 8 (2012): 44-72.
- Cardona, Patricia. *Y la historia se hizo libro*. Medellín: Universidad de EAFIT, 2013.
- Cardona, Patricia. “Historia, tradiciones editoriales y sociedad. Las *Memorias* y el *Compendio* de José Antonio Plaza (Nueva Granada, 1850)”. En *Historia Crítica*, 57 (2015): 97-116.
- Cardona, Patricia. *Trincheras de tinta*. Medellín: Universidad EAFIT, 2016.

- Cardona, Patricia. “Simón Bolívar visto por sus contradictores”. En *Araucaria. Revista Iberoamericana de Filosofía, Política y Humanidades*, vol. 18, n.º 35 (2016): 401-421.
- Cardona, Patricia. “El pasado como modelo a imitar. Relaciones entre historia y memorias, siglo XIX colombiano”. En *Co-herencia*, vol. 16, n.º 31 (2019): 291-319.
- Castaño, Ángel. “Subjetividad individual y la construcción de la Nación (1834-1881): Historia de una alma de José María Samper”. Tesis de maestría, Universidad Nacional de Colombia, 2017.
- Castillo, Guillermo. “Ensayo, conciencia histórica e identidad en Colombia (1790-1820)”. Tesis de maestría, Universidad Nacional de Colombia, 2018.
- Chartier, Roger. *Au bord de la falaise : l’histoire entre certitudes et inquietude*. Paris : Éditions Albin, 2001.
- Chasteen, John. “Introduction: Beyond Imagined Communities”, En *Beyond imagined Communities. Reading and writing the nation in the Nineteenth-Century Latin America* Sara Castro-Klarén y John Charles Chasteen (eds.). Washington: The Johns Hopkins University Press, 2000.
- Chateaubriand, François-René. *Le génie du christianisme*. Paris: Garnier-Flammarion, 1966.
- Colmenares, German. *Partidos políticos y clases sociales*. Bogotá: Universidad de los Andes, 1968.
- Cornejo Polar, Antonio. “El indigenismo y las literaturas heterogeneas: Su doble estatuto socio-cultural”. En *Revista de crítica literaria Latinoamericana*, año 4, n.º 7/8 (1878): 7-21.
- Cortés Guerrero, José David. “La expulsión de los Jesuitas de la Nueva Granada como clave de lectura del ideario liberal colombiano de mediados del siglo XIX”. En *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, n.º 30 (2003): 199-238, <https://revistas.unal.edu.co/index.php/achsc/article/view/17095>.
- Cortés, José David. “La regeneración revisitada”. En *Ciencia política*, n.º 6, 11 (2011): 39-55.
- Cortés, José David. “Las discusiones sobre el patronato en Colombia en el siglo XIX”. En *Historia crítica*, n.º 52, (2014): 99-122.
- Cortés, José David. *La batalla de los siglos Estado, Iglesia y Religión en Colombia en el siglo XIX. De la Independencia a la Regeneración*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2016.
- Cortés, José David. “Editorial. Historia y literatura. Leer el pasado con los ojos en el futuro”. En *Anuario colombiano de historia social y de la cultura*, vol. 49, n.º 1 (2022): 17-32.

- Cruz, Kronfly, Fernando. *La tierra que atardece. Ensayos sobre la modernidad y la contemporaneidad*. Bogota: Ariel, 1989.
- Cruz Rodríguez, E. “La nación en Colombia del Radicalismo a la Regeneración (1863-1889): Una interpretación política”. En *Pensamiento Jurídico*, n.º 28, mayo de 2010, pp. 69-104, <https://revistas.unal.edu.co/index.php/peju/article/view/36621>.
- Darnton, Robert (a). “¿Qué es la historia del libro?”. *Prismas. Revista de historia intelectual*, 12, 2 (2008): 135-155.
- Darnton, Robert (b). “Retorno a ‘¿Qué es la historia del libro?’”. *Prismas. Revista de historia intelectual*, 12, 2 (2008): 157-168.
- Hernández de Alba, Guillermo y Juan Carrasquilla Botero. *Historia de la Biblioteca Nacional de Colombia*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 1977.
- De Certau, Michel. *La escritura de la historia*. Ciudad de México: Universidad iberoamericana, 1999.
- Del Castillo, Lina. *La Invención republicana del legado colonial: Ciencia, historia y geografía de la vanguardia política colombiana en el siglo XIX*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2019.
- Dubois, Jacques. *La institución de la literatura*. Medellín: Universidad de Antioquia, 2014.
- Elias, Norbert. *La sociedad cortesana*. Ciudad de México: Fondo de cultura económica, 2016.
- Fals Borda, Orlando. *Historia doble de la costa Vol. 2: El presidente Nieto*. Bogotá: Carlos Valencia Editores, 1981.
- Fehér, Ferenc. *Dialéctica de las formas: El pensamiento de la escuela de Budapest*. Madrid: Ediciones Península, 1987.
- Figuroa Cancino, David. *El compendio de Joaquín Acosta y la construcción de memoria histórica en Nueva Granada (1830-1848)*. Tesis para optar por el grado de magíster en Historia. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2007.
- Gadamer, Hans Georg. *Le problème de la conscience historique*. Publications Universitaires De Louvain, 1963.
- García Canclini. Néstor. *Culturas Híbridas: estrategias para entrar y salir de la modernidad*. México: Editorial Grijalbo, 1990.
- Giuffré, Mercedes. *En búsqueda de una identidad. La novela histórica en Argentina*. Buenos Aires: Ediciones Signo, 2004.
- Goldmann, Lucien. *Para una sociología de la literatura*. Madrid: Ayuso, 1975.

- Goldwaser, Nathalie (2015). “Cuando en la Nueva Granada la literatura hacía política: La idea de nación y la invocación a la mujer en la obra de J.J. Nieto Gil”. En *La manzana de la discordia*, vol. 10, n.º 1, 2015: 7-27.
- Gómez Chunza, Nicolás. “La rebelión de los comuneros, dos perspectivas y una escritora: *José Antonio Galán. Episodios de la guerra de los comuneros (1870) y Episodios novelescos de la historia patria: la insurrección de los comuneros (1887)*, de Soledad Acosta de Samper”. Inédito.
- González, Fernán. *Poderes enfrentados: Iglesia y Estado en Colombia*. Bogotá: CINEP, 1997.
- Grillo, Rosa María. *Escribir la historia: descubrimiento y conquista en la novela histórica de los siglos XIX y XX*. Alicante: Universidad de Alicante, 2010.
- Guarín, Oscar. “La civilización chibcha y la construcción de la nación neogranadina”. En *Universitas humanística*, n.º (2010): 207-222.
- Guerrieri, Kevin. “Reflections on the historiography of the Colombian novel: 1844–1953 and beyond”. En *A history of Colombian literature*, Raymond Williams (ed.). Cambridge: Cambridge University Press, 2016, 80-91.
- Gutiérrez Girardot, Rafael. *El modernism: supuestos históricos y culturales*. Ciudad de México: Fondo de Cultura Económica, 1983.
- Gutiérrez Ramos, Jairo. “Instituciones indigenistas en el siglo XIX”. En *Credencial historia*, n.º. 146 (2017). Recurso electrónico <https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-146/instituciones-indigenistas-en-el-siglo-xix>
- Halbawchs, Maurice. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Québec : Université de Québec à Chicoutimi, 2001a. Edición digital: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
- Halbawchs, Maurice. *La mémoire collective*. Québec : Université de Québec à Chicoutimi, 2001b. Edición digital: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
- Hartog, François. *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*. Paris : Éditions Points, 2012.
- Hensel, Franz. “Presentación. ¿Por qué leer autobiografías del siglo XIX en el siglo XIX? Algunas claves de lectura”. En *Historia de una alma José María Samper*. Bogotá: Biblioteca básica de cultura colombiana, 2016: 9-16.
- Hering, Max. ““Raza”: Variables históricas”. En *Revista de estudios sociales*, n.º 26 (2007): 16-27.

- Jaramillo, Rubén. *Colombia: la modernidad postergada*. Bogotá: Argumentos, 1994.
- Jaramillo, Juan Carlos. “Jorge Voto como héroe romántico en la obra de Temístocles Avella Mendoza. “Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa””. Tesis de licenciatura, Universidad Tecnológica de Pereira, 2012.
- Jiménez Panesso, David. *Historia de la crítica literaria en Colombia*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 1992.
- Jiménez Panesso, David. *Fin de siglo decadencia y modernidad: ensayos sobre el modernismo en Colombia*. Bogotá, Instituto Colombiano de Cultura, 1994.
- Jitrik, Noé. *Historia e imaginación literaria: las posibilidades de un género*. Buenos Aires: Biblos, 1995.
- Jáuregui, Carlos. “Candelario Obeso: entre la espada del romanticismo y la pared del proyecto nacional”. En *Revista Iberoamericana*, vol. 65, n.º 188-189 (1999): 567-590.
- Kagan, Richard. “Prescott's Paradigm: American Historical Scholarship and the Decline of Spain”. En *The American Historical Review*, vol. 101, n.º 2 (1996): 423-446.
- Kosselleck, Reinhart. *historia/Historia*. Madrid: Editorial Trotta, 2010.
- Langebaek, Carl. “Civilización y barbarie: El indio en la literatura criolla en Colombia Y Venezuela después de la independencia”. En *Revista de Estudios Sociales*, n.º 22 (2005): 46-57.
- Loaiza Cano, Guillermo. *Poder letrado. Ensayos sobre historia intelectual de Colombia, siglos XIX y XX*. Cali: Universidad del Valle, 2014.
- Lejeune, Philippe. *Le pacte autobiographique*. Paris: Éditions du Seuil, 1975.
- Lleras, Lorenzo María. “Teatro: Aurelia, ó la toma de Constantinopla por Mahomet 2º”. En *La bandera Nacional*, Bogotá, 11 de noviembre, 1838. p. 28.
- Lleras, Lorenzo María. “Sobre los actos literarios de este colegio”. En *Crónica mensual del Espíritu Santo*, Bogotá, n.º 28 del 31 de enero de 1851.
- Lukács, Georgy. “Sobre la esencia y la forma del ensayo (Carta a Leo Popper)”. En *El alma y las formas*. México D.F.: Fondo de cultura económica, 1975.
- Lukács, Georgy. *Le roman historique*. Paris: Payot, 2000.
- Mariátegui, José Carlos. *7 ensayos de interpretación de la realidad peruana*. Caracas: Biblioteca Ayacucho, 2007.
- Martínez-Pinzón, Felipe. “Ficciones del origen y orígenes de la ficción en la obra de Juan José Nieto”. En *Romance Quarterly*, 68:4 (2021), 223-239, DOI: 10.1080/08831157.2021.1978357

- Martínez Pinzón, Felipe. *Patricios en contienda: Cuadros de costumbres, reformas liberales y representación del pueblo en Hispanoamérica (1830-1880)*. North Carolina: University of North Carolina Press, 2021.
- McGrady, Donald. *La novela histórica en Colombia*. Bogotá: Kelly, 1962.
- Mackenzie, Donald. *Bibliography and the sociology of texts*. Cambridge: University of Cambridge Press, 1985.
- Makdisi, Saree. "Colonial space and the colonization of time in Scott's 'Waverly'". En *Studies in romanticism*, 34, 2 (Summer 1995): 155-187.
- Mendoza, Yaneth. "Un acercamiento al cuerpo militar de la segunda mitad del siglo XIX en Colombia". En *Revista temas*, n.º 4 (2010): 9-18.
- Menton, Seymour. *La Nueva Novela Histórica de la América Latina. 1979-1992*. México D.F.: Fondo de Cultura Económica, 1993.
- Montaud, Roland. "La diplomacia británica y la abolición del tráfico de esclavos cubanos". En *Quinto centenario*, n.º 2. Madrid: Universidad Complutense de Madrid, 1981. 219-250.
- Montoya, Pablo. *Novela histórica en Colombia (1998-2008). Entre la pompa y el fracaso*. Medellín: Universidad de Antioquia, 2009.
- Mukařovský, Jan. *Signo, Función y Valor: Estética y semiótica del arte de Jan Mukařovský*. Ed. y Trd., Jandová, Jarmila y Volek, Emil. Bogotá: Plaza y Janés, 2000.
- Múnera, Alfonso. *Fronteras imaginadas: la construcción de las razas y de la geografía en el siglo XIX colombiano*. Bogotá: Planeta, 2005.
- Murillo, Manuel. *Manuel murillo toro: obras selectas*. Jorge Mario Eastman (ed.). Bogotá: Imprenta nacional, 1979.
- Nora, Pierre. *Les lieux de la mémoire*. Montevideo : Ediciones Trilce, 2008.
- Nieto, Juan José. *Contestación a una carta escrita en Bogotá por el S. José Joaquín Ortiz al Sr. Bartolomé Calvo*. Cartagena: Imprenta de Eduardo Hernández, 1835.
- Orrego, Juan Carlos. "Del solio a la selva: lo indígena en cinco novelas de Felipe Pérez". En *Estudios de literatura colombiana*, n.º 25 (2009): 61-78.
- Oviedo, G. "La Guerra De Las Escuelas Y La psicología: Colombia 1876". En *Universitas Psychologica*, vol. 13, n.º 5, (2014): 2003-20013, doi:10.11144/Javeriana.upsy13-5.gepc.
- Padilla Chasing, Iván. *El debate de la hispanidad en Colombia en el siglo XIX. Lectura de la Historia de la literatura en Nueva Granada de José María Vergara y Vergara*. Bogotá D. C.: Universidad Nacional de Colombia. Facultad de Ciencias Humanas, 2008.

- Padilla, Iván. “Historicismo literario y americanismo católico hispanizante en las historias de la literatura latinoamericana”. En *Representaciones, Identidades Y Ficciones. Lecturas Críticas De Las Historias De La Literatura Latinoamericana*. Bogotá: Universidad Nacional De Colombia Bogota, 2010, págs. 123-188
- Padilla, Iván. “Lectura política del *Genio del Cristianismo* en Colombia (1840-1866)”. En *Actas del congreso internacional “América del sur y el movimiento ilustrado”*, Abril 9, 10 y 11, 2014. Buenos Aires.
- Padilla, Iván. *Jorge Isaacs y ‘María’ ante el proceso de secularización en Colombia (1850-1886)*. Bogotá: Universidad nacional de Colombia, 2016.
- Padilla, Iván. “Leyenda de los orígenes y transculturación: Ingermina o la hija de Calamar (1844) de Juan José Nieto”. En *Tinkuy. Boletín de investigación y debate*, n.º 26 (2021): 50-69.
- Padilla, Iván. *Manuela y el socialismo utópico: Eugenio Díaz ante la reforma liberal en la República de la Nueva Granada*. Bogotá: Filomena Edita, 2021.
- Pouliquen, Hélène. *El campo de la novela en Colombia. Una introducción*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 2011.
- Plata, William. “De las reformas liberales al triunfo del catolicismo intransigente e implantación del paradigma romanizador”. En *Historia del cristianismo en Colombia: Diversidad y corrientes*, Ana María Bidegain (Ed.). Bogotá: Taurus 2004.
- Pons, María. *Memorias del olvido: Del paso, García Márquez, Saer y la nueva novela histórica en América Latina* (Tesis doctoral). University of Southern Carolina, 1995.
- Pineda Botero, Álvaro. *La fábula y el desastre: estudios críticos sobre novela colombiana, 1650-1931*. Medellín: Fondo Editorial Universidad de EAFIT, 1999.
- Pineda Botero, Álvaro. “La novela histórica en Colombia: novedad y tradición”. En *Revista Universidad de Antioquia*, 277 (2004): 50-61.
- Prescott, Laurence. *Candelario Obeso y la iniciación de la poesía negra en Colombia*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 1985.
- Quijano, Alonso. “Colonialidad del poder y subjetividad en América Latina”. En *Contextualizaciones latinoamericanas. Revista semestral del Departamento de Estudios Ibéricos y Latinoamericanos de la Universidad de Guadalajara*, año. 3, n.º 5 (2011): 1-13.
- Rama, Ángel. *La novela latinoamericana 1920 - 1980*. Bogotá: Instituto colombiano de cultura, 1982.

- Rama, Ángel. *Transculturación narrativa en América Latina*. México D.F.: Siglo Veintiuno editores, 1987.
- Rama, Ángel. *La narrativa de Gabriel García Márquez: Edificación de un arte nacional y popular*. Bogotá: Instituto colombiano de cultura, 1991.
- Rama, Ángel. *La ciudad letrada*. Montevideo: Arca, 1998.
- Ramos, Julio. *Desencuentros de la modernidad en América latina literatura y política en el siglo XIX*. Puerto Rico: Editorial Callejón, 2003.
- Restrepo, Juan De Dios. “El Sacerdote católico”. En *El Neo-granadino*, 106, 21 de junio de 1850. Pp. 205-206.
- República de Colombia. Ley 89 de 1990. “Por la cual se determina la manera como deben ser gobernados los salvajes que vayan reduciéndose a la vida civilizada”.
- Ricoeur, Paul. *Temps et récit I. l’histoire et le récit*. Paris: Éditions du seuil, 1985.
- Ricoeur, Paul. *Temps et récit II. La configuration dans le récit de fiction*. Paris: Éditions du seuil, 1985.
- Ricoeur, Paul. *Temps et récit III. Le temps raconté*. Paris: Éditions du seuil, 1985.
- Ricoeur, Paul. *La mémoire, l’histoire, l’oubli*. Paris : Éditions du Seuil, 2000.
- Rodríguez Calle, James. “Los piratas de Cartagena de Soledad Acosta: narración de la Colonia para los príncipes de la Regeneración”. En *Anuario social de historia social y de la cultura*, 49.1 (2022): 97-126.
- Rodríguez, Eduardo. *El olimpo radical: ensayos conocidos e inéditos sobre su época 1864-1884*. Bogotá: Universidad del Externado, 2019.
- Rodríguez, Freyle. *El carnero*. Caracas: Editorial Ayacucho, 1979.
- Rojas, Cristina. *Civilisation and violence: Regimes of representation in Nineteenth-Century Colombia*. Minnesota: University of Minnesota Press, 2001.
- Romero, Jorge Luis. *Latinoamérica: las ciudades y las ideas*. Ciudad de México: Siglo Veintiuno editores, 1976.
- Rodríguez Arenas, Flor María. “Soledad Acosta de Samper, pionera de la profesionalización de la escritura femenina colombiana en el siglo XIX: Dolores, Teresa la limeña y El corazón de la mujer (1869)”. En *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*, Carolina Alzate y Monserrat Ordóñez (Eds.). Madrid: Iberoamericana, 2005: 189-238.
- Rubio, Alfonso y Murillo, Juan David – *Historia de la Edición en Colombia (1738-1851)*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 2017.

- Rueda, José. “Balance historiográfico de la novela histórica en Colombia. Aproximación al ámbito regional”. En *Historiolo. Revista de historia regional y local*, 8, 15 (2016): 15-59.
- Ruiz, Silvia y López, Cecilia. “Voces silenciadas por la historia: la hechicera Juana García o la obliteración de la afrodescendencia”. En *Cuadernos de literatura*, vol. 24 (2020). <https://doi.org/10.11144/Javeriana.cl25.vshh>
- Sanders, James. “Ciudadanos de un pueblo libre”: liberalismo popular y raza en el suroccidente de Colombia en el siglo XIX”. En *Historia crítica*, n.º 38 (2009): 172-203.
- Scott, Walter. *Waverly*. Project Gutenberg, 199AD. En search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=2009634.
- Seed, Patricia. *Ceremonies of Possession in Europe's Conquest of the New World, 1492–1640*. Houston: Rice University, 1995.
- Sierra Mejía, Rubén (ed.). *El radicalismo colombiano del siglo XIX*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2006.
- Silva, Manuel Enrique. “Las novelas históricas de Germán Espinosa”. En *Estudios de literatura colombiana*, (22), 2008.
- Skinner, Lee. “Historia, nación y género: el didactismo en las novelas históricas de Soledad Acosta de Samper”. En *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*, Carolina Alzate y Monserrat Ordóñez (Eds.). Madrid: Iberoamericana, 2005: 471-480.
- Skinner, Lee. *History lessons: refiguring the nineteenth-century historical novel in Spanish America*. Newark: Juan de la Cuesta, 2006.
- Solano de las Aguas, Sergio Paolo. “Resguardos indígenas, ganadería y conflictos sociales en el Bolívar Grande, 1850 -1875”. En *Historia crítica*, n.º 34 (2007): 92-117.
- Solano de las Aguas, Sergio Paolo. “La novela *Yngermina* de Juan José Nieto y el mundo racial del Bolívar Grande en el siglo XIX”. En *Revista de Estudios Sociales* n.º 31 (2008): 34-47.
- Sommer, Doris. *Ficciones fundacionales*. Ciudad de México: Fondo de Cultura Económica, 2004.
- Stone, Erin. “The Conquest of Española as a “Structure of Conjuncture””. En *Ethnohistory*, vol. 68, n.º 3 (2021): 363-383.
- Tirado Mejía, Álvaro. *Descentralización y centralismo en Colombia*. Bogotá: Oveja Negra, 1983.

- Tirado Mejía, Álvaro. *Aspectos de las guerras civiles en Colombia*. Bogotá: Instituto colombiano de cultura, 1976.
- Tocqueville, Alexander. *De la démocratie en Amérique*. Paris : Pagnerre, 1848.
- Trumpener, Katie. “National Character, Nationalist Plots: National tale and historical novel in the age of Waverly, 1806-1830”. En *EHL*, 60, 3 (Autumn, 1993): 685-731.
- Uribe, María Teresa y López, Liliana. *Las palabras de la guerra : metáforas, narraciones y lenguajes políticos : un estudio sobre las memorias de las guerras civiles en Colombia*. Medellín: Carreta Editores, 2003.
- Uribe, María Teresa. “Las palabras de la guerra”. En *Estudios políticos*, n.º 25 (2004): 11-24.
- Unzueta, Fernando. “Scenes of Reading: Imagining Nations/Romancing History”. En “Beyond imagined communities: reading and writing the nation in nineteenth-century Latin America”, Sara Kastro-Klaren y John Charles Chasteen. Baltimore: The John Hopkins University Press, 2000: 115-160.
- Vargas-Tisnés, Gloria. *La nación de los mosaicos. Relaciones de identidad, literatura y política en Bogotá (1856-1886)*. Bogotá: Universidad Externado de Colombia, 2016.
- Valencia, Alfonso. “El general José Hilario López, un liberal civilista”. En *redencial de historia*, n.º 98 (2017). <https://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-98/el-general-jose-hilario-lopez-un-liberal-civilista>
- Vergara y Vergara, José María. *La cuestión española. Cartas dirigidas al Doctor M. Murillo*. Bogotá: Imprenta de la nación, 1859.
- Vergara y Vergara, José María. “Prólogo”. En *Museo del Cuadro de Costumbres*. Bogotá: F. Mantilla, 1866. [Recurso digital]. Tomado de <http://www.banrepcultural.org/blaavirtual/literatura/cosi/indice.htm>. Último acceso 9 de mayo 2017.
- Verges, Pedro. “Prisión y muerte de Caonabo”. En *Boletín Academia de historia*, n.º 52-53, (1957): 143-157
- Wellek, René. *Historia literaria: problemas y conceptos*. Barcelona: Laia, 1983.
- White, Hayden. “The historical text as literary artifact”. En *CLIO*, 1 (1974): pp. 277-303
- White, Hayden. *Metahistory. The historical imagination in the nineteenth-century Europe*. Baltimore, John Hopkins University Press, 1975.
- Wiegand, Wayne. “Libraries and the Invention of Information”. *A companion to the History of the Book*. Simon Eliot y Jonathan Rose (editores). West Sussex, John Wiley — Blackwell, 2020. 827-840

- Williams, Raymond. *The colombian novel (1844-1897)*. Austin: University of Texas, 1991.
- Zabala, Óscar. *Juan José Nieto: región, autonomía, cultura e identidad (1834-1866)*. *Institución del imaginario del Caribe colombiano* (Tesis de Maestría). Iván Padilla (dir.), Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 2017.
- Zabala, Óscar. “*Los Moriscos* (1845) de Juan José Nieto: evaluación estética de la Guerra de los Supremos (1840-1845)”. En *Literatura: teoría, historia y crítica*, 21, (2019): 253-276.
- Zima, Pierre. *Para una sociología del texto literario*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 2010.

Anexo 1 – Listado de obras de narrativa histórica decimonónicas halladas en el marco de esta investigación

En el siguiente anexo, hacemos un listado organizado por año de publicación de las obras de narrativa histórica encontradas en el marco de esta investigación. La lista es más amplia que la del Anexo 2, puesto que se incluyen incluso las obras que no han sido citadas en el cuerpo del texto. No se debe olvidar que el criterio utilizado para introducir la obra en el cuerpo del trabajo fue su pertinencia para responder al hilo argumentativo seguido. Sin embargo, consideramos que el lector debe conocer todas las obras consultadas y poder acceder a ellas si lo desea. De esta manera, contribuimos a la continuación de su estudio.

Vale la pena advertir que no consideramos que sea una lista completa. A ella falta agregar textos de narrativa corta publicada en periódicos como *El mosaico* o *La revista de Bogotá*, que no han sido tenidos en cuenta en este trabajo. El vasto repositorio hemerográfico que falta por explorar ampliaría, seguramente, esta lista. Además, no se agregan novelas como *El sitio de Cartagena* de Temístocles Avella, porque no pudo encontrarse su edición original y no se tiene certeza de su fecha de publicación.

Junto a los títulos, se ofrece información de dónde se puede encontrar el material. La mayoría de las obras poseen ya una la Biblioteca Nacional de Colombia (BN) o en la Biblioteca Nacional Virtual (BNV), en la Biblioteca Virtual del Banco de la República (BVBR) en la Hemeroteca Digital Histórica de la Biblioteca del Banco de la República (HDH) o en la Biblioteca Digital de Bogotá (BDB). Sin embargo, hay tres excepciones: las *Memorias* de González, puesto que no fue posible determinar las fechas de publicación en sus periódicos respectivos; *Carlota Corday* de Felipe Pérez, digitalizado en el Repositorio Institucional de la Universidad EAFIT y las obras de Soledad Acosta de Samper, puesto que estas se encuentran publicadas en la Biblioteca Digital Soledad Acosta de Samper (BDSAS).

Obras

Nieto, Juan José. *Yngermina o la hija de Calamar. Novela histórica o recuerdos de la conquista, 1533-1537*. Kingston: Jamaica, 1844 (BNV)

Nieto, Juan José. *Los moriscos. Novela histórica*. Kingston: Imprenta Rafael J. Cordova, 1845 (BNV)

González, Florentino. *Memorias. Controversias bolivarianas*. 1855 (?)

Pérez Felipe. *Huayna Capac. Novela original*. Bogotá: Imprenta Echeverría Hermanos, 1856. (BNV)

- Pérez Felipe. *Atahuallpa. Novela original*. Bogotá: Imprenta Echeverría Hermanos, 1856. (BNV)
- Pérez Felipe. *Los pizarros. Novela original*. Bogotá: Imprenta Echeverría Hermanos, 1857. (BNV)
- López, José Hilario. *Memorias*. París: Imprenta de D'Aubusson y Kugelmann, 1857. (BVBR)
- Pérez Felipe. *Jilma o continuación de los pizarros. Novela original*. Bogotá: Imprenta Echeverría Hermanos, 1858. (BNV)
- Torres Torrente, Bernardino. *Sombras i misterios o los embozados. Obra histórica*. Bogotá: Imprenta de Francisco Torres Amaya. (BNV)
- Avella, Temístocles. *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa. Novela histórica. El mosaico*, (2 de abril de 1864 – 16 de julio de 1864). (HDH)
- Silvestre Roza, Jesús. *El último rei de los muiscas. Novela histórica*. Bogotá: Imprenta Echeverría Hermanos, 1864. (BDB)
- Avella, Temístocles. *Anacaona. Novela histórica*. Bogotá: Imprenta Constitucional, 1865. (BNC)
- Avella, Temístocles. *Daniel Sikless. Novela histórica. El iris, periódico literario dedicado al bello sexo* (28 de julio de 1866 - 12 de agosto de 1866)
- Díaz, Eugenio. *Pioquinta o el valle de Tenza. Novela histórica. El bogotano, órgano de los intereses de los artesanos* (13 de mayo de 1865 – 7 de abril de 1866). (BN)
- Neira, José Ignacio. *El sereno de Bogotá. Novela histórica*. Bogotá: Imprenta de la nación, 1867. (BDB)
- Madiedo, Manuel María. *Nuestro siglo XIX. Cuadros nacionales*. Bogotá: Imprenta de Nicolás Pontón, 1868. (BDBR)
- Acosta de Samper, Soledad. *José Antonio Galán. Episodios de la Guerra de los comuneros. El bien público: periódico político, literario, noticioso y de ciencias* (29 de julio de 1870 – 23 de agosto de 1870).
- Borda, José Joaquín. *Koralía. Leyenda de los llanos del Orinoco. El mosaico: periódico de la juventud, destinado exclusivamente a la literatura* (18 de junio de 1871 – 13 de agosto 1871) (HDH)
- Caicedo Rojas, José. *Don Álvaro. Cuadros históricos y novelescos del siglo XVI. Revista de Bogotá*. (Agosto 1871 – Julio 1872) (BN)
- Pérez, Felipe. *Los gigantes. Novela original*. Bogotá: Imprenta de Gaitán, 1875. (BN)

- Acosta de Samper, Soledad. “Francisco Martín. Episodio de la época de la conquista. (Fragmento de una obra inédita “Los conquistadores”, Relaciones históricas y novelescas del siglo XVI)”. *El pasatiempo* (22 febrero 1872 – 13 marzo 1878)
- Acosta de Samper, Soledad. “Historia del primer asno de la conquista (Fragmento de una obra inédita “Los conquistadores”, relaciones históricas y novelescas del siglo XVI)”. *El pasatiempo* (2 – 9 de mayo 1875).
- Espinosa, José María. *Memorias de un abanderado. Recuerdos de la patria boba*. Bogotá: Imprenta el tradicionista, 1876. (BVBR)
- Acosta de Samper, Soledad. *Los españoles en España. Gyl Bayle, 1390. Leyenda histórica. El domingo. Revista semanal* (18 de julio de 1876 – 18 agosto de 1876)
- Díaz, Eugenio. *El rejo de enlazar. Obras inéditas originales del señor Eugenio Díaz Castro*, Bogotá: Imprenta de la América, 1878. (BDB)
- Acosta de Samper, Soledad. *Las dos reinas de Chipre (Siglo XV). Cuadros de la historia Chipriota. La historiade Chipre a grandes rasgos. La mujer* (5 noviembre de 1878 – 5 de abril de 1879)
- Acosta de Samper, Soledad. *Cuadros y relaciones de la historia de América. Dedicados al bello sexo. La mujer* (1 de septiembre de 1878 – 5 de enero 1879)
- Capella Toledo, Luis. *Leyendas históricas*. Bogotá: Imprenta de Gerardo A. Núñez, 1879. (BN)
- Acosta de Samper, Soledad. *La juventud de Andrés. La mujer* (1 de diciembre de 1879 – 1 de agosto de 1880)
- Herrera de Núñez, Priscila. *Un asilo en la goajira. Novela histórica. Revista la patria* (1879-1880) (BN)
- Acosta de Samper, Soledad. *La familia del tío Andrés. Época de la independencia. Segunda parte de la juventud de Andrés. Novela histórica y de costumbres nacionales. La mujer* (15 noviembre 1880 – 15 mayo 1881).
- Samper, José María. *Historia de una alma: memorias íntimas y de historia contemporánea*. Bogotá: Imprenta Zalamea hermanos, 1881. (BNV)
- Pérez, Felipe. *Carlota Corday. Novela orijinal*. Bogotá: Imprenta de Corluje y Valle, 1881. (EAFIT)
- Pérez, Felipe. *Imina. Novela original*. Bogotá: Imprenta de Corluje y Valle, 1881 (BVBR)
- Caicedo Rojas, Andrés. *Apuntes de ranchería y otros escritos escogidos*. Bogotá: Imprenta de Zalamea hermanos, 1883. (BNV)

- Acosta de Samper, Soledad. “Relaciones y cuadros novelescos de la historia de América. Los conquistadores I. Hernán Cortés”. *La familia. Lecturas para el hogar* (Mayo 1884)
- Acosta de Samper, Soledad. *Una familia patriota. Cuadros de la época de la independencia de 1812 a 1821. Novela histórica y de costumbres nacionales. Continuación de la familia del tío Andrés. La familia. Lecturas para el hogar* (Junio – diciembre 1884)
- Caicedo D’Elhuyar, Alejandro. *Cecilia, ó la guerra de los yaragués: leyenda histórica colombiana*. Bogotá: Imprenta Medardo Rivas, 1884. (BN)
- Acosta de Samper, Soledad. *Los piratas en Cartagena. Crónicas histórico-novelescas*. Bogotá: Imprenta de la Luz, 1886.
- Palacios, Eustaquio. *El alférez real. Crónicas del siglo XVIII*. Cali: Imprenta de Eustaquio Palacios, 1886. (BNV)
- Pérez, Felipe, *El caballero de Rauzan*. Bogotá: Imprenta Echavarría hermanos, 1878. (BN)
- Acosta de Samper, Soledad. *Episodios novelescos de la historia patria: la insurrección de los comuneros*. Bogotá: Imprenta de la Luz, 1887.
- Acosta de Samper, Soledad. *Bartolomé Sánchez. Cuadro de la época colonial. El domingo de la familia cristiana*. (16 de febrero de 1890).
- Caicedo Rojas, Juana la bruja. *Novela histórica*. Bogotá: Imprenta del telegrama, 1894. (BNV)
- Acosta de Samper, Soledad. *El nacimiento de Colón. Cuadro histórico fantástico. El domingo. Revista semanal* (2 de octubre de 1898)
- Acosta de Samper, Soledad. *Los españoles en España. Gyl Bayle, 1390. Leyenda histórica. El domingo. Revista semanal* (2 de octubre de 1898 – 4 diciembre de 1898)
- Acosta de Samper, Soledad. *Episodios novelescos de la Historia Patria. Un chistoso de aldea. (Cuadros de costumbres populares). Lecturas para el hogar* (1 de marzo de 1905 – 1 de junio de 1905).
- Acosta de Samper, Soledad. *Aventuras de un español entre los indios de las Antillas. Lecturas para el hogar* (1 de junio de 1905 – 1 de marzo 1906).
- Acosta de Samper, Soledad. *Un hidalgo conquistador*. Bogotá: Imprenta de la Luz, 1907.

Anexo 2 – Síntesis biográfica de autores y síntesis bibliográfica de las obras citadas

A continuación se ofrece un listado de los autores de narrativa histórica decimonónica junto con una síntesis biográfica y bibliográfica de sus trabajos citados en el trabajo anterior. El interés de este anexo es solamente referencial para que el lector pueda reconocer a los autores y las líneas generales de sus trabajos. Por este motivo, se privilegia la brevedad y la simpleza con respecto a la información suministrada, sin perder la rigurosidad en la interpretación y en las fuentes de donde se ha tomado los datos. Se ha optado por organizar a los autores por orden alfabético y a sus obras según el año de publicación.

- Acosta de Samper, Soledad

Soledad Acosta de Samper nació en Bogotá el 5 de mayo de 1833 y muere el 17 de marzo de 1913. Su primera incursión en las letras tuvo lugar en 1858, cuando fungió como corresponsal de periódicos de Bogotá y Lima; pero no fue hasta 1864 que publica “La perla del Valle”, su primera obra de ficción. Fue una de las escritoras más proliferas de su tiempo en el campo de la ficción, de la historia y del periodismo. A lo largo de su vida, dirigió y redactó varios periódicos y revistas, generalmente dedicados a las mujeres y con tendencia católica e hispanista, como *La mujer* (1878-1881), *La familia: lecturas para el hogar* (1884-1885), *Lecturas para el hogar* (1905-1906), entre otros. En el área de la ficción, se destaca *Cuadros de la vida sur-americana* (1867), tomo compilado por su esposo, José María Samper, así como sus novelas históricas *José Antonio Galán* (1871), la trilogía sobre el sacerdote Andrés y su familia, *La juventud de Andrés* (1878-1879), *La familia del tío Andrés* (1880-1881) y *Una familia patriota* (1884), y *Los piratas en Cartagena* (1886), entre muchas otras que se detallan a continuación. En el área del ensayo, se destaca el artículo “Aptitud de la mujer para ejercer todas las profesiones” (1892).

Regularmente, se le ha identificado como una intelectual preocupada por el papel de la mujer en los procesos de modernización del país y por ser afín a las tendencias ideológicas defensoras del hispanismo, del catolicismo y del castellano. Sin embargo, esta afirmación resultar generalizante si se tiene en cuenta el conjunto heterogéneo que forma su proyecto intelectual. Así, su obra se encuentra anclada, primero, en el auge y caída de la República Federal y, luego, el ascenso de la Regeneración, movimiento que ayudó a formar desde su pluma. Vale la pena mencionar que ella y su familia sufrieron persecución política debido a su

filiación ideológica en la década de 1870, lo que motivó la radicalización de su postura. Esto puede notarse en sus obras y ensayos históricos publicados luego de 1878.

En su dimensión personal, Acosta viajó activamente durante su vida. En su infancia, estuvo en Halifax, Canadá, puesto que su abuela materna vivía allí. En su adultez, recorrió Perú y países europeos como Inglaterra y Francia en compañía de su esposo. Luego de la muerte de José María Samper en 1888, emprende un viaje nuevo viaje a Europa con el objetivo de fungir como periodista y fundar un periódico apoyada por el gobierno. Sin embargo, tales planes no resultan muy fructíferos, como señala Alzate (“Exilio y afectos”), aunque si logra cierto reconocimiento de sus pares femeninos por fuera de Colombia. Sin duda, esta condición privilegiada y las redes de sociabilidad que logró desarrollar le permitieron destacarse a pesar de las barreras que le imponía su género para la sociedad letrada predominantemente masculina de la época.

José Antonio Galán. Episodios de la guerra de los comuneros (1871) y Episodios novelescos de la historia patria: la insurrección de los comuneros (1887)

José Antonio Galán. Episodios de la guerra de los comuneros (1870) o Episodios novelescos de la historia patria. La insurrección de los comuneros (1887) es parte de un proyecto de largo aliento emprendido por Soledad Acosta de Samper para crear una serie de novelas históricas sobre el pasado de la Historia Patria. Curiosamente, la “nación” sobrepasaba la imagen de una unidad entre el desaparecido Virreinato de la Nueva Granada y la nación moderna conocida hoy en día con el nombre de Colombia. Este proyecto expresa claramente una intención de configurar una continuidad entre la historia de esta y la de España (madre patria). Por supuesto, un propósito de tal magnitud llevó a la autora a reconsiderar algunos de sus escritos publicados y a reformularlos en ediciones posteriores, como el caso de la novela aquí resumida.

Puesto que el núcleo de la trama narrada por Acosta es básicamente la misma en ambas versiones, se ha optado por realizar una síntesis indiscriminada, excepto por los episodios en que se detallan más claramente el proceder de Juan Francisco de Berbeo. Sin embargo, es necesario notar que los cambios principales son sustancialmente de estilo, de orden en que se presentan los eventos, de ampliación y de corrección de datos históricos a la luz de documentos nuevos consultados por la autora. Estos cambian radicalmente la forma en que la autora evalúa el pasado nacional. La reescritura de esta obra permite considerar y evaluar la transformación operada en la conciencia histórica de la autora y relacionarla con las transformaciones

profundas suscitadas en la vida social, cultural y política de los casi 20 años que separan las publicaciones.

La novela pone en escena la historia de los últimos años de José Antonio Galán en el marco de la insurrección de los Comuneros y su posterior ejecución entre 1781 y 1782. Para esto, la autora se encarga de contar que el levantamiento fue una respuesta a la imposición de los impuestos destinados al financiamiento de la guerra entre Inglaterra y España. Puesto que la corona necesitaba dinero, recurrió a las colonias para obtenerlo a toda costa. Sin embargo, los métodos usados por los recaudadores, calificados de injustos y tiránicos, condujeron al malestar popular y al alzamiento de los pobladores contra estas medidas. Comenzando en el Socorro, los llamados comuneros incitaron a los colonos, indígenas y esclavos, incluso los de otros virreinos como el del Perú, a rebelarse contra los “tiranos”, pero respetando la autoridad del Rey. Encabezados por Berbeo, lograron juntar fuerza suficiente para empujar al gobierno a firmar unas capitulaciones en Santafé que derogarían los impuestos, reconocerían algunos de los derechos de los indígenas y esclavos, reduciría el privilegio eclesiástico e igualaría a los criollos con los hidalgos y europeos.

Sin embargo, una vez las fuerzas rebeldes se dispersaron, el movimiento fue traicionado por el poder colonial, porque estas capitulaciones no fueron reconocidas por el Virrey, ausente en el momento de su firma. Esto llevó a que se confiara en Galán para volver a alzar la voz y reunir a los insurrectos, aunque muchos de ellos temieron las represalias reales y decidieron dar la espalda a este nuevo movimiento. Por tal motivo, las acciones del protagonista no dieron los resultados esperados y, aunque logró congregarse algunos adeptos, entre ellos esclavos que liberó a su paso, fue finalmente apresado, torturado, ejecutado, descuartizado y llevado sus partes a los principales pueblos en los que actuó para ser exhibidos como castigo ejemplar.

Al lado de esta historia verídica históricamente, la autora construye la relación de carácter ficcional entre Galán y Antonia. Contada desde el recuerdo, la protagonista le narra a su hermana, Martina, sus encuentros secretos con el revolucionario. El problema entre la pareja consistía en su diferencia social: aquel era un criollo y ella, hidalga, con una posición aristocrática. La rigidez de las normas sociales hacía que su unión fuera inconcebible. A pesar de esto, Galán intenta pedir la mano de su amada, pero el padre, Martín, lo rechaza resaltando su baja procedencia social. Después de esto, la pareja se separa y solo se encuentra un poco antes de que el rebelde fuera perseguido y capturado.

Por su parte, Antonia se queda enamorada y a la espera de las noticias sobre la supervivencia de Galán. En realidad, la última vez que lo ve, fue su cuerpo descuartizado en la

plaza pública, momento en que su padre confirma el amor de su hija por el comunero. Tras esto, Martín concibe un plan para que su hija se case con Berbeo, como una especie de castigo irónico para ella. El hidalgo presenta a Martina y Antonia al arrepentido comunero y este se interesa por aquella, pero, astutamente, su padre cambia los nombres y le comenta que ella se llama Antonia. Cuando Berbeo le pide la mano de Martina, lo hace nombrando a su hermana; sin embargo, se da cuenta del cambio de nombres el día de la boda, pero no puede rechazarla, temiendo afrentar el honor de Martín. Por este motivo, decide llevar a cabo el matrimonio. Vale la pena destacar que la prometida trata de resistirse a la idea de casarse, pero el padre se niega a ceder y la obliga a aceptar, recordándole que su amor a Galán le ameritaba morir.

La novela termina mostrando como la familia de Antonia y Berbeo creció en un ambiente independentista, producto de la rebelión comunera. La novela da a entender que estos sucesos fueron una antesala a la independencia de 1810 en Colombia, que demuestra una perspectiva progresiva de la historia. En este sentido, esta novela participa de la necesidad de consolidar una nación moderna, cuyos orígenes son estructurados más allá de sus fronteras temporales. Precisamente, puede cuestionarse la forma como Galán y Berbeo son conscientes en la obra de que su gesta terminara en una posterior independencia. Esta perspectiva es el resultado de la reflexión posterior de la autora separada casi un siglo de los acontecimientos y de la necesidad de construir la historia patria desde la idea del progreso histórico.

Francisco Martín. Episodios de la época de la conquista (El pasatiempo, febrero – marzo 1878)

En *El pasatiempo*, Soledad Acosta publica dos fragmentos de *Cuadros y relaciones novelescas de la historia de América*, obra que realmente no llega a publicar. “Francisco Martín” es uno de ellos. Se trata de un relato breve que cuenta la historia del personaje homónimo, quien se pierde en América durante la primera expedición a Coro, en Venezuela, bajo el mando de Ambrosius Dalfinger. Luego de esto, el conquistador vive algunos años entre los indígenas de la zona, en donde se casa y tiene hijos. Sin embargo, en cuanto tiene la oportunidad, decide regresar con un grupo de españoles que iba a conquistar los territorios de sus anfitriones. Al final, su nueva familia desdeña los hábitos europeos y, no pudiendo convencerlos, Francisco regresa a su antigua vida como español.

El interés del relato reside en la lucha interna sufrida por Francisco. El protagonista se debate entre su conciencia moral y la libertad que vive en el mundo indígena o, en otras palabras, entre la civilización y la barbarie. Sin embargo, los dos polos son difusos en el relato. Aunque

los europeos representan lo primero, lo son solo desde el punto de vista religioso, puesto que el personaje condena muchas veces los excesos cometidos durante las expediciones. En cuanto a lo segundo, el protagonista admira la libertad de la selva, pero no puede acostumbrarse a ella. Como dice el mismo Francisco: “El hombre decididamente no puede ser dos cosas al propio tiempo: cristiano y salvaje; y *siento* algunas veces que soy tan completamente uno y otro que aseguro que me considero el hombre más desgraciado” (191). El relato no se interesa en resolver la tensión. A la autora aún no le interesaba representar positivamente el periodo colonial.

Historia del primer asno de la Conquista (Fragmento de una obra titulada “Cuadros y relaciones novelescas de la historia de América) (El pasatiempo, mayo de 1878)

La “Historia del primer asno de la Conquista” es la tercera ficción histórica publicada por Soledad Acosta de Samper. Se trata de un relato breve en el que, basada en un fragmento de las *Elegías de varones ilustres*, la autora narra los avatares sufridos por un asno, único sobreviviente de un naufragio que transportaba colonos para Santa Marta. En dos cortas entregas, se cuenta cómo el animal fue encontrado por los indígenas. No sabiendo qué era ni cómo tratarlo, los indígenas resolvieron adorarlo, hasta la llegada de los españoles, quienes recuperaron el asno, sus adornos de oro y lo retornaron a su condición de animal de carga.

La breve narración permite leer la posición de Acosta con respecto al pasado de la Conquista. Desde el punto de vista del asno, los españoles son “esclavizadores” y los indígenas ingenuos y aduladores. El animal expresa un constante temor a volver a manos de los europeos y prefiere tratar de quedarse con los nativos que lo trata con respeto y admiración. Sin embargo, esta última está atravesada por un tono de ironía. La bondad “natural” del salvaje que desconoce la trivialidad de la realidad a la que se enfrenta. En este sentido, esta narración dista aún de una visión glorificada de los conquistadores, pero tampoco implica una exaltación del sujeto indígena.

Cuadros y relaciones de la historia de América. Dedicados al bello sexo. En La mujer (septiembre 1878 – enero 1879)

Cuadros y relaciones de la historia de América es la primera compilación de ficciones históricas escritas por Acosta. Comprende cuatro breves historias: “Sebastián Cabot. Primer descubridor de tierra firme”, “Los primeros mártires”, “El fuerte desamparado” y “El cacique Chucurumay”. Aunque cada una de las historias no tiene una conexión directa con la anterior,

todas están atravesadas por la perspectiva de la autora de defensa de los valores hispánicos, cifrados sobre todo en el catolicismo. Sin embargo, persiste todavía una crítica a los excesos cometidos por los conquistadores en contra de los indígenas, sin que esto redunde en una exaltación de estos últimos, quienes siguen calificados de salvajes.

De manera sintética, la primera historia, “Sebastián Cabot”, cuenta sus viajes hacia América y el descubrimiento de los territorios del norte, hoy Canadá y Estados Unidos en la costa este. La segunda, “Los primeros mártires”, narra la historia de un grupo de misioneros que termina siendo asesinados por indígenas y otros colonos. La tercera, “El fuerte desamparado”, relata la defensa de la Iglesia del hoy Valledupar por parte de un grupo de mujeres, quienes se vieron atrapadas ante un ataque indígena. Al final los indígenas son ejecutados, aunque algunos españoles mueren también. La última, “El cacique Chucurumay”, constituye una denuncia contra los excesos de la Conquista, sobre todo cuando se ejecutaba un líder indígena sin razón aparente.

En esta obra, comienza a perfilarse con mayor claridad la tendencia ideológica asumida por Acosta en su narrativa histórica. En efecto, las obras presentan una visión favorable frente a la tradición hispánica-católica e insisten en la condición salvaje del indígena, que impediría una reconciliación con lo europeo.

La juventud de Andrés. Novela histórica y de costumbres nacionales. En La mujer (Diciembre 1879 – Agosto 1880)

“La juventud de Andrés” constituye la tercera ficción histórica larga de Soledad Acosta y la primera de la trilogía que gira alrededor del sacerdote Andrés y su familia. En esta primera entrega, se narra el ingreso a Andrés al oficio sacerdotal y la confrontación que tiene con su mejor amigo Gonzalo, a causa del amor de una mujer. Más allá del enfrentamiento entre los dos amigos, Acosta aprovecha el tema para presentar personajes históricos de primer orden, como José Celestino Mutis y Antonio Nariño. Al final de la historia, el problema se resuelve y los dos amigos vuelven a serlo.

La primera parte de esta tetralogía no posee tantos giros en la trama. Sin embargo, resulta de interés por evidenciar la posición histórica asumida por Acosta sobre el proceso de independencia. En primer lugar, la autora asume una valoración positiva de la cultura española asentada en el territorio. Sin dejar de cuestionar la necesidad de la emancipación política, interpreta esta lucha como anticipada. Según ella, las buenas intenciones de los próceres terminaron siendo torcidas a causa de líderes políticos que los sucedieron. En un pasaje muy

específico, reflexiona que la acción corrompida y ambiciosa de las masas terminó por estancar en un “gran lodazal” (9) el proyecto civilizador propuesto con la independencia. Además de esto, la autora también establece en la obra su posición sobre el elemento indígena, a quienes califica de traidores y falsos. Esta interpretación del pasado será mantenida por la autora en las novelas consecuentes.

La familia del tío Andrés. Novela histórica y de costumbres nacionales. En La mujer (noviembre 1880 – mayo 1881)

La segunda parte de la trilogía sobre Andrés está ambientada en los años posteriores a la primera declaración de independencia en 1810. A diferencia de la primera novela, la historia en esta ocasión obedece a múltiples factores y, de hecho, es difícil encontrar un hilo narrativo que no sea el tema independentista y los personajes principales. En resumen, la novela narra la forma en que la familia vivió este momento histórico, desde la declaración, hasta la muerte de la madre, justo en el momento de la llegada de la Reconquista española.

La familia del tío Andrés se cuenta sobre todo desde el punto de vista de las poblaciones alejadas del conflicto. En Usme, Andrés oficia como sacerdote y es, en este escenario, donde transcurre la mayor parte de la obra. La novela comienza con la presentación del lugar y las costumbres de las clases populares. Luego de esto, el lector se entera que se encuentra en marcha los planes para la independencia, sobre la cual Andrés permanece neutral. Con la llegada de la lucha, los sobrinos del protagonista deciden enlistarse en las tropas republicanas, lo cual causa una pena muy grande a su madre, Irene, quien no aprueba la colaboración de sus hijos. Finalmente, la madre de la familia muere a causa de la separación familiar causada por la partida de los hijos.

Intercalado a esta historia, Acosta introduce un recuento del avance de la campaña libertadora y del enfrentamiento con los realistas. Esta técnica permite afirmar el carácter ficcional y estético de la obra, en tanto permite concentrarse sobre los problemas humanos ligados a los procesos históricos descritos. Precisamente, la autora regresa constantemente a su posición histórica sobre el proceso de independencia. La autora critica la prematuridad de los sucesos y se lamenta, además, que las posiciones realistas e independentistas hayan degenerado en enfrentamientos fratricidas, puesto que tales ideologías penetraron en el seno familiar, separándolos y confrontándolos.

De la misma manera, la novela deja claro la posición de Acosta sobre el indígena. Según la autora, esta población nunca tuvo deseos de la independencia, sino que buscaron mantenerse

como esclavos. A pesar de su defensa de la hispanidad, la imagen de los indígenas evidencia su perspectiva negativa sobre esta población y sobre la idea señorial de los españoles. A pesar del palpable desencanto frente al presente, la obra no reniega de la necesidad del proyecto republicano.

Una familia patriota. Cuadros de la época de la Independencia de 1812 a 1821. En La familia (febrero 1884 – diciembre 1884)

Una familia patriota es la entrega final de la trilogía sobre el cura Andrés y su familia. Esta entrega transcurre inmediatamente termina la anterior; es decir, en la época de la reconquista española y la campaña libertadora de Bolívar. Este período, entre 1812 y 1821, se explora en tres partes en las que se intercala la historia de la familia, con la de los pormenores sobre el avance de Bolívar frente a los realistas comandados por Morillo y Boves. Esta alternancia de escenarios entre los sucesos históricos y los ficcionales le permite a Acosta explorar las consecuencias de la guerra de Independencia, calificada como una fratricida.

Así, la primera parte cuenta como los hijos de Irene, la hermana de Andrés, continúan participando del ejército republicano, mientras su hermana, Marianita, es resguardada por Andrés. Mientras la guerra avanza, el cura debe decidir si refugiar al hijo de su amigo Gonzalo, un espía realista que ha quedado atrapado en el país. A pesar de su origen, ambos personajes se enamoran. Esta parte termina con la caída de la República y la retoma de Morillo. En la segunda parte, se continúa la historia enfocada en las mujeres de la familia, puesto que los hijos han desaparecido luego de la derrota republicana y Andrés es desterrado por sus relaciones con su familia. Durante esta parte, las hermanas se enteran de que sus hermanos viven, pero que pronto fueron atrapados y encarcelados en Bogotá en el Colegio Mayor de San Bartolomé, modificado para que sirviera como prisión. Entonces, las mujeres deciden ir hasta la capital para intentar intervenir a favor de ellos en vano. Allí, la narradora cuenta los horrores que los realistas cometieron contra los republicanos, incluida la muerte de los hermanos de Marianita. La última parte se enfoca más en el desarrollo de la campaña libertadora, que tiene lugar mientras la protagonista y sus hermanas se encuentran recluidas en un convento. Para el final de la obra y con la derrota de las tropas realistas, los protagonistas se enteran de que Clemente, uno de los hermanos vivía aún. Él regresa junto con Andrés y el hijo de Gonzalo, quien decide pedir en matrimonio a la protagonista.

A pesar del final feliz, la novela, se enfatiza en la crítica al proceso republicano. De manera constante, Acosta reflexiona sobre lo prematuro de la Independencia y del

derramamiento de sangre causado por esta causa. La autora se muestra desencantada con la manera como se ha llevado a cabo el proyecto republicano a nivel político y por la progresiva pérdida de valores señoriales. En este sentido, la novela sigue la línea de sus antecesoras en la interpretación del presente.

Relaciones y cuadros novelescos de la historia de América. Hernán Cortés. En La Familia (mayo 1884)

Relaciones y cuadros novelescos de la historia de América parece ser otro proyecto de largo aliento planteado por Acosta, pero que parece no desembocar en una edición final. Así, “Hernán Cortés” consiste en un relato corto compuesto por cuatro episodios de la vida del conquistador, uno en su juventud y otros tres relacionados con su viaje a América. Sin embargo, ninguno se encuentra ligado directamente a la conquista de México. Parece ser que Acosta decidió escoger eventos de poca relevancia histórica y narrar algunas anécdotas que demuestran el carácter de Cortés.

El primer episodio, “Una aventura juvenil”, cuenta la historia del primer enamoramiento no correspondido de Cortés. “Un ave de mal agüero” relata su primer viaje a América y su cercanía a la fe católica. En “El matrimonio de Cortés”, se narra cómo se casa en el Nuevo Mundo, a pesar de haber sido traicionado y de haberse fugado dos veces de la cárcel. Finalmente, en “Oh! Quién no supiera escribir para no firmar muertes de hombres!”, se relata un episodio en que Cortés debe ejecutar a algunos de sus hombres por intentar hurtar algo del botín obtenido en sus campañas. Curiosamente, uno de los culpables resultó ser quien lo había encarcelado en el episodio tres.

Con estos breves episodios, el lector puede intentar reconstruir una imagen de Cortés atravesada por sus valores hidalgos, caballerescos y católicos. Llama sumamente la atención la discusión que establece Acosta con la historiografía, particularmente la obra de William Prescott y Fray Bartolomé de las Casas, quienes se consideran promotores de la “leyenda negra”. De hecho, el tercer episodio parece haber sido construido con el deseo de rectificar afirmaciones que estos hicieron sobre el conquistador y que la autora considera calumniosas. En definitiva, el cuadro histórico responde al deseo de exaltar la acción de los españoles conquistadores y sus valores éticos.

Los piratas en Cartagena. Crónicas histórico-novelescas (1886)

Publicada el mismo año de la constitución de 1886, *Los piratas en Cartagena* permite observar claramente las redes de sociabilidad tejidas por la autora directamente con los promotores de la Regeneración, lo cual resulta evidente en la dedicatoria a Rafael Núñez. La obra posee cinco relatos de una extensión moderada sobre algunos asedios hechos por piratas británicos a Cartagena, en los cuales la autora exalta los valores hispánicos contra lo anglosajón, principalmente el catolicismo contra el protestantismo.

Los primeros tres, “La venganza de un piloto”, “El almirante-corsario Francis Drake” y “Sancho Jimeno y los filibusteros” se encuentran reunidos bajo el título de “Los piratas en Cartagena”. El primer relato cuenta como Íñigo Ormaechea, piloto de Pedro de Heredia, es azotado y expulsado a España tras reaccionar violentamente contra su capitán y contra una mujer que defendía un collar. Tras esto, se embarca con un pirata y le pide asaltar Cartagena. El ataque tiene éxito, pero se cuenta que sus crímenes son castigados por los Caribes poco tiempo después. El segundo relato trata sobre algunos asaltos hechos por Francis Drake a Cartagena. En uno de ellos, se encuentra con el Obispo Fray Juan de Montalvo quien trata de salvar la ciudad entregando sus ahorros al pirata. En este encuentro, así como todos los otros, se resalta el valor de la Iglesia Católica y del hispanismo, frente a los despiadados corsarios ingleses. El último relato de la sección se encarga de contar un asedio realizado por piratas franceses e ingleses a Cartagena en 1697. En general, se cuenta la férrea defensa realizada por los españoles y en contra de los filibusteros, esfuerzos que terminan siendo en vano, pues la ciudad termina destruida y saqueada. A pesar de esto, la autora cuenta cómo un poco después España, Francia e Inglaterra se vuelven aliados, por lo que estos últimos dos ayudan a la reconstrucción de la ciudad y a la recuperación del botín.

El cuarto relato, “Los piratas en Santa Marta – El Obispo Piedrahita y el filibustero Morgan” consiste en una breve narración sobre uno de los saqueos del pirata inglés. En este, se encuentra con Piedrahita, quien termina siendo llevado a la isla en la que se escondía Morgan. Allí, se entera de su pasado católico, lo que le permite crear un lazo entre ambos personajes. Gracias a esto, el Obispo logra detener el saque, volver sano y salvo y, eventualmente, disuadir a Morgan de continuar su vida de pirata.

El libro cierra con “La expedición del almirante Vernon”, el relato más largo del libro. La historia se divide en once capítulos en que se pueden distinguir dos partes diferentes. En los primeros cinco, se cuenta el rapto de Albertina a manos del capitán Keith, luego de que este atacara la ciudad. La segunda parte se concentra en la labor de espionaje realizada por la protagonista, quien, una vez sacada de su ciudad, no encuentra más remedio que casarse con el

inglés para tratar de recuperar su honor. En suelo enemigo, Albertina consigue reunir y transmitir información clave sobre ataques que planean hacer los ingleses, lo cual le da a Cartagena una gran ventaja. Al final, Keith muere en combate, confesándole al padre de su esposa las causas de que ella lo hubiera abandonado. Es preciso recordar que su rapto no le había permitido comunicarse con su familia.

En los cuatro relatos, Acosta insiste en el carácter católico e hispánico de los defensores de Cartagena y en la necesidad de ligar el pasado colonial con el presente republicano, en una celebración de los valores representados en España. En este sentido, esta obra deja de lado cualquier interpretación negativa de la metrópoli, como si sucede en otras de sus ficciones históricas. Por tal motivo, la obra puede ser comprendida como un compromiso ideológico con la causa de la Regeneración.

“Bartolomé Sánchez. Cuadro de la época colonial”. En *El domingo de la familia cristiana* (febrero de 1890)

“Bartolomé Sánchez” consiste en un relato breve intercalado en la historia general contada en *El domingo de la familia cristiana*. A pesar de que se trata de un periódico, esta publicación sigue la historia de una familia que se retira con un sacerdote. Todos los domingos se reúnen con el sacerdote a escucharlo, aunque realmente, todos los participantes del retiro toman turnos para contar historias. Precisamente, este “cuadro de la época colonial” es uno de ellos.

El relato tiene lugar unos años después de la fundación de Bogotá en 1538. En síntesis, se narra los excesos cometidos por el Adelantado Luis de Lugo en contra de los otros españoles. Como cuenta el narrador, la vida de este español estuvo marcada por el crimen y el robo. De Lugo toma posesión de las riquezas de algunos conquistadores e, incluso, el título de “adelantado” a costas de Gonzalo Jiménez de Quesada. Todo lo realizado por De Lugo molesta a Quesada, quien, junto a Bartolomé Sánchez, deciden denunciarlo enviando una carta a la corona. Sin embargo, aquel se entera de esto y decide tomar venganza encarcelando y condenando a la muerte a los dos responsables. A pesar de que algunos conquistadores se oponen a esta medida, Sánchez es ejecutado y De Lugo logra terminar su vida cómodamente en España.

El relato breve pone de relieve los excesos cometidos en la Colonia entre los mismos españoles. Sin denigrar de la cultura Hidalga, Acosta reconoce que algunos funcionarios coloniales tomaron ventaja de la situación. Sin embargo, esto no implica el rechazo completo

de los españoles; puesto que son ellos mismos los que buscan hacer algo de justicia. En este sentido, este relato permite leer con detalle las contradicciones históricas constitutivas de la defensa de la hispanidad a finales del siglo XIX.

Episodios novelescos de la historia patria. Un chistoso de aldea (Cuadros de costumbres populares). En Lecturas para el hogar (Marzo – junio 1905)

Un chistoso de aldea es una novela histórica tardía de Acosta, ambientada desde 1810 hasta 1819, durante la primera Independencia y la Reconquista. Sin embargo, el relato no se enfoca en los sucesos históricos centrales, sino en el relato de Justo Cáceres, habitante de Honda, quien sufre las consecuencias de estos los enfrentamientos entre republicanos y realistas. En este sentido, el relato sigue la línea de la tetralogía sobre el cura Andrés y su familia; esto es, una posición crítica sobre estos procesos que evalúa negativamente los modos en que se llevaron a cabo la Independencia, así como las represalias excesivas de las tropas realistas.

La novela se encuentra dividida en tres partes. En la primera, se presenta a Justo y su papel de diablo en las festividades de Honda. Este disfraz le permite tomar justicia de un anciano que maltrataba a su mujer. Estos episodios permiten al lector comprender el carácter bondadoso y ético del personaje. La segunda parte transcurre en Bogotá durante los sucesos de julio de 1810. Justo, quien se encontraba allí, termina defendiendo a la Virreina de ser linchada por la población, evento que le permite ganarse un poco la simpatía de los realistas. Sin embargo, el protagonista no quiere ser confundido con uno de ellos. Así, regresa a su pueblo, donde el párroco le solicita escoltar al oidor hasta Villeta. Ninguno de los dos se encontraba de acuerdo con tal medida, porque despreciaban la tendencia ideológica del contrario, por lo que aceptan a regañadientes emprender el viaje. Durante este, el oidor trata mal a Justo y este decide vengarse jugándole algunas bromas. Lo que terminaría por costarle caro en el futuro.

La tercera parte tiene lugar seis años después de lo sucedido con el oidor, en plena pacificación. Con el ascenso de los realistas, un capitán decidió encarcelar y ejecutar a Justo, en represalia por haberse burlado del antiguo oidor. Justo antes de que se cumpla la sentencia, el protagonista recibe la visita del párroco del pueblo, quien lo ayuda a escapar en la noche. Así, termina en las montañas aislado, hasta que recibe las noticias del triunfo de Bolívar y los demás independentistas.

Los españoles en América. Episodios histórico-novelescos. Un hidalgo conquistador (1907)

Un hidalgo conquistador hace parte de la serie de obra proyectadas por Soledad Acosta de Samper para contar la historia de la nación, entre las que se incluye *José Antonio Galán*. Este ambicioso proyecto literario e histórico atestigua la agudeza de la conciencia histórica de la autora. Sin duda, uno de los innegables valores de estas obras fue el ingente trabajo de recolección y consulta de archivos relacionados con todas estas materias, así como el de ordenarlos en la construcción de novelas históricas de acuerdo con su perspectiva estética e intelectual. Por supuesto, la idea misma de concebir como una unidad el pasado de los reinos de Castilla y Aragón, de la conquista y colonia española y el presente de la República de Colombia denota que, para ella, la historia de la nación contemporánea era la misma que la de la península. Precisamente, esto se hace explícito en el “Proemio” de esta novela, donde traza el mencionado plan.

En esta novela, la autora se propone la narración de la vida de Alonso de Ojeda, uno de los primeros conquistadores en explorar el Caribe. La obra se divide en once cuadros situados entre 1492, cuando el explorador tenía 11 años, y 1511, cuando decide retirarse a un convento franciscano. El primer cuadro sirve para explorar el carácter heroico y altivo de Alonso, quien es constantemente comparado con figuras caballerescas, como el Mio Cid, el Amadís de Gaula, el Palmerín de Inglaterra, el Quijote, entre otros. Además de esto, se da a conocer el amor que siente por María, una hija ilegítima del rey católico Fernando. El carácter del personaje se encontrará guiado a lo largo de la narración por estos tres elementos: su valor como caballero, su amor por María y los valores de la religión católica.

Luego de que es descubierto su amor por María, Alonso se ve obligado a acompañar a Colón en su segundo viaje, puesto que, debido a las normas de la sociedad aristocrática, su interés romántico por una mujer de mayor alcurnia, lo ponía en peligro. Durante su viaje, logra hazañas de valor en Haití, pero debe devolverse sin muchas riquezas, salvo algunos esclavos indígenas. Sin embargo, la guerra que entabla con el cacique Caonabo, le permite a la autora mostrar el carácter traicionero de los españoles conquistadores, puesto que Alonso engañó y traicionó al cacique para poder capturarlo y entregarlo a Colón. Desde este punto, la autora insiste en que el valor de Alonso no era suficiente para cambiar el hecho de que los conquistadores eran usualmente guiados por el oro y la avaricia, cometiendo crímenes en contra de los nativos.

Luego de someter a Caonabo, Alonso y Colón vuelven a España. Allí, el protagonista busca unirse con María; sin embargo, se entera de que se encontraba en un convento. Tratando de verse con ella, Alonso es sorprendido por la Inquisición y puesto en prisión por largos años,

pues se negaba a renunciar a su amor y a cometer falsedad contra los suyos. Finalmente, logra salir con el compromiso de ir al Nuevo Mundo y con la esperanza de conseguir suficiente fama para pedir a su amada en matrimonio. Sin embargo, se entera de que había sospechas de que se unía en secreto con Isabel, una esclava hija de Caonabo, por lo que le recomiendan deshacerse de ella antes de ir al viaje. A pesar de que le prohibiera acompañarlo, Isabel se esconde en su cuarto en el barco, puesto que su amor al conquistador le impedía dejarlo. Durante este viaje, Alonso visita las costas de Cabo de la Vela y pierde la confianza de sus hombres, quienes lo aprisionan. Isabel lo ayuda a escapar y, cuando ven La Española, se lanzan al mar, donde se separan sin volverse a ver.

La siguiente expedición de Alonso se realiza nueve años después hacia las costas de lo que hoy es Cartagena. Allí, el conquistador pierde casi toda su tripulación por su soberbia y ambición, puesto que, aún cuando su teniente, Juan de la Cosa, lo impele a abandonar el combate, este continúa hasta que los indios logran casi matarlo. Alonso logra escapar y reunir fuerzas para intentar colonizar el Golfo de Urabá. Sin embargo, no logra su objetivo y, por el contrario, es herido de gravedad unos meses después de su llegada. Además, la colonia recién fundada no tenía suficientes recursos y muchos morían de hambre y enfermedad.

Ante esta situación, Alonso decide devolverse a La Española para buscar recursos, pero en el viaje naufraga en las costas de Cuba y pasa un mes tratando de llegar a su destino. Para lograr salir, el protagonista promete a la Virgen que se consagraría como fraile y que donaría una imagen de ella que llevaba siempre consigo, puesto que se la había dado María, si lograba salir con vida. Al día siguiente, alcanza la población indígena de Cueyvas, donde cumple una parte de su promesa con la Virgen. Finalmente, cuando llega a La Española, se consagra como franciscano, donde pasa recluido el resto de sus días.

La obra es relevante por dos motivos. Primero, porque manifiesta el interés de rescatar un personaje que para la época era olvidado por la historia. El segundo, porque a través de esta historia, la autora manifiesta que el estudio de este personaje es adecuado para comprender el carácter de los conquistadores de la época. Acosta deja claro que la imagen de Alonso de Ojeda no es una idealización, sino que se trata de una construcción a partir del sentimiento caballeresco impregnado en la conquista, con los defectos humanos de su protagonista. En efecto, el conquistador es mostrado a la vez como traidor, soberbio, terco y cruel con los indígenas, como piadoso, valiente, ingenioso e inspirador. Como él, los españoles son mostrados como civilizados y rapaces, como religiosos devotos y codiciosos, como evangelizadores y crueles.

Sin embargo, la contraparte indígena no se muestra como un polo perfecto. Los pobladores del Nuevo Mundo son presentados principalmente como salvajes que esperan pasivamente a ser evangelizados o muy fieros para parecer humanos. Si bien Acosta reconoce que fueron engañados y diezmados por los conquistadores, los pocos personajes indígenas no se muestran igualmente valientes, lo suficientemente organizados o racionalmente aptos para enfrentarse a los europeos. A pesar de que ambos grupos son presentados como supersticiosos, son los indígenas a los que no se les reconoce sus creencias o sistemas de valores en la obra.

Por todo esto, estas combinaciones le permiten al lector inferir que la autora está lejos de idealizar el pasado hispánico como el pasado indígena; por el contrario, hace un balance entre el proceso de devastación y los beneficios aportados principalmente por la religión y la hidalguía hispánica. Por supuesto, estos dos elementos hacen parte del ideario de la nación católica pretendida por la Regeneración.

- Avella, Temístocles

Temístocles Avella nace en 1841 y muere en 1914 en Sogamoso, Boyacá. Sin embargo, no hay mucha información disponible sobre su biografía. Se sabe que colaboró activamente en varios periódicos de la época, incluyendo *El mosaico*, donde publica *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* (1864), y *El conservador*, en el que aparece *Anacaona* (1864). Además, de estas novelas, Avella publicó también *El sitio de Cartagena*, *Publio* y *Daniel Sikles*. Con excepción de la última, publicada en *El Iris* entre el 28 de julio y el 12 de agosto de 1866, no es preciso fechar estas obras, pues se conservan solo en el tomo *Labor intelectual*, publicado en 1915, un año después de su muerte. Para este trabajo, se han considerado solamente las dos primeras obras mencionadas. Por el contenido de sus dos novelas, puede afirmarse que Avella poseía una tendencia histórica al antihispanismo y al liberalismo.

Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa (1864)

Los tres Pedros de Temístocles Avella es una novela histórica por entregas que pone en escena los crímenes relacionados a Inés de Hinojosa, figura popularizada por la publicación reciente de *El carnero* de Rodríguez Freyle. La obra posee una técnica narrativa particular en su género: en lugar de privilegiar la narración y la descripción de costumbres, decide tratar construir la trama por medio del diálogo. De esta manera, el narrador se convierte en una voz que sitúa y contextualiza la acción, la cual se desarrolla por medio del enfrentamiento directo

de los personajes con el diálogo como herramienta principal. Esto da la sensación al lector de asistir a una obra dramática, más que a una narrativa.

En diecisiete capítulos, una introducción y un epílogo, la novela cuenta la conspiración organizada por Juan de Ávila, Pedro de Hungría y Pedro Bravo de Rivera, para capturar a los asesinos de Pedro de Ávila, Inés de Hinojosa y Jorge Voto, quien comete el crimen en la “Introducción”. Luego de cometer el crimen, la pareja huye de Carora, Venezuela, hacia Tunja, Nueva Granada, junto con Juanita, sobrina de Inés. Sin embargo, la fuga no pasó desapercibida por Juan de Ávila. Este tenía un doble interés en Inés de Hinojosa: en primer lugar, estaba enamorado de su sobrina y quería casarse con ella; en segundo, sabía de su culpabilidad en la muerte de su padre. Movido por la venganza, le pide a su asociado, Pedro de Hungría, que los acechara e hiciera confesar, para que fueran sometidos por la justicia.

La llegada de Inés y Jorge a Tunja resulta bien recibida, sobre todo por Pedro Bravo, quien se enamora inmediatamente de ella. Movido por el deseo de casarse con ella, este Pedro decide apoyar a su tocayo para deshacerse de Jorge. Así, conspiran para asesinarlo, luego de que logran tener su confesión sobre el crimen de Pedro de Ávila. Luego de varios intentos y bajo la complicidad de Inés, los dos Pedros logran su cometido de asesinar a Jorge. Sin embargo, Pedro de Hungría tenía el objetivo no solo de asesinarlo, sino de exponerlo públicamente, así, moribundo, lleva a su víctima en frente de Inés y de Pedro Bravo para que se enteren de lo que realmente acontecía.

En ese mismo momento, Juan de Ávila llegaba a Tunja en compañía de Andrés Díaz Venero de Leiva, primer presidente de la Real Audiencia de Santafé de Bogotá. Aunque aquel se lamenta de que Pedro de Hungría se haya tomado la justicia en mano propia, lo ayuda a escapar de la ciudad. Finalmente, los implicados en el asesinato de Pedro de Ávila y de Jorge Voto son castigados con la horca o con la hoguera en la plaza pública, castigo excesivo del cual se lamenta el mismo Díaz.

En el epílogo de la obra, el lector conoce la suerte de Pedro de Hungría y de Juan de Ávila. Aquel, huyó de Tunja llevándose a Juanita, puesto que pensó que su socio lo había traicionado. Juan se encontraba al borde del suicidio, pues, aunque se sentía satisfecho del castigo a los culpables de la muerte de su padre, se lamentaba que el castigo a Jorge e a Inés se hubiera cometido por medio de un nuevo crimen y que ese crimen haya llevado a Pedro de Hungría a la perdición. A estas penas, se le agregaba la pérdida de Juanita, su enamorada. Justo en el momento en que iba a suicidarse sobre la tumba de su padre, aparece un demacrado Hungría y le cuenta que el crimen cometido lo ha llevado al borde de la locura. Entonces, le

pide redención a Juan de Ávila, quien lo perdona rápidamente y le entrega a Juanita, quien lo acompañaba en el cementerio.

El carácter dramático de la obra le permite al autor tomar distancia con los sistemas de valores de sus personajes y dejar que estos entren en conflicto en escena. Sin embargo, esto no da lugar a la construcción de personajes con un sistema de valores regidos por el *ethos* colonial; por el contrario, los móviles de Inés, Jorge, Juan y los Pedros resultan más pasionales. Así, por ejemplo, mientras en la versión base, Rodríguez Freyle habla del honor y la hidalguía afrentados en la resolución de Pedro Bravo, en la versión de Avella este elemento es borrado, quedando solo el carácter fratricida del crimen cometido. De hecho, la intriga de Juanita y Juan de Ávila, así como las relaciones de este con Pedro de Hungría, resultan elementos ficcionales que sustentan una estructura romántica: una trama amorosa, un crimen pasional y la resolución en el cementerio. Estos detalles anteriores, permiten inferir que la escogencia del ámbito colonial resulta una excusa para exponer un problema humano: la violencia fratricida, representada con insistencia como un problema en la conciencia de los personajes. Vale la pena mencionar que este tema resulta relevante en el ambiente de inestabilidad política y de guerras civiles que vivía el país durante los primeros 60 años de república.

A pesar de lo anterior, la voz narrativa permea ciertos comentarios que permiten observar una evaluación del pasado colonial. Especialmente en la escena del capítulo III, “Cuadros fantasmagóricos”, se reflexiona sobre el carácter fanático de la sociedad de colonial, el cual facilita su manipulación por distintos medios. Además, Pedro de Hungría presenta a Inés, Jorge y Juanita, tres cuadros de los que se deducen una escala de valores en contra de la conquista española. En el primero, se representa la llegada de Colón. En el segundo, la ceremonia de Guatavita con la que los muisca investían un nuevo cacique, escena que vale el calificativo de “bella” y “magnífica”. En el tercero, se representa el incendio del templo muisca de Iraca. Mientras el primero no tiene reacción, este último horroriza a los espectadores. Finalmente, se revela un cuarto y último cuadro, en el que Pedro de Hungría representa el asesinato de Pedro de Ávila en Carora. Es claro, que este breve recuento histórico le sirve al autor para posicionarse en contra de la conquista española. Se tratan de escenas que hacen parte del imaginario colectivo de la nación y que el autor aprovecha para significar según su visión de mundo. La yuxtaposición de escenas permite adivinar la fundación colonial como un crimen inicial, del cual se va a desprender los cometidos por Jorge Voto e Inés de Hinojosa.

Anacaona (1864)

Anacaona es una novela histórica corta publicada por primera vez por entregas en el Conservador en el año 1864. Más tarde, sería editada en formato libro por su autor en 1865 e incluida en una tercera edición en 1877 en *La ondina del Plata*, periódico semanal de literatura argentino, junto a *La chiriguana* de la argentina Josefina Pelliza Sagasta y *La roca de la vida* del peruano Ricardo Rossel. Esta última merece especial atención en tanto se trata de un intento temprano por concebir una literatura americana, transnacional, y de reunir en ella autores de diversas nacionalidades, aunque como lo denuncia el editor, solamente “tres literatos americanos, han correspondido á nuestro llamado” (6). Sin duda, el esfuerzo realizado por el director del periódico argentino merece un estudio más profundo, capaz de rastrear el sentimiento americanista que comenzaba a formarse para la década de 1870.

La novela de Temístocles Avella narra principalmente los últimos meses de vida de Anacaona durante la primera etapa de la conquista española entre 1493 y 1494. La acción comienza con la captura del cacique, esposo de la protagonista. Este evento sirve al autor para dejar claro su punto de vista sobre la conquista y los conquistadores, como usurpadores, crueles y avariciosos. Precisamente, Alonso de Ojeda engaña al líder mintiéndole dos veces: la primera, sobre la capacidad de su caballo de saltar el mar y la segunda sobre la utilidad de las brillantes esposas. Sobre el primero, le dice que puede montar en él, pero solo si el español lo guía, para evitar así que el caballo salte. Sobre las segundas, le dice que se tratan de adornos usados por los reyes, pero que le permitirá usarlas sin costo. Con estas mentiras, Alonso logra llevarse al cacique a España, aunque muere este último, producto del naufragio de la carabela en la que iba.

Mientras esto sucedía, el narrador introduce a Anacaona y a su hija, Corima; además del único español virtuoso de la obra, Fernando de Guevara. La virtud de este personaje radica en el amor sincero que profesa a la hija de Anacaona, el cual no se encuentra pervertido por el deseo de oro o poder de los otros conquistadores. Una vez estos tres personajes conocen la muerte del cacique, el español se ofrece a acompañar a la viuda y a su hija, a lo cual accede gustosa Anacaona, quien se da cuenta del enamoramiento de los jóvenes y les da permiso para unirse.

Sin embargo, justo antes de que suceda, aparecen soldados españoles enviados por el gobernador de la Isabela, Roldán, para capturar a Guevara, pues se encontraba celoso de que su subordinado gozara de más poder en “la corte” de la líder indígena. Guevara, quien conocía el carácter de sus compañeros, logra convencerlos de que él debía ser el gobernador. Con este reconocimiento, regresa frente a Roldán, de forma que logra ponerlo en prisión rápidamente.

No obstante, la intención del protagonista era obligar al gobernador a que lo dejara vivir en paz con Corima, por lo cual decide liberarlo en cuanto este jurara cumplir esta condición. Si bien Roldán lo promete, su sed de venganza es más fuerte y planea la muerte de todos los líderes indígenas, incluyendo a Corima y a Anacaona.

De esta manera, Roldán logra reunir a todos ellos en un banquete, con la excusa de querer celebrar una gran fiesta para la alianza entre los españoles y los nativos. Para lograr que sus hombres lo obedecieran, les promete todo el oro que poseyeran los caciques en el momento de la ejecución de su plan. Persuadidos por su avaricia, los españoles asesinan a los caciques indefensos durante la fiesta. Sin embargo, Corima logra salvarse junto don Guevara.

La novela finaliza con el regreso de Alonso de Ojeda, quien se encuentra con Roldán sobre las cenizas del banquete. Sin embargo, el encuentro no implica una glorificación de los dos españoles; por el contrario, ambos son mostrados como locos y perseguidos por los fantasmas de sus víctimas. Así, Alonso parece atormentado por la visión del cacique sobre su caballo blanco y Roldán por el cuerpo quemado de Anacaona. Ambos terminan presas del remordimiento el resto de su vida.

Aunque la obra no tiene el mismo peso documental que tendría la versión escrita por Acosta veinte años más tarde, si permite observar la forma en que el autor concibió la conquista. Los españoles aparecen en la obra como menos civilizados que los pueblos indígenas y como destructores, asesinos y saqueadores; mientras que los nativos son idealizados en su bondad y en su forma de relacionarse los unos con los otros. El contraste entre estas dos perspectivas sobre el pasado español ejemplifica muy bien el movimiento del pensamiento de los intelectuales en las discusiones por el establecimiento de una identidad nacional.

- Caicedo Rojas, José

José Caicedo Rojas nació en 1816 en Bogotá. Como muchos otros intelectuales de su época, fue escritor, político y periodista; además, se desempeñó también como director del Museo Nacional antes de 1884. En su propia “Nota autobiográfica” publicada en *Apuntes de Ranchería* (1883), cuenta cómo colaboró desde la década de 1840 con varios periódicos literarios, como *El duende*, *El neogranadino* y *El Mosaico*. Para la década de 1860, continúa participando en periódicos de tendencia “tradicionalista”, lo que le implicó redactar novelas históricas y cuadros de costumbres de tendencia conservadora y prohispanista. Dentro de sus obras más destacables se encuentra *Apuntes de ranchería y otros escritos* (1883) y sus novelas

históricas, *Don Álvaro* (1871-1872) *Juana la bruja* (1894). Finalmente, Caicedo muere en Bogotá en 1898.

La obra de José Caicedo Rojas constituye un referente en el costumbrismo colombiano. Esto le valió que fuera comparado al costumbrista español Mesonero Ramos por los historiadores de la literatura colombianos. Sin duda, la fama del costumbrismo como un género conservador se debe en parte a que Caicedo se erigió como referente de esta tendencia.

Don Álvaro. Cuadros históricos y novelescos del siglo XVI. En Revista de Bogotá (agosto 1871 – Julio 1872)

Don Álvaro constituye la primera novela histórica escrita por José Caicedo Rojas. Publicada por entregas en la Revista de Bogotá, resulta altamente interesante desde el punto de vista técnico. El autor se muestra altamente consciente de la tradición novelesca y literaria y de la labor de la historiografía. En varios pasajes, expresa que su labor es la de novelista, no la de historiador o dramaturgo, licencia que le permite “adornar” y completar los destinos de sus personajes sin ningún inconveniente. A diferencia de su novela posterior, se toma la libertad de incluir historias intercaladas y varios epígrafes con los que dialoga con la tradición hispánica y local.

La novela posee una historia simple: se trata del amor desgraciado de Don Álvaro con Constanza de Urrego, hija de Pedro de Urrego. A pesar de la proveniencia noble del protagonista, el padre de la Constanza no consiente su matrimonio debido a la presencia de otro pretendiente más adinerado. La frustración del Don Álvaro lo lleva a enlistarse en el ejército español y a dejar Bogotá para repeler a los piratas comandados por Francis Drake en la costa Caribe. Caicedo decide dejar gran parte de su obra a contar las aventuras del protagonista en el mar, lo que le permite resaltar su valor caballeresco. Una vez termina este episodio, se narra como regresa disfrazado de caballero y gana una justa en Honda, donde tiene lugar el recibimiento del nuevo presidente. Allí tiene algunos encuentros furtivos con Constanza, lo que confirma su amor.

Ante tales peligros, Pedro de Urrego decide regresar a Bogotá para alejar a su hija y, así, continuar sus planes de matrimonio con el otro acaudalado pretendiente. Sin embargo, Don Álvaro sigue insistiendo y se encuentra en secreto con Constanza. En uno de tales encuentros, Pedro Urrego descubre lo que sucede y tiene un duelo con el protagonista, quien resulta herido de muerte. El padre de Constanza se entrega a prisión, donde es enjuiciado y enviado con su hija a España. La novela termina con Constanza tomando la decisión de enclaustrarse, puesto

que su amor por el difunto Álvaro le impide pensar nuevamente en el matrimonio, a pesar de la insistencia de su padre.

Fuera de la trama principal, el autor ofrece una introducción en la que cuenta una “leyenda” sobre Gilma, una indígena muisca con un amor igualmente frustrado. Esta excusa le permite a Caicedo meter una intención fundacional, puesto que no solo exalta la belleza del territorio de Gilma y al que llega Quesada, sino que se encarga hábilmente de unir este pasado al colonial. Según el autor, los indígenas habían previsto la llegada de los españoles, lo que se figura en la historia desgraciada de Gilma.

Así, *Don Álvaro* resulta construida sobre la base del deseo de fundar una identidad para el territorio. Por este motivo, es sumamente importante comprender que la obra se construye sobre los valores hidalgos y caballerescos, exaltados en la figura de Don Álvaro. Tal interés de Caicedo constituye una respuesta al proyecto de nación liberal hegemónico de la época, que cuestionaba la pertinencia de estos valores para la continuidad de la nación.

Juana la bruja (1894)

Juana la bruja es la segunda novela histórica escrita por José Caicedo Rojas. Al igual que en su anterior novela, compone una ficción histórica sobre el periodo colonial utilizando como base *El carnero* de Juan Rodríguez Freyle. Sin embargo, más allá de utilizar solo este recurso, parece ser que el intelectual decimonónico echo mano también a la tradición popular generada por la leyenda de Juana en la Bogotá de la época. Este recurso no debe sorprender, no solo por su fuerte tendencia al costumbrismo, lo que lo acercaba a las tradiciones locales, sino también al hecho de que otros autores hacen uso de este recurso como Temístocles Avella en *Los tres pedros en la red de Inés de Hinojosa* y *Soledad Acosta de Samper* en “Una aparición” (1890) y “El fuerte desamparado” (1880).

La historia de la novela está dividida en quince capítulos, aunque pueden diferenciarse dos partes concretas. La primera va hasta el capítulo X y cuenta la historia de Clara y su compromiso con Zuláivar. Este parte de Bogotá por negocios y, en ausencia, su prometida es persuadida de consultar a Juana para estar segura de que su amante no la engaña durante su viaje. Tras el regreso de aquel, los amantes se encuentran, pero ella le reclama por una visión descontextualizada en la que Zuláivar tenía una prenda de mujer en sus manos. Luego de las explicaciones, este descubre los tratos de su prometida con Juana y decide denunciar a esta última frente a las autoridades. Viéndose perdida, la bruja logra inculpar también a Clara de realizar actos profanos, por lo que van a juicio. En este, la criolla es exculpada gracias a la

intervención del Obispo y se condena a la bruja al exilio. Sin embargo, en cuanto ella salía, Zuláivar la intercepta en busca de venganza y la ahoga en la laguna de Fontibón.

Durante la segunda parte, se cuenta el exilio autoimpuesto de Zuláivar. En efecto, avergonzado de su crimen y sin contarle nada a Clara, ambos deciden partir a España a buscar nuevos rumbos. En Sevilla, ella queda embarazada, pero termina muriendo junto con su hijo. Desconsolado, Zuláivar siente culpa, puesto que considera que su crimen es el origen de la desgracia. Luego de algunos años, comienza a frecuentar la casa del Marqués de Haro, donde conoce a Flora, una huérfana adoptada por los nobles. A pesar del amor mutuo entre los protagonistas, Zuláivar no se atreve a pedir su mano, porque carga aún con la culpa del asesinato de Juana y la muerte de su esposa. Sin embargo, es increpado por los marqueses y decide contarles la historia. Al terminar, se dan cuenta que Flora es la hija de la bruja, quien la abandonó de bebé para buscar riquezas en América. Tras esto, el marqués de Haro le comenta a Zuláivar que él no tiene la culpa de los actos criminales de Juana y, por tanto, puede casarse tranquilamente con su enamorada. La novela termina con el matrimonio como escena de reconciliación.

La novela posee una historia sencilla con algunas peripecias que mueven la narración. Aunque parezca una perspectiva histórica neutral sobre el pasado colonial, es preciso mirar los móviles axiológicos de los personajes para comprender la interpretación del pasado. En efecto, los problemas de la novela están ligados a la transgresión de los valores católicos por parte de Juana, Clara y Zuláivar. Sin embargo, más allá de plantear callejones sin salida, los valores hispánicos señoriales, como la posición del Obispo y la autoridad del Marqués, terminan solucionando felizmente las situaciones. El acto criminal del protagonista termina siendo perdonado por el carácter criminal de la Bruja, cuyos crímenes contra la iglesia y contra su hija se interpretan como mayores. En este sentido, la obra es posible comprenderla en un momento de afianzamiento de los valores hispánicos tras la Regeneración.

- Capella Toledo, Luis

Luis Capella Toledo nació en Santa Marta en 1838 y murió en Bogotá en 1896. Se desempeñó como militar del ejército nacional, del que llegó a ocupar el rango de general y como político desempeñó varios cargos, como el de gobernador de la Provincia de Magdalena, secretario del Senado en 1871, presidente de la Cámara de Representantes en 1873 y del Senado en 1874. Su labor como escritor se reduce a la publicación de sus *Leyendas históricas* en 1879,

obra de la que logra realizar tres ediciones en vida, y de una biografía hecha al Comandante José Antonio Ramírez. A pesar del ambiente politizado de la época y a su servicio durante el gobierno federalista, no puede decirse que Capella se suscribiera a las tendencias ideológicas radicales. Sus obras muestran una clara posición crítica frente al gobierno, sobre todo en lo tocante a las condiciones de los veteranos y militares en el gobierno.

Leyendas históricas (1884)

En 1879, Luis Capella Toledo publica un tomo con seis narraciones históricas cortas a las que tituló “Leyendas”. El lector descubre rápidamente que el carácter legendario de estas obras no reside en la inclusión de elementos fabulosos, como en el tipo anecdótico y en la transmisión oral de las historias. A pesar de que el autor se apoyó constantemente en diferentes documentos escritos, el contenido no aspira a historiar, como al deseo de dar a conocer sucesos poco conocidos sobre próceres, soldados, ciudadanos e, incluso, objetos y animales. En este sentido, Capella se vale del conocimiento transmitido por testigos o que reposa en la cultura popular.

El éxito de estas seis narraciones fue mayor al esperado por el autor y, en los próximos años, logra publicar dos ediciones más. Aunque la segunda no presenta grandes diferencias con la primera, la tercera posee tres tomos y 62 leyendas. La cantidad de historias y el carácter heterogéneo de cada una de ellas dificulta la tarea de realizar un resumen breve de ellas. Sin embargo, pueden resaltarse algunos elementos generales de ellas.

En primer lugar, pueden encontrarse leyendas dedicadas a figuras históricas importantes, como “El general Manuel Piar”, “Bolívar en el bajo Magdalena ó una aventura y una justificación”, “Un soneto”, “Los héroes de Bomboná y Junín”, “Los botones de oro del libertador”, etc. Estas narraciones no están dedicadas a contar las grandes hazañas de estos personajes, sino pequeñas anécdotas o a rectificar algunas acusaciones sobre ellos. Por ejemplo, en “los botones de oro...”, en la que simplemente se cuenta el origen de los botones que adornaron el chaleco de Bolívar y que, según Capella, provienen de figuras de oro que fueron regaladas a Atahualpa hace mucho tiempo.

Por otro lado, están las leyendas sobre soldados y otros participantes menos conocidos de la independencia en “La sombra negra”, “José Antonio Anzoátegui”, “Andrés Dientes”, “El dulce retiro”, “El almirante Brion”, “El teniente Lucas Morelo” y muchas otras. El objetivo de estas historias es resaltar la participación de estos personajes para evitar que caigan en el olvido.

Para Capella, esta es una forma de honrar y reconocer sus actos, puesto que muchos de ellos terminaron en la pobreza y descuidados por el gobierno.

Vale la pena llamar la atención sobre dos leyendas particulares: “El dulce retiro” y “Candelario Obeso”. La primera es la leyenda más larga de todas. Sin embargo, resulta particular porque narra una trama amorosa llena de peripecias. Este estilo narrativo acerca el relato más al de una novela romántica, que al de las leyendas históricas hechas por el mismo autor. Además de lo anterior, el gesto crítico que despliega Capella en ella resulta también llamativo. Para el final, el narrador encuentra unas memorias escritas por uno de los personajes de la leyenda. En ella, se dan indicios de “las miras ambiciones de Bolívar”. A pesar de los elogios que el autor da al libertador en las leyendas dedicadas a él, este gesto permite comprender que el autor tenía reservas con el proceso de canonización de la figura del libertador.

Por otro lado, la leyenda “Candelario Obeso” es la única que no tiene que ver directamente con la independencia. El recuerdo de la figura del poeta es una excusa para Capella para entretener la crítica del olvido de los soldados y próceres con la situación de algunos hombres destacables de la república. Así como los soldados que murieron sin haber sido reconocidos, Obeso terminó olvidado y en la pobreza debido a la falta de oportunidades que debían ser cubiertas por el gobierno en apoyo a las letras y la cultura.

En todas estas leyendas, el lector puede encontrar reflexiones que permiten comprender la intención crítica de Capella. Para el autor, el objetivo era el de llenar los vacíos que la Historia Patria estaba dejando y hacerles justicia a los participantes olvidados. Por supuesto, a pesar de lo que argumente el autor, resulta difícil comprender estos relatos como Historia, puesto que fueron contruidos con una evidente intención estética, a partir de la cual evalúa los procesos históricos y toma posición frente a ellos.

- Diaz, Eugenio

Eugenio Díaz nació en Soacha en 1804 y muere en Bogotá en 1865. Es conocido sobre todo por su labor como escritor, labor que desempeñó colaborando para periódicos como *El bien social*, *El mosaico*, *El bogotano*, entre otros. Sus obras fueron normalmente publicadas en prensa, como es el caso de *Manuela* (1858), cuyos primeros ocho capítulos aparecieron en *El mosaico*, aunque luego fue publicada en formato libro completa. Aunque normalmente es catalogado como un escritor afiliado con las ideas conservadoras, nuevas perspectivas han

demostrado que su posición coincide con el socialismo utópico francés del momento. Esto lo sitúa en un punto medio, desde el cual critica los cambios implementados por el liberalismo radical, pero sin conformarse necesariamente con el conservatismo de la época.

El rejo de enlazar (1878)

El rejo de enlazar es una obra póstuma de Eugenio Díaz, publicada en el tomo *Obras inéditas* en 1878. La novela se sitúa en un período histórico entre 1845 y 1858 en la Sabana de Bogotá, hoy en día las inmediaciones y poblaciones aledañas a la capital del país. En términos generales, la obra gira alrededor de cómo los enfrentamientos políticos de las élites bogotanas impactan la vida cotidiana de los campesinos de la época, quienes, sin saber muy bien el porqué, terminan enrolándose en batallas fratricidas contra sus antiguos vecinos. En este sentido, la Díaz expresa una posición clara en contra de la clase política. Desde su perspectiva, estas se encuentran distanciadas de las realidades locales e imponen sus batallas ideológicas en detrimento del “pueblo”.

La novela de Díaz pone en escena las dos familias que habitaban dos haciendas ficticias, Los olivos y La Pradera, pero, particularmente, centra la atención en sus hijos mayores: Carlos y Fernando. El espíritu costumbrista de la obra del autor hace que los primeros capítulos estén dedicados a la descripción de las tareas cotidianas hechas en las dos haciendas y de sus costumbres, lo que refuerza la irrupción del entramado político a la tranquila vida campesina de la época. Sin embargo, también se introduce, por medio de los sacerdotes, el discurso político. Luego de esto, Díaz cuenta como los dos hijos parten a seguir estudios a Bogotá, momento en que comienzan a distanciarse ideológicamente. A pesar de recibir la misma educación, Fernando resulta afín a las ideas liberales y Carlos a las conservadoras, lo cual es significado en sus costumbres y hábitos. Sin embargo, estas diferencias no impiden que ambas familias siguieran unidas.

El problema central de la novela comienza con la Revolución de 1854, en la cual se dio un golpe de estado al gobierno de Obando a favor de Melo. En un principio, Fernando decide no intervenir en la guerra a menos que esta interfiera con su vida. Así, con la imposición del nuevo gobierno, estos solicitaron impuestos nuevos para el financiamiento de las tropas, lo cual termina obligando a Fernando a intervenir en la refriega. En este punto, el personaje tiene discusiones con su enamorada, quien trata de hacerle notar la inutilidad de su participación, pero no logra persuadirlo. La última parte de la novela cuenta como esta terminó en una

confrontación fratricida en la que la población se mata entre sí, incluyendo hijos con padres. Fernando es herido gravemente, aunque se salva por la intervención y cuidados de Carlos.

A diferencia de *Manuela*, *El rejo de enlazar* no termina mal. Las parejas de Carlos y Margarita y Fernando e Isabel logran terminar casándose y rehaciendo su vida lejos de los clamores de la revolución. La novela ofrece un panorama positivo, si la sociedad logra ponerse al margen de los conflictos políticos o se logra hacer que estos no interfieran en la vida cotidiana.

- Espinosa, José María

José María Espinosa nació en Bogotá en 1796 y muere en 1883 en la misma ciudad. En su primera etapa de su vida, sirvió como soldado para el ejército republicano. Como cuenta en sus *Memorias*, allí sufrió prisión por apoyar el bando liderado por Nariño. Luego de la guerra de Independencia, comenzó a trabajar como pintor y retratista. De hecho, Espinosa es principalmente conocido por su obra pictórica como retratista de las grandes figuras históricas, como Bolívar, Policarpa Salavarrieta, Antonio Nariño, José María Melo, entre otros. Fuera de su labor pictórica, Espinosa escribió solamente sus *Memorias*, cuyo objetivo fue el de colaborar con el conocimiento sobre la Independencia.

Memorias de un abanderado. Recuerdos de la patria boba, 1810 – 1819 (1876)

José María Espinosa escribe sus *Memorias* en el momento de mayor cuestionamiento del gobierno liberal radical, pues en ese año, había explotado la guerra de las escuelas revelando las resquebrajaduras de la nación federal. Sin embargo, la escritura de sus memorias no obedece tanto una defensa del régimen liberal o, por el contrario, de un rechazo total. Espinosa construye su vida haciendo hincapié en lo insensato de las guerras fratricidas para la construcción de la nación y el lugar olvidado que tienen los soldados sobrevivientes en la República. Desde su posición, los combatientes de su presente no comprenden la dimensión de la gesta hecha a comienzo del siglo XIX. Esto puede verse en los comentarios intercalados que hace a lo largo de la obra.

Las *Memorias* se encuentran divididas en XXXIII capítulos y en dos grandes partes. La primera, del capítulo I hasta el XVIII, cuenta la participación de Espinosa en el ejército republicano. El autor recuenta las batallas en las que participó como abanderado de Nariño, hasta su derrota y captura por parte de las fuerzas realistas. Más allá de las anécdotas contadas,

de esta parte puede resaltarse el valor a la patria como un conductor ético de la revisión histórica. La segunda parte relata su cautiverio a mano de los españoles. Después de varios años de sufrimiento en prisión, logra escapar gracias a la ayuda de un cura, quien le presta el hábito para que pueda pasar como un clérigo. Esto le permite tomar rumbo a Bogotá en cuanto escucha las noticias de un indulto y, más tarde, la de la victoria de Bolívar en Boyacá. La obra cierra con una corta reflexión sobre la transformación de Bolívar, gracias a que fue llamado a retratarlo justo antes de su muerte.

La publicación de estas memorias son sin duda un testimonio de la dificultad de continuar el proyecto republicano, debido a la falta de sentido patrio y de comunidad de los contemporáneos al autor. En repetidas ocasiones, Espinosa los increpa por promover luchas intestinas por el poder. En este sentido, la lectura de la obra permite salir de la simple lectura política, que obligaría a ubicarlo como conservador o liberal. En realidad, la posición asumida parece la del desencanto frente al presente. Por este motivo, la revisión del pasado le permite al autor reorganizar su experiencia, con el fin de poder resaltar la gesta independentista y la acción de los prohombres que en ella participaron.

- González, Florentino

Florentino González nació en 1805 en Cincelada, Santander. Su infancia transcurrió entre la guerra de Independencia y el periodo del terror de la Reconquista. Pese a esto, logró formarse en jurisprudencia en el Colegio San Bartolomé y ocupar puestos públicos en el futuro, como secretario de Hacienda en 1846 y Procurador General de la Nación en 1858. Político y periodista, colaboró en varios periódicos de la época y participó de las principales discusiones sobre la formación del estado. En sus primeros años de carrera ayudó a organizar la Conspiración Septembrina en contra de Simón Bolívar, pues no estaba de acuerdo con sus aspiraciones dictatoriales. Aunque cayó preso y fue exiliado a Venezuela, logró regresar al país y trabaja con Francisco de Paula Santander y Lorenzo María Ileras en periódicos de corriente liberal como *La bandera nacional*. Desde ese momento, trabajó en el estado, tratando siempre de construir una nación guiada por los principios liberales del comercio libre y la democracia. Sin embargo, termina su vida en Buenos Aires en 1874, tras haber salido de Colombia en 1860, por diferencias con las ideologías políticas en pugna.

Su obra escrita está volcada sobre todo al periodismo y al ensayo, entre los que se destaca *Ensayo sobre la situación actual de los estados colombianos*, publicado en 1848. Sus

Memorias son escritas en un momento en que buscaba justificar sus acciones y rectificar los hechos con respecto a la conspiración contra Bolívar. Es de notar que parte de ellas se publican por fuera del país, en una revista argentina.

Memorias. Controversias bolivarianas (1853)

Las *Memorias* de Florentino González son, como su nombre lo indica, una defensa de del autor sobre su participación en la llamada “Conspiración septembrina”, en la que un grupo de letrados trataron de matar a Bolívar mientras este reposaba en su casa en Bogotá, hoy llamada “Quinta de Bolívar”. A pesar de ser esto el objeto principal de la escritura, el autor decide comenzar su relato desde su infancia, marcada, precisamente, por las luchas entre realistas e independentistas. El trabajo fue publicado inicialmente en prensa en dos periódicos distintos, primero en la *Revista del rio de la plata* en Argentina, bajo el título de “Recuerdos de la dictadura, y, luego, en *El Neo-granadino* en 1853.

El texto se divide en siete capítulos. El primero dedicado a su infancia. Aquí, relata los primeros encuentros con los realistas y el terror de la pacificación, período en el cual se separan de su padre, presumiblemente muerto en las luchas. González pasa revista por sucesos importantes como la muerte de Policarpa Salavarrieta y sus efectos en los ánimos de sus compatriotas. El capítulo termina con el triunfo del ejército independentista y la recuperación de Bogotá. El segundo capítulo entra en la reflexión sobre el nuevo régimen instaurado por Bolívar. A pesar de su rechazo a las atrocidades de los realistas, el autor no deja de lamentar las acciones de los republicanos, en lo relacionado con la ejecución violenta de sus enemigos públicamente. Todo esto permite comprender una primera conclusión de la revisión histórica realizada: la patria había sido fundada sobre la sangre, elemento deplorado por el intelectual.

Los siguientes capítulos relatan su formación en el seno de la República y algunos sucesos sobre la política de la época. Esto le permite contrastar las acciones de personajes como Nariño con la tomad el poder de Bolívar, problema al que entra en los últimos tres capítulos de la obra. En ellos, detalla las razones por las cuales él, junto con un grupo de conspiradores, entre ellos el dramaturgo Luis Vargas Tejada, decide dar un golpe contra el libertador, a quien creían corrompido por el poder. Este grupo vio en el antiguo héroe el deseo de implementar una dictadura con él a la cabeza, lo que significaba un peligro para las recién fundadas instituciones democráticas. El intento de asesinato falló y él, junto con otros, son condenados a prisión y otros a ser ejecutados. Luego de pasar un tiempo en una cárcel de Cartagena,

González es condenado al exilio. Allí se entera de la muerte de Bolívar y reflexiona sobre la insurrección surgida luego de la caída del dictador. Finalmente, llama la atención a los panegiristas de la época que buscaban volver al caraqueño en héroe y ocultar sus ambiciones dictatoriales.

Las *Memorias* de González poseen el interés de instaurar una revisión sobre el pasado republicano que toma posición en contra de la exaltación de Bolívar como héroe nacional. Por otro lado, permite también observar con detalle los comienzos de los enfrentamientos fratricidas, los cuales no ubica en el período republicano, sino desde los enfrentamientos con los realistas. Este llamado al revisionismo histórico sobre la guerra y sus figuras debe comprenderse en un momento en que el gobierno liberal comenzaba a implementar sus reformas, puesto que constituye una defensa de los principios que este grupo buscaba instaurar: la democracia y la libertad política, económica y de culto.

- Herrera de Núñez, Priscila

La figura de la riohachera Priscila Herrera de Núñez es bastante desconocida. De ella, no se conoce su fecha de nacimiento o muerte y se dice que fue cuñada de Antonio Nariño. A pesar de esto, se sabe con certeza que publicaba poesía y narrativa bajo el seudónimo de Paulina en varios periódicos bogotanos, como *El rocío*. Su novela principal, *Un asilo en la Goajira*, permite comprender una posición crítica frente a los enfrentamientos fratricidas del momento, auspiciados, como se ve en la obra, por el gobierno federal. Sin duda, se trata de una figura que merece mayor estudio y la capacidad de recoger y publicar su obra completa, más allá de su novela histórica.

Un asilo en la Goajira (1879-1880)

Un asilo en la Goajira es la única novela conocida de Priscila Herrera de Núñez. Esta fue publicada en dos entregas durante los años 1879 y 1880 en la *Revista La Patria*, dirigida por Adriano Páez. En resumen, la obra cuenta la historia de una familia criolla que debe salir de Riohacha hacia el territorio de los guajiros en el norte de Colombia, tras la muerte del padre de familia en una guerra civil que tuvo lugar en 1869. Más allá de tratarse de una novela indianista, la historia pone énfasis en el sentimiento de desamparo que tiene la familia al tenerse que quedar con los indígenas, quienes tienen comportamientos salvajes que afectan al hijo más pequeño de la familia, a pesar de ser hospitalarios.

Los dos primeros capítulos de la novela se encuentran dedicados a la descripción de la guerra fratricida. En esta, la autora enfatiza los escenarios sangrientos y la culpabilidad del gobierno, puesto que, a pesar de ser federal, imponía condiciones difíciles para la provincia. Durante la guerra, muere el señor Silva y su esposa, hija e hijo bebé deben huir con sus criados goajiros y refugiarse en su comunidad. Allí las mujeres de la familia tratan de evangelizar sin éxito a los indígenas y, además, el hijo menor comienza a tomar los tratos de la tribu. Esto alarma a la señora Silva, quien desea que su hijo sea “civilizado” según los preceptos cristianos.

A pesar de lo anterior, el problema de la obra se centra en el carácter violento de los goajiros. Durante su exilio, la belleza de la hija de la señora Silva resulta deseada por el líder de otra tribu guajira, lo que lleva al conflicto a ambas. Aunque esta situación logra resolverse en paz, empiezan a notar que el hijo crece con ideas de venganza hacia su padre. En cuanto notan esto, la señora Silva toma la decisión de partir a Venezuela en un intento por encontrar nuevamente a la iglesia católica y salvar a su hijo de la violencia a la que estaba expuesta durante su exilio con los guajiros.

La novela le permite a Herrera tomar posición en contra de la violencia fratricida desatada en la entonces Colombia. Por supuesto, esta no puede leerse por fuera de las coordenadas de su publicación. Así como el inicio de la obra implica una reacción en contra del gobierno federal, es claro que Herrera tiene en mente el proyecto liberal como un motor de esta violencia. No debe perderse de vista que tanto la guerra en Riohacha, como las desplegadas en la década de 1870, fueron reacciones en contra de las medidas dispuestas por el gobierno radical. Desde la perspectiva de la autora, esto hacía imposible la construcción de una nación en la que pudiera tener lugar el desarrollo pacífico de una familia. El exilio de los Silva sería la consecuencia del estado de la violencia en la entonces Colombia.

- López, José Hilario

José Hilario López fue uno de las figuras políticas y militares más importantes del siglo XIX colombiano. Nació en Popayán en 1798 y murió en 1869. Como el mismo relata en sus *Memorias*, desde corta edad estuvo llamado a la vocación militar. Por este motivo, decidió servir como soldado de la causa patriótica durante la campaña de Nariño para expulsar las tropas de Morillo y, más tarde, para el ejército republicano, que trataban de expulsar a los pocos realistas rezagados. Luego de esto, continuó sirviendo en puestos de gobierno, como el de gobernador de Cartagena en 1834. Finalmente, logró ser presidente en 1849, momento en que

logró implementar las medidas liberales más importantes de medio siglo, como la liberación de esclavos, la progresión de la laicización del Estado con la expulsión de los jesuitas, el retiro del estanco del tabaco, la abolición de los resguardos, entre otras medidas. Aunque luego de su presidencia no abandonó la vida pública, tampoco volvió a brillar como antes. López siguió militando en las filas del liberalismo radical hasta su muerte, en pleno apogeo de la República Federal.

Memorias (1857)

Según cuenta el mismo José Hilario López, sus *Memorias* comenzaron a ser escritas mientras se encontraba viajando por Europa, más precisamente en Roma. El objetivo es doble: promover el conocimiento sobre las luchas de independencia y aprovechar para explicar su conducta, cuestionada por sus enemigos políticos. Así, López se lanza a la tarea de hacer un recuento desde su infancia de su participación en las diferentes batallas en los primeros treinta años del siglo XIX. Volcado sobre su vida pública, el autor hace relumbrar al soldado y político, pero no al hombre íntimo. En efecto, las pocas alusiones a su vida privada son hechas de manera rápida. Por ejemplo, la muerte de su primera esposa es tratada en cuatro líneas, sin que se profundicen los sentimientos o el impacto que esto pudo haber tenido en su vida. Igualmente, su segundo matrimonio es apenas mencionado.

Por tratarse de un texto autobiográfico, López cuenta su participación temprana en la guerra, resaltando sobre todo su vocación como soldado. Desde el primer capítulo, el autor relata cómo logró participar de las campañas independentistas desde 1810 y cómo logró obtener un amplio reconocimiento por sus hazañas de parte de sus superiores, de Bolívar e incluso del Rey Felipe. Estas relaciones le permiten obtener una amplia reputación con la cual pudo, eventualmente, llegar a ser presidente de la Nueva Granada. Además de su participación en la guerra de la Independencia, López también narra su labor como general de la República, durante los conflictos post-Independencia, cuando tuvo que aplacar a las tropas realistas que quedaban y, luego, contra los simpatizantes de Bolívar. Así, el segundo tema de gran importancia que recorre el autor es el de su participación en contra de lo que interpreta como una dictadura del Libertador. Según él, el mando de héroe degeneró en despotismo, frente al cual tomó posición en contra y a favor de una salida democrática, lo cual le implicó enemistarse con algunos contemporáneos.

Las *Memorias* de López permiten observar los modos de significación que le permitieron a los intelectuales colombianos darle sentido a su recorrido existencial frente a los procesos

republicanos. En el caso de este autor, se trató de la configuración de un héroe, cuyo valor para las batallas le permitió ascender socialmente. Tal valor guerrero se extiende a toda la época en que vivió. Así, la Independencia deviene el resultado del esfuerzo y sacrificio de muchos hombres, razón por la cual es importante de mantener. Sin embargo, no deja de llamar la atención que el autor no interpreta negativamente la guerra fratricida luego de la independencia y, además, observa como logros las bajas realistas hechas por su fusil. Sin duda, la necesidad de exaltar sus acciones en un momento en que aspiraba a mayores cargos políticos marca el tono heroizante del relato.

- Nieto, Juan José

El cartagenero Juan José Nieto nació en Baranoa en 1805. A diferencia de muchos de los intelectuales de la época, creció en el seno de una familia humilde, pero pudo acceder a las letras de manera autodidacta y gracias a la ayuda de un sacerdote. Su primera incursión a la vida pública se dio en 1828, cuando comienza a hacerse notar en la prensa local. En la década de 1830, estrechas relaciones con Santander, lo que lo lleva a comenzar a ocupar cargos públicos. Sin embargo, sufriría un exilio ordenado por Mosquera, debido a su participación en la Guerra de Los Supremos entre 1839 y 1841. Nieto es llevado primero a Chagres y luego a Kingston. Allí, escribe sus tres novelas, *Yngermina o la hija de Calamar* (1844), *Los moriscos* (1845) y *Rosina o la prisión del castillo de Chagres* (1850). A su regreso, continúa militando bajo el liberalismo y logra ser en 1851, gobernador de Cartagena, y en 1860, presidente interino, en ausencia de Mosquera.

A pesar de ser relegado en la esfera pública debido a su origen y color de piel, Nieto deja varios ensayos históricos y sobre política, entre los que se destaca *Geografía* (1839) de la provincia de Cartagena. Así, dedica su vida a la implementación de un gobierno federal que reconociera la identidad de Cartagena. Sin embargo, estas ilusiones se desharían tras ser destituido de su última gobernación en 1865, nuevamente por las órdenes de Mosquera. Todo este recorrido permite comprender su tendencia liberal, aunque no radical.

Yngermina o la hija de Calamar (1844)

Yngermina o la hija de Calamar se reconoce como la primera novela histórica compuesta por un colombiano, el cartagenero Juan José Nieto; sin embargo, no fue compuesta en suelo nacional. La obra fue terminada y publicada durante su exilio de cinco años en Jamaica, tras la

derrota sufrida durante la Guerra de los Supremos (1839-1842). De hecho, de sus tres novelas, *Los moriscos* y *Rosina o la prisión del Castillo de Chagres*, dos de ellas se publican en este periodo, pero las tres se presumen compuestas en la isla del Caribe. Debido a su lugar de publicación, *Yngermina* y *Los moriscos* poseen rasgos llamativos en su aspecto material. Las obras poseen ilustraciones y varias faltas ortográficas que son disculpadas por el autor, puesto que la imprenta inglesa de Kingston no poseía los tipos con los caracteres en español. Particularmente, la primera de ellas posee una lista de suscriptores conformada principalmente por antiesclavistas británicos de la llamada “Comisión mixta de su Majestad”, lo que sugiere que Nieto desarrolló redes de sociabilidad con el abolicionismo promovido en la época por la corona británica. Tales hipótesis aún no han sido evaluadas profundamente, ni tampoco su impacto en la escritura de la novela. ¿Qué tiene por decir esta obra en lo relacionado a la historia de los impresos en el Caribe?

La primera novela de Nieto cuenta en dos partes correspondientes la conquista y el asentamiento de la primera colonia en el territorio conocido hoy como Cartagena. En lugar de concentrarse en las peripecias de los conquistadores, la historia se narra desde la perspectiva de los conquistados, divididos entre aceptar el poder colonial o subvertirlo. Esta tensión se narra principalmente a partir de dos personajes que encarnan estas ideas: Catarpa e Yngermina. Como príncipes de los calamareños, ambos representan estas actitudes de rebeldía y sumisión.

Durante la primera parte, se desarrolla la conquista. Catarpa toma el mando en la defensa del territorio calamari; sin embargo, es rápidamente derrotado por las tropas de Pedro de Heredia. Aunque este defiende valiente mente su libertad y la de su pueblo, termina aceptando a regañadientes la victoria de los españoles y es sometido. La primera parte concluye con la muerte del último cacique de los calamareños, lo que simboliza el fin de la soberanía de este pueblo y el control total de los españoles. Además, se comienza a perfilar la trama amorosa que constituye el centro de la novela: Alonso de Heredia, hermano de Pedro, se enamora de Yngermina y busca casarse con ella.

La segunda parte de la novela comienza con la llegada del poder colonial y, con él, de la Iglesia Católica, representada por el Obispo Fray Tomas del Toro. La colonia recibe la visita de Francisco Badillo, quien es comisionado por la corona para gobernar el territorio y quien, además, se enamora también de Yngermina. Más allá del triángulo amoroso, la segunda parte desarrolla un conflicto político: el nuevo gobernador se presenta como un tirano esclavista, quien quiere eliminar los pocos reductos de libertad que los Heredías habían concedido a los calamareños, cuyos excesos terminaron acabando con la vida del mismo Obispo. Además de

esto, Nieto también presta atención al proceso de evangelización. Yngermina decide adoptar la religión católica, lo que permitirá su unión con Alonso, mientras que Catarpa se niega como un intento por mantener sus creencias originales. En este sentido, Nieto teje de manera compleja los conflictos que a su modo de ver constituyeron el periodo colonial: las virtudes españolas y de la comunidad indígena, a su vez que su barbarie, atravesadas por la implantación del cristianismo. El conflicto se resuelve de manera positiva. Los excesos de Badillo son castigados por la corona española, no sin antes haber causado problemas a los protagonistas. De esta forma, Yngermina y Alonso de Heredia se casan, dando paso al proceso de civilización y a la fundación de la identidad cartagenera.

Aunque la trama amorosa impulse la lectura de la novela como una “ficción fundacional”, en términos de Sommer (2004), debe notarse que Nieto pone de frente una preocupación regionalista, más que una nacionalista. El cartagenero buscó conscientemente oponer el relato fundacional al de la identidad andina del centro del país, por medio de la exaltación del paisaje y la historia de la costa caribe colombiana. En este punto radica el valor de esta novela, la cual hasta hace poco fue constantemente menospreciada e infravalorada por la historiografía colombiana.

Los moriscos (1845)

La segunda novela de Juan José Nieto, *Los moriscos*, resulta completamente diferente a su antecesora. Aunque en ambas el autor recurra a técnicas narrativas similares, como el tipo de narrador, de personajes, el recurso a las peripecias, el uso recurrente de monólogos, etc., los problemas abordados, la perspectiva adoptada y la motivación de la que surge la escritura son disímiles. En esta novela, el autor se desprende de las posibilidades fundacionales de la novela histórica, no solo porque se concentra en la expulsión de los árabes de España, sino también porque construye un discurso crítico con su presente por medio de la comparación de la situación política con respecto a la expulsión y su propia experiencia como exiliado.

Coherentemente con su título, *Los moriscos* no se concentra únicamente en un personaje, sino en tres, que se relevan a lo largo de la historia y que buscan representar la experiencia del pueblo árabe en general. El primero, Almumening, se encarga de abrir el libro. Por medio de él, el lector conoce el edicto de expulsión y el dolor de despedirse del suelo natal. El árabe discute con un soldado español lo injusto de la decisión de la corona y logra transmitirle sus sentimientos, despertando en este un sentimiento de fraternidad.

Para el capítulo siguiente, el foco pasa a Constanza, esposa de Almumening, y a su hijo. Por medio de su historia, Nieto narra la muerte y esclavitud de muchos árabes como producto del exilio. Así, la protagonista termina siendo esclava en un serallo en el norte de África, donde brilla por su virtud y apego a los valores cristianos. De este lugar, logra salir, junto con un grupo de árabes, con la ayuda del tercer protagonista, Algalib, quien había sido a su vez esclavo durante la mayor parte de su vida. Luego de salir, el grupo decide volver a España para tratar de luchar por su derecho a quedarse en su tierra natal. En el camino, Constanza se encuentra con un moribundo Almumening, quien muere al ver a su esposa. Este episodio le sirve al autor para exaltar el patriotismo y la fraternidad como un valor necesario en la constitución de una nación moderna. La muerte del personaje comienza a perfilar la imposibilidad que tal valor pueda lograrse en las condiciones sufridas por los árabes y, metafóricamente, en la sociedad colombiana de la que el autor era exiliado.

Luego de la muerte de Almumening, Constanza y Algalib viajan a España. Durante el viaje, tiene lugar una primera anagnórisis: Algalib se reconoce como cristiano y español, lo que lo motiva a luchar junto a los otros. Por desgracia, la lucha no sale bien para los árabes, quienes son condenados a ser ejecutados. Los últimos capítulos de la obra están dedicados a los últimos días de vida de Algalib en prisión, en donde se revela que este último es hermano de Constanza y que su verdadero nombre es Álvar, segunda anagnórisis. Durante el cautiverio, Nieto aprovecha la oportunidad para insistir en el problema de la fraternidad quebrada por el poder político, que impone un ambiente fratricida por la ambición. Igual que Almumening, esto logra despertar las simpatías de los carceleros, quienes comienzan a comprender la injusticia a la que fueron sometidos los árabes.

Finalmente, llega el momento de la ejecución de Álvar. A pesar de que esta tiene lugar en dos páginas, este evento lleva la carga significativa de toda la novela. Justo en las últimas líneas, Nieto pone una tercera y final anagnórisis: Álvar es ejecutado por su propio hermano, sin que este supiera su lazo fraternal. La imagen del fratricidio resulta claramente pesimista. Para Nieto, la persistencia de un poder tirano y arbitrario pone al pueblo contra sí mismo, llevándolo a la autodestrucción. Aunque sin duda el cartagenero tenía en mente el poder central de la entonces República de la Nueva Granada, *Los moriscos* pone en relieve el problema de la violencia fratricida, el cual, vale la pena decirlo, recorre las páginas de la literatura colombiana a lo largo de sus dos siglos de historia

- Palacios, Eustaquio

Eustaquio Palacios nació en el Valle del Cauca en 1830 y muere en Cali en 1887, poco después de la publicación de su obra insignia, *El alférez real* (1886). Aunque lejos del centro del país, Palacios logró publicar sus dos obras más importantes *Esneda o amor de madre* (1874) y la ya mencionada; adicionalmente, dirige y redacta el semanario *El ferrocarril del Cauca*. Palacios no se desempeñó dentro de importantes puestos públicos; sin embargo, fue director del Colegio Santa Librada.

En cuanto a sus rasgos ideológicos, resulta innegable la afinidad con el pensamiento conservador e hispanista. Algunos críticos han remarcado la presencia de la axiología católica, lo cual resulta indudable luego de entrar a leer algo de su obra. De la misma manera que con las novelas de Acosta, la de Palacios defiende el legado hispánico, sin necesariamente dejar de ser republicano.

***El alférez real* (1886)**

El Alférez Real fue publicada inicialmente en vísperas de La Regeneración en 1886. Subtitulada como crónicas del siglo XVIII, Eustaquio Palacios mezcla la técnica narrativa de Scott junto con elementos del costumbrismo para concebir una novela capaz de dar cuenta del carácter histórico de finales de la colonia de Cali, por medio de una trama ficcional sobre los amores de Daniel e Inés. Llama la atención que el título de la obra haga referencia a un personaje secundario de la intriga amorosa, cuya importancia en la obra reside principalmente en la exaltación del carácter nobiliario de la antigua hidalguía española y su sistema de castas vertical.

Los sucesos de la obra transcurren entre el año 1789 y 1890, durante la transición entre el rey Carlos III y el rey Carlos IV – suceso notable a lo largo de la historia. Daniel es presentado como huérfano y criado entre la sociedad plebeya de la época como aprendiz de carpintero; sin embargo, un cura franciscano, el Padre Escobar, lo toma bajo su cuidado y le enseña a leer, escribir y calcular. Una vez creció, le pide al Alférez Real, Manuel Caycedo, lo emplee como su secretario privado, a lo cual accede con gusto. Durante este trabajo, Daniel conoce a Inés, la ahijada del Alférez, de quien se enamora de inmediato.

En este punto se presenta el conflicto central de la obra: el amor entre ambos resulta imposible debido a la rígida estructura social que impelía a la nobleza a mantener su pureza de sangre. Aunque Inés era huérfana también, sus padres habían sido hidalgos notables; además,

el padre de ella había dejado estrictas instrucciones de que su hija debía casarse con alguien igualmente rico y noble. Por esto mismo, el amor de Daniel debía mantenerse en secreto, pues su procedencia social hacía criminal que se fijara en una mujer de la altura de Inés. Sin embargo, este secreto sería descubierto por Andrea, la esclava personal de Inés, luego de que ella enfermara de gravedad y que Daniel se mostrara tan doliente por la situación.

Una vez Inés se recuperó de su afectación, recibe una propuesta de matrimonio de Don Fernando de Arévalo, la cual disgusta a la protagonista. Si bien el Alférez obliga a su ahijada a tomarse quince días para comunicar el rechazo, los esclavos rumorearon que la propuesta sería aceptada, lo que impacta a Daniel en su sensibilidad y lo lleva a enfermarse de inmediato. Cuando Inés se entera de que esta es la razón de la enfermedad, el lector se entera de que ella también guarda su amor en secreto. Entonces, Inés corre a contarle a Daniel sus sentimientos para salvarle la vida. Sin embargo, las confidencias de los amantes no cambian la situación, puesto que el amor mutuo no es suficiente para vencer la estructura social.

En esto, Don Fernando se entera de que Daniel era su rival con Inés y, aunque ya no se encontraba interesado en ella, su orgullo como hidalgo había sido herido por el desafío de alguien de la extracción social del protagonista. Así, urde un plan para separar a los amantes y logra enviar en secreto a su rival a Cartagena como refuerzo del ejército real, donde dura un año entero. Mientras tanto, en Cali, la familia del Alférez Real da por sentado la muerte de Daniel tras una búsqueda de más de seis meses. Esto conduce a Inés querer convertirse en monja, para olvidar su amor desgraciado.

Una vez logra salir Daniel de su servicio en Cartagena llega rápidamente a Cali, justo antes de Inés partiera para el convento. Enterado de la resolución de su amada, le pide ayuda al Padre Escobar que interceda por su amor mutuo. Entonces, este tiene una conversación con el Alférez en la que descubren que, en realidad, el protagonista era hijo legítimo del primo de Alférez y que, por tanto, era hidalgo. El lector se entera de que el nacimiento de Daniel había sido un secreto, porque se trató de la unión entre un noble y una plebeya, matrimonio del que solo conocía el Alférez. Una vez confirmada la información por medio de unas cartas que conservó la madre adoptiva de Daniel, la pareja puede casarse.

La novela termina reseñando algunos datos históricos que apuntan a la ayuda prestada por la casa del Alférez Real, luego de su muerte, a la causa independentista, lo que llevó al hijo de este, Don Joaquín Caycedo, a ser fusilado el 26 de enero de 1813 por las fuerzas realistas. Asimismo, cuenta que el Padre Escobar predicó sobre la libertad, fue presidente de la junta de Cali y, finalmente, preso y llevado a España. Cuando salió libre, intentó regresar a Cali, pero

murió en Acapulco, México. Evidentemente, los personajes principales no pueden ser rastreados por ser de ficción, aunque el autor asegura que esta imposibilidad se debe a la vasta descendencia Caycedo que aún habita en Cali para finales del siglo XIX.

Esta breve y sencilla trama amorosa es interrumpida constantemente por descripciones al estilo costumbrista de las fiestas populares: la pascua, matrimonias, jornadas de rodeo, la toma de juramento de Carlos IV, convites nobles y plebeyos, etc. De esta forma, la historia de Daniel e Inés puede concebirse como una excusa para mostrar un tono nostálgico el carácter paradisiaco (como el autor mismo lo califica) de Cali para finales del siglo XVIII. La mirada crítica del autor se posa solamente en el sistema esclavista, tachado constantemente de inhumano; sin embargo, los valores hidalgos y religiosos son constantemente exaltados, en tanto son los que armonizaban la sociedad descrita por el autor.

- Pérez, Felipe

Felipe Pérez nació en 1836 en un pueblo de Boyacá llamado Sotaquirá y muere en Bogotá en 1891. Al igual que muchos otros, tuvo una vida activa como político, periodista y escritor. Antes incluso de cumplir sus 20 años, fue nombrado gobernador de Zipaquirá en 1853. De igual forma, sus primeras novelas históricas, aquellas relacionadas al imperio Inca, comienzan a aparecer apenas en 1856. Aunque era normal que los letrados escribiesen ficción, no lo era tanto en el caso de Pérez, que comenzó muy joven su carrera.

En términos generales, Pérez militó activamente en el partido liberal durante toda su vida, aunque guardó algunas distancias con sus colegas del ala radical. A pesar de todo, Pérez siguió defendiendo la visión de nación implementada con el federalismo. Por esta razón, participa de las guerras civiles de 1876, la de los Colegios, y la que tiene de la resistencia a la implementación del gobierno regeneracionista de Núñez. Sin embargo, para esta ocasión, su exilio fue corto, por lo que pudo regresar un año después a Colombia.

Huayna Capac (1856)

En el plazo de tres años, Felipe Pérez publicó cuatro novelas históricas en las que explora en detalle los últimos años del Imperio Inca y los primeros del Virreinato del Perú, hasta finales la década de 1840. Las dos primeras novelas, *Huayna Capac* y *Atahuallpa*, publicadas el mismo año, se encargan del primer periodo y las otras dos, *Los pizarros* y *Jilma o continuación de los pizarros*, del segundo período. Aunque las razones de la elección temática no son claras,

puesto que difícilmente la historia del pasado de los incas pueda fungir como una ficción fundacional para la entonces Colombia, sobre todo debido a la división política del territorio para el momento de la composición, la representación del pasado indígena expresa con claridad el tipo de evaluación histórica que realiza el autor desde su posición ética e ideológica. Como puede leerse en las cuatro novelas, se despliega una visión progresista de la historia: el imperio Inca aparece como un estado bárbaro, pero presto a la civilización. Sin embargo, este proceso resulta truncado con la llegada de la barbarie española, mostrada sobre todo por la avaricia y la instrumentalización del catolicismo en detrimento de la libertad y de la vida de los indígenas. Esta línea interpretativa de su tetralogía inca tiene sentido cuando se pone en discusión con la posición del autor, cuya labor pública colaboró con el establecimiento de un proyecto que cuestionó el pasado hispánico y favoreció la laicización del estado y la apertura económica de un liberalismo radical.

Particularmente, *Huayna Capac* se concentra en los últimos años de vida del Inca homónimo y la conspiración de dos quitenses, Quizquiz y Challcuchicma, quienes querían que el hijo bastardo del emperador, Atahuallpa (nombrado en esta novela como Atabalipa), sucediera el trono en lugar del heredero legítimo, Huascar. Si bien Huayna prefería al primero sobre el segundo, su papel como soberano le impedía darle la corona sin subvertir las leyes del imperio Inca, además que, para lograr su objetivo, debía aceptar que la muerte de manos de uno de sus hijos. Por otro lado, ambos herederos son presentados a partir de dos caracteres diferentes: mientras Atahuallpa encarna la figura del guerrero, varonil, fuerte y valeroso; Huascar se presenta como un individuo débil y femenino. Los enfrentamientos constantes entre ambos príncipes derivaban siempre en el favorecimiento del primero sobre el segundo por parte del pueblo, lo cual ejercía mayor presión en la conspiración y la sucesión del imperio.

El problema de la obra no radica en la capacidad de los gobernantes para guiar a su pueblo, Huayna Capac y Atahuallpa son descritos como príncipes capaces de llevar al imperio a la prosperidad. Por el contrario, se trata de problematizar los modos la forma de gobierno bárbara desarrollada por los indígenas. La conspiración por el trono se centra en la obtención del poder con el objetivo de liberar una parte del imperio Inca que había sido anexada por Huayna Capac tras vencer sobre y subyugar al pueblo de Quitus (actualmente el territorio de Ecuador). Precisamente, Atahuallpa tiene sangre de los anteriores gobernantes, lo que, unido a su valor como guerrero, resulta suficiente para apoyar una conspiración. Así, Quizquiz y Challcuchima prepara un ejército para invadir Cuzco bajo el mando del hijo de Huayna Capac. En este sentido,

la obra problematiza los modos de gobierno monárquico basados en la sucesión y la subyugación del territorio, modos que conducirían a la violencia, la conspiración y la muerte.

Esta primera novela termina con el descubrimiento del Inca de la conspiración. Sin embargo, en lugar de ejecutar a los culpables, decide enviarlos lejos con órdenes diferentes. Huayna Capac consideró que la muerte de estos conspiradores podría conducir a una guerra interna entre Quitus y Cuzco. Vale la pena señalar que, para mediados de la obra, un mensajero notifica a Quizquiz de la llegada de extranjeros a las costas del territorio. Aunque no se revela en esta novela su identidad, el lector puede adivinar que se tratan de las huestes españolas comandadas por Francisco Pizarro.

Atahuallpa (1856)

Atahuallpa es la segunda parte de la tetralogía Inca de Felipe Pérez. Se trata tanto de una continuación a nivel narrativo como de los problemas explorados. En efecto, el relato comienza con la puesta en marcha de los planes de Quizquiz y Chalcuchima para llevar al poder a Atahuallpa. En este sentido, el autor vuelve a trabajar los problemas relacionados a la libertad y al buen gobierno bajo la óptica de representar a la civilización Inca como una civilización en formación. Luego de la muerte de Huayna Capac, sus hijos, Atahuallpa y Huascar se enfrentan por el control del imperio. La narración de esta confrontación toma prácticamente toda la obra y termina con el triunfo del primero sobre el segundo.

En medio, el autor decide representar un idilio amoroso entre Atahuallpa y Cora, una noble quiteña que el príncipe había escondido en la isla de Puna. Aunque la historia sentimental se construye en un espacio-tiempo ajeno a los acontecimientos políticos, sirve al autor para resaltar el carácter guerrero de Atahuallpa, quien decide dejar a su amada para continuar con la batalla contra Huascar y, así, cumplir los deseos de su pueblo. Además de esto, este interludio posee otra función narrativa. Atahuallpa había dejado como guardián de Cora a Manco, uno de sus hombres de confianza. Sin embargo, este se encontraba enamorado también de ella, sin ser correspondido, por lo que aprovecha la oportunidad para raptarla. En el proceso, Cora muere y su guardián decide huir del territorio Inca. Tras estos eventos, el personaje desaparece, pero entra en escena Felipillo, un indígena que servía como guía e intérprete de Pizarro. Luego de avanzada la obra, el lector se entera que Manco había adoptado esta identidad y que vio la oportunidad de regresar bajo la protección del español.

Una vez Atahuallpa derrota a Huascar, entran en escena Francisco Pizarro, Pedro Candia y Diego de Almagro. Aunque la presencia de los españoles venía siendo anunciada desde

Huayna Capac, no había llamado la atención de los príncipes incas, quienes deciden ignorarla hasta que estos comienzan a adentrarse a los Andes. En este punto, la novela cambia de tono y de preocupación. El lector puede notar que una constante exaltación de los indígenas en detrimento de los conquistadores españoles, quienes comienzan a aparecer de manera negativa. El narrador critica no solo su rapacidad, sino el trato violento que recibieron muchos indígenas, incluyendo el mismo Atahuallpa.

Los últimos capítulos de la novela están dedicados al encuentro entre el Inca y Pizarro en Cajamarca y la traición de los españoles a Atahuallpa que condujo a su cautiverio y posterior ejecución. Pérez duda en la manera de calificar las acciones de Pizarro. Aun siendo parte del grupo de conquistadores, aparece como valiente y mesurado, el único que se interponía al saqueo total de sus camaradas.

A todo esto, el autor agrega una crítica contra la Iglesia católica, más precisamente contra sus ministros. En varias oportunidades, toma posición en contra de la manera como ellos llevaron a cabo la evangelización, por medio de la tortura y el sacrificio en la hoguera de los indígenas. Precisamente, este problema toma su máximo punto en la muerte misma de Atahuallpa. Para que Pizarro consintiera su ejecución, los otros conquistadores, quienes temían que bajo su mando se organizara una revuelta que los expulsara del territorio, se unen a los sacerdotes, quienes veían con malos ojos que el inca no quisiera convertirse al catolicismo. Presionado por estos dos grupos, Pizarro no tiene más opción que ordenar la muerte del indígena, quien había llegado a ser su amigo.

La novela cierra con la muerte de los dos lugartenientes de Atahuallpa, Quizquiz y Challcuchima, quienes habían organizado un gran ejército para expulsar a los españoles. Sin embargo, el primero fue alcanzado por una bala en la batalla y el segundo condenado a la hoguera tras negarse a recibir el bautismo. El heroísmo de los indígenas al final de la novela contrasta notablemente con el comienzo. La novela pasa del relato del conflicto político interno y el problema sobre el buen gobierno, al de la devastación y destrucción de la conquista de una civilización.

Los pizarros (1857)

Los pizarros es la tercera novela y la más larga de la tetralogía inca de Felipe Pérez. A diferencia de *Atahuallpa*, la obra no constituye una continuación de la anterior, en tanto la acción comienza con los preparativos de Francisco Pizarro y de Diego de Almagro para emprender la conquista de Perú. En general, la novela se encuentra dividida en tres partes bien

diferenciadas: la primera, la primera campaña de Pizarro por las costas del Pacífico hasta lo que hoy se conoce como Tumaco en Colombia; la segunda, el regreso de Pizarro a la corte de España; la tercera, la campaña definitiva que terminó con la captura de Atahualpa, el sometimiento del territorio y la fundación definitiva de la colonia.

La primera parte comienza con la unión entre Pizarro, Almagro y el cura Hernando de Luque para la obtención de un empréstito que permitiera a los dos primeros partir a conquistar Perú. La alianza permite al autor tomar posición contra la conquista al reflexionar sobre las intenciones de los conquistadores y del sacerdote. Mientras los primeros emprendían para ganar fama y reconocimiento, el cura tenía intenciones de riquezas. La avaricia del prelado se convierte a lo largo de la obra en símbolo negativo de la conquista, no solo de la Iglesia Católica, sino de los españoles en general. Unido a la crítica realizada en *Atahualpa*, el personaje de Hernando de Luque permite al lector comprender la posición de Pérez sobre la conquista y el lugar de la institución eclesiástica en el país.

En síntesis, la primera parte adelanta los problemas sufridos por Pizarro en su primer intento de llegar a Perú, desde la reunión de la tripulación, hasta las dificultades en la selva del pacífico colombiano. En esta última, el grupo de conquistadores debió pasar cinco meses esperando refuerzos para continuar el viaje hacia el sur. Esta situación le permitió a Pérez resaltar las virtudes de Pizarro, lo cual resulta extraño, teniendo en cuenta la posición crítica hacia la conquista española del autor. Una vez lograron salir de la selva, Pizarro llega a Puna, donde se junta a Felipillo y toma la decisión de volver a España para encontrar apoyo de la corona para continuar la conquista.

Pizarro viaja junto a Pedro de Candia y Felipillo a la península Ibérica, donde tiene lugar la segunda parte de la novela. El tono cambia drásticamente para esta parte. Pérez deja de lado el tono épico de la conquista y pasa a utilizar uno más parecido a las novelas picarescas, en la que Pizarro toma el lugar del individuo que quiere medrar. En España, Pizarro no era conquistador, pero iba a buscar este título, gracias a las riquezas obtenidas en Perú, las cuales le permitieron comparar su entrada a la corte. Allí, conoce a Hernán Cortés, quien ya había conquistado México para ese momento. Ambos se reconocen como soldados que deben mendigar a la corona, a pesar de sus heroicos hechos. Gracias a él, logra obtener el apoyo de la reina y del Consejo de indias para llevar a cabo la campaña en Perú y, con esto, regresa a América junto a sus hermanos.

Esta segunda parte le permite a Pérez criticar la corona española, no solo por su displicencia frente a la Conquista, sino también como un gobierno en decadencia. No se debe

olvidar que tal idea hacía parte del discurso anti-hispanista de la facción liberal de la época. Sin embargo, no deja de llamar la atención que tal crítica le implicó la exaltación de Pizarro y de Cortés como conquistadores. Desde su escala de valores, más valía el valor como guerrero que se enfrenta al mundo natural de América, que la decadencia del viejo mundo.

La tercera parte pone en escena el regreso de Pizarro y su exitosa campaña para la conquista del Perú, junto con sus hermanos. Puesto que la captura y la muerte de Atahualpa ya había sido contada en la novela anterior, Pérez decide saltarse esta parte y concentrarse en las batallas consecuentes con las que los incas intentaron defender su territorio de los españoles. Como había ocurrido en toda la obra, el lector puede ver una tensión irresuelta en la obra entre la exaltación de los valores guerreros hispánicos y la crítica a la labor de la Iglesia y el saqueo y muerte de los indígenas por los conquistadores.

La tercera parte resalta además dos problemas centrales de la novela. En primer lugar y como parte de una historia secundaria, se encuentra la historia del pirata Alí, quien había sido introducido en la segunda parte como antagonista de Pedro de Candia. Aunque no tiene mayor relevancia en la historia principal, su importancia radica como un relato de conversión de musulmán a cristiano. Luego de perseguir a Pizarro hasta Perú y de intentar raptar a la enamorada del conquistador, naufraga y queda a merced de las fuerzas de la naturaleza. Allí, reconoce a Dios y decide convertirse en sacerdote. Este polo positivo de la iglesia, atravesado por la experiencia individual del personaje, contrasta con la crítica realizada a la Iglesia por medio de Hernando de Luque.

El otro problema de esta tercera parte consiste en el problema entre los conquistadores españoles. Diego de Almagro se sentía dejado de lado por Pizarro, quien había tomado el reconocimiento por la conquista. Esto lo motivó a movilizar a sus hombres para enfrentarlo y tomar control de la recién fundada colonia. El combate termina con la captura de Almagro y su consecuente ejecución, lo que termina molestando a su hijo, Almagro el joven. Por esto, la novela termina con la muerte de Francisco Pizarro a manos de los partidarios de Almagro, agrupados por Juan de Rada.

Con este problema, Pérez pone de relieve la última problemática que explorara en *Jilma*: la inestabilidad de la colonia entre los españoles que se disputaban la riqueza y el poder. A partir de tales motivos, la última novela mostrara una cadena de muertes fratricidas con las que se inaugura el dominio español. El hecho de que el autor haya decidido cerrar su tetralogía con tal problema, cobra sentido si se tiene en cuenta que la publicación de la obra tiene lugar en medio de las guerras civiles que asolaron la Nueva Granada a mediados del siglo XIX.

Jilma o continuación de Los pizarros (1858)

Jilma es la última novela de la tetralogía inca publicada por Felipe Pérez. La historia comienza en el punto en que termina *Los pizarros*, con la muerte de Francisco Pizarro. En general, esta obra se concentra en narrar la inestabilidad sufrida al comienzo de la recién fundada colonia del Perú. En este sentido, el problema de esta última entrega resulta diferente al de las otras tres, puesto que esta gira alrededor de la violencia fratricida suscitada al interior de los españoles. Precisamente, la sucesión de gobernadores tuvo lugar debido a la traición y a la venganza de unos contra otros.

En primer lugar, la novela pone en escena el corto gobierno de Diego de Almagro, el joven, quien había sucedido a Francisco Pizarro. Gonzalo Pizarro, hermano de este último, decide vengarse del nuevo gobernador. Antes de lograr la venganza, las ambiciones de Almagro son truncadas por Vaca de Castro, quien había sido enviado por el emperador Carlos V para mediar en el conflicto. Así, este último termina ejecutando a Almagro y se dispone a esperar la llegada de Blasco de Núñez, recién nombrado virrey por el emperador. Sin embargo, este último escucha que Vaca tenía planes de conspiración para arrebatarse el gobierno, por lo que decide apresarlos y enviarlos al Callao; pero antes de esto, logra escaparse y volver a España.

En esta situación Gonzalo Pizarro aparece con la intención de tomar el control del Virreinato, pues creía que era su derecho por ser hermano del conquistador. Para esto, logra ejecutar a Blasco y declarar una independencia frente al emperador. El último Pizarro era apoyado por los primeros conquistadores, puesto que el emperador intentó poner en acción *Leyes nuevas* de 1542 en contra de la esclavitud de los indígenas, las cuales fueron reversadas ante las quejas de los encomenderos.

Por supuesto, el emperador Carlos V no vio con buenos ojos que Gonzalo hubiera ejecutado al virrey Blasco. Por esto, envía al pacificador Pedro de la Gasca. Este último logra levantar un ejército contra el último Pizarro, basado en su condición de representante del emperador y con la promesa de que las *Leyes nuevas* serían reversadas. Gracias a esto, logra deponer en armas a Gonzalo y ejecutarlo en consecuencia.

En la mitad de esta historia, Pérez decide contar una historia de amor entre Gonzalo y la mestiza Florazul. El relato carece de gran interés para el conflicto político; sin embargo, esta subtrama termina de una forma inesperada. Resulta que los enamorados son padre e hija, puesto que esta última provenía de una relación anterior de Gonzalo, narrada en la novela anterior. Aunque no logra consumarse un incesto, el relato permite cuestionar la manera en que los

españoles se relacionaron con los indígenas, así como el lugar del mestizaje en la conformación de la colonia.

En definitiva, la novela posee un interés desde la perspectiva de la violencia fratricida. Más allá de narrar la historia del comienzo del Virreinato del Perú, Pérez se concentra en los conflictos entre los españoles y las relaciones familiares, truncadas por una red de venganzas y conspiraciones. Se trata no solo de una interpretación negativa del establecimiento del gobierno colonial, sino también de una representación de la misma inestabilidad política que asolaba la Colombia de la época.

Los gigantes (1875)

Felipe Pérez explora en *Los gigantes* los últimos años de la Colonia, hasta agosto de 1810, cuando se depone el gobierno español a favor del republicano. Por esto, puede afirmarse que esta obra se trata de su primera de tema colombiano, luego de la tetralogía peruana. En términos generales, esta novela histórica posee difícilmente un hilo narrativo claro. La historia narrada se encuentra dispersa e, incluso, oculta entre los eventos históricos principales y de historias intercaladas de personajes secundarios o, incluso, alejados de la trama principal. En este sentido, la ficción resulta más una excusa para proponer una revisión de este periodo histórico.

La novela se encuentra dividida en seis libros de tamaño irregular. Al principio, la historia trata de los preparativos para lograr la Independencia por parte de Juan, un criollo, y Sajipa, un indígena. Mientras el primero se encargaba de hacer los contactos necesarios, el segundo tenía la tarea de proteger y preparar un tesoro en oro que ayudaría a financiar la campaña. Mientras el primero cumplía su tarea, el segundo permanecía escondido junto a su padre Chía, su madre Flor y su enamorada Luz, quien resultaba ser también la hija de su compañero. Una vez los preparativos estuvieron listos, Sajipa va a Bogotá a auxiliar a Juan. Sin embargo, los españoles descubren su escondite, capturan a Luz luego de que le causan quemaduras y asesinan a sus padres. Tras enterarse de esto, Sajipa decide viajar a Venezuela en busca de Bolívar, puesto que había soñado con sus hazañas. En el camino, tiene un encuentro con los indígenas guahibos, quienes le prestan a Ruqui para que lo guíe hasta su destino. Luego de esto y durante la mitad de la novela, el lector pierde el rastro de Sajipa, quien es nombrado solo en las últimas líneas, para informar de su muerte durante la lucha del Pantano de Vargas. De la misma forma, Luz desaparece durante gran parte de la novela y vuelve a tener protagonismo en los sucesos de julio de 1810, puesto que consigue tener el favor del virrey Amar y Borbón a quien intenta persuadir sin éxito para evitar la confrontación armada y aceptar el gobierno republicano. El

resto de la novela consiste en diatribas sobre la necesidad de la Independencia y los crímenes cometidos por los españoles. Además de historias intercaladas, como la relacionada al viaje de Francisco Miranda por Europa y su campaña libertadora en Venezuela.

Sin duda, la novela posee rasgos ideológicos muy fuertes y poca construcción narrativa. Sin embargo, no deja de ser interesante que se trate de una defensa de la Independencia y de la figura de Bolívar, desde una axiología democrática. La novela presenta una posición fuerte en contra del pasado español y, por tanto, de la supervivencia de esos valores en las instituciones sociales. Estos elementos concuerdan bien con el momento histórico en que se publica, los últimos años del gobierno liberal.

- Samper, José María

José María Samper nació en Honda en 1828 y muere en Anapoima en 1888. Sin lugar a dudas, fue uno de los intelectuales más prominentes de su época. Participó de las discusiones más importantes de su momento a través de su participación política, pero también en su labor como periodista y escritor de ensayos, ficción y teatro. Durante su juventud, participó activamente en periódicos como *El suramericano*, *el Tiempo* y *el Neogranadino*, además de algunos periódicos extranjeros en Perú, España e Inglaterra. Dentro de sus escritos más reconocidos por la historiografía literaria, están las obras de teatro, *El hijo del pueblo* y *Un alcalde a la antigua y dos primos a la moderna* compuestas y presentadas en tres 1855 y 1860.

Como puede leerse en su autobiografía, *Historia de una alma*, su vida pública, puede dividirse en tres momentos. Su formación de infancia entre Honda y Bogotá, su primera incursión a la vida pública marcada por la ideología liberal radical del momento y luego un giro que lo vuelve afín al conservadurismo. Sin embargo, este tipo de cambios eran comunes entre los letrados de la época, por lo cual resulta inexacto equiparar completamente su pensamiento y escritura a su militancia política. De su etapa liberal, pueden encontrarse ensayos destacables, como *El clero ultramontano* publicado en 1857, en el que cuestiona los privilegios de los ministros de la Iglesia en la sociedad neogranadina, y *Ensayo sobre las revoluciones políticas y la condición social de las Repúblicas colombianas (hispano-americanas)* de 1861, en el cual hace una revisión histórica sobre los orígenes de los conflictos sociales en el país.

Su segunda etapa está marcada por la colaboración con el ala conservadora de la política neogranadina. Esto puede leerse en *El deber: periódico literario, industrial y noticioso*, que

Samper funda con Carlos Holguín entre 1878 y 1881. En estas páginas se publica el “Programa del Partido Conservador y se apoya la candidatura de algunos candidatos de este partido político. Su alejamiento del liberalismo también está marcado por su participación activa en la Guerra de las Escuelas (1876) en contra del gobierno federal, lo cual le causó a él y a su esposa, Soledad Acosta, persecución política.

Para terminar, vale la pena resaltar la prolijidad de la pareja Samper y Acosta como escrituras e intelectuales de la época. Esto no quiere decir que sus obras deban subsumirse la una a la otra, sino que la colaboración entre ambos y las redes de sociabilidad tejidas interna y externamente fueron propicias para su desarrollo intelectual y los llevaron a posicionarse con prestigio en el ambiente letrado de la época.

Historia de una Alma y de historia contemporánea (1881)

Historia de una alma es el título dado por José María Samper a sus memorias, publicadas en un volumen de más de 500 páginas. En ellas, el autor recorre su vida hasta los comienzos de la década de 1870. Para esto, divide el libro en dos partes: la primera recorre sus primeros 20 años de vida, entre 1828 y comienzos de la década de 1850, cuando el liberalismo expulsa a los jesuitas; la segunda, cuenta la segunda parte de su vida, sobre todo sus viajes por Europa y Perú.

La primera parte corresponde a la infancia y juventud del intelectual. En ella se privilegia los sucesos que formaron su carácter político y espiritual en Honda, primero en honda, su pueblo natal, y luego en Bogotá. El recorrido hecho en esta primera mitad permite observar el tipo de formación impartido en la época, basada en la religión católica, y recorrer algunos sucesos que marcaron el pensamiento intelectual de Samper. Particularmente, la muerte de dos prohombres de la nación: Francisco de paula Santander y Vicente Azuero. Por lo demás, resulta interesante leer las reflexiones hechas desde el presente del autor y la evaluación de otros sucesos, como el de la expulsión de los jesuitas y sus consecuencias para la nación.

La segunda parte explora con mayor detalle los conflictos partidistas de mediados de siglo colombiano. A pesar de que parte de la vida de Samper tiene lugar por fuera del país, se logra reconstruir los móviles ideológicos de los conflictos. Además de esto, se logra perfilar la manera como tiene lugar la madurez intelectual del intelectual y el cuestionamiento de las ideas radicales, lo cual lo llevaría a tomar distancia de la ideología en el poder del país. De hecho, el autor termina elogiando las tradiciones españolas y religiosas. Tal como lo plantea en estas

páginas, el autor desea tomar una posición equilibrada con el fin de terminar con las disputas políticas.

El recorrido dispuesto por el autor termina por construirse como una historia de cambio ideológico. En algunas ocasiones, se manifiesta que este se trató de una situación común entre los intelectuales decimonónicos; sin embargo, no se percibe como un problema en el caso de Samper. La escritura de su vida le permite justificar ampliamente las transformaciones sufridas a lo largo de sus años e, incluso, arrepentirse de sus opiniones pasadas. Vale la pena señalar que estas memorias son de las pocas no relacionadas a la participación de los letrados en la guerra de independencia o en los conflictos civiles.

- Silvestre Rozo, Jesús

La figura de Jesús Silvestre Rozo sigue siendo ampliamente desconocida en la historiografía colombiana. En general, poco se sabe de su vida, más allá de que nació en 1835, presumiblemente en Guatavita, y murió en 1895, presumiblemente en Bogotá. Se conocen dos obras literarias de carácter histórico: *El último rei de los muisca* (1864) y *Las travesaras de un tunante* (1873). Su desconocimiento impacta también el de sus obras, que no tuvieron resonancia nacional luego de su vida. De ellas, se puede presumir que poseía una afinidad con los discursos anti-hispanistas de la época.

***El último rei de los muisca* (1864)**

El último rei de los muisca constituye la única novela histórica de la época interesada en explorar el pasado muisca. La obra posee tintes fundacionales, en tanto el autor insiste en dibujar una línea entre los últimos años de esta cultura, su encuentro con los españoles y la posterior independencia. Por supuesto, la trama principal se concentra en la vida de Jafitereva, quien asegura el autor se trató del último cacique muisca antes de la llegada de Gonzalo Jiménez de Quesada.

La novela abre con un recuento de la cosmogonía muisca, la cual se mezcla con el conocimiento histórico sobre la cultura. Los primeros capítulos constituyen una diatriba sobre el origen mítico de la humanidad y la genealogía de los gobernantes desde Bochica hasta Nèmequene, el cacique que precedió a Jafitereva. En este punto comienza realmente la narración. El recuento realizado en estas páginas permite al autor postular su percepción sobre el lugar de los indígenas en el proceso histórico. Similar a como lo hizo Felipe Pérez en su

tetralogía inca, Silvestre exalta el grado de civilización alcanzado por los muisca, el cual le permite compararlo a las antiguas de occidente. De esta forma, logra introducir su relato en la tradición de la Historia Universal y, por ende, darle un origen prestigioso a la sociedad colombiana, descendiente de tal legado.

Luego de la muerte de Némequene, Jafitereva debe pasar por el rito de preparación para volverse cacique. Este consistía en realizar un ayuno de siete años aislado en una cueva, lo cual le permitiría purificar su cuerpo y volverse digno del título de gobernador. Luego, debía pasar por el rito de bañarse en la Laguna de Guatavita justo en el momento en que el sol salía por el horizonte. Esto debía hacerlo mientras se encontraba bañado en oro y mientras representantes de todos los pueblos ofrecían piezas doradas. Este rito fue el que dio lugar a la leyenda del dorado, como se señala ya en *El Carnero* de Rodríguez Freyle.

La mayoría de la novela es un recuento de esta preparación. Durante los siete años de ayuno, el futuro cacique era puesto a prueba varias veces, con el objetivo de ver si su espíritu caía en la corrupción o el despotismo. Evidentemente, estos capítulos le permiten a Silvestre introducir diatribas sobre el buen gobierno y las virtudes del buen gobernante. Sin embargo, Jafitereva cae en la última tentación: la del amor. Durante el último año de ayuno, recibe visitas de Bitelma una doncella que había caído como esclava en una batalla y que había sido seleccionada para tentarlo. A pesar de esto, ambos personajes se enamoran profundamente, lo que ocasiona un conflicto en el personaje sobre su idoneidad como gobernante.

Luego de un tiempo, Bitelma decide revelar la verdad de su origen a Jafitereva, lo que la lleva a desaparecer por vergüenza. Puesto que nadie descubre la intimidad de ambos, el candidato a cacique termina por llegar a la ceremonia en Guatavita, donde, además, preparan un sacrificio de varias doncellas, entre ellas Bitelma. Ante esto, Jafitereva decide salvarla y renunciar a su puesto como cacique.

Con esta escena, se abre la tercera y última parte de la novela. La desaparición de Jafitereva puso en conflicto las diferentes comunidades muisca, comenzando un enfrentamiento interno. Tal situación no dura mucho tiempo, puesto que Jiménez de Quesada había llegado. La invasión española fue bien recibida por una facción muisca, que pensó en aprovechar la oportunidad para vencer a sus enemigos. La novela narra el enfrentamiento entre los españoles y los muisca y como estos terminaron siendo vencidos y puestos en fuga. Incluso se detiene a comentar la rapacidad de los españoles que destruyeron el templo del sol, comparado en el libro a los grandes monumentos griegos.

Durante todo esto, Jafitereva no tiene ninguna relevancia. La novela se cierra con el exilio de este y Bitelma, quienes habían desaparecido avergonzados por romper las reglas relacionadas a la elección del cacique. Finalmente, se cuenta que perecen ahogados, como un medio para terminar su pena.

- Torres Torrente, Bernardino

Bernardino Torres Torrente es otro intelectual, cuya vida no es tan conocida. Nace en Facatativá en 1813 y muere en Bogotá en 1886. Siguió una educación en jurisprudencia que llevó a ocupar cargos públicos como el de ministro del Tribunal Superior de Marquetá en 1851. Fungió además como escritor y periodista. Además de *Sombras i misterios* (1858) publicó el *Anjel del bosque* en 1876 y fundó y redactó el periódico *El palo de ciego* en 1875. Por sus escritos, es posible notar una inclinación a las ideas del liberalismo radical. Su obra principal está enfocada a exaltar los progresos científicos y los problemas relacionados a la defensa del catolicismo como institución social, que utilizaría la idea de la religión para la manipulación del pueblo. Asimismo, su periódico, surgido en plena crisis del gobierno federalista, apunta a la crítica de liberalismo de Rafael Núñez, cuyas ideas formarían parte del movimiento regeneracionista.

Sombras y misterios o los embozados (1858)

Sombras y misterios o los embozados constituye una novela histórica particular en el conjunto de la narrativa histórica decimonónica colombiana, sobre todo por el uso del narrador en primera persona. En efecto, ninguna novela histórica es abordada desde una primera persona como si se tratase de una autoficción, mientras el resto de las narraciones se construyen desde el narrador en tercera persona. Sin embargo, se trata del recorrido de un personaje ficcional que vive y actúa en el pasado cercano del autor, junto con personalidades políticas reconocidas, aunque se omita hábilmente el nombre de ellos. Además de esto, el autor utiliza modos discursivos diversos. La novela se desarrolla no solo a partir de la narración directa, sino que se intercalan intercambios epistolares, discursos y artículos de prensa y entradas de diario, lo que la acerca a un desarrollo polifónico.

Este complejo uso de recursos narrativos da lugar también a una trama particular con respecto al resto de la narrativa histórica. La novela cuenta la investigación de la desaparición de la hermana adoptiva del protagonista, de quien nunca sabemos el nombre, quien desaparece

luego de la aparición de algunos personajes sospechosos: un mendigo, Ricardo, y algunos embozados. El primero advierte al narrador de la presencia de los segundos y de su plan conspirativo contra el gobierno del momento durante el día siguiente. El protagonista no logra detener los planes de los “embozados” durante toda la novela, sino solamente trata de seguirles la pista. Así, no logra detener el secuestro de su hermana Rosina, a quien busca toda la novela. Al final, descubre que ha muerto a manos de sus enemigos y que, en realidad, su nombre es Clorinda y Ricardo su hermano. La obra termina con este último sirviendo como sepulturero de la tumba de su hermana.

Esta trama sencilla sirve de excusa a Torres para introducir constantes reflexiones políticas. De hecho, la historia acompaña los primeros tres años de gobierno de José Hilario López y la implementación de algunas medidas liberales, impopulares entre los conservadores, como la expulsión de los jesuitas en 1851. El narrador, que comparte la axiología liberal del autor, recorre la trama conspirativa de los “embozados”, cuyo objetivo no era tanto la captura de Rosina, como la desestabilización del gobierno. Así, las pistas que sigue los protagonistas están ligadas a eventos políticos, tales como la formación de asociaciones conservadores que rivalizaron en la época con las sociedades democráticas liberales.

Las coordenadas de la discusión política son guiadas por una axiología liberal, anticlerical. Para comprender esto, basta con llegar a la “Reseña histórica”, en la que Torres realiza un balance del proceso histórico desde que Bolívar, según su versión, se corrompió por las ansias de poder. Luego de esto, los antiliberales y “amantes” de la monarquía decidieron manipular al pueblo poniendo como excusa la religión. Sin dejar de ser cristiano, el autor denuncia que este uso maniqueo del catolicismo ha sido el motor de los “godos” para detener el progreso y la consolidación de un programa democrático.

Estas interpretaciones históricas se ven reforzadas por los dos paratextos publicados en la segunda edición de 1874. El “prólogo” y el “apéndice” adicional constituyen una preparación y un cierre a la necesidad de consolidar los principios liberales de la República. Es preciso notar que estos obedecen también al contexto en el cual se edita la obra. Para 1858, el gobierno radical no había sido implementado y, de hecho, no era claro si el proyecto federal iba a ser implementado. Por el contrario, la segunda publicación se hace en el apogeo del Olimpo Radical, de forma que la novela busca mostrar los avances realizados durante esos años.